





QUESTIONS

SUR

L'ENCYCLOPÉDIE,

PAR M. VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

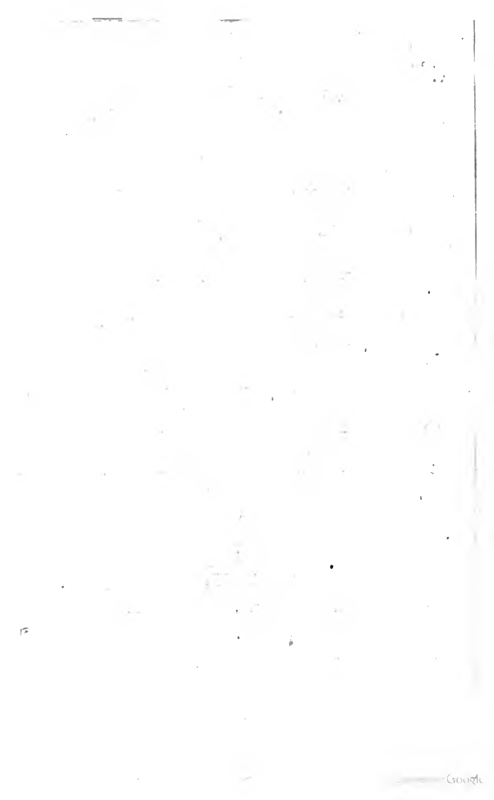
AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.



TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ STOUPE, IMPRIMEUR.
1792.



QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

A.

Nous aurons peu de questions à faire sur cette première lettre de tous les alphabets. Cet article de l'Encyclopédie, plus nécessaire qu'on ne croiroit, est de César du Marsais, qui n'était bon grammairien que parce qu'il avait dans l'esprit une dialectique très-profonde & très-nette. La vraie philosophie tient à tout, excepté à la fortune. Ce sage qui étoit pauvre, & dont l'éloge se trouve à la tête du septième volume de l'Encyclopédie, fut persécuté par l'auteur de Marie à la Coque, qui était riche; & sans les générosités du comte de Lauraguais, il serait mort dans la plus extrême misère. Saisissons cette occasion de dire que jamais la nation française ne s'est plus honorée que de nos jours, par ces actions de véritable grandeur faites sans ostentation. Nous avons vu plus d'un ministre d'État encourager les talens dans l'indigence, & demander le secret. Colbert les récompensait, mais avec l'argent de l'État; Fouquet avec celui de la déprédation. Ceux dont je parle (1) ont donné leur propre bien; & par-là ils sont au-dessus de Fouquet, autant que par leur naissance, leurs dignités & leur

(1) M. le duc de Choiseul.

génie. Comme nous ne les nommons point, ils ne doivent pas se fâcher. Que le lecteur pardonne cette digression qui commence notre ouvrage. Elle vaut mieux que ce que nous dirons sur la lettre A, qui a été si bien traitée par feu M. du Marsais, & par ceux qui ont joint leur travail au sien. Nous ne parlerons point des autres lettres, & nous renvoyons à l'Encyclopédie, qui dit tout ce qu'il faut sur cette matière.

On commence à substituer la lettre *a* à la lettre *o* dans *français*, *française*, *anglais*, *anglaise*, & dans tous les imparfaits, comme *il employait*, *il octroyait*, *il ployerait*, &c.; la raison n'en est-elle pas évidente? ne faut-il pas écrire comme on parle, autant qu'on le peut? n'est-ce pas une contradiction d'écrire *oi* & de prononcer *ai?* Nous disions autrefois *je croyois*, *j'octroyois*, *j'employois*, *je ployois*: lorsqu'enfin on adoucit ces sons barbares, on ne songea point à réformer les caractères, & le langage démentit continuellement l'écriture.

Mais quand il fallut faire rimer en vers les *ois* qu'on prononçait *ais*, avec les *ois* qu'on prononçait *ois*, les auteurs furent bien embarrassés. Tout le monde, par exemple, disait *français* dans la conversation & dans les discours publics: mais comme la coutume vicieuse de rimer pour les yeux & non pas pour les oreilles, s'était introduite parmi nous, les poètes se crurent obligés de faire rimer *françois* à *lois*, *rois*, *exploits*; & alors les mêmes académiciens qui venaient de prononcer *français* dans un discours oratoire, prononçaient *françois* dans les vers. On

trouve dans une pièce de vers de Pierre Corneille, sur le passage du Rhin, assez peu connue:

> Quel spectacle d'effroi! grand Dieu! si toutefois
> Quelque chose pouvoit effrayer des *François*.

Le lecteur peut remarquer quel effet produiraient aujourd'hui ces vers, si l'on prononçait comme sous François premier, *pouvoit* par un *o*; quelle cacophonie feraient *effroi*, *toutefois*, *pouvoit*, *françois*.

Dans le temps que notre langue se perfectionnait le plus, Boileau disait:

> Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en *françois*,
> Mais laissons Chapelain pour la dernière *fois*.

Aujourd'hui que tout le monde dit *français*, ce vers de Boileau lui même paraîtrait un peu allemand.

Nous nous sommes enfin défaits de cette mauvaise habitude d'écrire le mot français comme on écrit *Saint François*. Il faut du temps pour réformer la manière d'écrire tous ces autres mots dans lesquels les yeux trompent toujours les oreilles. Vous écrivez encore *je croyois*, & si vous prononciez *je croyois*, en faisant sentir les deux *o*, personne ne pourroit vous supporter. Pourquoi donc en ménageant nos oreilles ne ménagez-vous pas aussi nos yeux? pourquoi n'écrivez-vous pas *je croyais*, puisque *je croyois* est absolument barbare?

Vous enseignez la langue française à un étranger, il est d'abord surpris que vous prononciez *je croyais*, *j'octroyais*, *j'employais*; il vous demande pourquoi

vous adouciſſez la prononciation de la dernière ſyllable, & pourquoi vous n'adouciſſez pas la précédente; pourquoi dans la converſation vous ne dites pas *je croyais, j'employais*, &c.

Vous lui répondez, & vous devez lui répondre, qu'il y a plus de grace & de variété à faire ſuccéder une diphthongue à une autre. La dernière ſyllabe, lui dites-vous, dont le ſon reſte dans l'oreille, doit être plus agréable & plus mélodieuſe que les autres; & c'eſt la variété dans la prononciation de ces ſyllabes qui fait le charme de la proſodie.

L'étranger vous répliquera: Vous deviez m'en avertir par l'écriture comme vous m'en avertiſſez dans la converſation. Ne voyez-vous pas que vous m'embarraſſez beaucoup lorſque vous orthographiez d'une façon & que vous prononcez d'une autre?

Les plus belles langues, ſans contredit, ſont celles où les mêmes ſyllabes portent toujours une prononciation uniforme; telle eſt la langue italienne. Elle n'eſt point hériſſée de lettres qu'on eſt obligé de ſupprimer; c'eſt le grand vice de l'anglais & du français. Qui croirait, par exemple, que ce mot anglais *handkerchief* ſe prononce *ankicher?* & quel étranger imaginera que *paon*, *Laon*, ſe prononcent en français *pan* & *Lan?* Les Italiens ſe ſont défaits de la lettre *h* au commencement des mots, parce qu'elle n'y avoit aucun ſon, & de la lettre *x* entièrement, parce qu'ils ne la prononcent plus: que ne les imitons-nous? avons-nous oublié que l'écriture eſt la peinture de la voix?

Vous dites *anglais*, *portugais*, *français*, mais vous

dites *danois*, *suédois*; comment devinerai-je cette différence, si je n'apprends votre langue que dans vos livres? Et pourquoi, en prononçant *anglais* & *portugais*, mettez-vous un *o* à l'un & un *a* à l'autre? pourquoi n'avez-vous pas la mauvaise habitude d'écrire *portugois*, comme vous avez la mauvaise habitude d'écrire *anglois?* En un mot ne paraît-il pas évident que la meilleure méthode est d'écrite toujours par *a* ce qu'on prononce par *a?*

A.

A, troisième personne au présent de l'indicatif du verbe *avoir*. C'est un défaut sans doute qu'un verbe ne soit qu'une seule lettre, & qu'on exprime *il a raison*, *il a de l'esprit*, comme on exprime *il est à Paris*, *il est à Lyon*.

Hodieque manent vestigia ruris.

Il *a eu* choquetait horriblement l'oreille, si on n'y était pas accoutumé: plusieurs écrivains se servent souvent de cette phrase, *la différence qu'il y a; la distance qu'il y a entr'eux*; est-il rien de plus languissant à-la-fois & de plus rude? n'est-il pas aisé d'éviter cette imperfection du langage en disant simplement *la distance*, *la différence entr'eux*; à quoi bon ce *qu'il* & cet *y a* qui rendent le discours sec & diffus, & qui réunissent ainsi les plus grands défauts?

Ne faut-il pas sur-tout éviter le concours de deux *a?* *il va à Paris*, *il a Antoine en aversion*. Trois & quatre *a* sont insupportables; *il va à Amiens*, *& de-là à Arques*.

La poésie française proscrit ce heurtement de voyelles.

> Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
> Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée.

Les Italiens ont été obligés de se permettre cet achoppement de sons qui détruisent l'harmonie naturelle, ces hiatus, ces bâillemens, que les Latins étoient soigneux d'éviter. Pétrarque ne fait nulle difficulté de dire :

> *Muove si il vecchiarel canuto e bianco*,
> *Dal dolce luogo ove ha sua età fornita.*

L'Arioste a dit :

> *Non so quel che sia Amor.* . .
> *Deveva fortuna alla christiana fede.* . .
> *Tanto girò che venne a una riviera.* . .
> *Altra ventura al buon Rinaldo accade.* . . ,

Cette malheureuse cacophonie est nécessaire en italien, parce que la plus grande partie des mots de cette langue se terminent en *a*, *e*, *i*, *o*, *u*. Le latin qui possède une infinité de terminaisons ne pouvoit guère admettre un pareil heurtement de voyelles, & la langue française est encore en cela plus circonspecte & plus sévère que la latine. Vous voyez très-rarement dans Virgile une voyelle suivie d'un mot commençant par une voyelle ; ce n'est que dans un petit nombre d'occasions où il faut exprimer quelque désordre de l'esprit,

> *Arma amens capio*,

ou lorsque deux spondées peignent un lieu vaste & désert,

> *In Neptuno Aegeo.*

Homère, il est vrai, ne s'assujettit pas à cette règle de l'harmonie qui rejette le concours des voyelles, & sur-tout des A; les finesses de l'art n'étoient pas encore connues de son temps, & Homère était au-dessus de ces finesses : mais ses vers les plus harmonieux sont ceux qui sont composés d'un assemblage heureux de voyelles & de consonnes. C'est ce que Boileau recommande dès le premier chant de l'art poétique.

La lettre A chez presque toutes les nations devint une lettre sacrée, parce qu'elle était la première; les Égyptiens joignirent cette superstition à tant d'autres: de-là vient que les Grecs d'Alexandrie l'appelaient *hier' alpha*; & comme *oméga* était la dernière lettre, ces mots *alpha* & *oméga* signifièrent le complément de toutes choses. Ce fut l'origine de la cabale, & de plus d'une mystérieuse démence.

Les lettres servaient de chiffres & de notes de musique; jugez quelle foule de connoissances secrètes cela produisit : *a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*, *g*, étaient les sept cieux. L'harmonie des sphères célestes était composée des sept premières lettres; & un acrostiche rendait raison de tout dans la vénérable antiquité.

ABC, OU ALPHABET.

Si M. du Marsais vivait encore, nous lui demanderions le nom de l'alphabet. Prions les savans hommes qui travaillent à l'Encyclopédie, de nous dire pourquoi l'alphabet n'a point de nom dans aucune langue de l'Europe. *Alphabet* ne signifie autre chose que *A B*, & *A B* ne signifie rien, ou tout au plus il indique

deux ſons ; & ces deux ſons n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. *Beth* n'eſt point formé d'*Alpha :* l'un eſt le premier, l'autre le ſecond ; & on ne ſait pas pourquoi.

Or, comment s'eſt-il pu faire qu'on manque de termes pour exprimer la porte de toutes les ſciences ? La connaiſſance des nombres, l'art de compter, ne s'appelle point *un-deux ;* & le rudiment de l'art d'exprimer ſes penſées, n'a dans l'Europe aucune expreſſion propre qui le déſigne.

L'alphabet eſt la première partie de la grammaire ; ceux qui poſsèdent la langue arabe, dont je n'ai pas la plus légère notion, pourront m'apprendre ſi cette langue qui a, dit-on, quatre-vingt mots pour ſignifier un cheval, en aurait un pour ſignifier l'alphabet.

Je proteſte que je ne ſais pas plus le chinois que l'arabe ; cependant j'ai lu dans un petit vocabulaire chinois (1), que cette nation s'eſt toujours donné deux mots pour exprimer le catalogue, la liſte des caractères de ſa langue ; l'un eſt *ho-tou*, l'autre *haipien :* nous n'avons ni *ho-tou* ni *haipien* dans nos langues occidentales. Les Grecs n'avaient pas été plus adroits que nous, ils diſaient *alphabet*. Sénèque le philoſophe ſe ſert de la phraſe grecque pour exprimer un vieillard comme moi qui fait des queſtions ſur la grammaire ; il l'appelle *Skedon analphabetos*. Or, cet alphabet, les Grecs le tenaient des Phéniciens, de cette nation nommée *le peuple lettré* par les Hébreux mêmes,

(1) Premier vol. de l'hiſt. de la Chine de Duhalde.

lorſque ces Hébreux vinrent s'établir ſi tard auprès de leur pays.

Il eſt à croire que les Phéniciens, en communiquant leurs caractères aux Grecs, leur rendirent un grand ſervice en les délivrant de l'embarras de l'écriture égyptiaque que Cécrops leur avait apportée d'Égypte : les Phéniciens, en qualité de négocians, rendaient tout aiſé ; & les Égyptiens, en qualité d'interprètes des dieux, rendaient tout difficile.

Je m'imagine entendre un marchand phénicien abordé dans l'Achaïe, dire à un grec ſon correſpondant : Non-ſeulement mes caractères ſont aiſés à écrire, & rendent la penſée ainſi que les ſons de la voix ; mais ils expriment nos dettes actives & paſſives. Mon *aleph*, que vous voulez prononcer *alpha*, vaut une once d'argent ; *betha* en vaut deux ; *ro* en vaut cent ; *ſigma* en vaut deux cents. Je vous dois deux cens onces : je vous paie un *ro*, reſte un *ro* que je vous dois encore ; nous aurons bientôt fait nos comptes.

Les marchands furent probablement ceux qui établirent la ſociété entre les hommes, en fourniſſant à leurs beſoins ; & pour négocier, il faut s'entendre.

Les Égyptiens ne commencèrent que très-tard ; ils avaient la mer en horreur ; c'était leur *Typhon*. Les Tyriens furent navigateurs de temps immémorial ; ils lièrent enſemble les peuples que la nature avait ſéparés, & ils réparèrent les malheurs où les révolutions de ce globe avaient plongé ſouvent une grande partie du genre humain. Les Grecs à leur

tout allèrent porter leur commerce & leur alphabet commode chez d'autres peuples qui le changèrent un peu, comme les Grecs avaient changé celui des Tyriens. Lorſque leurs marchands, dont on fit depuis des demi dieux, allèrent établir à Colchos un commerce de pelleterie qu'on appela *la toiſon d'or*, ils donnèrent leurs lettres aux peuples de ces contrées, qui les ont conſervées & altérées. Ils n'ont point pris l'alphabet des Turcs auxquels ils ſont ſoumis, & dont j'eſpère qu'ils ſecoueront le joug, grace à l'impératrice de Ruſſie.

Il eſt très-vraiſemblable (je ne dis pas très-vrai, Dieu m'en garde) que ni Tyr, ni l'Égypte, ni aucun aſiatique habitant vers la Méditerranée, ne communiqua ſon alphabet aux peuples de l'Aſie orientale. Si les Tyriens, ou même les Chaldéens qui habitaient vers l'Euphrate, avaient, par exemple, communiqué leur méthode aux Chinois, il en reſterait quelques traces; ils auraient les ſignes des vingt-deux, vingt-trois ou vingt-quatre lettres. Ils ont tout au contraire des ſignes de tous les mots qui compoſent leur langue; & ils en ont, nous dit-on, quatre-vingt mille: cette méthode n'a rien de commun avec celle de Tyr. Elle eſt ſoixante & dix-neuf mille neuf cent ſoixante & ſeize fois plus ſavante & plus embarraſſée que la nôtre. Joignez à cette prodigieuſe différence, qu'ils écrivent de haut en bas, & que les Tyriens & les Chaldéens écrivaient de droite à gauche; les Grecs & nous de gauche à droite.

Examinez les caractères tartares, indiens, ſiamois,

japonais, vous n'y voyez pas la moindre analogie avec l'alphabet grec & phénicien.

Cependant tous ces peuples, en y joignant même les Hottentots & les Cafres, prononcent à-peu-près les voyelles & les consonnes comme nous, parce qu'ils ont le larynx fait de même pour l'essentiel, ainsi qu'un paysan grison a le gosier fait comme la première chanteuse de l'opéra de Naples. La différence qui fait de ce manant une basse-taille rude, discordante, insupportable, & de cette chanteuse un dessus de rossignol, est si imperceptible qu'aucun anatomiste ne peut l'appercevoir. C'est la cervelle d'un sot qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la cervelle d'un grand génie.

Quand nous avons dit que les marchands de Tyr enseignèrent leur *A B C* aux Grecs, nous n'avons pas prétendu qu'ils eussent appris aux Grecs à parler. Les Athéniens probablement s'exprimaient déja mieux que les peuples de la basse Syrie; ils avaient un gosier plus flexible; leurs paroles étaient un plus heureux assemblage de voyelles, de consonnes & de diphthongues. Le langage des peuples de la Phénicie, au contraire, était rude, grossier; c'étaient des *Shafiroth*, des *Astaroth*, des *Shabaoth*, des *Chammaim*, des *Chotihet*, des *Thopheth*: il y aurait là de quoi faire enfuir notre chanteuse de l'opéra de Naples. Figurez-vous les Romains d'aujourd'hui qui auraient retenu l'ancien alphabet étrurien, & à qui des marchands hollandais viendraient apporter celui dont ils se servent à présent. Tous les Romains feraient fort

bien de recevoir leurs caractères ; mais ils se garderaient bien de parler la langue batave. C'est précisément ainsi que le peuple d'Athènes en usa avec les matelots de Caphthor, venant de Tyr ou de Bérith : les Grecs prirent leur alphabet qui valait mieux que celui du Misraim qui est l'Égypte, & rebutèrent leur patois.

Philosophiquement parlant, & abstraction respectueuse faite de toutes les inductions qu'on pourrait tirer des livres sacrés, dont il ne s'agit certainement pas ici, la langue primitive n'est-elle pas une plaisante chimère ?

Que diriez-vous d'un homme qui voudrait rechercher quel a été le cri primitif de tous les animaux, & comment il est arrivé que dans une multitude de siècles les moutons se soient mis à bêler, les chats à miauler, les pigeons à roucouler, les linottes à siffler ? Ils s'entendent tous parfaitement dans leurs idiômes, & beaucoup mieux que nous Le chat ne manque pas d'accourir aux miaulemens très-articulés & très-variés de la chatte ; c'est une merveilleuse chose de voir dans le Mirebalais une cavalle dresser ses oreilles, frapper du pied, s'agiter aux braiemens intelligibles d'un âne. Chaque espèce a sa langue. Celle des Esquimaux & des Algonquins ne fut point celle du Pérou. Il n'y a pas eu plus de langue primitive & d'alphabet primitif, que de chênes primitifs, & que d'herbe primitive.

Plusieurs rabbins prétendent que la langue mère était le samaritain ; quelques autres ont assuré que

c'était le bas-breton : dans cette incertitude, on peut fort bien, fans offenfer les habitans de Kimper & de Samarie, n'admettre aucune langue mère.

Ne peut-on pas, fans offenfer perfonne, fuppofer que l'alphabet a commencé par des cris & des exclamations? Les petits enfans difent d'eux-mêmes, *ha he*, quand ils voient un objet qui les frappe; *hi hi* quand ils pleurent; *hu hu*, *hou hou*, quand ils fe moquent; *aïe* quand on les frappe; & il ne faut pas les frapper.

A l'égard des deux petits garçons que le roi d'Égypte Pfammeticus (qui n'eft pas un mot égyptien) fit élever pour favoir quelle était la langue primitive, il n'eft guère poffible qu'ils fe foient tous deux mis à crier *bec bec* pour avoir à déjeûner.

Des exclamations formées par des voyelles, auffi naturelles aux enfans que le coaffement l'eft aux grenouilles, il n'y a pas fi loin qu'on croirait à un alphabet complet. Il faut bien qu'une mère dife à fon enfant l'équivalent de *viens*, *tiens*, *prends*, *tais-toi*, *approche*, *va-t-en* : ces mots ne font repréfentatifs de rien, ils ne peignent rien; mais ils fe font entendre avec un gefte.

De ces rudimens informes, il y a un chemin immenfe pour arriver à la fyntaxe. Je fuis effrayé quand je fonge que de ce feul mot *viens*, il faut parvenir un jour à dire : « Je ferais venu, ma mère, avec » grand plaifir, & j'aurais obéi à vos ordres qui me » feront toujours chers, fi en accourant vers vous » je n'étais pas tombé à la renverfe, & fi une épine

» de votre jardin ne m'était pas entrée dans la jambe » gauche ».

Il ſemble à mon imagination étonnée qu'il a fallu des ſiècles pour ajuſter cette phraſe, & bien d'autres ſiècles pour la peindre. Ce ſerait ici le lieu de dire, ou de tâcher de dire, comment on exprime & comment on prononce dans toutes les langues du monde *père, mère, jour, nuit, terre, eau, boire, manger, &c.* mais il faut éviter le ridicule autant qu'il eſt poſſible.

Les caractères alphabétiques préſentant à la fois les noms des choſes, leur nombre, les dates des événemens, les idées des hommes devinrent bientôt des myſtères aux yeux même de ceux qui avaient inventé ces ſignes. Les Chaldéens, les Syriens, les Égyptiens attribuèrent quelque choſe de divin à la combinaiſon des lettres, & a la manière de les prononcer. Ils crurent que les noms ſignifiaient par eux-mêmes, & qu'ils avaient en eux une force, une vertu ſecrète. Ils allaient juſqu'à prétendre que le nom qui ſignifiait *puiſſance* était puiſſant de ſa nature; que celui qui exprimait *ange* était angélique; que celui qui donnait l'idée de Dieu était divin. Cette ſcience des caractères entra néceſſairement dans la magie: point d'opération magique ſans les lettres de l'alphabet.

Cette porte de toutes les ſciences devint celle de toutes les erreurs; les mages de tous les pays s'en ſervirent pour ſe conduire dans le labyrinthe qu'ils s'étaient conſtruit, & où il n'était pas permis aux autres hommes d'entrer. La manière de prononcer des conſonnes & des voyelles devint le plus profond des myſtères, &

souvent le plus terrible. Il y eut une manière de prononcer *Jehova*, nom de Dieu, chez les Syriens & les Égyptiens, par laquelle on faisait tomber un homme roide mort.

S. Clément d'Alexandrie rapporte (1) que Moïse fit mourir sur-le-champ le roi d'Égypte Nechephre, en lui soufflant ce nom dans l'oreille; & qu'ensuite il le ressuscita en prononçant le même mot. S. Clément d'Alexandrie est exact, il cite son auteur; c'est le savant Artapan: qui pourra récuser le témoignage d'Artapan?

Rien ne retarda plus les progrès de l'esprit humain que cette profonde science de l'erreur, née chez les Asiatiques avec l'origine des vérités. L'univers fut abruti par l'art même qui devait l'éclairer.

Vous en voyez un grand exemple dans Origène, dans Clément d'Alexandrie, dans Tertullien, &c. &c. Origène dit sur-tout expressément (2): « Si en invoquant Dieu, ou en jurant par lui, on le nomme le » Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, on fera par » ces noms, des choses dont la nature & la force sont » telles, que les démons se soumettent à ceux qui les » prononcent; mais si on le nomme d'un autre nom, » comme *Dieu de la mer bruyante*, *Dieu supplanteur*, ces noms seront sans vertu: le nom d'*Israël* » traduit en grec ne pourra rien opérer; mais prononcez-le en hébreu, avec les autres mots requis, » vous opèrerez la conjuration ».

(1) Stromates ou tapisseries, liv. premier.

(2) Origène contre Celse, n°. 202.

Le même Origène dit ces paroles remarquables : « Il y a des noms qui ont naturellement de la vertu, » tels que sont ceux dont se servent les sages parmi » les Égyptiens, les mages en Perse, les brachmanes » dans l'Inde. Ce qu'on nomme *magie* n'est pas un art » vain & chimérique, ainsi que le prétendent les stoï» ciens & les épicuriens : le nom de *Sabaoth*, celui » d'*Adonaï*, n'ont pas été faits pour des êtres créés ; » mais ils appartiennent à une théologie mystérieuse » qui se rapporte au Créateur ; de-là vient la vertu » de ces noms quand on les arrange & qu'on les pro» nonce selon les règles, &c. ».

C'était en prononçant des lettres selon la méthode magique qu'on forçait la lune de descendre sur la terre. Il faut pardonner à Virgile d'avoir cru ces inepties, & d'en avoir parlé sérieusement dans sa huitième églogue.

Carmina de cœlo possunt deducere lunam.
On fait avec des mots tomber la lune en terre.

Enfin l'alphabet fut l'origine de toutes les connaissances de l'homme, & de toutes ses sottises.

ABBAYE.

SECTION PREMIÈRE.

C'EST une communauté religieuse gouvernée par un abbé ou une abbesse.

Ce nom d'abbé, *abbas* en latin & en grec, *abba* en syrien & en chaldéen, vient de l'hébreu *ab*, qui veut dire père. Les docteurs juifs prenaient ce titre par

par orgueil ; c'eſt pourquoi Jéſus diſait à ſes diſciples (1) : N'appelez perſonne ſur la terre votre père, car vous n'avez qu'un père qui eſt dans les cieux.

Quoique S. Jérôme ſe ſoit fort emporté contre les moines de ſon temps (2) qui, malgré la défenſe du Seigneur, donnaient ou recevaient le titre d'abbé, le ſixième concile de Paris (3) decide que, ſi les abbés ſont des pères ſpirituels, & s'ils engendrent au Seigneur des fils ſpirituels, c'eſt avec raiſon qu'on les appelle abbés.

D'après ce décret, ſi quelqu'un a mérité le titre d'abbé, c'eſt aſſurément S. Benoît qui, l'an 529, fonda, ſur le mont Caſſin, dans le royaume de Naples, ſa règle ſi éminente en ſageſſe & en diſcrétion, & ſi grave, ſi claire, à l'égard du diſcours & du ſtyle. Ce ſont les propres termes du pape S. Gregoire (4), qui ne manque pas de faire mention du privilége ſingulier dont Dieu daigna gratifier ce ſaint fondateur ; c'eſt que tous les bénédictins qui meurent au mont Caſſin ſont ſauvés. L'on ne doit donc pas être ſurpris que ces moines comptent ſeize mille ſaints canoniſés de leur ordre. Les bénédictines prétendent même qu'elles ſont averties de l'approche de leur mort par quelque bruit nocturne qu'elles appellent *les coups de Saint Benoît.*

On peut bien croire que ce ſaint abbé ne s'était pas oublié lui-même en demandant à Dieu le ſalut de ſes

(1) Matth. chap. 23, v. 9.
(2) Liv. II ſur l'Epit. aux Galates.
(3) Liv. I, chap. 37.
(4) Dialog. liv. II, ch. VIII.

difciples. En conféquence, le famedi 21 mars 543, veille du dimanche de la paffion, qui fut le jour de fa mort, deux moines, dont l'un était dans le monaftère, l'autre en était éloigné, eurent la même vifion. Ils virent un chemin couvert de tapis, & éclairé d'une infinité de flambeaux, qui s'étendait vers l'Orient, depuis le monaftère jufqu'au ciel. Un perfonnage vénérable y paraiffait, qui leur demanda pour qui était ce chemin? ils dirent qu'ils n'en favaient rien. C'eft, ajouta-t-il, par où Benoît, le bien-aimé de Dieu, eft monté au ciel.

Un ordre dans lequel le falut était fi affuré s'étendit bientôt dans d'autres états, dont les fouverains fe laiffaient perfuader (1) qu'il ne s'agiffait, pour être sûr d'une place en paradis, que de s'y faire un bon ami; & qu'on pouvait racheter les injuftices les plus criantes, les crimes les plus énormes, par des donations en faveur des Eglifes. Pour ne parler ici que de la France, on lit dans les *Geftes du roi Dagobert*, fondateur de l'abbaye de Saint-Denis près Paris (2) que ce prince étant mort fut condamné au jugement de Dieu, & qu'un faint hermite nommé Jean, qui demeurait fur les côtes de la mer d'Italie, vit fon ame enchaînée dans une barque, & des diables qui la rouaient de coups en la conduifant vers la Sicile où ils devaient la précipiter dans les gouffres du mont Etna; que S. Denis avait tout-à-coup paru dans un globe lumineux, précédé des éclairs & de la foudre, & qu'ayant mis en fuite ces malins efprits, & arraché cette pauvre ame des

(1) Mezerai, tom. I, pag. 225. (2) chap. XLVII.

griffes du plus acharné, il l'avait portée au ciel en triomphe.

Charles Martel au contraire fut damné en corps & en ame pour avoir donné des abbayes en récompenſe à ſes capitaines, qui, quoique laïques, portèrent le titre d'abbés, comme des femmes mariées eurent depuis celui d'abbeſſes, & poſſédèrent des abbayes de filles. Un ſaint évêque de Lyon, nommé Eucher, étant en oraiſon, fut ravi en eſprit, & mené par un ange en enfer où il vit Charles Martel, & apprit de l'ange que les ſaints dont ce prince avait dépouillé les égliſes, l'avaient condamné à brûler éternellement en corps & en ame. S. Eucher écrivit cette révélation à Boniface, évêque de Maïence, & à Fulrad, archichapelain de Pepin le bref, en les priant d'ouvrir le tombeau de Charles Martel, & de voir ſi ſon corps y était. Le tombeau fut ouvert; le fond en était tout brûlé, & on n'y trouva qu'un grand ſerpent qui en ſortit avec une fumée puante.

Boniface (1) eut l'attention d'écrire à Pepin le bref & à Carloman toutes ces circonſtances de la damnation de leur père; & Louis de Germanie s'étant emparé, en 858, de quelques biens eccléſiaſtiques, les évêques de l'aſſemblée de Créci lui rappelèrent dans une lettre toutes les particularités de cette terrible hiſtoire, en ajoutant qu'ils les tenaient de vieillards dignes de foi, & qui en avaient été témoins oculaires.

S. Bernard, premier abbé de Clairvaux en 1115, avait eu pareillement révélation que tous ceux qui

(1) Mezerai, tome I, page 331.

recevraient l'habit de fa main feraient fauvés. Cependant le pape Urbain II, dans une bulle de l'an 1092, ayant donné à l'abbaye du mont Caffin le titre de chef de tous les monaftères, parce que de ce lieu même la vénérable religion de l'ordre monaftique s'eft répandue du fein de Benoît comme d'une fource de paradis, l'empereur Lothaire lui confirma cette prérogative par une chartre de l'an 1137, qui donne au monaftère du mont Caffin la prééminence de pouvoir & de gloire fur tous les monaftères qui font ou qui feront fondés dans tout l'univers, & veut que les abbés & les moines de toute la chrétienté lui portent honneur & révérence.

Pafcal II, dans une bulle de l'an 1113, adreffée à l'abbé du mon Caffin, s'exprime en ces termes : Nous décernons que vous, ainfi que tous vos fucceffeurs, comme fupérieurs à tous les abbés, vous ayiez féance dans toute affemblée d'évêques ou de princes, & que dans les jugemens vous donniez votre avis avant tous ceux de votre ordre. Auffi l'abbé de Cluni ayant ofé fe qualifier *abbé des abbés*, dans un concile tenu à Rome l'an 1116, le chancelier du pape décida que cette diftinction appartenait à l'abbé du mon Caffin; celui de Cluni fe contenta du titre d'*abbé cardinal*, qu'il obtint depuis de Calixte II, & que l'abbé de la Trinité de Vendôme & quelques autres fe font enfuite arrogé.

Le pape Jean XX, en 1 26, accorda même à l'abbé du mont Caffin le titre d'évêque dont il fit les fonctions jufqu'en 1367; mais Urbain V ayant alors jugé à propos de lui retrancher cette dignité, il

s'intitule simplement dans les actes : « Patriarche de la » sainte religion, abbé du saint monastère de Cassin, » chancelier & grand-chapelain de l'empire romain, » abbé des abbés, chef de la hiérarchie bénédictine, » chancelier collatéral du royaume de Sicile, comte & » gouverneur de la Campanie, de la terre de Labour, » & de la province maritime, prince de la paix ».

Il habite avec une partie de ses officiers à San-Germano, petite ville au pied du mont Cassin dans une maison spacieuse où tous les passans, depuis le pape jusqu'au dernier mendiant, sont reçus, logés, nourris, & traités suivant leur état. L'abbé rend chaque jour visite à tous ses hôtes qui sont quelquefois au nombre de trois cents. S. Ignace, en 1538, y reçut l'hospitalité; mais il fut logé sur le mont Cassin, dans une maison nommée l'albanette, à six cents pas de l'abbaye vers l'Occident. Ce fut là qu'il composa son célèbre institut; ce qui fait dire à un dominiçain, dans un ouvrage latin intitulé *la tourterelle de l'ame*, qu'Ignace habita quelques mois cette montagne de contemplation, & que, comme un autre Moïse & un autre législateur, il y fabriqua les secondes tables des lois religieuses, qui ne le cèdent en rien aux premières.

A la vérité, ce fondateur des jésuites ne trouva pas dans les bénédictins la même complaisance que Saint Benoît, à son arrivée au mont Cassin, avait éprouvée de la part de Saint Martin, hermite, qui lui céda la place dont il était en possession, & se retira au mont Marsique, proche de la Carniole : au contraire, le

bénédictin Ambroise Cajetan, dans un gros ouvrage fait exprès, a prétendu revendiquer les jésuites à l'ordre de S. Benoît.

Le relâchement qui a toujours régné dans le monde, même parmi le clergé, avait déja fait imaginer à S. Basile, dès le quatrième siècle, de rassembler sous une règle les solitaires qui s'étaient dispersés dans les déserts pour y suivre la loi; mais, comme nous le verrons à l'article *Quête*, les réguliers ne l'ont pas toujours été: quant au clergé séculier, voici comment en parlait S. Cyprien dès le troisième siècle (1). Plusieurs évêques, au lieu d'exhorter les autres, & de leur montrer l'exemple, négligeant les affaires de Dieu, se chargeaient d'affaires temporelles, quittaient leur chaire, abandonnaient leur peuple, & se promenaient dans d'autres provinces pour fréquenter les foires, & s'enrichir par le trafic. Ils ne secouraient point les frères qui mouraient de faim; ils voulaient avoir de l'argent en abondance, usurper des terres par de mauvais artifices, tirer de grands profits par des usures.

Charlemagne, dans un écrit où il rédige ce qu'il voulait proposer au parlement de 811, s'exprime ainsi (2): « Nous voulons connaître les devoirs des » ecclésiastiques, afin de ne leur demander que ce qui » leur est permis, & qu'ils ne nous demandent que » ce que nous devons accorder. Nous les prions de » nous expliquer nettement ce qu'ils appellent quitter » le monde, & en quoi l'on peut distinguer ceux qui

(1) *De lapsis.*
(2) *Capit. interrog.* pag. 478; tom. VII, *conc.* pag. 1184.

» le quittent de ceux qui y demeurent ; ſi c'eſt ſeule-» ment en ce qu'ils ne portent point les armes, & ne » ſont pas mariés publiquement ; ſi celui-là a quitté » le monde, qui ne ceſſe tous les jours d'augmenter » ſes biens par toutes ſortes de moyens, en promet-» tant le paradis & menaçant de l'enfer, & employant » le nom de Dieu ou de quelque ſaint pour perſuader » aux ſimples de ſe dépouiller de leurs biens, & en » priver leurs héritiers légitimes, qui, par-là réduits » à la pauvreté, ſe croient enſuite les crimes permis, » comme le larcin & le pillage ; ſi c'eſt avoir quitté » le monde que de ſuivre la paſſion d'acquérir, juſ-» qu'à corrompre par argent de faux témoins pour » avoir le bien d'autrui, & de chercher des avoués » & des prévôts cruels, intéreſſés, & ſans crainte de » Dieu ».

Enfin l'on peut juger des mœurs des réguliers par une harangue de l'an 1493, où l'abbé Tritême dit à ſes confrères : « Vous, meſſieurs les abbés, qui êtes » des ignorans, & ennemis de la ſcience du ſalut ; qui » paſſez les journées entières dans les plaiſirs impu-» diques, dans l'ivrognerie & dans le jeu ; qui vous » attachez aux biens de la terre, que répondrez-vous » à Dieu & à votre fondateur S. Benoît » ?

Le même abbé ne laiſſe pas de prétendre que de droit (1) la troiſième partie de tous les biens des chrétiens appartient à l'ordre de S. Benoît, & que s'il ne l'a pas, c'eſt qu'on la lui a volée. Il eſt ſi pauvre, ajoute-t-il, pour le préſent, qu'il n'a plus

(1) Fra-Paolo, Traité des bénéfices, pag. 31.

que cent millions d'or de revenu. Tritême ne dit point à qui appartiennent les deux autres parts; mais comme il ne comptait de ſon temps que quinze mille abbayes de bénédictins, outre les petits couvens du même ordre, & que dans le dix-ſeptième ſiècle il y en avait déjà trente-ſept mille, il eſt clair par la règle de proportion que ce ſaint ordre devrait poſſéder aujourd'hui les deux tiers & demi du bien de la chrétienté, ſans les funeſtes progrès de l'héréſie des derniers ſiècles.

Pour ſurcroît de douleur, depuis le concordat fait l'an 1515 entre Léon X & François I, le roi de France nommant à preſque toutes les abbayes de ſon royaume, le plus grand nombre eſt donné en commende à des ſéculiers tonſurés. Cet uſage peu connu en Angleterre fit dire plaiſamment, en 1694, au docteur Grégori qui prenait l'abbé Gallois pour un bénédictin (1) : Le bon père s'imagine que nous ſommes revenus à ces temps fabuleux où il était permis à un moine de dire ce qu'il voulait.

SECTION II.

Ceux qui fuient le monde ſont ſages : ceux qui ſe conſacrent à Dieu ſont reſpectables. Peut-être le temps a-t-il corrompu une ſi ſainte inſtitution.

Aux thérapeutes juifs ſuccédèrent les moines en Egypte, *idiotoi, monoi. Idiot* ne ſignifiait alors que *ſolitaire :* ils firent bientôt corps; ce qui eſt le contraire de ſolitaire, & qui n'eſt pas idiot dans l'acception

(1) Tranſactions philoſophiques.

ordinaire de ce terme. Chaque ſociété de moines élut ſon ſupérieur ; car tout ſe faiſait à la pluralité des voix dans les premiers temps de l'Égliſe. On cherchait à rentrer dans la liberté primitive de la nature humaine, en échappant par piété au tumulte & à l'eſclavage inſéparables des grands empires. Chaque ſociété de moines choiſit ſon père, ſon abba, ſon abbé, quoiqu'il ſoit dit dans l'évangile : « N'appelez » perſonne votre père ».

Ni les abbés, ni les moines, ne furent prêtres dans les premiers ſiècles. Ils allaient par troupes entendre la meſſe au prochain village. Ces troupes devinrent conſidérables ; il y eut plus de cinquante mille moines, dit-on, dans l'Égypte.

S. Baſile, d'abord moine, puis évêque de Céſarée en Cappadoce, fit un code pour tous les moines au quatrième ſiècle. Cette règle de S. Baſile fut reçue en Orient & en Occident. On ne connut plus que les moines de S. Baſile ; ils furent par-tout riches ; ils ſe mêlèrent de toutes les affaires ; ils contribuèrent aux révolutions de l'empire.

On ne connaiſſait guère que cet ordre, lorſqu'au ſixième ſiècle S. Benoît établit une puiſſance nouvelle au mont Caſſin. S. Grégoire le grand aſſure dans ſes dialogues (1) que Dieu lui accorda un privilége ſpécial, par lequel tous les bénédictins qui mourraient au mont Caſſin feraient ſauvés. En conſéquence le pape Urbain II, par une bulle de 1092, déclara l'abbé du mont Caſſin chef de tous les monaſtères du

(1) Liv. II, chap. VIII.

monde. Pafcal II lui donna le titre d'*abbé des abbés*. Il s'intitula « patriarche de la fainte religion, chancelier » collatéral du royaume de Sicile, comte & gouver» neur de la Campanie, prince de la paix, &c. &c. » &c. &c. &c. ».

Tous ces titres feraient peu de chofe, s'ils n'étaient foutenus par des richeffes immenfes.

Je reçus, il n'y a pas long-temps, une lettre d'un de mes correfpondans d'Allemagne; la lettre commence par ces mots: « les abbés princes de Kemptem, El» vangen, Eudertl, Murbach, Berglefgaden, Vif» fembourg, Prum, Stablo, Corvey, & les autres » abbés qui ne font pas princes, jouiffent enfemble » d'environ neuf cent mille florins de revenu, qui » font deux millions cinquante mille livres de votre » France au cours de ce jour. De-là je conclus que » Jéfus-Chrift n'était pas fi à fon aife qu'eux ».

Je lui répondis: « Monfieur, vous m'avouerez que » les Français font plus pieux que les Allemands dans » la proportion de quatre & feize quarante-unièmes » à l'unité; car nos feuls bénéfices confiftoriaux de » moines, c'eft-à-dire ceux qui paient des annates au » pape, fe montent à neuf millions de rente, à qua» rante-neuf livres dix fous le marc avec le remède; & » neuf millions font à deux millions cinquante mille » livres, comme un eft à quatre & feize quarante» unièmes. De-là je conclus qu'ils ne font pas affez » riches, & qu'il faudrait qu'ils en euffent dix fois » davantage. J'ai l'honneur d'être, &c. ».

Il me répliqua par cette courte lettre: « Mon cher

» monſieur, je ne vous entends point; vous trouvez, » ſans doute, avec moi que neuf millions de votre » monnaie ſont un peu trop pour ceux qui font vœu » de pauvreté, & vous ſouhaitez qu'ils en aient quatre-» vingt-dix; je vous ſupplie de vouloir bien m'expli-» quer cette énigme ».

J'eus l'honneur de lui répondre ſur-le-champ: « Mon cher monſieur, il y avait autrefois un jeune » homme à qui on propoſait d'épouſer une femme de » ſoixante ans, qui lui donnerait tout ſon bien par » teſtament : il répondit qu'elle n'était pas aſſez » vieille ». L'allemand entendit mon énigme.

Il faut ſavoir qu'en 1575 (1) on propoſa dans le conſeil de Henri III, roi de France, de faire ériger en commendes ſéculières toutes les abbayes de moines, & de donner les commendes aux officiers de ſa cour & de ſon armée : mais comme il fut depuis excommunié & aſſaſſiné, ce projet n'eut pas lieu.

Le comte d'Argenſon, miniſtre de la guerre, voulut en 1750 établir des penſions ſur les bénéfices en faveur des chevaliers de l'ordre militaire de S. Louis; rien n'était plus ſimple, plus juſte, plus utile; il n'en put venir à bout. Cependant ſous Louis XIV la princeſſe de Conti avait poſſédé l'abbaye de S. Denis. Avant ſon règne, les ſéculiers poſſédaient des bénéfices, le duc de Sulli huguenot avait une abbaye.

Le père de Hugues Capet n'était riche que par ſes abbayes, & on l'appelait Hugues l'abbé. On donnait des abbayes aux reines pour leurs menus plaiſirs

(1) Chopin, *de ſacrâ politiâ*, lib. VI.

Ogine, mère de Louis d'Outremer, quitta ſon fils parce qu'il lui avait ôté l'abbaye de Sainte-Marie de Laon pour la donner à ſa femme Gerberge. Il y a des exemples de tout. Chacun tâche de faire ſervir les uſages, les innovations, les lois anciennes abrogées, renouvelées, mitigées, les chartres ou vraies ou ſuppoſées, le paſſé, le préſent, l'avenir, à s'emparer des biens de ce monde; mais c'eſt toujours à la plus grande gloire de Dieu. Conſultez l'Apocalypſe de Méliton, par l'évêque du Bellai.

ABBÉ.

Ou allez-vous, monſieur l'abbé? &c. Savez-vous bien qu'abbé ſignifie père? Si vous le devenez, vous rendez ſervice à l'État; vous faites la meilleure œuvre ſans doute que puiſſe faire un homme; il naîtra de vous un être penſant. Il y a dans cette action quelque choſe de divin.

Mais ſi vous n'êtes monſieur l'abbé que pour avoir été tonſuré, pour porter un petit collet, un manteau court, & pour attendre un bénéfice ſimple, vous ne méritez pas le nom d'abbé.

Les anciens moines donnèrent ce nom au ſupérieur qu'ils éliſaient. L'abbé était leur père ſpirituel. Que les mêmes noms ſignifiaient avec le temps des choſes différentes! L'abbé ſpirituel était un pauvre à la tête de pluſieurs autres pauvres: mais les pauvres pères ſpirituels ont eu depuis deux cent, quatre cent mille livres de rente; & il y a aujourd'hui des pauvres pères.

ſpirituels en Allemagne qui ont un régiment des gardes.

Un pauvre qui a fait ſerment d'être pauvre, & qui en conſéquence eſt ſouverain ! on l'a déja dit; il faut le redire mille fois, cela eſt intolérable. Les lois réclament contre cet abus, la religion s'en indigne, & les véritables pauvres ſans vêtement & ſans nourriture pouſſent des cris au ciel à la porte de monſieur l'abbé.

Mais j'entends meſſieurs les abbés d'Italie, d'Allemagne, de Flandre, de Bourgogne qui diſent : Pourquoi n'accumulerons-nous pas des biens & des honneurs ? pourquoi ne ſerons-nous pas princes ? les évêques le ſont bien. Ils étaient originairement pauvres comme nous, ils ſe ſont enrichis; ils ſe ſont élevés; l'un d'eux eſt devenu ſupérieur aux rois: laiſſez-nous les imiter autant que nous pourrons.

Vous avez raiſon, meſſieurs, envahiſſez la terre; elle appartient au fort ou à l'habile qui s'en empare; vous avez profité des temps d'ignorance, de ſuperſtition, de démence pour nous dépouiller de nos héritages, & pour nous fouler à vos pieds, pour vous engraiſſer de la ſubſtance des malheureux : tremblez que le jour de la raiſon n'arrive.

ABEILLES.

Les abeilles peuvent paraître ſupérieures à la race humaine, en ce qu'elles produiſent de leur ſubſtance une ſubſtance utile, & que de toutes nos ſecrétions il n'y en a pas une ſeule qui ſoit bonne à rien, pas

une ſeule même qui ne rende le genre humain déſagréable.

Ce qui m'a charmé dans les eſſaims qui ſortent de la ruche, c'eſt qu'ils ſont beaucoup plus doux que nos enfans qui ſortent du collége. Les jeunes abeilles alors ne piquent perſonne, du moins rarement & dans des cas extraordinaires. Elles ſe laiſſent prendre, on les porte, la main nue, paiſiblement dans la ruche qui leur eſt deſtinée; mais dès qu'elles ont appris dans leur nouvelle maiſon à connaître leurs intérêts, elles deviennent ſemblables à nous, elles font la guerre. J'ai vu des abeilles très-tranquilles aller pendant ſix mois travailler dans un pré voiſin couvert de fleurs qui leur convenaient. On vint faucher le pré, elles ſortirent en fureur de la ruche, fondirent ſur les faucheurs qui leur volaient leur bien, & les mirent en fuite.

Je ne ſais pas qui a dit le premier que les abeilles avaient un roi. Ce n'eſt pas probablement un républicain à qui cette idée vint dans la tête. Je ne ſais pas qui leur donna enſuite une reine au lieu d'un roi, ni qui ſuppoſa le premier que cette reine était une *Meſſaline* qui avait un ſérail prodigieux, qui paſſait ſa vie à faire l'amour & à faire ſes couches, qui pondait & logeait environ quarante mille œufs par an. On a été plus loin; on a prétendu qu'elle pondait trois eſpèces différentes, des reines, des eſclaves nommés *bourdons*, & des ſervantes nommées *ouvrières*, ce qui n'eſt pas trop d'accord avec les lois ordinaires de la nature.

On a cru qu'un physicien, d'ailleurs grand observateur, inventa, il y a quelques années les fours à poulets, inventés depuis environ quatre mille ans par les Égyptiens; ne considérant pas l'extrême différence de notre climat & de celui d'Egypte, on a dit encore que ce physicien inventa de même le royaume des abeilles sous une reine, mère de trois espèces.

Plusieurs naturalistes avaient déja répété ces inventions; il est venu un homme qui, étant possesseur de six cents ruches, a cru mieux examiner son bien que ceux qui n'ayant point d'abeilles ont copié des volumes sur cette république industrieuse qu'on ne connaît guère mieux que celle des fourmis. Cet homme est M. Simon qui ne se pique de rien, qui écrit très-simplement, mais qui recueille comme moi du miel & de la cire. Il a de meilleurs yeux que moi, il en sait plus que monsieur le prieur de Jonval & que monsieur le comte du *Spectacle de la nature;* il a examiné ses abeilles pendant vingt années; il nous assure qu'on s'est moqué de nous, & qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on a répété dans tant de livres.

Il prétend qu'en effet il y a dans chaque ruche une espèce de roi & de reine qui perpétuenr cette race royale, & qui président aux ouvrages; il les a vus, il les a dessinés, & il renvoie aux *Mille & une nuits* & à l'*Histoire de la reine d'Achen*, la prétendue reine abeille avec son sérail.

Il y a ensuite la race des bourdons qui n'a aucune relation avec la première, & enfin la grande famille

des abeilles ouvrières qui font mâles & femelles, & qui forment le corps de la république. Les abeilles femelles dépofent leurs œufs dans les cellules qu'elles ont formées.

Comment en effet la reine feule pourrait-elle pondre & loger quarante ou cinquante mille œufs l'un après l'autre? Le fyftème le plus fimple eft prefque toujours le véritable. Cependant j'ai fouvent cherché ce roi & cette reine, & je n'ai jamais eu le bonheur de les voir. Quelques obfervateurs m'ont affuré qu'ils ont vu la reine entourée de fa cour; l'un d'eux l'a portée, elle & fes fuivantes, fur fon bras nu. Je n'ai point fait cette expérience; mais j'ai porté dans ma main les abeilles d'un effaim qui fortait de la mère ruche, fans qu'elles me piquaffent. Il y a des gens qui n'ont pas de foi à la réputation qu'ont les abeilles d'être méchantes, & qui en portent des effaims entiers fur leur poitrine & leur vifage.

Virgile n'a chanté fur les abeilles que les erreurs de fon temps. Il fe pourrait bien que ce roi & cette reine ne fuffent autre chofe qu'une ou deux abeilles qui volent par hafard à la tête des autres. Il faut bien que, lorfqu'elles vont butiner les fleurs, il y en ait quelques-unes de plus diligentes; mais qu'il y ait une vraie royauté, une cour, une police, c'eft ce qui me paraît plus que douteux.

Plufieurs efpèces d'animaux s'attroupent & vivent enfemble. On a comparé les béliers, les taureaux à des rois, parce qu'il y a fouvent un de ces animaux qui marche le premier: cette prééminence a frappé

les

les yeux. On a oublié que très-souvent aussi le bélier & les taureaux marchent les derniers.

S'il est quelque apparence d'une royauté & d'une cour, c'est dans un coq; il appelle ses poules, il laisse tomber pour elles le grain qu'il a dans son bec; il les défend, il les conduit; il ne souffre pas qu'un autre roi partage son petit Etat. Il ne s'éloigne jamais de son sérail. Voilà une image de la vraie royauté; elle est plus évidente dans une basse-cour que dans une ruche.

On trouve dans les Proverbes attribués à Salomon, « qu'il y a quatre choses qui sont les plus petites de » la terre & qui sont plus sages que les sages; les four- » mis, petit peuple qui se prépare une nourriture pen- » dant la moisson; le lièvre, peuple faible qui couche » sur des pierres; la sauterelle qui n'ayant pas de rois, » voyage par troupes; le lézard qui travaille de ses » mains, & qui demeure dans les palais des rois. » J'ignore pourquoi Salomon a oublié les abeilles qui paraissent avoir un instinct bien supérieur à celui des lièvres qui ne couchent point sur la pierre, & des lézards dont j'ignore le génie. Au surplus je préférerai toujours une abeille à une sauterelle.

On nous mande qu'une société de physiciens pratiques dans la Lusace, vient de faire éclore un couvain d'abeilles dans une ruche, où il est transporté lorsqu'il est en forme de vermisseau. Il croît, il se développe dans ce nouveau berceau qui devient sa patrie; il n'en sort que pour aller sucer des fleurs: on ne craint point de le perdre, comme on perd souvent des essaims

lorſqu'ils ſont chaſſés de la mère ruche. Si cette méthode peut devenir d'une exécution aiſée, elle ſera très-utile : mais dans le gouvernement des animaux domeſtiques, comme dans la culture des fruits, il y a mille inventions plus ingénieuſes que profitables. Toute méthode doit être facile pour être d'un uſage commun.

De tout temps les abeilles ont fourni des deſcriptions, des comparaiſons, des allégories, des fables, à la poéſie. La fameuſe fable des abeilles de Mandeville fit un grand bruit en Angleterre; en voici un petit précis.

Les abeilles autrefois
Parurent bien gouvernées ;
Et leurs travaux & leurs rois
Les rendirent fortunées.
Quelques avides bourdons
Dans les ruches ſe gliſsèrent.
Ces bourdons ne travaillèrent,
Mais ils firent des ſermons.
Ils dirent dans leur langage :
Nous vous promettons le ciel ;
Accordez-nous en partage
Votre cire & votre miel.
Les abeilles qui les crurent,
Sentirent bientôt la faim ;
Les plus ſottes en moururent.
Le roi d'un nouvel eſſaim
Les ſecourut à la fin.
Tous les eſprits s'éclairèrent ;
Ils ſont tous déſabuſés ;
Les bourdons ſont écraſés,
Et les abeilles proſpèrent.

Mandeville va bien plus loin ; il prétend que les abeilles ne peuvent vivre à l'aise dans une grande & puissante ruche sans beaucoup de vices. Nul royaume, nul Etat, dit-il, ne peuvent fleurir sans vices. Otez la vanité aux grandes dames, plus de belles manufactures de soie, plus d'ouvriers ni d'ouvrières en mille genres; une grande partie de la nation est réduite à la mendicité. Otez aux négocians l'avarice, les flottes anglaises seront anéanties. Dépouillez les artistes de l'envie, l'émulation cesse; on retombe dans l'ignorance & dans la grossièreté.

Il s'emporte jusqu'à dire que les crimes mêmes sont utiles, en ce qu'ils servent à établir une bonne législation. Un voleur de grand chemin fait gagner beaucoup d'argent à celui qui le dénonce, à ceux qui l'arrêtent, au geolier qui le garde, au juge qui le condamne & au boureau qui l'exécute. Enfin, s'il n'y avait pas de voleurs, les serruriers mourraient de faim.

Il est très-vrai que la société bien gouvernée tire partie de tous les vices ; mais il n'est pas vrai que ces vices soient nécessaires au bonheur du monde. On fait de très-bons remèdes avec des poisons ; mais ce ne sont pas les poisons qui nous font vivre. En réduisant ainsi la fable des abeilles à sa juste valeur, elle pourrait devenir un ouvrage de morale utile.

ABRAHAM.

SECTION PREMIERE.

NOUS ne devons rien dire de ce qui eſt divin dans Abraham, puiſque l'Ecriture a tout dit. Nous ne devons même toucher que d'une main reſpectueuſe à ce qui appartient au profane, à ce qui tient à la géographie, à l'ordre des temps, aux mœurs, aux uſages; car ces uſages, ces mœurs étant liés à l'hiſtoire ſacrée, ce ſont des ruiſſeaux qui ſemblent conſerver quelque choſe de la divinité de leur ſource.

Abraham, quoique né vers l'Euphrate, fait une grande époque pour les Occidentaux, & n'en fait point une pour les Orientaux, chez leſquels il eſt pourtant auſſi reſpecté que parmi nous. Les Mahométans n'ont de chronologie certaine que depuis leur hégire.

La ſcience des temps, abſolument perdue dans les lieux où les grands évènemens ſont arrivés, eſt venue enfin dans nos climats où ces faits étaient ignorés. Nous diſputons ſur tout ce qui s'eſt paſſé vers l'Euphrate, le Jourdain & le Nil; & ceux qui ſont aujourd'hui les maîtres du Nil, du Jourdain & de l'Euphrate, jouiſſent ſans diſputer.

Notre grande époque étant celle d'Abraham, nous différons de ſoixante années ſur ſa naiſſance. Voici le compte d'après les regiſtres.

(1) « Tharé vécut ſoixante & dix ans, & engendra » Abraham, Nacor & Aran.

(2) » Et Tharé ayant vécu deux cent cinq ans, » mourut à Haran. »

(1) Genèſe, ch. XI, v. 26. (2) *Ibid.* v. 32.

Le Seigneur dit à Abraham : (1) « Sortez de votre » pays, de votre famille, de la maifon de votre père, » & venez dans la terre que je vous montrerai ; & je » vous rendrai père d'un grand peuple. »

Il paraît d'abord évident par le texte, que Tharé ayant eu Abraham à foixante & dix ans, étant mort à deux cent cinq, & Abraham étant forti de la Chaldée immédiatement après la mort de fon père, il avait jufte cent trente-cinq ans lorfqu'il quitta fon pays. Et c'eft à-peu-près le fentiment de S. Etienne (2) dans fon difcours aux Juifs ; mais la Genèfe dit auffi :

(3) « Abraham avait foixante & quinze ans lorfqu'il » fortit de Haran. »

C'eft le fujet de la principale difpute fur l'âge d'Abraham ; car il y en a beaucoup d'autres. Comment Abraham était-il à la fois âgé de cent trente-cinq années & feulement de foixante & quinze ? S. Jérôme & S. Auguftin difent que cette difficulté eft inexplicable. Dom Calmet, qui avoue que ces deux faints n'ont pu réfoudre ce problême, croit dénouer aifément le nœud, en difant qu'Abraham était le cadet des enfans de Tharé, quoique la Genèfe le nomme le premier, & par conféquent l'aîné.

La Genèfe fait naître Abraham dans la foixante & dixième année de fon père, & Calmet le fait naître dans la cent trentième. Une telle conciliation a été un nouveau fujet de querelle.

Dans l'incertitude où le texte & le commentaire

(1) Genèfe, chap. XII, v. 1. (3) Genèfe, chap. XII, v. 4.
(2) Actes des Apôtres, ch. VII.

nous laiſſent, le meilleur parti eſt d'adorer ſans diſputer.

Il n'y a point d'époque dans ces anciens temps qui n'ait produit une multitude d'opinions différentes. Nous avions, ſuivant Moréri, ſoixante & dix ſyſtêmes de chronologie ſur l'hiſtoire dictée par Dieu même. Depuis Moréri il s'eſt élevé cinq nouvelles manières de concilier les textes de l'Ecriture ; ainſi voilà autant de diſputes ſur Abraham qu'on lui attribue d'années dans le texte, quand il ſortit de Haran. Et de ces ſoixante & quinze ſyſtêmes, il n'y en a pas un qui nous apprenne au juſte ce que c'eſt que cette ville ou ce village de Haran, ni en quel endroit elle était. Quel eſt le fil qui nous conduira dans ce labyrinthe de querelles depuis le premier verſet juſqu'au dernier ? la réſignation.

L'Eſprit ſaint n'a voulu nous apprendre ni la chronologie, ni la phyſique, ni la logique; il a voulu faire de nous des hommes craignant Dieu. Ne pouvant rien comprendre, nous ne pouvons être que ſoumis.

Il eſt également difficile de bien expliquer comment Sara, femme d'Abraham, était auſſi ſa ſœur. Abraham dit poſitivement au roi de Gérar, Abimelec, par qui Sara avait été enlevée pour ſa grande beauté à l'âge de quatre-vingt-dix ans, étant groſſe d'Iſaac : « Elle eſt véritablement ma ſœur, étant fille de mon » père, mais non pas de ma mère ; & j'en ai fait ma » femme. »

L'ancien Teſtament ne nous apprend point com-

ment Sara était sœur de son mari. Dom Calmet, dont le jugement & la sagacité sont connus de tout le monde, dit qu'elle pouvait bien être sa nièce.

Ce n'était point probablement un inceste chez les Chaldéens, non plus que chez les Perses leurs voisins. Les mœurs changent selon les temps & selon les lieux. On peut supposer qu'Abraham, fils de Tharé, idolâtre, était encore idolâtre quand il épousa Sara, soit qu'elle fût sa sœur, soit qu'elle fût sa nièce.

Plusieurs pères de l'Eglise excusent moins Abraham d'avoir dit en Egypte à Sara: « Aussi-tôt que les Egyp» tiens vous auront vue, ils me tueront & vous pren» dront; dites donc, je vous prie, que vous êtes ma » sœur, afin que mon ame vive par votre grace ». Elle n'avait alors que soixante & cinq ans. Ainsi puisque vingt-cinq ans après elle eut un roi de Gérar pour amant, elle avait pu avec vingt-cinq ans de moins inspirer quelque passion au pharaon d'Egypte. En effet ce pharaon l'enleva, de même qu'elle fut enlevée depuis par Abimelec, roi de Gérar, dans le désert.

Abraham avait reçu en présent, à la cour de Pharaon, « beaucoup de bœufs, de brebis, d'ânes & » d'ânesses, de chameaux, de chevaux, de serviteurs » & servantes ». Ces présens, qui sont considérables, prouvent que les Pharaons étaient déjà d'assez grands rois. Le pays de l'Egypte était donc déjà très-peuplé. Mais pour rendre la contrée habitable, pour y bâtir des villes, il avait fallu des travaux immenses, faire écouler dans une multitude de canaux les eaux du Nil, qui inondaient l'Egypte tous les ans, pendant

quatre ou cinq mois, & qui croupissaient ensuite sur la terre; il avait fallu élever ces villes vingt pieds au moins au dessus de ces canaux. Des travaux si considérables semblaient demander quelques milliers de siècles.

Il n'y a guère que quatre cents ans entre le déluge & le temps où nous plaçons le voyage d'Abraham chez les Egyptiens. Ce peuple devait être bien ingénieux & d'un travail bien infatigable pour avoir, en si peu de temps, inventé les arts & toutes les sciences, dompté le Nil & changé toute la face du pays. Probablement même plusieurs grandes pyramides étaient déjà bâties, puisqu'on voit, quelque temps après, que l'art d'embaumer les morts était perfectionné; & les pyramides n'étaient que les tombeaux où l'on déposait les corps des princes avec les plus augustes cérémonies.

L'opinion de cette grande ancienneté des pyramides est d'autant plus vraisemblable que trois cents ans auparavant, c'est-à-dire, cent années après l'époque hébraïque du déluge de Noé, les Asiatiques avaient bâti dans les plaines de Sennaar une tour qui devait aller jusqu'aux cieux. S. Jérôme, dans son commentaire sur Isaïe, dit que cette tour avait déjà quatre mille pas de hauteur lorsque Dieu descendit pour détruire cet ouvrage.

Supposons que ces pas soient seulement de deux pieds & demi de roi, cela fait dix mille pieds; par conséquent la tour de Babel était vingt fois plus haute que les pyramides d'Egypte, qui n'ont qu'environ

cinq cents pieds. Or quelle prodigieuse quantité d'instrumens n'avait pas été nécessaire pour élever un tel édifice ! tous les arts devaient y avoir concouru en foule. Les commentateurs en concluent que les hommes de ce temps-là étaient incomparablement plus grands, plus forts, plus industrieux, que nos nations modernes.

C'est-là ce que l'on peut remarquer à propos d'Abraham, touchant les arts & les sciences.

A l'égard de sa personne, il est vraisemblable qu'il fut un homme considérable. Les Persans, les Chaldéens le revendiquaient. L'ancienne religion des mages s'appelait de temps immémorial *Kish-Ibrahim, Milat-Ibrahim* : & l'on convient que le mot *Ibrahim* est précisément celui d'Abraham ; rien n'étant plus ordinaire aux Asiatiques, qui écrivaient rarement les voyelles, que de changer l'*i* en *a*, & l'*a* en *i* dans la prononciation.

On a prétendu même qu'Abraham était le Brama des Indiens, dont la notion était parvenue aux peuples de l'Euphrate qui commerçaient de temps immémorial dans l'Inde.

Les Arabes le regardaient comme le fondateur de la Mecque. Mahomet dans son Koran voit toujours en lui le plus respectable de ses prédécesseurs. Voici comme il en parle au troisième sura ou chapitre : « Abraham n'était ni juif ni chrétien ; il était un musulman orthodoxe ; il n'était point du nombre de » ceux qui donnent des compagnons à Dieu. »

La témérité de l'esprit humain a été poussée jusqu'à

imaginer que les Juifs ne se dirent descendans d'Abraham que dans des temps très-postérieurs, lorsqu'ils eurent enfin un établissement fixe dans la Palestine. Ils étaient étrangers, haïs & méprisés de leurs voisins. Ils voulurent, dit-on, se donner quelque relief en se faisant passer pour descendans d'Abraham révéré dans une grande partie de l'Asie. La foi que nous devons aux livres sacrés des Juifs tranche toutes ces difficultés.

Des critiques non moins hardis font d'autres objections sur le commerce immédiat qu'Abraham eut avec Dieu, sur ses combats, & sur ses victoires.

Le Seigneur lui apparut après sa sortie d'Egypte, & lui dit : « Jetez les yeux vers l'aquilon, l'orient, le » midi & l'occident ; je vous donne pour toujours à » vous & à votre postérité jusqu'à la fin des siècles, » *in sempiternum*, à tout jamais, tout le pays que » vous voyez (1) ».

Le Seigneur, par un second serment, lui promit ensuite « tout ce qui est depuis le Nil jusqu'à l'Eu- » phrate (2) ».

Ces critiques demandent comment Dieu a pu promettre ce pays immense que les Juifs n'ont jamais possédé, & comment Dieu a pu leur donner à tout jamais la petite partie de la Palestine dont ils sont chassés depuis si long-temps ?

Le Seigneur ajoute encore à ces promesses, que la postérité d'Abraham sera aussi nombreuse que la

(1) Genèse, ch. XIII, verf. 14 & 15.

(2) *Ibid*, ch. XV, verf. 18.

pouſſière de la terre. « Si l'on peut compter la pouſ-
» ſière de la terre, on pourra compter auſſi vos deſ-
» cendans (1) ».

Nos critiques inſiſtent, & diſent qu'il n'y a pas aujourd'hui ſur la ſurface de la terre quatre cent mille juifs, quoiqu'ils aient toujours regardé le mariage comme un devoir ſacré, & que leur plus grand objet ait été la population.

On répond à ces difficultés, que l'Egliſe ſubſtituée à la ſynagogue eſt la véritable race d'Abraham, & qu'en effet elle eſt très-nombreuſe.

Il eſt vrai qu'elle ne poſsède pas la Paleſtine, mais elle peut la poſſéder un jour, comme elle l'a déjà conquiſe, du temps du pape Urbain II, dans la première croiſade. En un mot, quand on regarde avec les yeux de la foi l'ancien Teſtament comme une figure du nouveau, tout eſt accompli ou le ſera, & la faible raiſon doit ſe taire.

On fait encore des difficultés ſur la victoire d'Abraham auprès de Sodome; on dit qu'il n'eſt pas concevable qu'un étranger, qui venait faire paître ſes troupeaux vers Sodome, ait battu, avec trois cent dix-huit gardeurs de bœufs & de moutons, un roi de Perſe, un roi de Pont, le roi de Babylone, & le roi des nations; & qu'il les ait pourſuivis juſqu'à Damas, qui eſt à plus de cent milles de Sodome.

Cependant une telle victoire n'eſt point impoſſible; on en voit des exemples dans ces temps héroïques; le bras de Dieu n'était point raccourci. Voyez Gédéon

(1) Genèſe, chap. XV, verſ. 18.

qui, avec trois cents hommes armés de trois cents cruches & de trois cents lampes, défait une armée entière. Voyez Samſon qui tue ſeul mille philiſtins à coups de mâchoire d'âne.

Les hiſtoires profanes fourniſſent même de pareils exemples. Trois cents ſpartiates arrêtèrent un moment l'armée de Xerxès, au pas des Thermopiles. Il eſt vrai qu'à l'exception d'un ſeul qui s'enfuit, ils y furent tous tués avec leur roi Léonidas, que Xerxès eut la lâcheté de faire pendre, au lieu de lui ériger une ſtatue qu'il méritait. Il eſt vrai encore que ces trois cents lacédémoniens, qui gardaient un paſſage eſcarpé où deux hommes pouvaient à peine gravir à la fois, étaient ſoutenus par une armée de dix mille grecs diſtribués dans des poſtes avantageux, au milieu des rochers d'Oſſa & de Pélion; & il faut encore bien remarquer qu'il y en avait quatre mille aux Thermopiles mêmes.

Ces quatre mille périrent après avoir long-temps combattu. On peut dire qu'étant dans un endroit moins inexpugnable que celui des trois cents ſpartiates, ils y acquirent encore plus de gloire, en ſe défendant plus à découvert contre l'armée perſane qui les tailla tous en pièces. Auſſi, dans le monument érigé depuis ſur le champ de bataille, on fit mention de ces quatre mille victimes, & l'on ne parle aujourd'hui que des trois cents.

Une action plus mémorable encore, & bien moins célébrée, eſt celle de cinquante ſuiſſes qui mirent en déroute (1) à Morgate toute l'armée de l'archiduc

(1) En 1315.

Léopold d'Autriche, composée de vingt mille hommes. Ils renversèrent seuls la cavalerie à coups de pierres du haut d'un rocher, & donnèrent le temps à quatorze cents helvétiens de trois petits cantons de venir achever la défaite de l'armée.

Cette journée de Morgate est plus belle que celle des Thermopiles, puisqu'il est plus beau de vaincre que d'être vaincu. Les Grecs étaient au nombre de dix mille bien armés, & il était impossible qu'ils eussent affaire à cent mille Perses dans un pays montagneux.

Il est plus que probable qu'il n'y eut pas trente mille Perses qui combattirent. Mais ici quatorze cents Suisses défont une armée de vingt mille hommes. La proportion du petit nombre au grand augmente encore la proportion de la gloire.... Où nous a conduits Abraham ?

Ces digressions amusent celui qui les fait, & quelquefois celui qui les lit. Tout le monde d'ailleurs est charmé de voir que les gros bataillons soient battus par les petits.

SECTION II.

Abraham est un de ces noms celèbres dans l'Asie mineure & dans l'Arabie, comme Thaut chez les Égyptiens, le premier Zoroastre dans la Perse, Hercule en Grèce, Orphée dans la Thrace, Odin chez les nations septentrionales, & tant d'autres plus connus par leur célébrité que par une histoire bien avérée. Je ne parle ici que de l'histoire profane ; car pour celle des Juifs, nos maîtres & nos ennemis, que nous croyons & que nous détestons, comme l'histoire de

ce peuple a été visiblement écrite par le S. Esprit, nous avons pour elle les sentimens que nous devons avoir. Nous ne nous adressons ici qu'aux Arabes; ils se vantent de descendre d'Abraham par Ismaël; ils croient que ce patriarche bâtit la Mecque & qu'il mourut dans cette ville. Le fait est que la race d'Ismaël a été infiniment plus favorisée de Dieu que la race de Jacob. L'une & l'autre race a produit à la vérité des voleurs; mais les voleurs arabes ont été prodigieusement supérieurs aux voleurs juifs. Les descendans de Jacob ne conquirent qu'un très-petit pays qu'ils ont perdu, & les descendans d'Ismaël ont conquis une partie de l'Asie, de l'Europe & de l'Afrique, ont établi un empire plus vaste que celui des Romains, & ont chassé les Juifs de leurs cavernes, qu'ils appelaient la terre de promission.

A ne juger des choses que par les exemples de nos histoires modernes, il serait assez difficile qu'Abraham eût été le père de deux nations si différentes : on nous dit qu'il était né en Chaldée, & qu'il était fils d'un pauvre potier, qui gagnait sa vie à faire de petites idoles de terre. Il n'est guère vraisemblable que le fils de ce potier soit allé fonder la Mecque à quatre cents lieues de-là sous le tropique, en passant par des déserts impraticables. S'il fut un conquérant, il s'adressa sans doute au beau pays de l'Assyrie; & s'il ne fut qu'un pauvre homme, comme on nous le dépeint, il n'a pas fondé des royaumes hors de chez lui.

La Genèse rapporte qu'il avait soixante & quinze ans lorsqu'il sortit du pays de Haran après la mort de

ſon père Tharé le potier : mais la même Genèſe dit auſſi que Tharé ayant engendré Abraham à ſoixante & dix ans, ce Tharé vécut juſqu'à deux cent cinq ans, & enſuite qu'Abraham partit de Haran; ce qui ſemble dire que ce fut après la mort de ſon père.

Ou l'auteur ſait bien mal diſpoſer une narration, ou il eſt clair par la Genèſe même, qu'Abraham était âgé de cent trente-cinq ans quand il quitta la Méſopotamie. Il alla d'un pays qu'on nomme idolâtre dans un autre pays idolâtre nommé Sichem en Paleſtine. Pourquoi y alla-t-il? pourquoi quitta-t-il les bords fertiles de l'Euphrate pour une contrée auſſi éloignée, auſſi ſtérile, auſſi pierreuſe que celle de Sichem? La langue chaldéenne devait être fort différente de celle de Sichem, ce n'était point un lieu de commerce; Sichem eſt éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues: il faut paſſer des déſerts pour y arriver : mais Dieu voulait qu'il fît ce voyage; il voulait lui montrer la terre que devaient occuper ſes deſcendans pluſieurs ſiècles après lui. L'eſprit humain comprend avec peine les raiſons d'un tel voyage.

A peine eſt-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir. Il va en Égypte avec ſa femme chercher de quoi vivre. Il y a deux cents lieues de Sichem à Memphis; eſt-il naturel qu'on aille demander du blé ſi loin, & dans un pays dont on n'entend point la langue? Voilà d'étranges voyages entrepris à l'âge de près de cent quarante années.

Il amène à Memphis ſa femme Sara, qui était

extrêmement jeune, & presque enfant en comparaison de lui, car elle n'avait que soixante-cinq ans. Comme elle était très-belle, il résolut de tirer parti de sa beauté : Feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il; afin qu'on me fasse du bien à cause de vous. Il devait bien plutôt lui dire : Feignez que vous êtes ma fille. Le roi devint amoureux de la jeune Sara, & donna au prétendu frère beaucoup de brebis, de bœufs, d'ânes, d'ânesses, de chameaux, de serviteurs, de servantes; ce qui prouve que l'Égypte dès-lors était un royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien, & qu'on récompensait magnifiquement les frères qui venaient offrir leurs sœurs au roi de Memphis.

La jeune Sara avait quatre-vingt-dix ans quand Dieu lui promit qu'Abraham, qui en avait alors cent soixante, lui ferait un enfant dans l'année.

Abraham, qui aimait à voyager, alla dans le désert horrible de Cadès avec sa femme grosse, toujours jeune & toujours jolie. Un roi de ce désert ne manqua pas d'être amoureux de Sara comme le roi d'Égypte l'avait été. Le père des croyans fit le même mensonge qu'en Égypte : il donna sa femme pour sa sœur, & eut encore de cette affaire des brebis, des bœufs, des serviteurs & des servantes. On peut dire que cet Abraham devint fort riche du chef de sa femme. Les commentateurs ont fait un nombre prodigieux de volumes pour justifier la conduite d'Abraham, & pour concilier la chronologie. Il faut donc renvoyer le lecteur à ces commentaires. Ils sont tous composés par des esprits fins

fins & délicats, excellens métaphyficiens, gens fans préjugés & point du tout pédans.

Au refte, ce nom Bram, Abram, était fameux dans l'Inde & dans la Perfe : plufieurs doctes prétendent même que c'était le même légiflateur que les Grecs appelèrent Zoroaftre. D'autres difent que c'était le Brama des Indiens, ce qui n'eft pas démontré.

Mais ce qui paraît fort raifonnable à beaucoup de favans, c'eft que cet Abraham était Chaldéen ou Perfan : les Juifs, dans la fuite des temps fe vantèrent d'en être defcendus, comme les Francs defcendent d'Hector, & les Bretons de Tubal. Il eft conftant que la nation juive était une horde très-moderne ; qu'elle ne s'établit vers la Phénicie que très-tard; qu'elle était entourée de peuples anciens ; qu'elle adopta leur langue; qu'elle prit d'eux jufqu'au nom d'Ifraël, lequel eft Chaldéen, fuivant le témoignage même du juif Flavien Jofephe. On fait qu'elle prit jufqu'au nom des anges chez les Babyloniens; qu'enfin elle n'appela Dieu du nom d'Eloï, ou Eloa, d'Adonaï, de Jehova, ou Iaho, que d'après les Phéniciens.

Elle ne connut probablement le nom d'Abraham ou d'Ibrahim que par les Babyloniens; car l'ancienne religion de toutes les contrées, depuis l'Euphrate jufqu'à l'Oxus, était appelée Kish-Ibrahim, Milat-Ibrahim. C'eft ce que toutes les recherches faites fur les lieux par le favant Hyde nous confirment.

Les Juifs firent donc de l'hiftoire & de la fable ancienne, ce que leurs fripiers font de leurs vieux

habits : ils les retournent & les vendent comme neufs le plus chèrement qu'ils peuvent.

C'eſt un ſingulier exemple de la ſtupidité humaine que nous ayions ſi long-temps regardé les Juifs comme une nation qui avait tout enſeigné aux autres, tandis que leur hiſtorien Joſephe avoue lui-même le contraire.

Il eſt difficile de percer dans les ténèbres de l'antiquité ; mais il eſt évident que tous les royaumes de l'Aſie étaient très-floriſſans avant que la horde vagabonde des Arabes appelés Juifs poſſédât un petit coin de terre en propre, avant qu'elle eût une ville, des lois & une religion fixe. Lors donc qu'on voit un ancien rite, une ancienne opinion établie en Egypte ou en Aſie, & chez les Juifs, il eſt bien naturel de penſer que le petit peuple nouveau, ignorant, groſſier, toujours privé des arts, a copié, comme il a pû, la nation antique, floriſſante & induſtrieuſe.

C'eſt ſur ce principe qu'il faut juger la Judée, la Biſcaye, Cornouailles, Bergame le pays d'Arlequin, &c. certainement la triomphante Rome n'imita rien de la Biſcaye, de Cornouailles, ni de Bergame ; & il faut être ou un grand ignorant, ou un grand fripon, pour dire que les Juifs enſeignèrent les Grecs.

(*Article tiré de M. Fréret*).

SECTION III.

Il ne faut pas croire qu'Abraham ait été ſeulement connu des Juifs, il eſt révéré dans toute l'Aſie & juſqu'au fond des Indes. Ce nom, qui ſignifie *père d'un*

peuple dans plus d'une langue orientale, fut donné à un habitant de la Chaldée, de qui plusieurs nations se sont vantées de descendre. Le soin que prirent les Arabes & les Juifs d'établir leur descendance de ce patriarche, ne permet pas aux plus grands pyrrhoniens de douter qu'il y ait eu un Abraham.

Les livres hébreux le font fils de Tharé, & les Arabes disent que ce Tharé était son aïeul, & qu'Azar était son père ; en quoi ils ont été suivis par plusieurs chrétiens. Il y a parmi les interprètes quarante-deux opinions sur l'année dans laquelle Abraham vint au monde, & je n'en hasarderai pas une quarante-troisième; il paraît même, par les dates, qu'Abraham a vécu soixante ans plus que le texte ne lui en donne : mais des mécomptes de chronologie ne ruinent point la vérité d'un fait, & quand le livre qui parle d'Abraham ne serait pas sacré comme l'était la loi, ce patriarche, n'en existerait pas moins; les Juifs distinguaient entre des livres écrits par des hommes d'ailleurs inspirés & des livres inspirés en particulier. Leur histoire, quoique liée à leur loi, n'était pas cette loi même. Quel moyen de croire en effet que Dieu eût dicté de fausses dates ?

Philon le juif & Suidas rapportent que Tharé, père ou grand-père d'Abraham, qui demeurait à Ur en Chaldée, était un pauvre homme qui gagnait sa vie à faire de petites idoles, & qui était lui-même idolâtre.

S'il est ainsi, cette antique religion des Sabéens qui n'avaient point d'idoles, & qui vénéraient le ciel,

n'était pas encore peut-être établie en Chaldée; ou si elle régnait dans une partie de ce pays, l'idolâtrie pouvait fort bien en même temps dominer dans l'autre. Il semble qne dans ce temps-là chaque petite peuplade avait sa religion. Toutes étaient permises, & toutes étaient paisiblement confondues de la même manière que chaque famille avait dans l'intérieur ses usages particuliers. Laban, le beau-père de Jacob, avait des idoles. Chaque peuplade trouvait bon que la peuplade voisine eût ses dieux, & se bornait à croire que le sien était le plus puissant.

L'Écriture dit que le dieu des Juifs, qui leur destinait le pays de Canaan, ordonna à Abraham de quitter le pays fertile de la Chaldée pour aller vers la Palestine, & lui promit qu'en sa semence toutes les nations de la terre seraient bénites. C'est aux théologiens qu'il appartient d'expliquer, par l'allégorie & par le sens mystique, comment toutes les nations pouvaient être bénites dans une semence dont elles ne descendaient pas; & ce sens mystique respectable n'est pas l'objet d'une recherche purement critique. Quelque temps après ces promesses, la famille d'Abraham fut affligée de la famine, & alla en Égypte pour avoir du blé: c'est une destinée singulière que les Hébreux n'aient jamais été en Égypte que pressés par la faim; car Jacob y envoya depuis ses enfans pour la même cause.

Abraham, qui était fort vieux, fit donc ce voyage avec Sara sa femme, âgé de soixante & cinq ans; elle était très-belle, & Abragam craignait que les

Égyptiens, frappés de ses charmes, ne le tuassent pour jour de cette rare beauté : il lui proposa de passer seulement pour sa sœur, &c. Il faut qu'alors la nature humaine eût une vigueur que le temps & la mollesse ont affaiblie depuis; c'est le sentiment de tous les anciens : on a prétendu même qu'Hélène avait soixante & dix ans quand elle fut enlevée par Paris. Ce que Abraham avait prévu arriva; la jeunesse égyptienne trouva sa femme charmante malgré les soixante & cinq ans; le roi lui-même en fut amoureux & la mit dans son sérail, quoiqu'il y eût probablement des filles plus jeunes; mais le Seigneur frappa le roi & tout son sérail de très-grandes plaies. Le texte ne dit pas comment le roi sut que cette beauté dangereuse était la femme d'Abraham; mais enfin il le sut & la lui rendit.

Il fallait que la beauté de Saraï fût inaltérable; car vingt-cinq ans après, étant grosse à quatre-vingt-dix ans, & voyageant avec son mari chez un roi de Phénicie nommé Abimelec, Abraham, qui ne s'était pas corrigé, la fit encore passer pour sa sœur. Le roi phénicien fut aussi sensible que le roi d'Égypte : Dieu apparut en songe à cet Abimelec, & le menaça de mort s'il touchait à sa nouvelle maîtresse. Il faut avouer que la conduite de Sara était aussi étrange que la durée de ses charmes.

La singularité de ces aventures était probablement la raison qui empêchait les Juifs d'avoir la même espèce de foi à leurs histoires qu'à leur Lévitique. Il n'y avait pas un seul ïota de leur loi qu'ils ne crussent;

mais l'hiſtoire n'exigeait pas le même reſpect. Ils étaient pour ces anciens livres dans le cas des Anglais, qui admettaient les lois de S. Edouard, & qui ne croyaient pas tous abſolument que S. Édouard guérit des écrouelles; ils étaient dans le cas des Romains, qui, en obéiſſant à leurs premières lois, n'étaient pas obligés de croire aux miracles du crible rempli d'eau, du vaiſſeau tiré au rivage par la ceinture d'une veſtale, de la pierre coupée par un raſoir; &c. Voilà pourquoi Joſephe l'hiſtorien, très-attaché à ſon culte, laiſſe à ſes lecteurs la liberté de croire ce qu'ils voudront des anciens prodiges qu'il rapporte; voilà pourquoi il était très-permis aux Saducéens de ne pas croire aux anges, quoiqu'il ſoit ſi ſouvent parlé des anges dans l'ancien Teſtament; mais il n'était pas permis à ces Saducéens de négliger les fêtes, les cérémonies & les abſtinences preſcrites.

Cette partie de l'hiſtoire d'Abraham, c'eſt-à-dire ſes voyages chez les rois d'Égypte & de Phénicie, prouve qu'il y avait de grands royaumes déjà établis quand la nation juive exiſtoit dans une ſeule famille; qu'il y avait déjà des lois, puiſque ſans elles un grand royaume ne peut ſubſiſter; que par conſéquent la loi de Moïſe, qui eſt poſtérieure, ne peut être la première. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une loi ſoit la plus ancienne de toutes pour être divine, & Dieu eſt ſans doute le maître des temps. Il eſt vrai qu'il paraîtrait plus conforme aux faibles lumières de notre raiſon, que Dieu, ayant une loi à donner lui-même, l'eût donnée d'abord à tout le genre humain; mais, s'il eſt prouvé qu'il

ſe ſoit conduit autrement, ce n'eſt pas à nous à l'interroger.

Le reſte de l'hiſtoire d'Abraham eſt ſujet à de grandes difficultés. Dieu, qui lui apparaît ſouvent, & qui fait avec lui pluſieurs traités, lui envoie un jour trois anges dans la vallée de Mambré; le patriarche leur donne à manger du pain, un veau, du beurre & du lait. Les trois eſprits dînent, & après le dîner on fait venir Sara, qui avait cuit le pain. L'un de ces anges, que le texte appelle le Seigneur, l'Eternel, promet à Sara que dans un an elle aura un fils. Sara, qui avait alors quatre-vingt-quatorze ans, & dont le mari était âgé de près de cent années (*a*), ſe mit à rire de la promeſſe; preuve qu'elle avouait ſa décrépitude; preuve que, ſelon l'écriture même la nature humaine n'était pas alors fort différente de ce qu'elle eſt aujourd'hui. Cependant cette même décrépite, devenue groſſe, charme l'année ſuivante le roi Abimelec, comme nous l'avons vu. Certes, ſi on regarde ces hiſtoires comme naturelles, il faut avoir une eſpèce d'entendement tout contraire à celui que nous avons, ou bien il faut regarder preſque chaque trait de la vie d'Abraham comme un miracle, ou bien il faut croire que tout cela n'eſt qu'une allégorie: quelque parti qu'on prenne, on ſera encore très-embarraſſé. Par exemple, quel tour pourrons-nous donner à la promeſſe que Dieu fait à Abraham de l'inveſtir lui & ſa poſtérité de toute la terre de Canaan, que jamais ce chaldéen ne poſſéda:

(*a*) Il devait même avoir alors 143 ans, ſuivant quelques interprètes. *Voyez* la Ire. Section.

c'eſt-là une de ces difficultés qu'il eſt impoſſible de réſoudre.

Il paraît étonnant que Dieu ayant fait naître Iſaac d'une femme de quatre-vingt-quinze ans & d'un père centenaire, il ait enſuite ordonné au père d'égorger ce même enfant qu'il lui avait donné contre toute attente. Cet ordre étrange de Dieu ſemble faire voir que, dans le temps où cette hiſtoire fut écrite, les ſacrifices de victimes humaines étaient en uſage chez les Juifs, comme ils le devinrent chez d'autres nations, témoin le vœu de Jephté. Mais on peut dire que l'obéiſſance d'Abraham, près de ſacrifier ſon fils au Dieu qui le lui avait donné, eſt une allégorie de la réſignation que l'homme doit aux ordres de l'Être ſuprême.

Il y a ſur-tout une remarque bien importante à faire ſur l'hiſtoire de ce patriarche, regardé comme le père des Juifs & des Arabes. Ses principaux enfans ſont Iſaac, né de ſa femme par une faveur miraculeuſe de la providence, & Iſmaël, né de ſa ſervante. C'eſt dans Iſaac qu'eſt bénie la race du patriarche, & cependant Iſaac n'eſt le père que d'une nation malheureuſe & mépriſable, long-temps eſclave & plus long-temps diſperſée. Iſmaël, au contraire, eſt le père des Arabes, qui ont enfin fondé l'empire des Califes, un des plus puiſſans & des plus étendus de l'univers.

Les muſulmans ont une grande vénération pour Abraham, qu'ils appellent Ibrahim. Ceux qui le croient enterré à Hébron y vont en pélerinage; ceux qui penſent que ſon tombeau eſt à la Mecque, l'y révèrent.

Quelques anciens perſans ont cru qu'Abraham était le même que Zoroaſtre. Il lui eſt arrivé la même choſe qu'à la plupart des fondateurs des nations orientales, auxquels on attribuait différens noms & différentes aventures; mais par le texte de l'Écriture il paraît qu'il était un de ces arabes vagabonds qui n'avaient pas de demeure fixe.

On le voit naître à Ur en Chaldée, aller à Haran, puis en Paleſtine, en Égypte, en Phénicie, & enfin être obligé d'acheter un ſépulcre à Hébron.

Une des plus remarquables circonſtances de ſa vie, c'eſt qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, n'ayant point encore engendré Iſaac, il ſe fit circoncire lui & ſon fils Iſmaël & tous ſes ſerviteurs. Il avait apparemment pris cette idée chez les Égyptiens. Il eſt difficile de démêler l'origine d'une pareille opération. Ce qui paraît le plus probable, c'eſt qu'elle fut inventée pour prévenir les abus de la puberté. Mais pourquoi couper ſon prépuce à cent ans?

On prétend, d'un autre côté, que les prêtres ſeuls d'Égypte étaient anciennement diſtingués par cette coutume. C'était un uſage très-ancien en Afrique & dans une partie de l'Aſie, que les plus ſaints perſonnages préſentaſſent leur membre viril à baiſer aux femmes qu'ils rencontraient. On portait en proceſſion en Égypte le phallum, qui était un gros Priape. Les organes de la génération étaient regardés comme quelque choſe de noble & de ſacré, comme un ſymbole de la puiſſance divine : on jurait par elles; & lorſque l'on faiſait un ſerment à quelqu'un, on

mettait la main à ſes *teſticules*; c'eſt peut-être même de cette ancienne coutume qu'ils tirèrent enſuite leur nom, qui ſignifie *témoins*, parce qu'autrefois ils ſervaient ainſi de témoignage & de gage. Quand Abraham envoya ſon ſerviteur demander Rebecca pour ſon fils Iſaac, le ſerviteur mit la main aux parties génitales d'Abraham, ce qu'on a traduit par le mot *cuiſſe*.

On voit par-là combien les mœurs de cette haute antiquité différaient en tout des nôtres. Il n'eſt pas plus étonnant aux yeux d'un philoſophe qu'on ait juré autrefois par cette partie que par la tête; & il n'eſt pas étonnant que ceux qui voulaient ſe diſtinguer des autres hommes, miſſent un ſigne à cette partie révérée.

La Genèſe dit que la circonciſion fut un pacte entre Dieu & Abraham; & elle ajoute expreſſément qu'on fera mourir quiconque ne ſera pas circoncis dans la maiſon. Cependant on ne dit point qu'Iſaac l'ait été, & il n'eſt plus parlé de circonciſion juſqu'au temps de Moïſe.

On finira cet article par une autre obſervation, c'eſt qu'Abraham, ayant eu de Sara & d'Agar deux fils qui furent chacun le père d'une grande nation, il eut ſix fils de Céthura qui s'établirent dans l'Arabie; mais leur poſtérité n'a point été célèbre.

Vice attaché à tous les uſages, à toutes les lois, à toutes les inſtitutions des hommes; le détail n'en pourroit être contenu dans aucune bibliothèque.

Les abus gouvernent les États. *Maximus ille eſt qui minimis urgetur.* On peut dire aux Chinois, aux Japonais, aux Anglais : Votre gouvernement fourmille d'abus que vous ne corrigez point. Les Chinois répondront : Nous ſubſiſtons en corps de peuple depuis cinq mille ans, & nous ſommes aujourd'hui peut-être la nation de la terre la moins infortunée, parce que nous ſommes la plus tranquille. Le Japonais en dira à-peu-près autant. L'Anglais dira : Nous ſommes puiſſans ſur mer & aſſez à notre aiſe ſur terre. Peut-être dans dix mille ans perfectionnerons-nous nos uſages. Le grand ſecret eſt d'être encore mieux que les autres avec des abus énormes.

Nous ne parlerons ici que de l'*appel comme d'abus.*

C'eſt une erreur de penſer que maître Pierre de Cugnières, chevalier ès lois, avocat du roi au parment de Paris, ait appelé comme d'abus en 1330, ſous Philippe de Valois. La formule d'appel comme d'abus ne fut introduite que ſur la fin du règne de Louis XII. Pierre Cugnières fit ce qu'il put pour réformer l'abus des uſurpations eccléſiaſtiques dont les parlemens, tous les juges ſéculiers & tous les ſeigneurs hauts-juſticiers ſe plaignaient ; mais il n'y réuſſit pas.

Le clergé n'avait pas moins à ſe plaindre des ſeigneurs, qui n'étaient après tout que des tyrans ignorans, qui avaient corrompu toute juſtice ; & ils

regardaient les eccléſiaſtiques comme des tyrans qui ſavaient lire & écrire.

Enfin le roi convoqua les deux parties dans ſon palais, & non pas dans ſa cour du parlement, comme le dit Paſquier : le roi s'aſſit ſur ſon trône, entouré des pairs, des hauts-barons, des grands officiers, qui compoſaient ſon conſeil.

Vingt évêques comparurent; les ſeigneurs complaignant apportèrent leurs mémoires. L'archevèque de Sens & l'évêque d'Autun parlèrent pour le clergé. Il n'eſt point dit quel fut l'orateur du parlement & des ſeigneurs. Il paraît vraiſemblable que le diſcours de l'avocat du roi fut un réſumé des allégations des deux parties. Il ſe peut auſſi qu'il eût parlé pour le parlement & pour les ſeigneurs, & que ce fut le chancelier qui réſuma les raiſons alléguées de part & d'autre. Quoi qu'il en ſoit, voici les plaintes des barons & du parlement rédigées par Pierre Cugnières.

I°. Lorſqu'un laïque ajournait devant le juge royal ou ſeigneurial un clerc qui n'était pas même tonſuré, mais ſeulement gradué, l'official ſignifiait aux juges de ne point paſſer outre, ſous peine d'excommunication & d'amende.

II°. La juriſdiction eccléſiaſtique forçait les laïques de comparoître devant elle dans toutes leurs conteſtations avec les clercs pour ſucceſſion, prêt d'argent, & en toute matière civile.

III°. Les évêques & abbés établiſſaient des notaires dans les terres mêmes des laïques.

IV°. Ils excommuniaient ceux qui ne payaient pas leurs dettes aux clercs ; & ſi le juge laïque ne les contraignait pas de payer, ils excommuniaient le juge.

V°. Lorſque le juge ſéculier avait ſaiſi un voleur, il fallait qu'il remît au juge eccléſiaſtique les effets volés ; ſinon il était excommunié.

VI°. Un excommunié ne pouvait obtenir ſon abſolution ſans payer une amende arbitraire.

VII°. Les officiaux dénonçaient à tout laboureur & manœuvre qu'il ſerait damné & privé de la ſépulture, s'il travaillait pour un excommunié.

VIII°. Les mêmes officiaux s'arrogeaient de faire les inventaires dans les domaines mêmes du roi, ſous prétexte qu'ils ſavaient écrire.

IX°. Ils ſe faiſaient payer pour accorder à un nouveau marié la liberté de coucher avec ſa femme.

X°. Ils s'emparaient de tous les teſtamens.

XI°. Ils déclaraient damné tout mort qui n'avait point fait de teſtament, parce qu'en ce cas il n'avait rien laiſſé à l'Égliſe ; & pour lui laiſſer du moins les honneurs de l'enterrement, ils faiſaient en ſon nom un teſtament plein de legs pieux.

Il y avait ſoixante-ſix griefs à-peu-près ſemblables.

Pierre Roger, archevêque de Sens, prit ſavamment la parole ; c'était un homme qui paſſait pour un vaſte génie, & qui fut depuis pape, ſous le nom de Clément VI. Il proteſta d'abord qu'il ne parlait point pour être jugé, mais pour juger ſes adverſaires, & pour inſtruire le roi de ſon devoir.

Il dit que Jésus-Christ étant Dieu & homme, avait eu le pouvoir temporel & spirituel; & que par conséquent les ministres de l'Église, qui lui avaient succédé, étaient les juges-nés de tous les hommes sans exception. Voici comme il s'exprima :

Sers Dieu dévotement,
Baille-lui largement,
Révère sa gent dûment,
Rends-lui le sien entièrement.

Ces rimes firent un très-bel effet. (Voyez *Libellus Bertrandi cardinalis*, tome Ier. des Libertés de l'Eglise gallicane.)

Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, entra dans de plus grands détails. Il assura que l'excommunication n'étant jamais lancée que pour un péché mortel, le coupable devait faire pénitence, & que la meilleure pénitence était de donner de l'argent à l'Eglise. Il représenta que les juges ecclésiastiques étaient plus capables que les juges royaux ou seigneuriaux de rendre justice, parce qu'ils avaient étudié les décrétales que les autres ignoraient.

Mais on pouvait lui répondre qu'il fallait obliger les baillis & les prévôts du royaume à lire les décrétales pour ne jamais les suivre.

Cette grande assemblée ne servit à rien; le roi croyait avoir besoin alors de ménager le pape né dans son royaume, siégeant dans Avignon, & ennemi mortel de l'empereur Louis de Bavière. La politique, dans tous les temps, conserva les abus dont se

plaignait la justice. Il resta seulement dans le parlement une mémoire ineffaçable du discours de Pierre Cugnières. Ce tribunal s'affermit dans l'usage où il était déjà de s'opposer aux prétentions cléricales; on appela toujours des sentences des officiaux aux parlemens, & peu à peu cette procédure fut appelée *Apel comme d'abus*.

Enfin tous les parlemens du royaume se sont accordés à laisser à l'Église sa discipline, & à juger tous les hommes indistinctement suivant les lois de l'Etat, en conservant les formalités prescrites par les ordonnances.

ABUS DES MOTS.

Les livres, comme les conversations, nous donnent rarement des idées précises. Rien n'est si commun que de lire & de converser inutilement.

Il faut répéter ici ce que Locke a tant recommandé, « définissez les termes ».

Une dame a trop mangé & n'a point fait d'exercice, elle est malade; son médecin lui apprend qu'il y a dans elle une humeur peccante, des impuretés, des obstructions, des vapeurs, & lui prescrit une drogue qui purifiera son sang. Quelle idée nette peuvent donner tous ces mots? la malade & les parens qui écoutent, ne les comprennent pas plus que le médecin. Autrefois on ordonnait une décoction de plantes chaudes ou froides au second, au troisième degré.

Un jurisconsulte, dans son institut criminel,

annonce que l'inobſervation des fêtes & dimanches eſt nn crime de lèſe-majeſté divine au ſecond chef. *Majeſté divine* donne d'abord l'idée du plus énorme des crimes & du châtiment le plus affreux ; de quoi s'agit-il ? d'avoir manqué vêpres, ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde.

Dans routes les diſputes ſur la liberté, un argumentant entend preſque toujours une choſe, & ſon adverſaire une autre. Un troiſième ſurvient qui n'entend ni le premier ni le ſecond ; & qui n'en eſt pas entendu.

Dans les diſputes ſur la liberté, l'un a dans la tête la puiſſance d'agir, l'autre la puiſſance de vouloir, le dernier le deſir d'exécuter ; ils courent tous trois, chacun dans ſon cercle, & ne ſe rencontrent jamais.

Il en eſt de même dans les querelles ſur la grace. Qui peut comprendre ſa nature, ſes opérations, & la ſuffiſante qui ne ſuffit pas, & l'efficace à laquelle on réſiſte ?

On a prononcé deux mille ans les mots de *forme ſubſtantielle* ſans en avoir la moindre notion. On y a ſubſtitué les natures plaſtiques ſans y rien gagner.

Un voyageur eſt arrêté par un torrent : il demande le gué à un villageois qu'il voit de loin vis-à-vis de lui : Prenez à droite, lui crie le payſan ; il prend la droite & ſe noie ; l'autre court à lui : Eh, malheureux ! je ne vous avais pas dit d'avancer à votre droite, mais à la mienne.

Le monde eſt plein de ces mal entendus. Comment un

un norvégien en lisant cette formule : *serviteur des serviteurs de Dieu*, découvrira-t-il que c'est l'évêque des évêques & le roi des rois qui parle?

Dans le temps que les fragmens de Pétrone faisaient grand bruit dans la littérature, Meibomius, grand savant de Lubeck, lit dans une lettre imprimée d'un autre savant de Bologne : Nous avons ici un Pétrone entier ; je l'ai vu de mes yeux & avec admiration : *habemus hic Petronium integrum, quem vidi meis oculis, non sine admiratione.* Aussitôt il part pour l'Italie, court à Bologne, va trouver le bibliothécaire Capponi, lui demande s'il est vrai qu'on ait à Bologne le Pétrone entier. Capponi lui répond que c'est une chose dès long-temps publique. Puis-je voir ce Petrone? ayez la bonté de me le montrer. Rien n'est plus aisé, dit Capponi. Il le mène à l'Église où repose le corps de Saint-Pétrone. Meibomius prend la poste & s'enfuit.

Si le jésuite Daniel a pris un abbé guerrier, *martialem abbatem*, pour l'abbé Martial, cent historiens sont tombés dans de plus grandes méprises. Le jésuite d'Orléans, dans ses *Révolutions d'Angleterre*, mettait indifféremment Northampton & Soutampthon, ne se trompant que du nord au sud.

Des termes métaphoriques, pris au sens propre, ont décidé quelquefois de l'opinion de vingt nations. On connoît la métaphore d'Isaïe : « Comment » es-tu tombé du ciel, étoile de lumière qui te » levais le matin » ? On s'imagina que ce discours s'adraissait au diable. Et comme le mot hébreu qui

répond à l'étoile de Vénus, a été traduit par le mot Lucifer en latin; le diable depuis ce temps-là s'est toujours appelé Lucifer (1).

On s'est fort moqué de la carte du Tendre de mademoiselle Scudéri. Les amans s'embarquent sur le fleuve de Tendre, on dîne à Tendre sur Estime, on soupe à Tendre sur Inclination, on couche à Tendre sur Desir; le lendemain on se trouve à Tendre sur Passion, & enfin à Tendre sur Tendre. Ces idées peuvent être ridicules, sur-tout quand ce sont des Clélies, des Horatius Coclès, & des Romains austères & agrestes, qui voyagent; mais cette carte géographique montre au moins que l'amour a beaucoup de logemens différens. Cette idée fait voir que le même mot ne signifie pas la même chose, que la différence est prodigieuse entre l'amour de Tarquin & celui de Céladon; entre l'amour de David pour Jonathas, qui était plus fort que celui des femmes, & l'amour de l'abbé Desfontaines pour de petits ramoneurs de cheminées.

Le plus singulier exemple de cet abus des mots, de ces équivoques volontaires, de ces mal-entendus qui ont causé tant de querelles, est le King-tien de la Chine. Des missionnaires d'Europe disputent entre eux violemment sur la signification de ce mot. La cour de Rome envoie un français nommé Maigrot, qu'elle fait évêque imaginaire d'une province de la Chine pour juger de ce différent. Ce Maigrot ne sait pas un mot de chinois; l'empereur daigne lui faire

(1) Voyez BEKER & DIABLE.

dire ce qu'il entend par King-tien ; Maigrot ne veut pas l'en croire, & fait condamner à Rome l'empereur de la Chine.

On ne tarit point fur cet abus des mots. En hiftoire, en morale, en jurifprudence, en médecine, mais fur-tout en théologie, gardez-vous des équivoques.

Boileau n'avoit pas tort quand il fit la fatyre qui porte ce nom : il eût pu la mieux faire ; mais il y a des vers dignes de lui que l'on cite tous les jours :

> Lorfque chez tes fujets l'un contre l'autre armés,
> Et fur un Dieu fait homme au combat animés,
> Tu fis dans une guerre & fi vive & fi longue
> Périr tant de chrétiens, martyrs d'une diphthongue.

ACADÉMIE.

Les académies font aux univerfités ce que l'âge mûr eft à l'enfance, ce que l'art de bien parler eft à la grammaire, ce que la politeffe eft aux premières leçons de la civilité. Les académies n'étant point mercenaires, doivent être abfolument libres. Telles ont été les académies d'Italie, telle eft l'académie françaife, & fur-tout la fociété royale de Londres.

L'académie françaife qui s'eft formée elle-même, reçut à la vérité des lettres-patentes de Louis XIII, mais fans aucun falaire, & par conféquent fans aucune fujétion. C'eft ce qui engagea les premiers hommes du royaume, & jufqu'à des princes, à demander d'être admis dans cet illuftre corps. La fociété de Londres a eu le même avantage.

Le célèbre Colbert, étant membre de l'académie françaiſe, employa quelques-uns de ſes confrères à compoſer les inſcriptions & les deviſes pour les bâtimens publics. Cette petite aſſemblée, dont furent enſuite Racine & Boileau, devint bientôt une académie à part. On peut dater même de l'année 1663 l'établiſſement de cette académie des inſcriptions, nommée aujourd'hui des belles-lettres, & celle de l'académie des ſciences de 1666. Ce ſont deux établiſſemens qu'on doit au même miniſtre, qui contribua en tant de genres à la ſplendeur du ſiècle de Louis XIV.

Lorſqu'après la mort de Jean-Baptiſte Colbert & celle du marquis de Louvois, le comte de Pontchartrain, ſecrétaire d'État, eut le département de Paris, il chargea l'abbé Bignon, ſon neveu, de gouverner les nouvelles académies. On imagina des places d'honoraires qui n'exigeaient nulle ſcience, & qui étaient ſans rétribution; des places de penſionnaires qui demandaient du travail, déſagréablement diſtinguées de celles des honoraires; des places d'aſſociés ſans penſion, & des places d'élèves, titre encore plus déſagréable, & ſupprimé depuis.

L'académie des belles-lettres fut miſe ſur le même pied. Toutes deux ſe ſoumirent à la dépendance immédiate du ſecrétaire d'État, & à la diſtinction révoltante des honorés, des penſionnés & des élèves.

L'abbé Bignon oſa propoſer le même règlement à l'académie françaiſe dont il était membre. Il fut reçu avec une indignation unanime. Les moins opulens de

l'académie furent les premiers à rejéter ses offres & à préférer la liberté & l'honneur à des pensions.

L'abbé Bignon, qui, avec l'intention louable de faire du bien, n'avait pas assez ménagé la noblesse des sentimens de ses confrères, ne remit plus le pied à l'académie française; il régna dans les autres tant que le comte de Pontchartrain fut en place. Il résumait même les mémoires lus aux séances publiques, quoiqu'il faille l'érudition la plus profonde & la plus étendue pour rendre compte sur-le-champ d'une dissertation sur des points épineux de physique & de mathématique; & il passa pour un Mécène. Cet usage de résumer les discours a cessé, mais la dépendance est demeurée.

Ce mot d'académie devint si célèbre que lorsque Lulli, qui était une espèce de favori, eut obtenu l'établissement de son opéra en 1672, il eut le crédit de faire insérer dans les patentes, que c'était une « académie royale de musique, & que les gentils-» hommes & les demoiselles pourraient y chanter » sans déroger ». Il ne fit pas le même honneur aux danseurs & aux danseuses; cependant le public a toujours conservé l'habitude d'aller à l'opéra, & jamais à l'académie de musique.

On sait que ce mot académie, emprunté des Grecs, signifiait originairement une société, une école de philosophie d'Athènes, qui s'assemblait dans un jardin légué par Académus.

Les Italiens furent les premiers qui instituèrent de telles sociétés après la renaissance des lettres.

L'académie de la Crusca est du seizième siècle. Il y en eut ensuite dans toutes les villes où les sciences étaient cultivées.

Ce titre a été tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs qu'on appeloit autrefois *des tripots*. On disait *académie de jeu*. On appela les jeunes gens qui apprenaient l'équitation & l'escrime dans des écoles destinées à ces arts, *académistes*, & non pas *académiciens*.

Le titre d'*académicien* n'a été attaché par l'usage qu'aux gens de lettres des trois académies, la française, celle des sciences, celle des inscriptions.

L'académie française a rendu de grands services à la langue.

Celle des sciences a été très-utile, en ce qu'elle n'adopte aucun systême, & qu'elle publie les découvertes & les tentatives nouvelles.

Celle des inscriptions s'est occupée des recherches sur les monumens de l'antiquité, & depuis quelques années il en est sorti des mémoires très-instructifs.

C'est un devoir établi par l'honnêteté publique, que les membres de ces trois académies se respectent les uns les autres dans les recueils que ces sociétés impriment. L'oubli de cette politesse nécessaire est très-rare. Cette grossièreté n'a guère été reprochée de nos jours qu'à l'abbé Foucher de l'académie des inscriptions, qui s'étant trompé dans un mémoire sur Zoroastre, voulut appuyer sa méprise par des expressions qui autrefois étaient trop en usage dans les écoles,

& que le ſavoir vivre a proſcrites; mais le corps n'eſt pas reſponſable des fautes des membres.

La ſociété de Londres n'a jamais pris le titre d'*académie.*

Les académies dans les provinces ont produit des avantages ſignalés; elles ont fait naître l'émulation, forcé au travail, accoutumé les jeunes gens à de bonnes lectures, diſſipé l'ignorance & les préjugés de quelques villes, inſpiré la politeſſe, & chaſſé, autant qu'on le peut, le pédantiſme.

On n'a guère écrit contre l'académie françaiſe que des plaiſanteries frivoles & inſipides. La comédie des *Académiciens*, de Saint-Evremond, eut quelque réputation en ſon temps; mais une preuve de ſon peu de mérite, c'eſt qu'on ne s'en ſouvient plus, au lieu que les bonnes ſatyres de Boileau ſont immortelles. Je ne ſais pourquoi Péliſſon dit que la comédie des *Académiciens* tient de la farce. Il me ſemble que c'eſt un ſimple dialogue ſans intrigue & ſans ſel, auſſi fade que le *Sir Politik* & que la comédie des *Opera*, & que preſque tous les ouvrages de Saint-Evremond, qui ne ſont, à quatre ou cinq pièces près, que des futilités en ſtyle pincé & en antithèſes (1).

(1) Voyez le *Mercure de France*, juin, page 151; juillet, deuxième volume, page 154; & août, page 122, année 1769.

ADAM.

SECTION PREMIÈRE.

On a tant parlé, tant écrit d'Adam, de sa femme, des préadamites, &c..... les rabbins ont débité sur Adam tant de rêveries, & il est si plat de répéter ce que les autres ont dit, qu'on hasarde ici sur Adam une idée assez neuve; du moins elle ne se trouve dans aucun ancien auteur, dans aucun père de l'Église, ni dans aucun prédicateur ou théologien, ou critique, ou scoliaste de ma connaissance: c'est le profond secret qui a été gardé sur Adam dans toute la terre habitable, excepté en Palestine, jusqu'au temps où les livres juifs commencèrent à être connus dans Alexandrie, lorsqu'ils furent traduits en grec sous un des Ptolémées; encore furent-ils très-peu connus; les gros livres étaient très-rares & très-chers, & de plus les juifs de Jérusalem furent si en colère contre ceux d'Alexandrie, leur firent tant de reproches d'avoir traduit leur bible en langue prophane, leur dirent tant d'injures, & crièrent si haut au Seigneur, que les juifs alexandrins cachèrent leur traduction autant qu'ils le purent. Elle fut si secrète qu'aucun auteur grec ou romain n'en parle jusqu'au temps de l'empereur Aurélien.

Or l'historien Josephe avoue, dans sa réponse à Appion, que les Juifs n'avaient eu long-temps aucun commerce avec les autres nations. « Nous habitons, » dit-il, un pays éloigné de la mer; nous ne nous appliquons point au commerce; nous ne communiquons point avec les autres peuples.... Y a-t-il sujet

» de s'étonner que notre nation habitant si loin de la » mer, & affectant de ne rien écrire, ait été si peu » connue (1)? »

On demandera ici comment Josephe pouvait dire que sa nation affectait de ne rien écrire, lorsqu'elle avait vingt-deux livres canoniques, sans compter le *Targum* d'Onkelos. Mais il faut considérer que vingt-deux volumes très-petits étaient fort peu de chose en comparaison de la multitude des livres conservés dans la bibliothèque d'Alexandrie, dont la moitié fut brûlée dans la guerre de César.

Il est constant que les juifs avaient très-peu écrit, très-peu lu; qu'ils étaient profondément ignorans en astronomie, en géométrie, en géographie, en physique; qu'ils ne savaient rien de l'histoire des autres peuples, & qu'ils ne commencèrent enfin à s'instruire que dans Alexandrie. Leur langue était un mélange barbare d'ancien phénicien & de chaldéen corrompu. Elle était si pauvre qu'il leur manquait plusieurs modes dans la conjugaison de leurs verbes.

De plus, ne communiquant à aucun étranger leurs livres ni leurs titres, personne sur la terre, excepté eux, n'avait jamais entendu parler ni d'Adam, ni d'Eve, ni d'Abel, ni de Caïn, ni de Noé. Le seul Abraham fut connu des peuples orientaux dans la

(1) Les Juifs étaient très-connus des Perses, puisqu'ils furent dispersés dans leur empire, ensuite des Égyptiens, puisqu'ils firent tout le commerce d'Alexandrie; des Romains, puisqu'ils avaient des synagogues à Rome. Mais étant au milieu des nations, ils en furent toujours séparés par leur institution. Ils ne mangeaient point avec les étrangers, & ne communiquèrent leurs livres que très-tard.

ſuite des temps : mais nul peuple ancien ne convenait que cet Abraham ou cet Ibrahim fût la tige du peuple juif.

Tels ſont les ſecrets de la Providence, que le père & la mère du genre humain furent toujours entièrement ignorés du genre humain, au point que les noms d'Adam & d'Eve ne ſe trouvent dans aucun ancien auteur, ni de la Grèce, ni de Rome, ni de la Perſe, ni de la Syrie, ni chez les Arabes même, juſque vers le temps de Mahomet. Dieu daigna permettre que les titres de la grande famille du monde ne fuſſent conſervés que chez la plus petite & la plus malheureuſe partie de la famille.

Comment ſe peut-il faire qu'Adam & Eve aient été inconnus à tous leurs enfans ? Comment ne ſe trouva-t-il ni en Égypte, ni à Babylone, aucune trace, aucune tradition de nos premiers pères ? Pourquoi ni Orphée, ni Linus, ni Thamiris, n'en parlèrent-ils point ? car s'ils en avaient dit un mot, ce mot aurait été relevé ſans doute par Héſiode, & ſur-tout par Homère qui parle de tout, excepté des auteurs de la race humaine.

Clément d'Alexandrie, qui rapporte tant de témoignages de l'antiquité, n'aurait pas manqué de citer un paſſage dans lequel il aurait été fait mention d'Adam & d'Eve.

Euſèbe, dans ſon hiſtoire univerſelle, a recherché juſqu'aux témoignages les plus ſuſpects ; il aurait bien fait valoir le moindre trait, la moindre vraiſemblance en faveur de nos premiers parens.

Il eſt donc avéré qu'ils furent toujours entièrement ignorés des nations.

On trouve à la vérité chez les brachmanes, dans le livre intitulé l'Ezourveidam, le nom d'Adimo & celui de Procriti ſa femme. Si Adimo reſſemble un peu à notre Adam, les Indiens répondent: « Nous ſommes un grand peuple établi vers l'Indus & vers le » Gange pluſieurs ſiècles avant que la horde hébraïque ſe fût portée vers le Jourdain. Les Égyptiens, » les Perſans, les Arabes venoient chercher dans notre pays la ſageſſe & les épiceries, quand les Juifs » étaient inconnus au reſte des hommes. Nous ne » pouvons avoir pris notre Adimo de leur Adam. Notre » Procriti ne reſſemble point du tout à Eve, & d'ailleurs leur hiſtoire eſt entièrement différente.

» De plus le Veidam, dont l'Ezourveidam eſt le » commentaire, paſſe chez nous pour être d'une » antiquité plus reculée que celle des livres juifs; & » ce Veidam eſt encore une nouvelle loi donnée aux » brachmanes quinze cents ans après leur première » loi appelée Shaſta ou Shaſta-bad. »

Telles ſont à-peu-près les réponſes que les brames d'aujourd'hui ont ſouvent faites aux aumôniers des vaiſſeaux marchands qui venaient leur parler d'Adam & d'Eve, d'Abel & de Caïn, tandis que les négocians de l'Europe venaient à main armée acheter des épiceries chez eux & déſoler leur pays.

Le phénicien Sanchoniathon, qui vivait certainement avant le temps où nous plaçons Moïſe (1), &

(1) Ce qui fait penſer à pluſieurs ſavans que Sanchoniathon eſt

qui eſt cité par Euſèbe comme un auteur authentique, donne dix générations à la race humaine comme fait Moïſe juſqu'au temps de Noé; & il ne parle dans ces dix générations ni d'Adam, ni d'Eve, ni d'aucun de leurs deſcendans, ni de Noé même.

Voici les noms des premiers hommes, ſuivant la traduction grecque faite par Philon de Biblos. *Æon*, *Genos*, *Phox*, *Liban*, *Uſou*, *Halieus*, *Chriſor*, *Tecnites*, *Agrove*, *Amine*. Ce ſont ſont-là les dix premières générations.

Vous ne voyez le nom de Noé ni d'Adam dans aucune des antiques dynaſties d'Egypte; ils ne ſe trouvent point chez les Chaldéens; en un mot, la terre entière a gardé ſur eux le ſilence.

Il faut avouer qu'une telle réticence eſt ſans exemple. Tous les peuples ſe ſont attribué des origines imaginaires, & aucun n'a touché à la véritable. On ne peut comprendre comment le père de toutes les nations a été ignoré ſi long-temps; ſon nom devait avoir volé de bouche en bouche d'un bout du monde à l'autre, ſelon le cours naturel des choſes humaines.

Humilions-nous ſous les décrets de la Providence

antérieur au temps où l'on place Moïſe, c'eſt qu'il n'en parle point. Il écrivait dans Bérithe. Cette ville était voiſine du pays où les Juifs s'établirent. Si Sanchoniathon avait été poſtérieur ou contemporain, il n'aurait pas omis les prodiges épouvantables dont Moïſe inonda l'Egypte; il aurait ſûrement fait mention du peuple juif qui mettait ſa patrie à feu & à ſang. Euſèbe, Jules Africain, Saint Ephrem, tous les pères grecs & ſyriaques, auraient cité un auteur profane qui rendait témoignage au légiſlateur hébreu. Euſèbe ſur-tout qui reconnaît l'authenticité de Sanchoniathon, & qui en a traduit des fragmens, aurait traduit tout ce qui eût regardé Moïſe.

qui a permis cet oubli ſi étonnant. Tout a été myſtérieux & caché dans la nation conduite par Dieu même, qui a préparé la voie au chriſtianiſme, & qui a été l'olivier ſauvage ſur lequel eſt enté l'olivier franc. Les noms des auteurs du genre humain, ignorés du genre humain, ſont au rang des plus grands myſtères.

J'oſe affirmer qu'il a fallu un miracle pour boucher ainſi les yeux & les oreilles de toutes les nations pour détruire chez elle tout monument, tout reſſouvenir de leur premier père. Qu'auraient penſé, qu'auraient dit Céſar, Antoine, Craſſus, Pompée, Cicéron, Marcellus, Métellus, ſi un pauvre juif, en leur vendant du baume, leur avait dit : Nous deſcendons tous d'un même père nommé Adam; tout le ſénat romain aurait crié : Montrez-nous notre arbre généalogique. Alors le juif aurait déployé ſes dix générations juſqu'à Noé, juſqu'au ſecret de l'inondation de tout le globe. Le ſénat lui aurait demandé combien il y avait de perſonnes dans l'arche pour nourrir tous les animaux pendant dix mois entiers, & pendant l'année ſuivante qui ne put fournir aucune nourriture. Le rogneur d'eſpèces aurait dit : Nous étions huit, Noé & ſa femme, leurs trois fils Sem, Cham & Japhet, & leurs épouſes. Toute cette famille deſcendait d'Adam en droite ligne.

Cicéron ſe ſerait informé ſans doute des grands monumens, des témoignages inconteſtables que Noé & ſes enfans auraient laiſſés de notre commun père : toute la terre, après le déluge, aurait retenti à jamais

des noms d'Adam & de Noé, l'un père, l'autre restaurateur de toutes les races. Leurs noms auraient été dans toutes les bouches dès qu'on aurait parlé, sur tous les parchemins dès qu'on aurait su écrire, sur la porte de chaque maison sitôt qu'on aurait bâti, sur tous les temples, sur toutes les statues. Quoi ! vous saviez un si grand secret, & vous nous l'avez caché ! C'est que nous sommes purs, & que vous êtes impurs, aurait répondu le juif. Le sénat romain aurait ri, on l'aurait fait fustiger : tant les hommes sont attachés à leurs préjugés !

SECTION II.

La pieuse madame de Bourignon était sûre qu'Adam avait été hermaphrodite comme les premiers hommes du divin Platon. Dieu lui avait révélé ce grand secret; mais comme je n'ai pas eu les mêmes révélations, je n'en parlerai point. Les rabbins juifs ont lu les livres d'Adam; ils savent le nom de son précepteur & de sa seconde femme : mais comme je n'ai point lu ces livres de notre premier père, je n'en dirai mot. Quelques esprits creux, très-savans, sont tout étonnés, quand ils lisent le Veidam des anciens brachmanes, de trouver que le premier homme fut créé aux Indes, &c.; qu'il s'appelait Adimo, qui signifie l'engendreur, & que sa femme s'appelait Procriti, qui signifie la vie. Ils disent que la secte des brachmanes est incontestablement plus ancienne que celle des Juifs; que les Juifs ne purent écrire que très-tard dans la langue cananéenne, puisqu'ils ne s'établirent que très-tard dans le petit pays

de Canaan ; ils disent que les Indiens furent toujours inventeurs, & les Juifs toujours imitateurs ; les Indiens toujours ingénieux, & les Juifs toujours grossiers ; ils disent qu'il est bien difficile qu'Adam, qui étoit roux, & qui avait des cheveux, soit le père des Nègres qui sont noirs comme de l'encre, & qui ont de la laine noire sur la tête. Que ne disent-ils point ? pour moi, je ne dis mot ; j'abandonne ces recherches au révérend père Berruyer, de la société de Jésus ; c'est le plus grand innocent que j'aie jamais connu. On a brûlé son livre comme celui d'un homme qui voulait tourner la Bible en ridicule ; mais je puis assurer qu'il n'y entendait pas finesse.

(*Tiré du cabinet du chevalier de R***.*)

SECTION III.

Nous ne vivons plus dans un siècle où l'on examine sérieusement si Adam a eu la science infuse ou non ; ceux qui ont si long-temps agité cette question n'avaient la science ni infuse, ni acquise.

Il est aussi difficile de savoir en quel temps fut écrit le livre de la Genèse où il est parlé d'Adam, que de savoir la date du Veidam, du Hanscrit, & des autres anciens livres asiatiques. Il est important de remarquer qu'il n'était pas permis aux Juifs de lire le premier chapitre de la Genèse avant l'âge de vingt-cinq ans. Beaucoup de rabbins ont regardé la formation d'Adam & d'Eve, & leur aventure, comme une allégorie. Toutes les anciennes nations célèbres en ont imaginé

de pareilles; & par un concours singulier qui marque la faiblesse de notre nature, toutes ont voulu expliquer l'origine du mal moral & du mal physique par des idées à-peu-près semblables. Les Chaldéens, les Indiens, les Perses, les Égyptiens, ont également rendu compte de ce mélange de bien & de mal qui semble être l'apanage de notre globe. Les Juifs sortis d'Egypte, y avaient entendu parler, tout grossiers qu'ils étoient, de la philosophie allégorique des Égyptiens. Ils mêlèrent depuis à ces faibles connaissances celles qu'ils puisèrent chez les Phéniciens & les Babyloniens dans un très-long esclavage; mais comme il est naturel & très-ordinaire qu'un peuple grossier imite grossièrement les imaginations d'un peuple poli, il n'est pas surprenant que les Juifs aient imaginé une femme formée de la côte d'un homme; l'esprit de vie soufflé de la bouche de Dieu au visage d'Adam; le Tigre, l'Euphrate, le Nil & l'Oxus ayant la même source dans un jardin; & la défense de manger d'un fruit, défense qui a produit la mort aussi bien que le mal physique & moral. Pleins de l'idée répandue chez les anciens, que le serpent est un animal très-subtil, ils n'ont pas fait difficulté de lui accorder l'intelligence & la parole.

Ce peuple, qui n'était alors répandu que dans un petit coin de la terre, & qui la croyoit longue, étroite & plate, n'eut pas de peine à croire que tous les hommes venaient d'Adam, & ne pouvait pas savoir que les Nègres, dont la conformation est différente de la nôtre, habitaient de vastes contrées.

contrées. Il était bien loin de deviner l'Amérique (1).

Au reste il est assez étrange qu'il fût permis au peuple juif de lire l'Exode, où il y a tant de miracles qui épouvantent la raison, & qu'il ne fût pas permis de lire avant vingt-cinq ans le premier chapitre de la Genèse, où tout doit être nécessairement miracle, puisqu'il s'agit de la création. C'est peut-être à cause de la manière singulière dont l'auteur s'exprime dès le premier verset : « au commencement les dieux » firent le ciel & la terre »; on put craindre que les jeunes juifs n'en prissent occasion d'adorer plusieurs dieux. C'est peut-être parce que Dieu ayant créé l'homme & la femme au premier chapitre, les refait encore au sixième, & qu'on ne voulut pas mettre cette apparence de contradiction sous les yeux de la jeunesse. C'est peut-être parce qu'il est dit que « les » dieux firent l'homme à leur image », & que ces expressions présentoient aux Juifs un Dieu trop corporel. C'est peut-être parce qu'il est dit que Dieu ôta une côte à Adam pour en former la femme, & que les jeunes gens inconsidérés qui se seraient tâté les côtes, voyant qu'il ne leur en manquait point, auraient pu soupçonner l'auteur de quelque infidélité. C'est peut-être parce que Dieu, qui se promenait toujours à midi dans le jardin d'Eden, se moque d'Adam après sa chute, & que ce ton railleur aurait trop inspiré à la jeunesse le goût de la plaisanterie. Enfin chaque ligne de ce chapitre fournit des raisons très-plausibles

(1) Voyez AMÉRIQUE.

d'en interdire la lecture ; mais fur ce pied-là, on ne voit pas trop comment les autres chapitres étaient permis. C'eft encore une chofe furprenante que les Juifs ne duffent lire ce chapitre qu'à vingt-cinq ans. Il femble qu'il devait être propofé d'abord à l'enfance, qui reçoit tout fans examen, plutôt qu'à la jeuneffe qui fe pique déjà de juger & de rire. Il fe peut faire auffi que les Juifs de vingt-cinq ans étant déjà préparés & affermis, en recevaient mieux ce chapitre, dont la lecture aurait pu révolter des ames toutes neuves.

On ne parlera pas ici de la feconde femme d'Adam, nommée Lillith, que les anciens rabbins lui ont donnée ; il faut convenir qu'on fait très-peu d'anecdotes de fa famille.

ADORER.

Culte de latrie. Chanfon attribuée à Jéfus-Chrift. Danfe facrée. Cérémonies.

N'EST-CE pas un grand défaut dans quelques langues modernes qu'on fe ferve du même mot envers l'Être fuprême & une fille ? On fort quelquefois d'un fermon où le prédicateur n'a parlé que d'adorer Dieu en efprit & en vérité ; de-là on court à l'opéra où il n'eft queftion « que du charmant objet *que j'adore*, » & des *aimables traits dont ce héros adore les at-* » *traits* ».

Du moins les Grecs & les Romains ne tombèrent

point dans cette profanation extravagante. Horace ne dit point qu'il adore Lalagé. Tibulle n'adore point Délie. Ce terme même d'adoration n'eſt pas dans Pétrone.

Si quelque choſe peut excuſer notre indécence, c'eſt que dans nos opéra & dans nos chanſons il eſt ſouvent parlé des dieux de la fable. Les poètes ont dit que leurs Philis étaient plus adorables que ces fauſſes divinités, & perſonne ne pouvait les en blâmer. Peu à peu on s'eſt accoutumé à cette expreſſion, au point qu'on a traité de même le Dieu de tout l'univers & une chanteuſe de l'opéra comique, ſans qu'on s'apperçût de ce ridicule.

Détournons-en les yeux, & ne les arrêtons que ſur l'importance de notre ſujet.

Il n'y a point de nation civiliſée qui ne rende un culte public d'adoration à Dieu. Il eſt vrai qu'on ne force perſonne ni en Aſie, ni en Afrique d'aller à la moſquée ou au temple du lieu; on y va de ſon bon gré. Cette affluence aurait pu même ſervir à réunir les eſprits des hommes, & à les rendre plus doux dans la ſociété. Cependant on les a vus quelquefois s'acharner les uns contre les autres dans l'aſile même conſacré à la paix. Les zélés inondèrent de ſang le temple de Jéruſalem, dans lequel ils égorgèrent leurs frères. Nous avons quelquefois ſouillé nos égliſes de carnage.

A l'article de la Chine, on verra que l'empereur eſt le premier pontife, & combien le culte eſt auguſte & ſimple. Ailleurs il eſt ſimple ſans avoir rien de

majeſtueux, comme chez les réformés de notre Europe, & dans l'Amérique anglaiſe.

Dans d'autres pays, il faut à midi allumer des flambeaux de cire qu'on avoit en abomination dans les premiers temps. Un couvent de religieuſes à qui on voudroit retrancher les cierges, crieroit que la lumière de la foi eſt éteinte & que le monde va finir.

L'Égliſe anglicane tient le milieu entre les pompeuſes cérémonies romaines & la ſéchereſſe des calviniſtes.

Les chants, la danſe & les flambeaux étaient des cérémonies eſſentielles aux fêtes ſacrées de tout l'Orient. Quiconque a lu ſait que les anciens Égyptiens faiſaient le tour de leurs temples en chantant & en danſant. Point d'inſtitution ſacerdotale chez les Grecs ſans des chants & des danſes. Les Hébreux prirent cette coutume de leurs voiſins; David chantait & danſait devant l'arche.

S. Mathieu parle d'un cantique chanté par Jéſus-Chriſt même & par les apôtres après leurs pâques (1). Ce cantique, qui eſt parvenu juſqu'à nous, n'eſt point mis dans le canon des livres ſacrés; mais on en retrouve les fragmens dans la 237me. lettre de S. Auguſtin à l'évêque Cérétius..... S. Auguſtin ne dit pas que cette hymne ne fut point chantée; il n'en réprouve pas les paroles : il ne condamne les priſcillianiſtes qui admettaient cette hymne dans leur évangile, que ſur l'interprétation erronée qu'ils en donnaient & qu'il trouve impie. Voici le cantique tel

(1) *Hymno dicto.* S. Mathieu, ch. XXVI, v. 39.

qu'on le trouve par parcelles dans Augustin même.

Je veux délier, & je veux être délié.
Je veux sauver, & veux être sauvé.
Je veux engendrer, & je veux être engendré.
Je veux chanter; *dansez tous de joie.*
Je veux pleurer; frappez-vous tous de douleur.
Je veux orner, & je veux être orné.
Je suis la lampe pour vous qui me voyez.
Je suis la porte pour vous qui y frappez.
Vous qui voyez ce que je fais, ne dites point ce que je fais.
J'ai joué tout cela dans ce discours, & je n'ai point du tout été joué.

Mais quelque dispute qui se soit élevée au sujet de ce cantique, il est certain que le chant étoit employé dans toutes les cérémonies religieuses. Mahomet avait trouvé ce culte établi chez les Arabes; il l'est dans les Indes. Il ne paraît pas qu'il soit en usage chez les lettrés de la Chine. Les cérémonies ont par-tout quelque ressemblance & quelque différence; mais on adore Dieu par toute la terre. Malheur sans doute à ceux qui ne l'adorent pas comme nous, & qui sont dans l'erreur, soit par le dogme, soit par les rites; ils sont assis à l'ombre de la mort: mais plus leur malheur est grand, plus il faut les plaindre & les supporter.

C'est même une grande consolation pour nous que tous les Mahométans, les Indiens, les Chinois, les Tartares adorent un Dieu unique; en cela ils sont nos frères. Leur fatale ignorance de nos mystères sacrés ne peut que nous inspirer une tendre compassion pour nos frères qui s'égarent. Loin de nous tout esprit de

perſécution qui ne ſervirait qu'à les rendre irréconciliables.

Un dieu unique étant adoré ſur toute la terre connue, faut-il que ceux qui le reconnaiſſent pour leur père, lui donnent toujours le ſpectacle de ſes enfans qui ſe déteſtent, qui s'anathématiſent, qui ſe pourſuivent, qui ſe maſſacrent pour des argumens ?

Il n'eſt pas aiſé d'expliquer au juſte ce que les Grecs & les Romains entendaient par adorer; ſi l'on adorait les faunes, les ſylvains, les dryades, les naïades, comme on adorait les douze grands dieux. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'Antinoüs, le mignon d'Adrien, fût adoré par les nouveaux Égyptiens du même culte que Sérapis; & il eſt aſſez prouvé que les anciens Égyptiens n'adoraient pas les oignons & les crocodiles de la même façon qu'Iſis & Oſiris. On trouve l'équivoque par-tout, elle confond tout. Il faut à chaque mot dire : Qu'entendez-vous ? Il faut toujours répéter : « Définiſſez les termes (1) ».

Eſt-il bien vrai que Simon qu'on appelle le *magicien*, fut adoré chez les Romains ? il eſt bien plus vrai qu'il y fut abſolument ignoré.

S. Juſtin, dans ſon *Apologie* auſſi inconnue à Rome que ce Simon, dit que ce dieu avait une ſtatue élevée ſur le Tibre, ou plutôt près du Tibre, entre les deux ponts, avec cette inſcription : *Simoni deo ſancto*. S. Irénée, Tertulien atteſtent la même choſe : mais à qui l'atteſtent-ils ? à des gens qui n'avaient jamais vu Rome; à des Africains, à des

(1) Voyez Alexandre.

Allobroges, à des Syriens, à quelques habitans de Sichem. Ils n'avoient certainement pas vu cette ſtatue, dont l'inſcription eſt : *Semo ſanco deo fidio*, & non pas, *Simoni ſancto deo.*

Ils devaient au moins conſulter Denys d'Halicarnaſſe, qui, dans ſon quatrième livre, rapporte cette inſcription. *Semo ſanco* était un ancien mot ſabin qui ſignifie demi-homme & demi-dieu. Vous trouvez dans Tite-Live : *Bona Semoni ſanco cenſuerunt conſecranda.* Ce Dieu était un des plus anciens qui fuſſent révérés à Rome ; il fut conſacré par Tarquin le ſuperbe, & regardé comme le dieu des alliances & de la bonne-foi. On lui ſacrifioit un bœuf, & on écrivait ſur la peau de ce bœuf le traité fait avec les peuples voiſins. Il avait un temple auprès de celui de Quirinus. Tantôt on lui préſentait des offrandes ſous le nom du père Semo, tantôt ſous le nom de *Sancus fidius.* C'eſt pourquoi Ovide dit dans ſes faſtes :

> *Quærebam nonas Sanco, Fidiove referrem,*
> *An tibi, Semo pater.*

Voilà la divinité romaine qu'on a priſe pendant tant de ſiècles pour Simon le magicien. S. Cyrille de Jéruſalem n'en doutait pas ; & S. Auguſtin, dans ſon premier livre *des héréſies*, dit que Simon le magicien lui-même ſe fit élever cette ſtatue avec celle de ſon Hélène par ordre de l'empereur & du ſénat.

Cette étrange fable, dont la fauſſeté était ſi aiſée à reconnaître, fut continuellement liée avec cette autre

fable que S. Pierre & ce Simon avaient tous deux comparu devant Néron; qu'ils s'étaient défiés à qui resſuſciterait le plus promptement un mort proche parent de Néron même, & à qui s'élèverait le plus haut dans les airs; que Simon ſe fit enlever par des diables dans un chariot de feu: que S. Pierre & S. Paul le firent tomber des airs par leurs prières, qu'il ſe caſſa les jambes; qu'il en mourut, & que Néron irrité fit mourir S. Paul & S. Pierre (1).

Abdias, Marcel Hégeſippe ont rapporté ce conte avec des détails un peu différens. Arnobe, S. Cyrille de Jéruſalem, Sévère-Sulpice, Philaſtre, S. Épiphane, Iſidore de Damiette, Maxime de Turin, pluſieurs autres auteurs ont donné cours ſucceſſivement à cette erreur. Elle a été généralement adoptée, juſqu'à ce qu'enfin on ait retrouvé dans Rome une ſtatue de *Semo ſancus deus fidius*, & que le ſavant père Mabillon ait déterré un de ces anciens monumens avec cette inſcription : *Semoni ſanco deo fidio.*

Cependant il eſt certain qu'il y eut un Simon que les Juifs crurent magicien, comme il eſt certain qu'il y a eu un Apollonios de Thiane. Il eſt vrai encore que ce Simon, né dans le petit pays de Samarie, ramaſſa quelques gueux auxquels il perſuada qu'il étoit envoyé de Dieu, & la vertu de Dieu même. Il baptiſait ainſi que les apôtres baptiſaient, & il élevait autel contre autel.

Les Juifs de Samarie, toujours ennemis des Juifs de Jéruſalem, osèrent oppoſer ce Simon à Jéſus-Chriſt

(1) Voyez Saint-Pierre.

reconnu par les apôtres, par les disciples, qui tous étaient de la tribu de Benjamin ou de celle de Juda. Il baptisait comme eux, mais il ajoutait le feu au baptême d'eau, & se disait prédit par Saint Jean-Baptiste, selon ces paroles (1) : « Celui qui doit » venir après moi est plus puissant que moi; il vous » baptisera dans le Saint-Esprit & dans le feu ».

Simon allumait par-dessus le bain baptismal une flamme légère avec du naphte du lac Asphaltide. Son parti fut assez grand, mais il est fort douteux que ses disciples l'aient adoré : S. Justin est le seul qui le croie.

Ménandre se disait, comme Simon, envoyé de Dieu & sauveur des hommes. Tous les faux messies, & sur-tout Barcochebas prenaient le titre d'envoyés de Dieu; mais Barcochebas lui-même n'exigea point d'adoration. On ne divinise guère les hommes de leur vivant, à moins que ces hommes ne soient des Alexandre ou des empereurs romains qui l'ordonnent expressément à des esclaves : encore n'est-ce pas une adoration proprement dite; c'est une vénération extraordinaire, une apothéose anticipée, une flatterie aussi ridicule que celles qui sont prodiguées à Octave par Virgile & par Horace.

ADULTÈRE.

Nous ne devons point cette expression aux Grecs. Ils appelaient l'adultère *moicheia*, dont les Latins ont fait leur *mœchus*, que nous n'avons point francisé.

(1) Matth. ch. III, v. 11.

Nous ne la devons ni à la langue ſyriaque, ni à l'hébraïque, jargon du ſyriaque, qui nommoit l'adultère *niuph*. Adultère ſignifiait en latin, *altération*, *adultération, une choſe miſe pour une autre, un crime de faux, fausses clefs; faux contrats, faux seing;* adulteratio. De-là, celui qui ſe met dans le lit d'un autre, fut nommé *adulter*, comme une fauſſe clef qui fouille dans la ſerrure d'autrui.

C'eſt ainſi qu'ils nommèrent par antiphraſe *coccix*, coucou, le pauvre mari chez qui un étranger venait pondre. Pline le naturaliſte dit (1) : *Coccix ova ſubdet in nidis alienis; ita plerique alienas uxores faciunt matres.* Le coucou dépoſe ſes œufs dans le nid des autres oiſeaux; ainſi force romains rendent mères les femmes de leurs amis. La comparaiſon n'eſt pas trop juſte. *Coccix* ſignifiant un coucou, nous en avons fait *cocu*. Que de choſes on doit aux Romains! mais comme on altère le ſens de tous les mots, le cocu, ſuivant la bonne grammaire, devait être le galant; & c'eſt le mari. Voyez la chanſon de Scaron (2).

Quelques doctes ont prétendu que c'eſt aux Grecs que nous ſommes redevables de l'emblême des cornes, & qu'ils déſignaient par le titre de bouc, *aix* (3), l'époux d'une femme laſcive comme une chèvre. En

(1) Liv. X, ch. IX.

(2) Tous les jours une chaiſe
Me coûte un écu,
Pour porter à l'aiſe
Votre chien de cu,
A moi pauvre cocu.

(3) Voyez Bouc.

effet, ils appelaient *fils de chèvre* les bâtards que notre canaille appelle *fils de putain.* Mais ceux qui veulent s'instruire à fond, doivent savoir que nos cornes viennent des cornettes des dames. Un mari qui se laissait tromper & gouverner par son insolente femme, était réputé porteur de cornes, cornu, cornard, par les bons bourgeois. C'est par cette raison que *cocu*, *cornard* & *sot* étoient synonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Elle ? elle n'en fera qu'un sot je vous assure.

Cela veut dire ; elle n'en fera qu'un cocu. Et dans l'École des femmes,

Épouser une sotte est pour n'être point sot.

Bautru, qui avait beaucoup d'esprit, disait : Les Bautrus sont cocus, mais ils ne sont pas des sots.

La bonne compagnie ne se sert plus de tous ces vilains termes, & ne prononce même jamais le mot d'*adultère.* On ne dit point, madame la duchesse est en adultère avec monsieur le chevalier. Madame la marquise a un mauvais commerce avec monsieur l'abbé. On dit, monsieur l'abbé est cette semaine l'amant de madame la marquise. Quand les dames parlent à leurs amies de leurs adultères, elles disent : J'avoue que j'ai du goût pour *lui.* Elles avouaient autrefois qu'elles sentaient quelque estime ; mais depuis qu'une bourgeoise s'accusa à son confesseur d'avoir de l'estime pour un conseiller, & que le confesseur lui dit : Madame, combien de fois vous a-t-il estimée ? les

dames de qualité n'ont plus estimé personne, & ne ne vont plus guère à confesse.

Les femmes de Lacédémone ne connaissaient, dit-on, ni le confession ni l'adultère. Il est bien vrai que Ménélas avait éprouvé ce qu'Hélène savait faire. Mais Lycurgue y mit bon ordre en rendant les femmes communes quand les maris voulaient bien les prêter, & que les femmes y consentaient. Chacun peut disposer de son bien. Un mari, en ce cas, n'avait point à craindre de nourrir dans sa maison un enfant étranger. Tous les enfans appartenoient à la république, & non à une maison particulière; ainsi on ne faisoit tort à personne. L'adultère n'est un mal qu'autant qu'il est un vol : mais on ne vole point ce qu'on vous donne. Un mari priait souvent un jeune homme beau, bien fait & vigoureux, de vouloir bien faire un enfant à sa femme. Plutarque nous a conservé dans son vieux style la chanson que chantaient les Lacédémoniens quand Acrotatus allait se coucher avec la femme de son ami.

Allez, gentil Acrotatus, besognez bien Kélidonide.
Donnez de braves citoyens à Sparte.

Les lacédémoniens avoient donc raison de dire que l'adultère était impossible parmi eux.

Il n'en est pas ainsi chez nos nations, dont toutes les lois sont fondées sur le tien & le mien.

Un des grands désagrémens de l'adultère chez nous, c'est que la dame se moque quelquefois de son mari avec son amant; le mari s'en doute, & on n'aime point

à être tourné en ridicule. Il eſt arrivé dans la bourgeoiſie que ſouvent la femme a volé ſon mari pour donner à ſon amant ; les querelles de ménage ſont pouſſées à des excès cruels : elles ſont heureuſement peu connues dans la bonne compagnie.

Le plus grand tort, le plus grand mal eſt de donner à un pauvre homme des enfans qui ne ſont pas à lui, & de le charger d'un fardeau qu'il ne doit pas porter. On a vu par-là des races de héros entièrement abatardies. Les femmes des Aſtolphe & des Joconde, par un goût dépravé, par la faibleſſe du moment, ont fait des enfans avec un nain contrefait, avec un petit valet ſans cœur & ſans eſprit. Les corps & les ames s'en ſont reſſenties. De petits ſinges ont été les héritiers des plus grands noms dans quelques pays de l'Europe. Ils ont dans leur première ſalle les portraits de leurs prétendus aïeux, hauts de ſix pieds, beaux, bien faits, armés d'un eſtramaçon que la race d'aujourd'hui pourrait à peine ſoulever. Un emploi important eſt poſſédé par un homme qui n'y a nul droit, & dont le cœur, la tête & les bras n'en peuvent ſoutenir le faix.

Il y a quelques provinces en Europe où les filles ſont volontiers l'amour, & deviennent enſuite des épouſes aſſez ſages. C'eſt tout le contraire en France ; on enferme les filles dans des couvens, où juſqu'à préſent on leur a donné une éducation ridicule. Leurs mères, pour les conſoler, leur font eſpérer qu'elles ſeront libres quand elles ſeront mariées. A peine ont-elles vécu un an avec leur époux, qu'on s'empreſſe de

ſavoir tout le ſecret de leurs appas. Une jeune femme ne vit, ne ſoupe, ne ſe promène, ne va au ſpectacle qu'avec des femmes qui ont chacune leur affaire réglée ; ſi elle n'a point ſon amant comme les autres, elle eſt ce qu'on appelle *dépareillée ;* elle en eſt honteuſe ; elle n'oſe ſe montrer.

Les orientaux s'y prennent au rebours de nous. On leur amène des filles qu'on leur garantit pucelles ſur la foi d'un circaſſien. Ils les épouſent, & ils les enferment par précaution, commes nous enfermons nos filles. Point de plaiſanterie dans ces pays-là ſur les dames & ſur les maris ; point de chanſons ; rien qui reſſemble à nos froids quolibets de cornes & de cocuage. Nous plaignons les grandes dames de Turquie, de Perſe, des Indes ; mais elles ſont cent fois plus heureuſes dans leurs ſérails que nos filles dans leurs couvens.

Il arrive quelquefois chez nous qu'un mari mécontent, ne voulant point faire un procès criminel à ſa femme pour cauſe d'adultère (ce qui ferait crier à la barbarie), ſe contente de ſe faire ſéparer de corps & de biens.

C'eſt ici le lieu d'inſérer le précis d'un mémoire compoſé par un honnête homme qui ſe trouve dans cette ſituation : voici ſes plaintes ; ſont-elles juſtes ?

Mémoire d'un magiſtrat, écrit vers l'an 1764.

Un principal magiſtrat d'une ville de France a le malheur d'avoir une femme qui a été débauchée par un prêtre avant ſon mariage, & qui depuis s'eſt

couverte d'opprobre par des ſcandales publics : il a eu la modération de ſe ſéparer d'elle ſans éclat. Cet homme âgé de quarante ans, vigoureux, & d'une figure agréable, a beſoin d'une femme ; il eſt trop ſcrupuleux pour chercher à ſéduire l'épouſe d'un autre, il craint même le commerce d'une fille, ou d'une veuve qui lui ſervirait de concubine. Dans cet état inquiétant & douloureux, voici le précis des plaintes qu'il adreſſe à ſon Egliſe.

Mon épouſe eſt criminelle & c'eſt moi qu'on punit. Une autre femme eſt néceſſaire à la conſolation de ma vie, à ma vertu même ; & la ſecte dont je ſuis me la refuſe ; elle me défend de me marier avec une fille honnête. Les lois civiles d'aujourd'hui, malheureuſement fondées ſur le droit canon, me privent des droits de l'humanité. L'Egliſe me réduit à chercher ou des plaiſirs qu'elle réprouve, ou des dédommagemens honteux qu'elle condamne ; elle veut me forcer d'être criminel.

Je jette les yeux ſur tous les peuples de la terre, il n'y en a pas un ſeul, excepté le peuple catholique romain, chez qui le divorce & un nouveau mariage ne ſoient de droit naturel.

Quel renverſement de l'ordre a donc fait chez les catholiques une vertu de ſouffrir l'adultère, & un devoir de manquer de femme quand on a été indignement outragé par la ſienne ?

Pourquoi un lien pourri eſt-il indiſſoluble malgré la grande loi adoptée par le code, *quidquid ligatur diſſolubile eſt ?* On me permet la ſéparation de corps

& de biens, & on ne me permet pas le divorce. La loi peut m'ôter ma femme, & elle me laiſſe un nom qu'on appelle *ſacrement !* je ne jouis plus du mariage, & je ſuis marié. Quelle contradiction ! quel eſclavage ! & ſous quelles lois avons-nous reçu la naiſſance !

Ce qui eſt bien plus étrange, c'eſt que cette loi de mon Egliſe eſt directement contraire aux paroles que cette Egliſe elle-même croit avoir été prononcées par Jéſus-Chriſt(1) : « Quiconque a renvoyé ſa femme (ex-» cepté pour adultère) péche, s'il en prend une autre ».

Je n'examine point ſi les pontifes de Rome ont été en droit de violer à leur plaiſir la loi de celui qu'ils regardent comme leur maître, ſi lorſqu'un Etat a beſoin d'un héritier, il eſt permis de répudier celle qui ne peut en donner. Je ne cherche point ſi une femme turbulente, attaquée de démence, ou homicide, ou empoiſonneuſe, ne doit pas être répudiée auſſi bien qu'une adultère : je m'en tiens au triſte état qui me concerne : Dieu me permet de me remarier, & l'évêque de Rome ne me le permet pas !

Le divorce a été en uſage chez les catholiques ſous tous les empereurs ; il l'a été dans tous les Etats démembrés de l'Empire romain. Les rois de France, qu'on appelle *de la première race*, ont preſque tous répudié leurs femmes pour en prendre de nouvelles. Enfin il vint un Grégoire IX, ennemi des empereurs & des rois, qui par un décret fit du mariage un joug inſecouable ; ſa décrétale devint la loi de l'Europe. Quand les rois voulurent répudier un femme adultère

(1) Matth. chap. XIX.

ſelon

ſelon la loi de Jéſus-Chriſt, ils ne purent en venir à bout; il fallut chercher des prétextes ridicules. Louis le jeune fut obligé, pour faire ſon malheureux divorce avec Éléonore de Guienne, d'alléguer une parenté qui n'exiſtait pas. Le roi Henri IV, pour répudier Marguerite de Valois, prétexta une cauſe encore plus fauſſe, un défaut de conſentement. Il fallut mentir pour faire un divorce légitimement.

Quoi, un ſouverain peut abdiquer ſa couronne, & , ſans la permiſſion du pape, il ne pourra abdiquer ſa femme! Eſt-il poſſible que des hommes d'ailleurs éclairés aient croupi ſi long-temps dans cette abſurde ſervitude!

Que nos prêtres, que nos moines renoncent aux femmes, j'y conſens; c'eſt un attentat contre la population, c'eſt un malheur pour eux, mais ils méritent ce malheur qu'ils ſe ſont fait eux-mêmes. Ils ont été les victimes des papes qui ont voulu avoir en eux des eſclaves, des ſoldats ſans familles & ſans patrie, vivant uniquement pour l'Égliſe: mais moi magiſtrat, qui ſers l'État toute la journée, j'ai beſoin le ſoir d'une femme, & l'Égliſe n'a pas le droit de me priver d'un bien que Dieu m'accorde. Les apôtres étaient mariés, Joſeph était marié, & je veux l'être. Si moi alſacien je dépends d'un prêtre qui demeure à Rome, ſi ce prêtre a la barbare puiſſance de me priver d'une femme, qu'il me faſſe eunuque pour chanter des *miſerere* dans ſa chapelle.

Mémoire pour les femmes.

L'ÉQUITÉ demande qu'après avoir rapporté ce mémoire en faveur des maris, nous mettions aussi sous les yeux du public le plaidoyer en faveur des mariées, présenté à la junte du Portugal par une comtesse d'*Arcira*. En voici la substance :

L'Évangile a défendu l'adultère à mon mari tout comme à moi ; il sera damné comme moi, rien n'est plus avéré. Lorsqu'il m'a fait vingt infidélités, qu'il a donné mon collier à une de mes rivales, & mes boucles d'oreilles à une autre, je n'ai point demandé aux juges qu'on le fît raser, qu'on l'enfermât chez des moines, & qu'on me donnât son bien. Et moi, pour l'avoir imité une fois, pour avoir fait avec le plus beau jeune homme de Lisbonne ce qu'il fait tous les jours impunément avec les plus sottes guenons de la cour & de la ville, il faut que je réponde sur la sellette devant des licentiés, dont chacun serait à mes pieds si nous étions tête à tête dans mon cabinet ; il faut que l'huissier me coupe à l'audience mes cheveux qui sont les plus beaux du monde, qu'on m'enferme chez des religieuses qui n'ont pas le sens commun, qu'on me prive de ma dot & de mes conventions matrimoniales, qu'on donne tout mon bien à mon fat de mari pour l'aider à séduire d'autres femmes & à commettre de nouveaux adultères.

Je demande si la chose est juste, & s'il n'est pas évident que ce sont les cocus qui ont fait les lois.

On répond à mes plaintes que je suis trop heureuse

de n'être pas lapidée à la porte de la ville par les chanoines, les habitués de paroiſſe & tout le peuple. C'eſt ainſi qu'on en uſait chez la première nation de la terre, la nation choiſie, la nation chérie, la ſeule qui eût raiſon quand toutes les autres avaient tort.

Je réponds à ces barbares, que lorſque la pauvre femme adultère fut préſentée par ſes accuſateurs au maître de l'ancienne & de la nouvelle loi, il ne la fit point lapider, qu'au contraire il leur reprocha leur injuſtice, qu'il ſe moqua d'eux en écrivant ſur la terre avec le doigt, qu'il leur cita l'ancien proverbe hébraïque, « que celui de vous qui eſt ſans péché » jette la première pierre »; qu'alors ils ſe retirèrent tous, les plus vieux fuyant les premiers, parce que plus ils avaient d'âge, plus ils avaient commis d'adultères.

Les docteurs en droit canon me répliquent que cette hiſtoire de la femme adultère n'eſt racontée que dans l'évangile de S. Jean, qu'elle n'y a été inſérée qu'après coup. Léontius, Maldonat, aſſurent qu'elle ne ſe trouve que dans un ſeul ancien exemplaire grec; qu'aucun des vingt-trois premiers commentateurs n'en a parlé. Origène, S. Jérôme, S. Jean Chryſoſtome, Théophilacte, Nonnus, ne la connaiſſent point. Elle ne ſe trouve point dans la bible ſyriaque, elle n'eſt point dans la verſion d'Ulphilas.

Voilà ce que diſent les avocats de mon mari, qui voudraient non-ſeulement me faire raſer, mais me faire lapider.

Mais les avocats qui ont plaidé pour moi diſent

qu'Ammonius, auteur du troisième siècle, a reconnu cette histoire pour véritable, & que si S. Jérôme la rejette dans quelques endroits, il l'adopte dans d'autres; qu'en un mot elle est authentique aujourd'hui. Je pars de-là, & je dis à mon mari : Si vous êtes sans péché, rasez-moi, enfermez-moi, prenez mon bien; mais si vous avez fait plus de péchés que moi, c'est à moi de vous raser, de vous faire enfermer, & de m'emparer de votre fortune. En fait de justice, les choses doivent être égales.

Mon mari réplique qu'il est mon supérieur & mon chef, qu'il est plus haut que moi de plus d'un pouce, qu'il est velu comme un ours; que par conséquent je lui dois tout, & qu'il ne me doit rien.

Mais je demande si la reine Anne d'Angleterre n'est pas le chef de son mari ? si son mari le prince de Danemarck, qui est son grand amiral, ne lui doit pas une obeissance entière; & si elle ne le ferait pas condamner à la cour des pairs en cas d'infidélité de la part du petit homme ? Il est donc clair que si les femmes ne font pas punir les hommes, c'est quand elles ne sont pas les plus fortes.

Suite du chapitre sur l'adultère.

Pour juger valablement un procès d'adultère, il faudrait que douze hommes & douze femmes fussent les juges, avec un hermaphrodite qui eût la voix prépondérante en cas de partage.

Mais il est des cas singuliers sur lesquels la raillerie ne peut avoir de prise, & dont il ne nous appartient

pas de juger. Telle eſt l'aventure que rapporte Saint Auguſtin dans ſon ſermon de la prédication de Jeſus-Chriſt ſur la montagne.

Septimius Acyndinus, proconſul de Syrie, fait emprisonner dans Antioche un chrétien qui n'avait pu payer au fiſc une livre d'or à laquelle il était taxé, & le menace de la mort s'il ne paye. Un homme riche promet les deux marcs à la femme de ce malheureux ſi elle veut conſentir à ſes deſirs. La femme court en inſtruire ſon mari ; il la ſupplie de lui ſauver la vie aux dépens des droits qu'il a ſur elle & qu'il lui abandonne. Elle obéit, mais l'homme qui lui doit deux marcs d'or la trompe en lui donnant un ſac plein de terre. Le mari, qui ne peut payer le fiſc, va être conduit à la mort. Le proconſul apprend cette infamie; il paye lui-même la livre d'or au fiſc de ſes propres deniers, & il donne aux deux époux chrétiens le domaine dont a été tirée la terre qui a rempli le ſac de la femme.

Il eſt certain que loin d'outrager ſon mari, elle a été docile à ſes volontés ; non-ſeulement elle a obéi, mais elle lui a ſauvé la vie. S. Auguſtin n'oſe décider ſi elle eſt coupable ou vertueuſe, il craint de la condamner.

Ce qui eſt, à mon avis, aſſez ſingulier, c'eſt que Bayle prétend être plus ſévère que S. Auguſtin (1). Il condamne hardiment cette pauvre femme. Cela ſerait inconcevable ſi on ne ſavait à quel point preſque tous les écrivains ont permis à leur plume de démentir

(1) Dictionnaire de Bayle, article *Acyndinus*.

leur cœur, avec quelle facilité on facrifie fon propre fentiment à la crainte d'effaroucher quelque pédant qui peut nuire, combien on eft peu d'accord avec foi-même.

Le matin rigorifte & le foir libertin,
L'écrivain qui d'Éphêfe excufa la matrone,
Renchérit tantôt fur Pétrone,
Et tantôt fur Saint Auguftin.

Réflexion d'un père de famille.

N'AJOUTONS qu'un petit mot fur l'éducation contradictoire que nous donnons à nos filles. Nous les élevons dans le defir immodéré de plaire, nous leur en dictons des leçons: la nature y travaillait bien fans nous; mais on y ajoute tous les raffinemens de l'art. Quand elles font parfaitement ftylées, nous les puniffons fi elles mettent en pratique l'art que nous avons cru leur enfeigner. Que diriez-vous d'un maître à danfer qui aurait appris fon métier à un écolier pendant dix ans, & qui voudrait lui caffer les jambes parce qu'il l'a trouvé danfant avec un autre?

Ne pourrait-on pas ajouter cet article à celui des contradictions?

AFFIRMATION PAR SERMENT.

NOUS ne dirons rien ici fur l'affirmation avec laquelle les favans s'expriment fi fouvent. Il n'eft permis d'affirmer, de décider qu'en géométrie. Partout ailleurs imitons le docteur Métaphrafte de Molière. Il fe pourrait — la chofe eft faifable — cela

n'eſt pas impoſſible — il faut voir. — Adoptons le *peut-être* de Rabelais, le *que ſais-je* de Montaigne, le *non liquet* des Romains, le *doute* de l'académie d'Athènes, dans les choſes profanes, s'entend : car pour le ſacré, on ſait bien qu'il n'eſt pas permis de doute.

Il eſt dit à cet article, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les primitifs, nommés *quakers* en Angleterre, font foi en juſtice ſur leur ſeule affirmation, ſans être obligés de prêter ſerment.

Mais les pairs du royaume ont le même privilége, les pairs ſéculiers affirment ſur leur honneur, & les pairs eccléſiaſtiques en mettant la main ſur leur cœur; les quakers obtinrent la même prérogative ſous le règne de Charles II : c'eſt la ſeule ſecte qui ait cet honneur en Europe.

Le chancelier Couper voulut obliger les quakers à jurer comme les autres citoyens; celui qui était à leur tête lui dit gravement : « L'ami chancelier, tu dois » ſavoir que notre Seigneur Jéſus-Chriſt notre ſau- » veur nous a défendu d'affirmer autrement que par » *ya ya, no no.* Il a dit expreſſément : *Je vous défends* » *de jurer ni par le ciel, par ce que c'eſt le trône de* » *Dieu; ni par la terre, parce que c'eſt l'eſcabeau de* » *ſes pieds; ni par Jéruſalem, parce que c'eſt la ville* » *du grand roi; ni par la tête, parce que tu n'en peux* » *rendre un ſeul cheveu ni blanc ni noir.* Cela eſt poſi- » tif, notre ami; & nous n'irons pas déſobéir à Dieu » pour complaire à toi & à ton parlement. »

« On ne peut mieux parler, *répondit le chancelier :*

» mais il faut que vous fachiez qu'un jour Jupiter
» ordonna que toutes les bêtes de fomme fe fiffent
» ferrer ; les chevaux, les mulets, les chameaux même
» obéirent incontinent, les ânes feuls réfiftèrent ; ils
» repréfentèrent tant de raifons, ils fe mirent à braire
» fi long-temps que Jupiter, qui était bon, leur dit
» enfin : *Meffieurs les ânes, je me rends à votre prière ;*
» *vous ne ferez point ferrés : mais le premier faux-pas*
» *que vous ferez, vous aurez cent coups de bâton.* »

Il faut avouer que les quakers n'ont jamais jufqu'ici fait de faux pas.

A G A R.

QUAND on renvoie fon amie, fa concubine, fa maîtreffe, il faut lui faire un fort au moins tolérable, ou bien l'on paffe parmi nous pour un mal-honnête homme.

On nous dit qu'Abraham était fort riche dans le défert de Gérar, quoiqu'il n'eût pas un pouce de terre en propre. Nous favons de fcience certaine qu'il défit les armées de quatre grands rois avec trois cent dix-huit gardeurs de moutons.

Il devait donc au moins donner un petit troupeau à fa maîtreffe Agar quand il la renvoya dans le défert. Je parle ici feulement felon le monde, & je révère toujours les voies incompréhenfibles qui ne font pas nos voies.

J'aurais donc donné quelques moutons, quelques chèvres, un beau bouc à mon ancienne amie Agar, quelques paires d'habits pour elle, & pour notre fils

Iſmaël; une bonne âneſſe pour la mère, un joli ânon pour l'enfant, un chameau pour porter leurs hardes, & au moins deux domeſtiques pour les accompagner & pour les empêcher d'être mangés des loups.

Mais le père des croyans ne donna qu'une cruche d'eau & un pain à ſa pauvre maîtreſſe & à ſon enfant, quand il les expoſa dans le déſert.

Quelques impies ont prétendu qu'Abraham n'était pas un père fort tendre, qu'il voulut faire mourir ſon bâtard de faim, & couper le cou à ſon fils légitime. Mais, encore un coup, ces voies ne ſont pas nos voies. Il eſt dit que la pauvre Agar s'en alla dans le déſert de Berſabé. Il n'y avait point de déſert de Berſabé. Ce nom ne fut connu que long-temps après; mais c'eſt une bagatelle, le fond de l'hiſtoire n'en eſt pas moins authentique.

Il eſt vrai que la poſtérité d'Iſmaël, fils d'Agar, ſe vengea bien de la poſtérité d'Iſaac, fils de Sara, en faveur duquel il fut chaſſé. Les Sarazins deſcendans en droite ligne d'Iſmaël, ſe ſont emparés de Jéruſalem appartenante par droit de conquête à la poſtérité d'Iſaac. J'aurais voulu qu'on eût fait deſcendre les Sarazins de Sara, l'étymologie aurait été plus nette; c'était une généalogie à mettre dans notre Moréri. On prétend que le mot *ſarazin* vint de Sarac, voleur. Je ne crois pas qu'aucun peuple ſe ſoit jamais appelé voleur; ils l'ont preſque tous été, mais on prend cette qualité rarement. Sarazin deſcendant de Sara me paraît plus doux à l'oreille.

AGE.

Nous n'avons nulle envie de parler des âges du monde ; ils font si connus & si uniformes ! Gardons-nous aussi de paler de l'âge des premiers rois ou dieux d'Égypte, c'est la même chose. Ils vivaient des douze cents années ; cela ne nous regarde pas ; mais ce qui nous intéresse fort, c'est la durée ordinaire de la vie humaine. Cette théorie est parfaitement bien traitée dans le dictionnaire encyclopédique à l'article *Vie*, d'après les Halley, les Kerseboum, & les de Parcieux.

En 1741 M. de Kerseboum me communiqua ses calculs sur la ville d'Amsterdam ; en voici le résultat.

Sur cent mille personnes, il y en avait de

mariés	34500
D'hommes vœufs, seulement	1500
De veuves	4500

Cela ne prouverait pas que les femmes vivent plus que les hommes dans la proportion de quarante-cinq à quinze, & qu'il y eût trois fois plus de femmes que d'hommes ; mais cela prouverait qu'il y avait trois fois plus de Hollandais qui étaient allés mourir à Batavia, ou à la pêche de la baleine, que de femmes, lesquelles restent d'ordinaire chez elles ; & ce calcul est encore prodigieux.

Célibataires, jeunesse & enfance des deux

sexes	45000
Domestiques	10000
Voyageurs	4000
Somme totale	99500

Par ſon calcul, il devait ſe trouver ſur un million d'habitans des deux ſexes, depuis ſeize ans juſqu'à, cinquante, environ vingt mille hommes pour ſervir de ſoldats, ſans déranger les autres profeſſions. Mais voyez les calculs de MM. de Parcieux, de Saint-Maur & de Buffon; ils ſont encore plus précis & plus inſtructifs à quelques égards.

Cette arithmétique n'eſt pas favorable à la manie de lever de grandes armées. Tout prince qui lève trop de ſoldats peut ruiner ſes voiſins, mais il ruine ſurement ſon État.

Ce calcul dément encore beaucoup le compte, ou plutôt le conte d'Hérodote, qui fait arriver Xerxès en Europe ſuivi d'environ deux millions d'hommes. Car ſi un million d'habitans donne vingt mille ſoldats, il en réſulte que Xerxès avait cent millions de ſujets; ce qui n'eſt guère croyable. On le dit pourtant de la Chine, mais elle n'a pas un million de ſoldats: ainſi l'empereur de la Chine eſt du double plus ſage que Xerxès.

La Thèbes aux cent portes, qui laiſſait ſortir dix mille ſoldats par chaque porte, aurait eu, ſuivant la ſupputation hollandaiſe, cinq millions tant de citoyens que de citoyennes. Nous faiſons un calcul plus modeſte à l'article *Dénombrement*.

L'âge du ſervice de guerre étant depuis vingt ans juſqu'à cinquante, il faut mettre une prodigieuſe différence entre porter les armes hors de ſon pays, & reſter ſoldat dans ſa patrie. Xerxès dut perdre les deux tiers de ſon armée dans ſon voyage en Grèce. Céſar dit

que les Suiſſes étant ſortis de leur pays au nombre de trois cent quatre-vingt-huit mille individus, pour aller dans quelque province des Gaules tuer ou dépouiller les habitans, il les mena ſi bon train qu'il n'en reſta que cent dix mille. Il a fallu dix ſiècles pour repeupler la Suiſſe: car on ſait à préſent que les enfans ne ſe font ni à coups de pierre comme du temps de Deucalion & de Pyrrha, ni à coups de plume comme le jéſuite Pétau qui fait naître ſept cent milliars d'hommes d'un ſeul des enfans du père Noé, en moins de trois cents ans.

Charles XII leva le cinquième homme en Suède pour aller faire la guerre en pays étranger, & il a dépeuplé ſa patrie.

Continuons à parcourir les idées & les chiffres du calculateur hollandais, ſans répondre de rien, parce qu'il eſt dangereux d'être comptable.

Calcul de la vie.

Selon lui, dans une grande ville, de vingt-ſix mariages, il ne reſte environ que huit enfans. Sur mille légitimes il compte ſoixante & cinq bâtards.

De ſept cents enfans, il en reſte au bout d'un

an environ	560
au bout de dix ans	445
au bout de vingt ans	405
à quarante ans	300
à ſoixante ans	190
au bout de quatre-vingts ans	50
à quatre-vingt-dix ans	5
à cent ans, perſonne	0

Par-là on voit que de ſept cents enfans nés dans la même année, il n'y a que cinq chances pour arriver à quatre-vingt-dix ans. Sur cent quarante, il n'y a qu'une ſeule chance ; & ſur un moindre nombre il n'y en a point.

Ce n'eſt donc que ſur un très-grand nombre d'exiſtences qu'on peut eſpérer de pouſſer la ſienne juſqu'à quatre vingt-dix ans ; & ſur un bien plus grand nombre encore que l'on peut eſpérer de vivre un ſiècle.

Ce ſont de gros lots à la loterie ſur leſquels il ne faut pas compter, & même qui ne ſont pas à deſirer autant qu'on les deſire ; ce n'eſt qu'une longue mort.

Combien trouve-t-on de ces vieillards qu'on appelle *heureux*, dont le bonheur conſiſte à ne pouvoir jouir d'aucun plaiſir de la vie, à n'en faire qu'avec peine deux ou trois fonctions dégoûtantes, à ne diſtinguer ni les ſons ni les couleurs, à ne connoître ni jouiſſance ni eſpérance, & dont toute la félicité eſt de ſavoir confuſément qu'ils ſont un fardeau de la terre, baptiſés ou circoncis depuis cent années ?

Il y en a un ſur cent mille tout au plus dans nos climats.

Voyez les liſtes des morts de chaque année à Paris & à Londres ; ces villes, à ce qu'on dit, ont environ ſept cent mille habitans. Il eſt très-rare d'y trouver à la fois ſept centenaires, & ſouvent il n'y en a pas un ſeul.

En général, l'âge commun auquel l'eſpèce humaine eſt rendue à la terre, dont elle ſort, eſt de vingt-deux

à vingt-trois ans tout au plus, selon les meilleurs observateurs.

De mille enfans nés dans une même année, les uns meurent à six mois, les autres à quinze; celui-ci à dix-huit ans, cet autre à trente-six, quelques-uns à soixante; trois ou quatre octogénaires, sans dents & sans yeux, meurent après avoir souffert quatre-vingts ans. Prenez un nombre moyen, chacun a porté son fardeau vingt-deux ou vingt-trois années.

Sur ce principe qui n'est que trop vrai, il est avantageux à un Etat bien administré, & qui a des fonds en réserve, de constituer beaucoup de rentes viagères. Des princes économes qui veulent enrichir leur famille y gagnent considérablement; chaque année la somme qu'ils ont à payer diminue.

Il n'en est pas de même dans un Etat obéré. Comme il paie un intérêt plus fort que l'intérêt ordinaire, il se trouve bientôt court; il est obligé de faire de nouveaux emprunts, c'est un cercle perpétuel de dettes & d'inquiétudes.

Les tontines, invention d'un usurier nommé Tontino, sont bien plus ruineuses. Nul soulagement pendant quatre-vingts ans au moins. Vous payez toutes les rentes au dernier survivant.

A la dernière tontine qu'on fit en France en 1759, une société de calculateurs prit une classe à elle seule; elle choisit celle de quarante ans, parce qu'on donnait un denier plus fort pour cet âge que pour les âges depuis un an jusqu'à quarante, & qu'il y a presque autant de chances pour parvenir

de quarante à quatre-vingts ans, que du berceau à quarante.

On donnait dix pour cent aux pontes âgés de quarante années, & le dernier vivant héritait de tous les morts. C'eſt un des plus mauvais marchés que l'Etat puiſſe faire.

On croit avoir remarqué que les rentiers viagers vivent un peu plus long-temps que les autres hommes; de quoi les payeurs ſont aſſez fâchés. La raiſon en eſt peut-être que ces rentiers ſont pour la plupart des gens de bon ſens, qui ſe ſentent bien conſtitués, des bénéficiers, des célibataires, uniquement occupés d'eux-mêmes, vivant en gens qui veulent vivre long-temps. Ils diſent : Si je mange trop, ſi je fais un excès, le roi ſera mon héritier ; l'emprunteur qui me paie ma rente viagère, & qui ſe dit mon ami, rira en me voyant enterrer. Cela les arrête : ils ſe mettent au régime ; ils végètent quelques minutes de plus que les autres hommes.

Pour conſoler les débiteurs, il faut leur dire qu'à quelque âge qu'on leur donne un capital pour des rentes viagères, fût-ce ſur la tête d'un enfant qu'on baptiſe, ils font toujours un très-bon marché. Il n'y a qu'une tontine qui ſoit onéreuſe ; auſſi les moines n'en ont jamais fait. Mais pour de l'argent en rentes viagères, ils en prenaient à toute main juſqu'au temps où ce jeu leur fut défendu. En effet on eſt débarraſſé du fardeau de payer au bout de trente ou quarante ans ; & on paie une rente foncière pendant toute l'éternité. Il leur a été auſſi défendu de prendre des

capitaux en rentes perpétuelles; & la raison, c'eſt qu'on n'a pas voulu les trop détourner de leurs occupations ſpirituelles.

AGRICULTURE.

Il n'eſt pas concevable comment les anciens, qui cultivaient la terre auſſi bien que nous, pouvaient imaginer que tous les grains qu'ils ſemaient en terre, devaient néceſſairement mourir & pourrir avant de lever & produire. Il ne tenait qu'à eux de tirer un grain de la terre au bout de deux ou trois jours, ils l'auraient vu très-ſain, un peu enflé, la racine en bas, la tête en haut. Ils auraient diſtingué au bout de quelque temps le germe, les petits filets blancs des racines, la matière laiteuſe dont ſe formera la farine, ſes deux enveloppes, ſes feuilles. Cependant c'était aſſez que quelque philoſophe grec ou barbare eût enſeigné que toute génération vient de corruption, pour que perſonne n'en doutât: & cette erreur, la plus grande & la plus ſotte de toutes les erreurs, parce qu'elle eſt la plus contraire à la nature, ſe trouvait dans des livres écrits pour l'inſtruction du genre humain.

Auſſi les philoſophes modernes, trop hardis parce qu'ils ſont plus éclairés, ont abuſé de leurs lumières mêmes pour reprocher durement à Jéſus notre ſauveur, & à S. Paul ſon perſécuteur, qui devint ſon apôtre, d'avoir dit qu'il fallait que le grain pourrît en terre pour germer, qu'il mourût pour renaître: ils ont dit que c'était le comble de l'abſurdité de vouloir prouver

prouver le nouveau dogme de la résurrection par une comparaison si fausse & si ridicule. On a osé dire dans l'histoire critique de Jésus-Christ que de si grands ignorans n'étaient pas faits pour enseigner les hommes, & que ces livres si long-temps inconnus n'étaient bons que pour la plus vile populace.

Les auteurs de ces blasphèmes n'ont pas songé que Jésus-Christ & S. Paul daignaient parler le langage reçu, que pouvant enseigner les vérités de la physique, ils n'enseignaient que celles de la morale, qu'ils suivaient l'exemple du respectable auteur de la Genèse (1). En effet dans la Genèse, l'Esprit saint se conforme dans chaque ligne aux idées les plus grossières du peuple le plus grossier; la sagesse éternelle ne descendit point sur la terre pour instituer des académies des sciences. C'est ce que nous répondons toujours à ceux qui reprochent tant d'erreurs physiques à tous les prophètes & à tout ce qui fut écrit chez les Juifs. On sait bien que religion n'est pas philosophie.

Au reste les trois-quarts de la terre se passent de notre froment, sans lequel nous prétendons qu'on ne peut vivre. Si les habitans voluptueux des villes savaient ce qu'il en coûte de travaux pour leur procurer du pain, ils en seraient effrayés.

Des livres pseudonymes sur l'économie générale.

Il serait difficile d'ajouter à ce qui est dit d'utile dans l'Encyclopédie aux articles *Agriculture*, *Grain*, *Ferme*, &c. Je remarquerai seulement qu'à l'article

(1) Voyez Genèse.

Grain, on ſuppoſe toujours que le maréchal de Vauban eſt l'auteur de la dixme royale. C'eſt une erreur dans laquelle ſont tombés preſque tous ceux qui ont écrit ſur l'économie. Nous ſommes donc forcés de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons déja dit ailleurs.

« Bois-Guillebert s'aviſa d'abord d'imprimer la » Dixme royale ſous le nom de *Teſtament politique* » *du maréchal de Vauban*. Ce Bois-Guillebert, au» teur du *Détail de la France*, en deux volumes, » n'était pas ſans mérite, il avait une grande connaiſ» ſance des finances du royaume; mais la paſſion de » critiquer toutes les opérations du grand Colbert, » l'emporta trop loin; on jugea que c'était un homme » fort inſtruit qui s'égarait toujours, un faiſeur de » projets qui exagérait les maux du royaume, & qui » propoſait de mauvais remèdes. Le peu de ſuccès » de ce livre auprès du miniſtère, lui fit prendre le » parti de mettre ſa Dixme royale à l'abri d'un nom » reſpecté. Il prit celui du maréchal de Vauban, & » ne pouvait mieux choiſir. Preſque toute la France » croit encore que le projet de la Dixme royale eſt de » ce maréchal ſi zélé pour le bien public; mais la » tromperie eſt aiſée à connaître.

» Les louanges que Bois-Guillebert ſe donne à lui» même dans la préface le trahiſſent; il y loue trop » ſon livre du Détail de la France; il n'était pas vrai» ſemblable que le maréchal eût donné tant d'éloges » à un livre rempli de tant d'erreurs : on voit dans » cette préface un père qui loue ſon fils, pour faire » recevoir un de ſes bâtards. »

Le nombre de ceux qui ont mis ſous des noms reſpectés leurs idées de gouvernement, d'économie, de finance, de tactique, &c. n'eſt que trop conſidérable. L'abbé de Saint-Pierre, qui pouvait n'avoir pas beſoin de cette ſupercherie, ne laiſſa pas d'attribuer la chimère de ſa Paix perpétuelle au duc de Bourgogne.

L'auteur du Financier citoyen cite toujours le prétendu Teſtament politique de Colbert, ouvrage de tout point impertinent, fabriqué par Gatien de Courtilz. Quelques ignorans (1) citent encore les Teſtamens politiques du roi d'Eſpagne Philippe II, du cardinal de Richelieu, de Colbert, de Louvois, du duc de Lorraine, du Cardinal Albéroni, du maréchal de Belle-Iſle. On a fabriqué juſqu'à celui de Mandrin.

L'Encyclopédie, à l'article Grain, rapporte ces paroles d'un livre intitulé, *Avantages & déſavantages de la Grande-Bretagne;* ouvrage bien ſupérieur à tous ceux que nous venons de citer.

« Si l'on parcourt quelques-unes des provinces de » la France, on trouve que non-ſeulement pluſieurs » de ſes terres reſtent en friche, qui pourraient pro- » duire des blés & nourrir des beſtiaux; mais que les » terres cultivées ne rendent pas à beaucoup près à » proportion de leur bonté, parce que le laboureur » manque de moyens pour les mettre en valeur.

» Ce n'eſt pas ſans une joie ſenſible que j'ai remar- » qué dans le gouvernement de France un vice dont » les conſéquences ſont ſi étendues, & j'en ai félicité » ma patrie; mais je n'ai pu m'empêcher de ſentir en

(1) Voyez ANA, ANECDOTES.

» même temps combien formidable ſerait devenue
» cette puiſſance, ſi elle eût profité des avantages que
» ſes poſſeſſions & ſes hommes lui offraient. *O ſua ſi*
» *bona nôrint !* »

J'ignore ſi ce livre n'eſt pas d'un français qui, en faiſant parler un anglais, a cru lui devoir faire bénir Dieu de ce que les Français lui paraiſſent pauvres ; mais qui en même temps ſe trahit lui-même en ſouhaitant qu'ils ſoient riches, & en s'écriant avec Virgile : *O s'ils connoiſſaient leurs biens !* Mais ſoit français, ſoit anglais, il eſt faux que les terres en France ne rendent pas à proportion de leur bonté. On s'accoutume trop à conclure du particulier au général. Si on en croyait beaucoup de nos livres nouveaux, la France ne ſerait pas plus fertile que la Sardaigne & les petits cantons ſuiſſes.

De l'exportation des grains.

Le même article *Grain* porte encore cette réflexion : « Les Anglais eſſuyaient ſouvent de grandes chertés » dont nous profitions par la liberté du commerce » de nos grains, ſous le règne de Henri IV & de » Louis XIII, & dans les premiers temps du règne » de Louis XIV. »

Mais malheureuſement la ſortie des grains fut défendue en 1598, ſous Henri IV. La défenſe continua ſous Louis XIII & pendant tout le temps du règne de Louis XIV. On ne put vendre ſon blé hors du royaume que ſur une requête préſentée au conſeil, qui jugeait de l'utilité ou du danger de la vente, ou

plutôt qui s'en rapportait à l'intendant de la province. Ce n'est qu'en 1764 que le conseil de Louis XV plus éclairé a rendu le commerce des blés libre, avec des restrictions convenables dans les mauvaises années.

De la grande & petite culture.

A l'article *Ferme*, qui est un des meilleurs de ce grand ouvrage, on distingue la grande & la petite culture. La grande se fait par les chevaux, la petite par les bœufs ; & cette petite, qui s'étend sur la plus grande partie des terres de France, est regardée comme un travail presque stérile, & comme un vain effort de l'indigence.

Cette idée en général ne me paraît pas vraie. La culture par les chevaux n'est guère meilleure que celle par les bœufs. Il y a des compensations entre ces deux méthodes, qui les rendent parfaitement égales. Il me semble que les anciens n'employèrent jamais les chevaux à labourer la terre, du moins il n'est question que de bœufs dans Hésiode, dans Xénophon, dans Virgile, dans Columelle. La culture avec des bœufs n'est chétive & pauvre que lorsque des propriétaires mal-aisés fournissent de mauvais bœufs, mal nourris, à des métayers sans ressource qui cultivent mal. Ce métayer ne risquant rien, parce qu'il n'a rien fourni, ne donne jamais à la terre ni les engrais ni les façons dont elle a besoin ; il ne s'enrichit point, & il appauvrit son maître : c'est malheureusement le cas où se trouvent plusieurs pères de famille.

Le service des bœufs est aussi profitable que celui

des chevaux, parce que s'ils labourent moins vîte ; on les fait travailler plus de journées sans les excéder ; ils coûtent beaucoup moins à nourrir : on ne les ferre point, leurs harnais sont moins dispendieux, on les revend, ou bien on les engraisse pour la boucherie : ainsi leur vie & leur mort procurent de l'avantage ; ce qu'on ne peut pas dire des chevaux.

Enfin on ne peut employer les chevaux que dans les pays où l'avoine est à très-bon marché, & c'est pourquoi il y a toujours quatre à cinq fois moins de culture par les chevaux que par les bœufs.

Des défrichemens.

A l'article *Défrichement*, on ne compte pour défrichement que les herbes inutiles & voraces que l'on arrache d'un champ pour le mettre en état d'être ensemencé.

L'art de défricher ne se borne pas à cette méthode usitée & toujours nécessaire. Il consiste à rendre fertiles des terres ingrates qui n'ont jamais rien porté. Il y en a beaucoup de cette nature, comme des terrains marécageux ou de pure terre à brique, à foulon, sur laquelle il est aussi inutile de semer que sur des rochers. Pour les terres marécageuses, ce n'est que la paresse & l'extrême pauvreté qu'il faut accuser si on ne les fertilise pas.

Les sols purement glaiseux ou de craie, ou simplement de sable, sont rebelles à toute culture. Il n'y a qu'un seul secret, c'est celui d'y porter de la bonne terre pendant des années entières. C'est une

entreprise qui ne convient qu'à des hommes très-riches; le profit n'en peut égaler la dépense qu'après un très-long temps, si même il peut jamais en approcher. Il faut, quand on y a porté de la terre meuble, la mêler avec la mauvaise, la fumer beaucoup, y reporter encore de la terre, & sur-tout y semer des graines qui loin de dévorer le sol lui communiquent une nouvelle vie.

Quelques particuliers ont fait de tels essais; mais il n'appartiendrait qu'à un souverain de changer ainsi la nature d'un vaste terrain en y faisant camper de la cavalerie, laquelle y consommerait les fourrages tirés des environs. Il y faudrait des régimens entiers. Cette dépense se faisant dans le royaume, il n'y aurait pas un denier de perdu, & on aurait à la longue un grand terrain de plus qu'on aurait conquis sur la nature. L'auteur de cet article a fait cet essai en petit, & a réussi.

Il en est d'une telle entreprise comme de celle des canaux & des mines. Quand la dépense d'un canal ne serait pas compensée par les droits qu'il rapporterait, ce serait toujours pour l'Etat un prodigieux avantage.

Que la dépense de l'exploitation d'une mine d'argent, de cuivre, de plomb ou d'étain, & même de charbon de terre, excède le produit, l'exploitation est toujours très-utile; car l'argent dépensé fait vivre les ouvriers, circule dans le royaume, & le métal ou minéral qu'on en a tiré, est une richesse nouvelle & permanente. Quoi qu'on fasse, il faudra toujours revenir à la fable du bon vieillard, qui fit accroire à ses

enfans qu'il y avait un trésor dans leur champ; ils remuèrent tout leur héritage pour le chercher, & ils s'apperçurent *que le travail est un trésor.*

La pierre philosophale de l'agriculture serait de semer peu & de recueillir beaucoup. Le *grand Albert*, le *petit Albert*, la *Maison rustique*, enseignent douze secrets d'opérer la multiplication du blé, qu'il faut tous mettre avec la méthode de faire naître des abeilles du cuir d'un taureau, & avec les œufs de coq dont il vient des basilics. La chimère de l'agriculture est de croire obliger la nature à faire plus qu'elle ne peut. Autant vaudrait donner le secret de faire porter à une femme dix enfans, quand elle ne peut en donner que deux. Tout ce qu'on doit faire est d'avoir bien soin d'elle dans sa grossesse.

La méthode la plus sûre pour recueillir un peu plus de grain qu'à l'ordinaire, est de se servir du semoir. Cette manœuvre par laquelle on seme à la fois, on herse & on recouvre, prévient le ravage du vent qui quelquefois dissipe le grain, & celui des oiseaux qui le dévorent. C'est un avantage qui certainement n'est pas à négliger.

De plus, la semence est plus régulièrement versée & espacée dans la terre; elle a plus de liberté de s'étendre; elle peut produire des tiges plus fortes & un peu plus d'épis. Mais le semoir ne convient ni à toutes sortes de terrains ni à tous les laboureurs. Il faut que le sol soit uni & sans cailloux, & il faut que le laboureur soit aisé. Un semoir coûte; & il en coûte encore pour le rhabillement quand il est

dêtraqué. Il exige deux hommes & un cheval; plusieurs laboureurs n'ont que des bœufs. Cette machine utile doit être employée par les riches cultivateurs & prêtée aux pauvres.

De la grande protection due à l'agriculture.

Par quelle fatalité l'agriculture n'est-elle véritablement honorée qu'à la Chine? Tout ministre d'Etat en Europe doit lire avec attention le mémoire suivant, quoiqu'il soit d'un jésuite. Il n'a jamais été contredit par aucun autre missionnaire, malgré la jalousie de métier qui a toujours éclaté entre eux. Il est entièrement conforme à toutes les relations que nous avons de ce vaste empire.

« Au commencement du printemps chinois, c'est-» à-dire dans le mois de février, le tribunal des ma-» thématiques ayant eu ordre d'examiner quel était » le jour convenable à la cérémonie du labourage, » détermina le 24 de la onzième lune, & ce fut par le » tribunal des rites que ce jour fut annoncé à l'empe-» reur dans un mémorial, où le même tribunal des » rites marquait ce que sa majesté devait faire pour » se préparer à cette fête.

» Selon ce mémorial, 1°. l'empereur doit nommer » les douzes personnes illustres qui doivent l'accom-» pagner & labourer après lui; savoir, trois princes & » neuf présidens des cours souveraines. Si quelques-» uns des présidens étaient trop vieux ou infirmes, » l'empereur nomme ses assesseurs pour tenir leur » place.

» 2°. Cette cérémonie ne consiste pas seulement » à labourer la terre, pour exciter l'émulation par » son exemple; mais elle renferme encore un sacri- » fice que l'empereur, comme grand-pontife, offre au » *Chang-ti*, pour lui demander l'abondance en faveur » de son peuple. Or pour se préparer à ce sacrifice, » il doit jeûner & garder la continence les trois jours » précédens (1). La même précaution doit être obser- » vée par tous ceux qui sont nommés pour accom- » pagner sa majesté, soit princes, soit autres, soit man- » darins de lettres, soit mandarins de guerre.

» 3°. La veille de cette cérémonie, sa majesté » choisit quelques seigneurs de la première qualité » & les envoie à la salle de ses ancêtres, se prosterner » devant la tablette, & les avertit, comme ils feraient » s'ils étaient encore en vie (2), que le jour suivant il » offrira le grand sacrifice.

» Voilà en peu de mots ce que le mémorial du » tribunal des rites marquait pour la personne de » l'empereur. Il déclarait aussi les préparatifs que les » différens tribunaux étaient chargés de faire. L'un » doit préparer ce qui sert aux sacrifices. Un autre » doit composer les paroles que l'empereur récite en » faisant le sacrifice. Un troisième doit faire porter & » dresser les tentes sous lesquelles l'empereur dînera, » s'il a ordonné d'y porter un repas. Un quatrième » doit assembler quarante ou cinquante vénérables

(1) Cela seul ne suffit-il pas pour détruire la folle calomnie établie dans notre Occident, que le gouvernement chinois est athée ?

(2) Le proverbe dit : « Comportez-vous à l'égard des morts comme » s'ils étaient encore en vie ».

» vieillards, laboureurs de profeſſion, qui ſoient pré-
» ſens lorſque l'empereur laboure la terre. On fait
» venir auſſi une quarantaine de laboureurs plus jeu-
» nes pour diſpoſer la charrue, atteler les bœufs, &
» préparer les grains qui doivent être ſemés. L'em-
» pereur ſeme cinq ſortes de grains, qui ſont cenſés
» les plus néceſſaires à la Chine, & ſous leſquels ſont
» compris tous les autres; le froment, le riz, le millet,
» la fève, & une autre eſpèce de mil, qu'on appelle
» *cac-leang*.

» Ce furent-là les préparatifs: le vingt-quatrième
» jour de la lune, ſa majeſté ſe rendit avec toute la
» cour en habit de cérémonie au lieu deſtiné à offrir
» au Chang-ti le ſacrifice du printemps, par lequel
» on le prie de faire croître & de conſerver les biens
» de la terre. C'eſt pour cela qu'il l'offre avant que
» de mettre la main à la charrue.....

» L'empereur ſacrifia, & après le ſacrifice il deſ-
» cendit avec les trois princes, & les neuf préſidens
» qui devaient labourer avec lui. Pluſieurs grands ſei-
» gneurs portaient eux-mêmes les coffres précieux qui
» renfermaient les grains qu'on devait ſemer. Toute
» la cour y aſſiſta en grand ſilence. L'empereur prit
» la charrue, & fit en labourant pluſieurs allées &
» venues; lorſqu'il quitta la charrue, un prince du
» ſang la conduiſit & laboura à ſon tour. Ainſi du
» reſte.

» Après avoir labouré en différens endroits, l'em-
» pereur ſema les différens grains. On ne laboure pas
» alors tout le champ entier, mais les jours ſuivans

» les laboureurs de profeſſion achèvent de le labourer.

» Il y avait cette année-là quarante-quatre anciens » laboureurs, & quarante-deux plus jeunes. La céré- » monie ſe termina par une récompenſe que l'empe- » reur leur fit donner. »

A cette relation d'une cérémonie qui eſt la plus belle de toutes, puiſqu'elle eſt la plus utile, il faut joindre un édit du même empereur Yont-chin. Il accorde des récompenſes & des honneurs à quiconque défrichera des terrains incultes depuis quinze arpens juſqu'à quatre-vingts, vers la Tartarie, car il n'y en a point d'incultes dans la Chine proprement dite; & celui qui en défriche quatre-vingts devient mandarin du huitième ordre.

Que doivent faire nos ſouverains d'Europe en apprenant de tels exemples? ADMIRER ET ROUGIR; MAIS SURTOUT IMITER.

P. S. J'ai lu depuis peu un petit livre ſur les arts & métiers, dans lequel j'ai remarqué autant de choſes utiles qu'agréables: mais ce qu'il dit de l'agriculture reſſemble aſſez à la manière dont en parlent pluſieurs pariſiens qui n'ont jamais vu de charrue. L'auteur parle d'un heureux agriculteur qui, dans la contrée la plus délicieuſe & la plus fertile de la terre, cultivait une campagne *qui lui rendait cent pour cent.*

Il ne ſavait pas qu'un terrain qui ne rendrait que cent pour cent, non-ſeulement ne paierait pas un ſeul des frais de la culture, mais ruinerait pour jamais le laboureur. Il faut, pour qu'un domaine puiſſe donner un léger profit, qu'il rapporte au moins cinq cents

pour cent. Heureux Parisiens, jouissez de nos travaux, jugez de l'opéra comique (1)!

A I R.

SECTION PREMIÈRE.

On compte quatre élémens, quatre espèces de matière sans avoir une notion complète de la matière. Mais que sont les élémens de ces élémens? L'air se change-t-il en feu, en eau, en terre. Y a-t-il de l'air?

Quelques philosophes en doutent encore; peut-on raisonnablement en douter avec eux? On n'a jamais été incertain si on marche sur la terre, si on boit de l'eau, si le feu nous éclaire, nous échauffe, nous brûle. Nos sens nous en avertissent assez; mais ils ne nous disent rien sur l'air. Nous ne savons point par eux si nous respirons les vapeurs du globe ou une substance différente de ces vapeurs. Les Grecs appelèrent l'enveloppe qui nous environne *atmosphère*, la sphère des exhalaisons; & nous avons adopté ce mot. Y a-t-il, parmi ces exhalaisons continuelles une autre espèce de matière qui ait des propriétés différentes?

Les philosophes qui ont nié l'existence de l'air, disent qu'il est inutile d'admettre un être qu'on ne voit jamais, & dont tous les effets s'expliquent si aisément par les vapeurs qui sortent du sein de la terre.

Newton a démontré que le corps le plus dur a moins de matière que de pores. Des exhalaisons continuelles

(1) Voyez BLED OU BLÉ.

s'échappent en foule de toutes les parties de notre globe. Un cheval jeune & vigoureux, ramené tout en ſueur dans ſon écurie en temps d'hiver, eſt entouré d'une atmoſphère mille fois moins conſidérable que notre globe n'eſt pénétré & environné de la matière de ſa propre tranſpiration.

Cette tranſpiration, ces exhalaiſons, ces vapeurs innombrables s'échappent ſans ceſſe par des pores innombrables, & ont elles-mêmes des pores. C'eſt ce mouvement continu en tous ſens qui forme & qui détruit ſans ceſſe végétaux, minéraux, métaux, animaux.

C'eſt ce qui a fait penſer à pluſieurs que le mouvement eſt eſſentiel à la matière, puiſqu'il n'y a pas une particule dans laquelle il n'y ait un mouvement continu. Et ſi la puiſſance formatrice éternelle, qui préſide à tous les globes, eſt l'auteur de tout mouvement, elle a voulu du moins que ce mouvement ne périt jamais. Or ce qui eſt toujours indeſtructible a pu paroître eſſentiel, comme l'étendue & la ſolidité ont paru eſſentielles. Si cette idée eſt une erreur, elle eſt pardonnable; car il n'y a que l'erreur malicieuſe & de mauvaiſe foi qui ne mérite pas d'indulgence.

Mais qu'on regarde le mouvement comme eſſentiel ou non, il eſt indubitable que les exhalaiſons de notre globe s'élèvent & retombent ſans aucun relâche à un mille, à deux milles, à trois milles au-deſſus de nos têtes. Du mont Atlas à l'extrémité du Taurus tout homme peut voir tous les jours les nuages ſe former ſous ſes pieds. Il eſt arrivé mille fois à des voyageurs

d'être au-dessus de l'arc-en-ciel, des éclairs & du tonnerre.

Le feu répandu dans l'intérieur du globe, ce feu caché dans l'eau & dans la glace même, est probablement la source impérissable de ces exhalaisons, de ces vapeurs dont nous sommes continuellement environnés. Elles forment un ciel bleu dans un temps serein, quand elles sont assez hautes & assez atténuées pour ne nous envoyer que des rayons bleus; comme les feuilles de l'or amincies exposées aux rayons du soleil, dans la chambre obscure. Ces vapeurs imprégnées de soufre forment les tonnerres & les éclairs. Comprimées & ensuite dilatées par cette compression dans les entrailles de la terre, elles s'échappent en volcans, forment & détruisent de petites montagnes, renversent des villes, ébranlent quelquefois une grande partie du globe.

Cette mer de vapeurs dans laquelle nous nageons, qui nous menace sans cesse, & sans laquelle nous ne pourrions vivre, comprime de tous côtés notre globe & ses habitans avec la même force que si nous avions sur notre tête un océan de trente-deux pieds de hauteur, & chaque homme en porte environ vingt mille livres.

Raisons de ceux qui nient l'air.

Tout ceci posé, les philosophes qui nient l'air disent: Pourquoi attribuerons-nous à un élément inconnu & invisible des effets que l'on voit continuellement produits par ces exhalaisons visibles & palpables?

L'air eſt élaſtique, nous dit-on : mais les vapeurs de l'eau ſeule le ſont ſouvent bien davantage. Ce que vous appelez l'*élément de l'air*, preſſé dans une canne à vent, ne porte une balle qu'à une très-petite diſtance; mais dans la pompe à feu de bâtimens d'Yorck, à Londres, les vapeurs font un effet cent fois plus violent.

On ne dit rien de l'air, continuent-ils, qu'on ne puiſſe dire de même des vapeurs du globe; elles pèſent comme lui, s'inſinuent comme lui, allument le feu par leur ſouffle, ſe dilatent, ſe condenſent de même.

La plus grande objection que l'on faſſe contre le ſyſtême des exhalaiſons du globe, eſt qu'elles perdent leur élaſticité dans la pompe à feu quand elles ſont refroidies, au lieu que l'air eſt, dit-on, toujours élaſtique. Mais premièrement il n'eſt pas vrai que l'élaſticité de l'air agiſſe toujours; ſon élaſticité eſt nulle quand on le ſuppoſe en équilibre, & ſans cela il n'y a point de végétaux & d'animaux qui ne crevaſſent & n'éclataſſent en cent morceaux, ſi cet air qu'on ſuppoſe être dans eux conſervait ſon élaſticité. Les vapeurs n'agiſſent point quand elles ſont en équilibre; c'eſt leur dilatation qui fait leurs grands effets. En un mot, tout ce qu'on attribue à l'air, ſemble appartenir ſenſiblement, ſelon ces philoſophes, aux exhalaiſons de notre globe.

Si on leur fait voir que le feu s'éteint quand il n'eſt pas entretenu par l'air, ils répondent qu'on ſe méprend, qu'il faut à un flambeau des vapeurs sèches & élaſtiques pour nourrir ſa flamme, qu'elle s'éteint ſans leur

leur ſecours, ou quand ces vapeurs ſont trop graſſes, trop ſulfureuſes, trop groſſières, & ſans reſſort. Si on leur objecte que l'air eſt quelquefois peſtilentiel, c'eſt bien plutôt des exhalaiſons qu'on doit le dire. Elles portent avec elles des parties de ſoufre, de vitriol, d'arſenic, & de toutes les plantes nuiſibles. On dit: *L'air eſt pur dans ce canton ;* cela ſignifie: *Ce canton n'eſt point marécageux ;* il n'a ni plantes, ni minières pernicieuſes dont les parties s'exhalent continuellement dans les corps des animaux. Ce n'eſt point l'élément prétendu de l'air qui rend la campagne de Rome ſi mal-ſaine, ce ſont les eaux croupiſſantes, ce ſont les anciens canaux qui, creuſés ſous terre de tous côtés, ſont devenus le réceptacle de toutes les bêtes venimeuſes. C'eſt de-là que s'exhale continuellement un poiſon mortel. Allez à Freſcati, ce n'eſt plus le même terrain, ce ne ſont plus les mêmes exhalaiſons.

Mais pourquoi l'élément ſuppoſé de l'air changerait-il de nature à Freſcati ? Il ſe chargera, dit-on, dans la campagne de Rome de ces exhalaiſons funeſtes, & n'en trouvant pas à Freſcati il deviendra plus ſalutaire. Mais, encore une fois, puiſque ces exhalaiſons exiſtent, puiſqu'on les voit s'élever le ſoir en nuages, quelle néceſſité de les attribuer à une autre cauſe ? Elles montent dans l'atmoſphère, elles s'y diſſipent, elles changent de forme ; le vent, dont elles ſont la première cauſe, les emporte, les ſépare ; elles s'atténuent, elles deviennent ſalutaires de mortelles qu'elles étaient.

Une autre objection, c'eſt que ces vapeurs, ces

exhalaiſons renfermées dans un vaſe de verre, s'attachent aux parois & tombent, ce qui n'arrive jamais à l'air. Mais qui vous a dit que ſi les exhalaiſons humides tombent au fond de ce criſtal, il n'y a pas incomparablement plus de vapeurs sèches & élaſtiques qui ſe ſoutiennent dans l'intérieur de ce vaſe? L'air, dites-vous, eſt purifié après une pluie. Mais nous ſommes en droit de vous ſoutenir que ce ſont les exhalaiſons terreſtres qui ſe ſont purifiées, que les plus groſſières, les plus aqueuſes, rendues à la terre, laiſſent les plus sèches & les plus fines au-deſſus de nos têtes, & que c'eſt cette aſcenſion & cette deſcente alternative qui entretient le jeu continuel de la nature.

Voilà une partie des raiſons qu'on peut alléguer en faveur de l'opinion que l'élément de l'air n'exiſte pas. Il y en a de très-ſpécieuſes, & qui peuvent au moins faire naître des doutes; mais ces doutes céderont toujours à l'opinion commune. On n'a déja pas trop de quatre élémens. Si on nous réduiſait à trois, nous nous croirions trop pauvres. On dira toujours l'*élément de l'air*. Les oiſeaux voleront toujours dans les airs, & jamais dans les vapeurs. On dira toujours : *L'air eſt doux, l'air eſt ſerein*, & jamais *les vapeurs ſont douces, ſont ſereines.*

SECTION II.

Vapeurs, exhalaiſons.

Je ſuis comme certains hérétiques; ils commencent par propoſer modeſtement quelques difficultés, ils finiſſent par nier hardiment de grands dogmes.

J'ai d'abord rapporté avec candeur les ſcrupules de ceux qui doutent que l'air exiſte. Je m'enhardis aujourd'hui, j'oſe regarder l'exiſtence de l'air comme une choſe peu probable.

1°. Depuis que je rendis compte de l'opinion qui n'admet que des vapeurs, j'ai fait ce que j'ai pu pour voir de l'air, & je n'ai jamais vu que des vapeurs griſes, blanchâtres, bleues, noirâtres, qui couvrent tout mon horizon; jamais on ne m'a montré d'air pur. J'ai toujours demandé pourquoi on admettait une matière inviſible, impalpable, dont on n'avait aucune connaiſſance?

2°. On m'a toujours répondu que l'air eſt élaſtique. Mais qu'eſt-ce que l'élaſticité? c'eſt la propriété d'un corps fibreux de ſe remettre dans l'état dont vous l'avez tiré avec force. Vous avez courbé cette branche d'arbre, elle ſe relève; ce reſſort d'acier que vous avez roulé ſe détend de lui-même: propriété auſſi commune que l'attraction & la direction de l'aimant, & auſſi inconnue. Mais votre élément de l'air eſt élaſtique, ſelon vous, d'une toute autre façon. Il occupe un eſpace prodigieuſement plus grand que celui dans lequel vous l'enfermiez, dont il s'échappe. Des phyſiciens ont prétendu que l'air peut ſe dilater dans la proportion d'un à quatre mille (1); d'autres ont voulu qu'une bulle d'air pût s'étendre quarante-ſix milliars de fois.

Je demanderais alors ce qu'il deviendrait? à quoi il ſerait bon? quelle force aurait cette particule d'air

(1) Voyez Muſchembroeck, chapitre de l'*Air*.

au milieu des milliars de particules de vapeurs qui s'exhalent de la terre, & des milliars d'intervalles qui les séparent ?

3°. S'il existe de l'air, il faut qu'il nage dans la mer immense des vapeurs qui nous environne, & que nous touchons au doigt & à l'œil. Or les parties d'un air ainsi interceptées, ainsi plongées & errantes dans cette atmosphère, pourraient-elles avoir le moindre effet, le moindre usage ?

4°. Vous entendez une musique dans un sallon éclairé de cent bougies, il n'y a pas un point de cet espace qui ne soit rempli de ces atomes de cire, de lumière & de fumée légère. Brûlez-y des parfums, il n'y aura pas encore un point de cet espace où les atomes de ces parfums ne pénètrent. Les exhalaisons continuelles du corps des spectateurs & des musiciens, & du parquet, & des fenêtres, des plafonds, occupent encore ce sallon : que restera-t-il pour votre prétendu élément de l'air ?

5°. Comment cet air prétendu, dispersé dans ce sallon, pourra-t-il vous faire entendre & distinguer à la fois les différens sons ? faudra-t-il que la tierce, la quinte, l'octave, &c. aillent frapper des parties d'air qui soient elles-mêmes à la tierce, à la quinte, à l'octave ? chaque note exprimée par les voix & par les instrumens trouve-t-elle des parties d'air notées qui les renvoient à votre oreille ? C'est la seule manière d'expliquer la mécanique de l'ouïe par le moyen de l'air. Mais quelle supposition ! de bonne foi, doit-on croire que l'air contienne une infinité d'ut, ré, mi, fa,

ſol, la, ſi, ut, & nous les envoie ſans ſe tromper: en ce cas, ne faudrait-il pas que chaque particule d'air, frappée à la fois par tous les ſons, ne fût propre qu'à répéter un ſeul ſon, & à le renvoyer à l'oreille? mais où renverrait-elle tous les autres qui l'auraient également frappée?

Il n'y a donc pas moyen d'attribuer à l'air la mécanique qui opère les ſons; il faut donc chercher quelqu'autre cauſe, & on peut parier qu'on ne la trouvera jamais.

6°. A quoi fut réduit Newton? il ſuppoſa, à la fin de ſon optique, « que les particules d'une ſubſtance » denſe, compacte & fixe, adhérentes par attrac- » tion, raréfiées difficilement par une extrême cha- » leur, ſe transforment en un air élaſtique ».

De telles hypothèſes, qu'il ſemblait ſe permettre pour ſe délaſſer, ne valaient pas ſes calculs & ſes expériences. Comment des ſubſtances dures ſe changent-elles en un élément? comment du fer eſt-il changé en air? Avouons notre ignorance ſur les principes des choſes.

7°. De toutes les preuves qu'on apporte en faveur de l'air, c'eſt que ſi on vous l'ôte vous mourez; mais cette preuve n'eſt autre choſe qu'une ſuppoſition de ce qui eſt en queſtion. Vous dites qu'on meurt quand on eſt privé d'air, & nous diſons qu'on meurt par la privation des vapeurs ſalutaires de la terre & des eaux. Vous calculez la peſanteur de l'air la plus forte en apparence, & nous la peſanteur des vapeurs. Vous donnez de l'élaſticité à un être que vous ne voyez pas,

& nous à des vapeurs que nous voyons diſtinctement dans la pompe à feu. Vous rafraîchiſſez vos poumons avec de l'air, & nous avec des exhalaiſons des corps qui nous environnent, &c. &c.

Permettez-nous donc de croire aux vapeurs; nous trouvons fort bon que vous ſoyez du parti de l'air, & nous ne demandons que la tolérance.

Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peſte.

J'AJOUTERAI encore une petite réflexion, c'eſt que ni l'air, s'il y en a, ni les vapeurs ne ſont le véhicule de la peſte. Nos vapeurs, nos exhalaiſons nous donnent aſſez de maladies. Le gouvernement s'occupe peu du deſſéchement des marais, il y perd plus qu'il ne penſe; cette négligence répand la mort ſur des cantons conſidérables. Mais pour la peſte proprement dite, la peſte native d'Égypte, la peſte à charbon, la peſte qui fit périr à Marſeille & dans les environs ſoixante & dix mille hommes en 1720, cette véritable peſte n'eſt jamais apportée par les vapeurs ou par ce qu'on nomme *air;* cela eſt ſi vrai qu'on l'arrête avec un ſeul foſſé : on lui trace par des lignes une limite qu'elle ne franchit jamais.

Si l'air ou les exhalaiſons la tranſmettaient, un vent du ſud-eſt l'aurait bien vîte fait voler de Marſeille à Paris. C'eſt dans les habits, dans les meubles que la peſte ſe conſerve; c'eſt de là qu'elle attaque les hommes. C'eſt dans une balle de coton qu'elle fut apportée de Seide l'ancienne Sidon à Marſeille. Le

conſeil d'État défendit aux Marſeillois de ſortir de l'enceinte qu'on leur traça, ſous peine de mort, & la peſte ne ſe communiqua point au dehors: *Non procedes ampliùs.*

Les autres maladies contagieuſes produites par les vapeurs, ſont innombrables. Vous en êtes les victimes, malheureux Welches habitans de Paris. Je parle au pauvre peuple qui loge auprès des cimetières. Les exhalaiſons des morts rempliſſent continuellement l'hôtel-dieu, & cet hôtel-dieu devenu l'hôtel de la mort infecte le bras de la rivière ſur lequel il eſt ſitué. O Welches! vous n'y faites nulle attention, & la dixième partie du petit peuple eſt ſacrifiée chaque année; & cette barbarie ſubſiſte dans la ville des janséniſtes, des financiers, des ſpectacles, des bals, des brochures & des filles de joie.

De la puiſſance des vapeurs.

Ce ſont ces vapeurs qui font les éruptions des volcans, les tremblemens de terre, qui élèvent le Monte-nuovo, qui font ſortir l'île de Santorin du fond de la mer Égée, qui nourriſſent nos plantes, & qui les détruiſent. Terres, mers, fleuves, montagnes, animaux, tout eſt percé à jour; ce globe eſt le tonneau des *Danaïdes*, à travers lequel tout entre, tout paſſe & tout ſort ſans interruption.

On nous parle d'un éther, d'un fluide ſecret, mais je n'en ai que faire; je ne l'ai vu ni manié; je n'en ai jamais ſenti, je le renvoie à la matière ſubtile de René, & à l'eſprit recteur de Paracelſe.

Mon esprit recteur est le doute, & je suis de l'avis de S. Thomas Didyme, qui voulait mettre le doigt dessus & dedans.

ALCHIMISTE.

CET *al* emphatique met l'alchimiste autant au-dessus du chimiste ordinaire que l'or qu'il compose est au-dessus des autres métaux. L'Allemagne est encore pleine de gens qui cherchent la pierre philosophale, comme on a cherché l'eau d'immortalité à la Chine, & la fontaine de Jouvence en Europe. On a connu quelques personnes en France qui se sont ruinées dans cette poursuite.

Le nombre de ceux qui ont cru aux transmutations est prodigieux; celui des fripons fut proportionné à celui des crédules. Nous avons vu à Paris le seigneur Dammi, marquis de Conventiglio, qui tira quelques centaines de louis de plusieurs grands seigneurs pour leur faire la valeur de deux ou trois écus en or.

Le meilleur tour qu'on ait jamais fait en alchimie fut celui d'un Rose-croix qui alla trouver Henri I, duc de Bouillon, de la maison de Turenne, prince souverain de Sédan, vers l'an 1620. « Vous n'avez » pas, lui dit-il, une souveraineté proportionnée à » votre grand courage; je veux vous rendre plus riche » que l'empereur. Je ne puis rester que deux jours » dans vos États; il faut que j'aille tenir à Venise la » grande assemblée des frères: gardez seulement le » secret. Envoyez chercher de la litharge chez le pre- » mier apothicaire de votre ville; jetez-y un grain seul

» de la poudre rouge que je vous donne; mettez le » tout dans un creuſet, & en moins d'un quart-» d'heure vous aurez de l'or. »

Le prince fit l'opération, la réitéra trois fois en préſence du virtuoſe. Cet homme avait fait acheter auparavant toute la litharge qui était chez les apothicaires de Sédan, & l'avait fait enſuite revendre chargée de quelques onces d'or. L'adepte en partant fit préſent de toute ſa poudre tranſmutante au duc de Bouillon.

Le prince ne douta point qu'ayant fait trois onces d'or avec trois grains, il n'en fît trois cent mille onces avec trois cent mille grains, & que par conſéquent il ne fût bientôt poſſeſſeur dans la ſemaine de trente-ſept mille cinq cents marcs, ſans compter ce qu'il ferait dans la ſuite. Il fallait trois mois au moins pour faire cette poudre. Le philoſophe était preſſé de partir; il ne lui reſtait plus rien, il avait tout donné au prince; il lui fallait de la monnaie courante pour tenir à Veniſe les états de la philoſophie hermétique. C'était un homme très-modéré dans ſes deſirs & dans ſa dépenſe; il ne demanda que vingt mille écus pour ſon voyage. Le duc de Bouillon, honteux du peu, lui en donna qurante mille. Quand il eut épuiſé toute la litharge de Sédan, il ne fit plus d'or; il ne revit plus ſon philoſophe, & en fut pour ſes quarante mille écus.

Toutes les prétendues tranſmutations alchimiques ont été faites à-peu-près de cette manière. Changer une production de la nature en une autre, eſt une opération un peu difficile, comme, par exemple, du fer en argent; car elle demande deux choſes qui

ne ſont guère en notre pouvoir, c'eſt d'anéantir le fer & de créer l'argent.

Il y a encore des philoſophes qui croient aux tranſmutations, parce qu'ils ont vu de l'eau devenir pierre. Ils n'ont pas voulu voir que l'eau s'étant évaporée, a dépoſé le ſable dont elle était chargée, & que ce ſable rapprochant ſes parties eſt devenu une petite pierre friable, qui n'eſt préciſément que le ſable qui était dans l'eau.

On doit ſe defier de l'expérience même. Nous ne pouvons en donner un exemple plus récent & plus frappant que l'aventure qui s'eſt paſſée de nos jours, & qui eſt racontée par un témoin oculaire. Voici l'extrait du compte qu'il en a rendu. « Il faut avoir » toujours devant les yeux ce proverbe eſpagnol : *De » las Coſas*, &c. (1) ».

On ne doit cependant pas rebuter tous les hommes à ſecrets, & toutes les inventions nouvelles. Il en eſt de ces virtuoſes comme des pièces de théâtre ; ſur mille il peut s'en trouver une de bonne.

ALCORAN,

OU PLUTOT LE CORAN.

SECTION PREMIÈRE

Ce livre gouverne deſpotiquement toute l'Afrique ſeptentrionale, du mont Atlas au déſert de Barca, toute l'Égypte, les côtes de l'océan éthiopien dans

(1) Voyez dans les *Singularités de la nature*, volume de *Phyſique*, comment un homme faiſoit du ſalpêtre.

l'eſpace de ſix cents lieues, la Syrie, l'Aſie mineure, tous les pays qui entourent la mer Noire & la mer Caſpïenne, excepté le royaume d'Aſtracan, tout l'empire de l'Indouſtan, toute la Perſe, une grande partie de la Tartarie, & dans notre Europe la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, la Servie, la Boſnie, toute la Grèce, l'Epire, & preſque toutes les îles juſqu'au petit détroit d'Otrante où finiſſent toutes ces immenſes poſſeſſions.

Dans cette prodigieuſe étendue de pays il n'y a pas un ſeul mahométan qui ait le bonheur de lire nos livres ſacrés ; & très-peu de littérateurs parmi nous connaiſſent le Koran. Nous nous en faiſons preſque toujours une idée ridicule, malgré les recherches de nos véritables ſavans.

Voici les premières lignes de ce livre :

« Louanges à Dieu, le ſouverain de tous les » mondes, au Dieu de miſéricorde, au ſouverain du » jour de la juſtice ; c'eſt toi que nous adorons, c'eſt » de toi ſeul que nous attendons la protection. Con- » duis-nous dans les voies droites, dans les voies de » ceux que tu as comblés de tes graces, non dans les » voies des objets de ta colère, & de ceux qui ſe » ſont égarés ».

Telle eſt l'introduction ; après quoi l'on voit trois lettres, *A, L, M*, qui, ſelon le ſavant Sale, ne s'entendent point, puiſque chaque commentateur les explique à ſa manière ; mais, ſelon la plus commune opinion, elles ſignifient *Alla, Latif, Magid*, Dieu, la grace, la gloire.

Mahomet continue, & c'eſt Dieu lui-même qui lui parle. Voici ſes propres mots :

« Ce livre n'admet point le doute, il eſt la direc- » tion des juſtes qui croient aux profondeurs de la » foi, qui obſervent les temps de la prière, qui ré- » pandent en aumônes ce que nous avons daigné » leur donner, qui ſont convaincus de la révélation » deſcendue juſqu'à toi; & envoyée aux prophètes » avant toi. Que les fidèles aient une ferme aſſurance » dans la vie à venir; qu'ils ſoient dirigés par leur » ſeigneur, & ils ſeront heureux.

» A l'égard des incrédules, il eſt égal pour eux que » tu les avertiſſes ou non; ils ne croient pas; le ſceau » de l'infidélité eſt ſur leur cœur & ſur leurs oreilles; » les ténèbres couvrent leurs yeux; la punition ter- » rible les attend.

» Quelques-uns diſent : Nous croyons en Dieu, » & au dernier jour; mais au fond ils ne ſont pas » croyans. Ils imaginent tromper l'Eternel; ils ſe » trompent eux-mêmes ſans le ſavoir; l'infirmité eſt » dans le cœur, & Dieu même augmente cette in- » firmité, &c. »

On prétend que ces paroles ont cent fois plus d'énergie en arabe. En effet l'Alcoran paſſe encore aujourd'hui pour le livre le plus élégant & le plus ſublime qui ait encore été écrit dans cette langue.

Nous avons imputé à l'Alcoran une infinité de ſottiſes qui n'y furent jamais (1).

Ce fut principalement contre les Turcs devenus

(1) Voyez l'article *Arot* & *Marot*.

mahométans que nos moines écrivirent tant de livres, lorſqu'on ne pouvait guère répondre autrement aux conquérans de Conſtantinople. Nos auteurs, qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les janiſſaires, n'eurent pas beaucoup de peine à mettre nos femmes dans leur parti: ils leur perſuadèrent que Mahomet ne les regardait pas comme des animaux intelligens; qu'elles étaient toutes eſclaves par les lois de l'Alcoran; qu'elles ne poſſédaient aucun bien dans ce monde, & que dans l'autre elles n'avaient aucune part au paradis. Tout cela eſt d'une fauſſeté évidente; & tout cela a été cru fermement.

Il ſuffiſait pourtant de lire le ſecond & le quatrième ſura (1) ou chapitre de l'Alcoran pour être détrompé; on y trouverait les lois ſuivantes; elles ſont traduites également par du Ryer qui demeura long-temps à Conſtantinople, par Maracci qui n'y alla jamais, & par Sale qui vécut vingt-cinq ans parmi les Arabes.

Réglement de Mahomet ſur les femmes.

I.

« N'ÉPOUSEZ de femmes idolâtres que quand elles » ſeront croyantes. Une ſervante muſulmane vaut » mieux que la plus grande dame idolâtre.

I I.

» CEUX qui font vœu de chaſteté ayant des femmes, » attendront quatre mois pour ſe déterminer.

» Les femmes ſe comporteront envers leurs maris » comme leurs maris envers elles.

(1) En comptant l'introduction pour un chapitre.

III.

» Vous pouvez faire un divorce deux fois avec » votre femme; mais à la troisième, si vous la ren- » voyez, c'est pour jamais : ou vous la retiendrez » avec humanité, ou vous la renverrez avec bonté. » Il ne vous est pas permis de rien retenir de ce que » vous lui avez donné.

IV.

« Les honnêtes femmes sont obéissantes & atten- » tives, même pendant l'absence de leurs maris. Si » elles sont sages, gardez - vous de leur faire la » moindre querelle; s'il en arrive une, prenez un » arbitre de votre famille & un de la sienne.

V.

» Prenez une femme, ou deux, ou trois, ou » quatre, & jamais davantage. Mais dans la crainte » de ne pouvoir agir équitablement envers plusieurs, » n'en prenez qu'une. Donnez-leur un douaire con- » venable; ayez soin d'elles, ne leur parlez jamais » qu'avec amitié.

VI.

» Il ne vous est pas permis d'hériter de vos femmes » contre leur gré, ni de les empêcher de se marier à » d'autres après le divorce, pour vous emparer de » leur douaire, à moins qu'elles n'aient été décla- » rées coupables de quelque crime.

» Si vous voulez quitter votre femme pour en » prendre une autre, quand vous lui auriez donné » la valeur d'un talent en mariage, ne prenez rien » d'elle.

VII.

» Il vous eſt permis d'épouſer des eſclaves, mais
» il eſt mieux de vous en abſtenir.

VIII.

» Une femme renvoyée eſt obligée d'allaiter ſon » enfant pendant deux ans, & le père eſt obligé pen- » dant ce temps-là de donner un entretien honnête » ſelon ſa condition Si on sèvre l'enfant avant deux » ans, il faut le conſentement du père & de la mère. » Si vous êtes obligé de le confier à une nourrice » étrangère, vous la paierez raiſonnablement. »

En voilà ſuffiſamment pour réconcilier les femmes avec Mahomet, qui ne les a pas traitées ſi durement qu'on le dit. Nous ne prétendons point le juſtifier ni ſur ſon ignorance, ni ſur ſon impoſture; mais nous ne pouvons le condamner ſur ſa doctrine d'un ſeul Dieu. Ces ſeules paroles du ſura 122, « Dieu eſt » unique, éternel; il n'engendre point, il n'eſt point » engendré; rien n'eſt ſemblable à lui »; ces paroles, dis-je, lui ont ſoumis l'Orient encore plus que ſon épée.

Au reſte cet Alcoran dont nous parlons eſt un recueil de révélations ridicules & de prédications vagues & incohérentes, mais de lois très-bonnes pour le pays où il vivait, & qui ſont toutes encore ſuivies ſans avoir jamais été affaiblies ou changées par des interprètes mahométans, ni par des décrets nouveaux.

Mahomet eut pour ennemis non-ſeulement les

poëtes de la Mecque, mais ſur-tout les docteurs. Ceux-ci ſoulevèrent contre lui les magiſtrats, qui donnèrent décret de priſe de corps contre lui, comme dûment atteint & convaincu d'avoir dit qu'il fallait adorer Dieu & non pas les étoiles. Ce fut, comme on ſait, la ſource de ſa grandeur. Quand on vit qu'on ne pouvait le perdre, & que ſes écrits prenaient faveur, on débita dans la ville qu'il n'en était pas l'auteur, ou que du moins il ſe faiſait aider dans la compoſition de ſes feuilles tantôt par un ſavant juif, tantôt par un ſavant chrétien, ſuppoſé qu'il y eût alors des ſavans.

C'eſt ainſi que parmi nous on a reproché à plus d'un prélat d'avoir fait compoſer leurs ſermons, & leurs oraiſons funèbres par des moines. Il y avait un père Hercule qui faiſait les ſermons d'un certain évêque; & quand on allait à ſes ſermons, on diſait: « Allons entendre les travaux d'Hercule. »

Mahomet répond à cette imputation dans ſon chapitre 16, à l'occaſion d'une groſſe ſottiſe qu'il avait dite en chaire, & qu'on avait vivement relevée. Voici comme il ſe tire d'affaire.

« Quand tu liras le Koran, adreſſe-toi à Dieu,
» afin qu'il te préſerve de Satan...... il n'a de pou-
» voir que ſur ceux qui l'ont pris pour maître, &
» qui donnent des compagnons à Dieu.

» Quand je ſubſtitue dans le Koran un verſet à un
» autre (& Dieu ſait la raiſon de ces changemens),
» quelques infidèles diſent: *Tu as forgé ces verſets;*
» mais ils ne ſavent pas diſtinguer le vrai d'avec
» le

» le faux : dites plutôt que l'Esprit saint m'a apporté » ces versets de la part de Dieu avec la vérité..... » d'autres disent plus malignement : Il y a un cer- » tain homme qui travaille avec lui à composer le » Koran; mais comment cet homme à qui ils attri- » buent mes ouvrages pourrait-il m'enseigner, puis- » qu'il parle une langue étrangère, & que celle » dans laquelle le Koran est écrit, est l'arabe le plus » pur » ?

Celui qu'on prétendait travailler(1) avec Mahomet, était un juif nommé Bensalen ou Bensalon. Il n'est guère vraisemblable qu'un juif eût aidé Mahomet à écrire contre les juifs; mais la chose n'est pas impossible. Nous avons dit depuis que c'était un moine qui travaillait à l'Alcoran avec Mahomet. Les uns le nommaient *Bohaira*, les autres *Sergius*. Il est plaisant que ce moine ait eu un nom latin & un nom arabe.

Quant aux belles disputes théologiques qui se sont élevées entre les musulmans, je ne m'en mêle pas, c'est au muphti à décider.

C'est une grande question si l'Alcoran est éternel ou s'il a été créé; les musulmans rigides le croient éternel.

On a imprimé à la suite de l'histoire de Calcondile *le Triomphe de la croix ;* & dans ce Triomphe il est dit que l'Alcoran est arien, sabellien, carpocratien, cerdonicien, manichéen, donatiste, origénien, macédonien, ébionite. Mahomet n'était pourtant rien

(1) Voyez l'Alcoran de Sale, page 223.

de tout cela : il était plutôt janſéniſte ; car le fond de ſa doctrine eſt le décret abſolu de la prédeſtination gratuite.

ALEXANDRE.

Il n'eſt plus permis de parler d'Alexandre que pour dire des choſes neuves, & pour détruire les fables hiſtoriques, phyſiques & morales, dont on a défiguré l'hiſtoire du ſeul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérans dans l'Aſie.

Quand on a un peu réfléchi ſur Alexandre qui, dans l'âge fougueux des plaiſirs & dans l'ivreſſe des conquêtes, a bâti plus de villes que tous les autres vainqueurs de l'Aſie n'en ont détruit ; quand on ſonge que c'eſt un jeune homme qui a changé le commerce du monde, on trouve aſſez étrange que Boileau le traite de fou, de voleur de grand chemin, & qu'il propoſe au lieutenant de police la Reinie, tantôt de le faire enfermer, & tantôt de le faire pendre :

> Heureux ſi de ſon temps, pour de bonnes raiſons,
> La Macédoine eût eu des petites-maiſons !
> . . . .
> Qu'on livre ſon pareil en France à la Reinie,
> Dans trois jours nous verrons le phénix des guerriers
> Laiſſer ſur l'échafaud ſa tête & ſes lauriers !

Cette requête, préſentée dans la cour du palais au lieutenant de police, ne devait être admiſe, ni ſelon la coutume de Paris, ni ſelon le droit des gens. Alexandre aurait *excipé* qu'ayant été élu à Corinthe capitaine général de la Grèce, & étant chargé en cette qualité

de venger la patrie de toutes les invasions des Perses, il n'avait fait que son devoir en detruisant leur empire; & qu'ayant toujours joint la magnanimité au plus grand courage, ayant respecté la femme & les filles de Darius ses prisonnières, il ne méritait en aucune façon ni d'être interdit ni d'être pendu, & qu'en tout cas il appelait de la sentence du sieur de la Reinie au tribunal du monde entier.

Rollin prétend qu'Alexandre ne prit la fameuse ville de Tyr qu'en faveur des Juifs, qui n'aimaient pas les Tyriens. Il est pourtant vraisemblable qu'Alexandre eut encore d'autres raisons, & qu'il était d'un très-sage capitaine de ne point laisser Tyr maîtresse de la mer lorsqu'il allait attaquer l'Egypte.

Alexandre aimait & respectait beaucoup Jérusalem sans doute; mais il semble qu'il ne fallait pas dire que « les Juifs donnèrent un rare exemple de fidélité, & » digne de l'unique peuple qui connût pour lors le » vrai Dieu, en refusant des vivres à Alexandre, parce » qu'ils avaient prêté serment de fidélité à Darius. » On sait assez que les Juifs s'étaient toujours révoltés contre leurs souverains dans toutes les occasions; car un juif ne devait servir sous aucun roi profane.

S'ils refusèrent imprudemment des contributions au vainqueur, ce n'était pas pour se montrer esclaves fidèles de Darius; il leur était expressément ordonné par leur loi d'avoir en horreur toutes les nations idolâtres : leurs livres ne sont remplis que d'exécrations contre elles, & de tentatives réitérées de secouer le joug. S'ils refusèrent d'abord les contributions, c'est

que les Samaritains leurs rivaux les avaient payées ſans difficultés, & qu'ils crurent que Darius, quoique vaincu, était encore aſſez puiſſant pour ſoutenir Jéruſalem contre Samarie.

Il eſt très-faux que les Juifs fuſſent alors *le ſeul peuple qui connût le vrai Dieu*, comme le dit Rollin. Les Samaritains adoraient le même Dieu, mais dans un autre temple; ils avaient le même Pentateuque que les Juifs, & même en caractères hébraïques, c'eſt-à-dire tyriens, que les Juifs avaient perdus. Le ſchiſme entre Samarie & Jéruſalem était en petit ce que le ſchiſme entre les Grecs & les Latins eſt en grand. La haine était égale des deux côtés, ayant le même fond de religion.

Alexandre, après s'être emparé de Tyr par le moyen de cette fameuſe digue qui fait encore l'admiration de tous les guerriers, alla punir Jéruſalem qui n'était pas loin de ſa route. Les Juifs, conduits par leur grand-prêtre, vinrent s'humilier devant lui, & donner de l'argent; car on n'appaiſe qu'avec de l'argent les conquérans irrités. Alexandre s'appaiſa; ils demeurèrent ſujets d'Alexandre ainſi que de ſes ſucceſſeurs. Voilà l'hiſtoire vraie & vraiſemblable.

Rollin répète un étrange conte rapporté environ quatre cents ans après l'expédition d'Alexandre par l'hiſtorien romancier, exagérateur, Flavien Joſephe, à qui l'on peut pardonner de faire valoir dans toutes les occaſions ſa malheureuſe patrie. Rollin dit donc, après Joſephe, que le grand-prêtre Jaddus s'étant proſterné devant Alexandre, ce prince ayant vu le nom de

Jéhova gravé fur une lame d'or attachée au bonnet de Jaddus, & entendant parfaitement l'hébreu, fe profterna à fon tour & adora Jaddus. Cet excès de civilité ayant étonné Parménion, Alexandre lui dit qu'il connaiffait Jaddus depuis long-temps, qu'il lui était apparu il y avait dix années, avec le même habit & le même bonnet, pendant qu'il rêvait à la conquête de l'Afie, conquête à laquelle il ne penfait point alors; que ce même Jaddus l'avait exhorté à paffer l'Hellefpont, l'avait affuré que fon Dieu marcherait à la tête des Grecs, & que ce ferait le Dieu des Juifs qui le rendrait victorieux des Perfes.

Ce conte de vieille ferait bon dans l'hiftoire des *quatre fils Aymon* & de *Robert le diable*, mais il figure mal dans celle d'Alexandre.

C'était une entreprife très-utile à la jeuneffe qu'une *hiftoire ancienne* bien rédigée; il eût été à fouhaiter qu'on ne l'eût point gâtée quelquefois par de telles abfurdités. Le conte de Jaddus ferait refpectable, il ferait hors de toute atteinte, s'il s'en trouvait au moins quelque ombre dans les livres facrés; mais comme ils n'en font pas la plus légère mention, il eft très-permis d'en faire fentir le ridicule.

On ne peut douter qu'Alexandre n'ait foumis la partie des Indes qui eft en de-çà du Gange, & qui était tributaire des Perfes. M. Holwell, qui a demeuré trente ans chez les brames de Bénarès & des pays voifins, qui avait appris non-feulement leur langue moderne, mais leur ancienne langue facrée, nous affure que leurs annales atteftent l'invafion d'Alexandre,

qu'ils appellent *Mahadukoit Kounha*, grand brigand, grand meurtrier. Ces peuples pacifiques ne pouvaient l'appeler autrement, & il eſt à croire qu'ils ne donnèrent pas d'autres ſurnoms aux rois de Perſe. Ces mêmes annales diſent qu'Alexandre entra chez eux par la province qui eſt aujourd'hui le Candahar, & il eſt probable qu'il y eut toujours quelques forteresses ſur cette frontière.

Enſuite Alexandre deſcendit le fleuve Zombodipo, que les Grecs appellent *Sind*. On ne trouve pas dans l'hiſtoire d'Alexandre un ſeul nom Indien. Les Grecs n'ont jamais appelé de leur propre nom une ſeule ville, un ſeul prince aſiatique. Ils en ont uſé de même avec les Égyptiens. Ils auraient cru déshonorer la langue grecque, s'ils l'avaient aſſujettie à une prononciation qui leur ſemblait barbare, & s'ils n'avaient pas nommé Memphis la ville de *Moph*.

M. Holwell dit que les Indiens n'ont jamais connu ni de Porus ni de Taxile; en effet ce ne ſont pas-là des noms indiens. Cependant, ſi nous en croyons nos miſſionnaires, il y a encore des ſeigneurs patanes qui prétendent deſcendre de Porus. Il ſe peut que ces miſſionnaires les aient flattés de cette origine, & que ces ſeigneurs l'aient adoptée. Il n'y a point de pays en Europe où la baſſeſſe n'ait inventé, & où la vanité n'ait reçu des généalogies plus chimériques.

Si Flavien Joſephe a raconté une fable ridicule concernant Alexandre & un pontife juif, Plutarque, qui écrivit long-temps après Joſephe, paraît ne pas avoir épargné les fables ſur ce héros. Il a renchéri encore ſur

Quinte-Curce; l'un & l'autre prétendent qu'Alexandre, en marchant vers l'Inde, voulut se faire adorer, non-seulement par les Perses, mais aussi par les Grecs. Il ne s'agit que de savoir ce qu'Alexandre, les Perses, les Grecs, Quinte-Curce, Plutarque, entendaient par *adorer*.

Ne perdons jamais de vue la grande règle de définir les termes.

Si vous entendez par *adorer*, invoquer un homme comme une divinité, lui offrir de l'encens & des sacrifices, lui élever des autels & des temples, il est clair qu'Alexandre ne demanda rien de tout cela. S'il voulait qu'étant le vainqueur & le maître des Perses, on le saluât à la persane, qu'on se prosternât devant lui dans certaines occasions, qu'on le traitât enfin comme un roi de Perse tel qu'il l'était, il n'y a rien là que de très-raisonnable & de très-commun.

Les membres des parlemens de France parlent à genoux au roi dans leurs lits-de-justice; le tiers-état parle à genoux dans les états-généraux. On sert à genoux un verre de vin au roi d'Angleterre. Plusieurs rois de l'europe sont servis à genoux à leur sacre. On ne parle qu'à genoux au grand-mogol, à l'empereur de la Chine, à l'empereur du Japon. Les colaos de la Chine, d'un ordre inférieur, fléchissent les genoux devant les colaos d'un ordre supérieur; on adore le pape, on lui baise le pied droit. Aucune de ces cérémonies n'a jamais été regardée comme une adoration dans le sens rigoureux, comme un culte de latrie.

Ainsi tout ce qu'on a dit de la prétendue adoration

qu'exigeait Alexandre, n'eſt fondé que ſur une équivoque (1).

C'eſt Octave, ſurnommé Auguſte, qui ſe fit réellement adorer, dans le ſens le plus étroit. On lui éleva des temples & des autels, il y eut des prêtres d'Auguſte. Horace lui dit poſitivement :

Jurandaſque tuum per nomen ponimus aras.

Voilà un véritable ſacrilége d'adoration; & il n'eſt point dit qu'on en murmura (2).

Les contradictions ſur le caractère d'Alexandre paraîtraient plus difficiles à concilier, ſi on ne ſavait que les hommes, & ſur-tout ceux qu'on appelle héros, ſont ſouvent très-différens d'eux-mêmes; & que la vie & la mort des meilleurs citoyens, le ſort d'une province, ont dépendu plus d'une fois de la bonne ou de la mauvaiſe digeſtion d'un ſouverain, bien ou mal conſeillé.

Mais comment concilier des faits improbables rapportés d'une manière contradictoire? Les uns diſent que Calliſthènes fut exécuté à mort, & mis en croix par ordre d'Alexandre, pour n'avoir pas voulu le reconnaître en qualité de fils de Jupiter. Mais la croix n'était point un ſupplice en uſage chez les Grecs. D'autres diſent qu'il mourut long-temps après de trop d'embonpoint. Athénée prétend qu'on le portait dans une cage de fer comme un oiſeau, & qu'il y fut mangé

(1) Voyez ABUS DES MOTS.

(2) Remarquez bien qu'Auguſte n'était point adoré d'un culte de latrie, mais de dulie. C'était un ſaint; *divus Augustus.* Les provinciaux l'adoraient comme Priape, non comme Jupiter.

de vermine. Démêlez dans tous ces récits la vérité, si vous pouvez.

Il y a des aventures que Quinte-Curce suppose être arrivées dans une ville, & Plutarque dans une autre; & ces deux villes se trouvent éloignées de cinq cents lieues. Alexandre saute tout armé & tout seul du haut d'une muraille dans une ville qu'il assiégeait; elle était auprès du Candahar selon Quinte-Curce, & près de l'embouchure de l'Indus suivant Plutarque.

Quand il est arrivé sur les côtes du Malabar, ou vers le Gange (il n'importe, il n'y a qu'environ neuf cents milles d'un endroit à l'autre), il fait saisir dix philosophes indiens, que les Grecs appelaient *gymnosophistes*, & qui étaient nus comme des singes. Il leur propose des questions dignes du *Mercure galant* de *Visé*, leur promettant bien sérieusement que celui qui aurait le plus mal répondu, serait pendu le premier, après quoi les autres suivraient en leur rang.

Cela ressemble à Nabuchodonosor, qui voulait absolument tuer ses mages, s'ils ne devinaient pas un de ses songes qu'il avait oubliés; ou bien au calife des *Mille & une nuits*, qui devait étrangler sa femme dès qu'elle aurait fini son conte. Mais c'est Plutarque qui rapporte cette sottise, il faut la respecter; il était grec.

On peut placer ce conte avec celui de l'empoisonnement d'Alexandre par Aristote; car Plutarque nous dit qu'on avait entendu dire à un certain Agnotémis, qu'il avait entendu dire au roi Antigone, qu'Aristote avait envoyé une bouteille d'eau de Nonacris, ville

d'Arcadie; que cette eau était si froide, qu'elle tuait sur-le-champ ceux qui en buvaient, qu'Antipâtre envoya cette eau dans une corne de pied de mulet; qu'elle arriva toute fraîche à Babylone; qu'Alexandre en but, & qu'il en mourut au bout de six jours d'une fièvre continue.

Il est vrai que Plutarque doute de cette anecdote. Tout ce qu'on peut recueillir de bien certain, c'est qu'Alexandre, à l'âge de vingt-quatre ans, avait conquis la Perse par trois batailles; qu'il eut autant de génie que de valeur; qu'il changea la face de l'Asie, de la Grèce, de l'Égypte, & celle du commerce du monde; & qu'enfin Boileau ne devait pas tant se moquer de lui, attendu qu'il n'y a pas d'apparence que Boileau en eût fait autant en si peu d'années (1).

ALEXANDRIE.

PLUS de vingt villes portent le nom d'Alexandrie, toutes bâties par Alexandre & par ses capitaines, qui devinrent autant de rois. Ces villes sont autant de monumens de gloire bien supérieurs aux statues que la servitude érigea depuis au pouvoir; mais la seule de ces villes qui ait attiré l'attention de tout l'hémisphère par sa grandeur & ses richesses, est celle qui devint la capitale de l'Égypte. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines. On sait assez que la moitié de cette ville a été rétablie dans un autre endroit vers la mer. La tour du phare, qui était une des merveilles du monde, n'existe plus.

(1) Voyez HISTOIRE.

La ville fut toujours très-florissante sous les Ptolémées & sous les Romains. Elle ne dégénéra point sous les Arabes : les Mammelucs & les Turcs, qui la conquirent tour à tour avec le reste de l'Égypte, ne la laissèrent point dépérir. Les Turcs mêmes lui conservèrent un reste de grandeur ; elle ne tomba que lorsque le passage du cap de Bonne-Espérance ouvrit à l'Europe le chemin de l'Inde, & changea le commerce du monde qu'Alexandre avait changé, & qui avait changé plusieurs fois avant Alexandre.

Ce qui est à remarquer dans les Alexandrins sous toutes les dominations, c'est leur industrie jointe à la légèreté ; leur amour des nouveautés avec l'application au commerce & à tous les travaux qui le font fleurir ; leur esprit contentieux & querelleur avec peu de courage ; leur superstition, leur débauche : tout cela n'a jamais changé.

La ville fut peuplée d'Égyptiens, de Grecs, & de Juifs, qui tous, de pauvres qu'ils étaient auparavant, devinrent riches par le commerce. L'opulence y introduisit les beaux arts, le goût de la littérature, & par conséquent celui de la dispute.

Les Juifs y bâtirent un temple magnifique, ainsi qu'ils en avaient un autre à Bubaste ; ils y traduisirent leurs livres en grec, qui était devenu la langue du pays. Les chrétiens y eurent de grandes écoles. Les animosités furent si vives entre les Egyptiens naturels, les Grecs, les Juifs & les chrétiens, qu'ils s'accusaient continuellement les uns & les autres auprès du gouverneur ; & ces querelles n'étaient pas son moindre

revenu. Les féditions mêmes furent fréquentes & fanglantes. Il y en eut une fous l'empire de Caligula, dans laquelle les Juifs, qui exagèrent tout, prétendent que la jaloufie de religion & de commerce leur coûta cinquante mille hommes, que les Alexandrins égorgèrent.

Le chriftianifme que les Pantène, les Origène, les Clément avaient établi, & qu'ils avaient fait admirer par leurs mœurs, y dégénéra au point qu'il ne fut plus qu'un efprit de parti. Les chrétiens prirent les mœurs des Égyptiens. L'avidité du gain l'emporta fur la religion; & tous les habitans, divifés entre eux, n'étaient d'accord que dans l'amour de l'argent.

C'eft le fujet de cette fameufe lettre de l'empereur Adrien au conful Servianus, rapportée par Vofpicus (1).

« J'ai vu cette Égypte que vous me vantiez tant, » mon cher Servien; je la fais toute entière par cœur. » Cette nation eft légère, incertaine, elle vole au changement. Les adorateurs de Sérapis fe font chrétiens; » ceux qui font à la tête de la religion du Chrift, fe » font dévots à Sérapis. Il n'y a point d'archirabbin » juif, point de famaritain, point de prêtre chrétien » qui ne foit aftrologue, ou devin, ou baigneur (c'eft-» à-dire entremetteur). Quand le patriarche grec (2)

(1) Tome II, page 406.

(2) On traduit ici *patriarcha*, terme grec, par ces mots *patriarche grec*, parce qu'il ne peut convenir qu'à l'hiérophante des principaux myftères grecs. Les chrétiens ne commencèrent à connaître le mot de *patriarche* qu'au cinquième fiècle. Les Romains, les Egyptiens, les Juifs ne connaiffaient point ce titre.

» vient en Égypte, les uns s'empressenr auprès de lui
» pour lui faire adorer Sérapis, les autres le Christ.
» Ils sont tous très-séditieux, très-vains, très-
» querelleurs. La ville est commerçante, opulente,
» peuplée; personne n'y est oisif; les uns y soufflent
» le verre; les autres fabriquent le papier. Ils semblent
» être de tout métier, & en sont en effet. La goutte
» aux pieds & aux mains même ne les peut réduire
» à l'oisiveté. Les aveugles y travaillent; l'argent est
» un dieu que les chrétiens, les juifs, & tous les
» hommes servent également ».

Voici le texte latin de cette lettre.

FLAVII VOPISCI SYRACUSII SATURNINUS.

Tomi secundi, pag. 406.

ADRIANI EPISTOLA, EX LIBRIS PHLEGONTIS LIBERTI EJUS PRODITA.

Adrianus Augustus Serviano Cos. V°.

Ægyptum, quam mihi laudabas, Serviane cariſsime, totam didici, levem, pendulam, & ad omnia famæ monumenta volitantem. Illi qui Serapin colunt christiani sunt, & devoti sunt Serapi qui se Christi episcopos dicunt. Nemo illic archisynagogus Judæorum, nemo samarites, nemo christianorum presbyter, non mathematicus, non aruspex, non alyptes. Ipse ille patriarcha, quum Ægyptum venerit, ab aliis Serapidem adorare, ab aliis cogitur Christum. Genus hominis seditiosissimum, vanissimum, injuriosissimum. Civitas opulenta, dives, fecunda, in quâ nemo vivat

otiosus. Alii vitrum conflant; ab aliis charta conficitur; omnes certè lymphiones cujuscumque artis & videntur & habentur. Podagrosi quod agant habent; cæci quod agant habent, cæci quod faciant; ne chiragri quidem apud eos otiosi vivunt. Unus illis deus est, hunc christiani, hunc Judæi, hunc omnes venerantur & gentes.

Cette lettre d'un empereur aussi connu par son esprit que par sa valeur, fait voir en effet que les chrétiens, ainsi que les autres, s'étaient corrompus dans cette ville du luxe & de la dispute: mais les mœurs des premiers chrétiens n'avaient pas dégénéré par-tout; & quoiqu'ils eussent le malheur d'être dès long-temps partagés en différentes sectes, qui se détestaient & s'accusaient mutuellement, les plus violens ennemis du christianisme étaient forcés d'avouer qu'on trouvait dans son sein les ames les plus pures & les plus grandes: il en est même encore aujourd'hui dans des villes plus effrénées & plus folles qu'Alexandrie.

ALGER.

La philosophie est le principal objet de ce dictionnaire. Ce n'est pas en géographes que nous parlerons d'Alger, mais pour faire remarquer que le premier dessein de Louis XIV, lorsqu'il prit les rênes de l'État, fut de délivrer l'Europe chrétienne des courses continuelles des corsaires de Barbarie (1). Ce projet annonçait une grande ame. Il voulait aller à la gloire

(1) Voyez l'expédition de Gigeri par Pélisson.

par toutes les routes. On peut même s'étonner qu'avec l'esprit d'ordre qu'il mit dans sa cour, dans les finances, & dans les affaires, il eût je ne sais quel goût d'ancienne chevalerie, qui le portait à des actions généreuses & éclatantes, qui tenaient même un peu du romanesque. Il est très-certain que Louis XIV tenait de sa mère beaucoup de cette galanterie espagnole noble & délicate, & beaucoup de cette grandeur, de cette passion pour la gloire, de cette fierté qu'on voit dans les anciens romans. Il parlait de se battre avec l'empereur Léopold comme les chevaliers qui cherchaient les aventures. Sa pyramide érigée à Rome, la préséance qu'il se fit céder, l'idée d'avoir un port auprès d'Alger pour brider ses pirateries, étaient encore de ce genre. Il y était encore excité par le pape Alexandre VII; & le cardinal Mazarin avant sa mort lui avait inspiré ce dessein. Il avait même long-temps balancé s'il irait à cette expédition en personne, à l'exemple de Charles-Quint; mais il n'avait pas assez de vaisseaux pour exécuter une si grande entreprise, soit par lui-même, soit par ses généraux. Elle fut infructueuse & devait l'être. Du moins elle aguerrit sa marine, & fit attendre de lui quelques-unes de ces actions nobles & héroïques auxquelles la politique ordinaire n'était point accoutumée, telles que les secours désintéressés donnés aux Vénitiens assiégés dans Candie, & aux Allemands pressés par les armes ottomanes à Saint-Gothard.

Les détails de cette expédition d'Afrique se perdent dans la foule des guerres heureuses ou malheureuses faites avec politique ou avec imprudence, avec équité

ou avec injuſtice. Rapportons ſeulement cette lettre écrite il y a quelques années à l'occaſion des pirateries d'Alger.

» Il eſt triſte, monſieur, qu'on n'ait point écouté » les propoſitions de l'ordre de Malte, qui offrait, » moyennant un ſubſide médiocre de chaque État » chrétien, de délivrer les mers des pirates d'Alger, » de Maroc & de Tunis. Les chevaliers de Malte » ſeraient alors véritablement les défenſeurs de la » chrétienté. Les Algériens n'ont actuellement que » deux vaiſſeaux de cinquante canons, & cinq d'en- » viron quarante, quatre de trente; le reſte ne doit » pas être compté.

» Il eſt honteux qu'on voie tous les jours leurs pe- » tites barques enlever nos vaiſſeaux marchands dans » toute la Méditerranée. Ils croiſent même juſqu'aux » Canaries, & juſqu'aux Açores.

» Leurs milices compoſées d'un ramas de nations, » anciens Mauritaniens, anciens Numides, Arabes, » Turcs, nègres même, s'embarquent preſque ſans » équipage ſur des chebecs de dix-huit à vingt pièces » de canon : ils infeſtent toutes nos mers comme des » vautours qui attendent une proie. S'ils voient un » vaiſſeau de guerre, ils s'enfuient; s'ils voient un » vaiſſeau marchand, ils s'en emparent; nos amis, nos » parens, hommes & femmes, deviennent eſclaves, » & il faut aller ſupplier humblement les barbares » de daigner recevoir notre argent pour nous rendre » leurs captifs.

» Quelques États chrétiens ont eu la honteuſe » prudence

» prudence de traiter avec eux, & de leur fournir
» des armes avec lesquelles ils nous dépouillent. On
» négocie avec eux en marchands, & ils négocient
» en guerriers.

» Rien ne ferait plus aisé que de réprimer leurs
» brigandages; on ne le fait pas. Mais que de choses
» seraient utiles & aisées qui sont négligées absolu-
» ment! La nécessité de réduire ces pirates est recon-
» nue dans les conseils de tous les princes, & personne
» ne l'entreprend. Quand les ministres de plusieurs
» cours en parlent par hasard ensemble, c'est le con-
» seil tenu contre les chats.

» Les religieux de la rédemption des captifs sont
» la plus belle institution monastique; mais elle est
» bien honteuse pour nous. Les royaumes de Fez,
» Alger, Tunis, n'ont point de *marabous de la ré-
» demption des captifs*. C'est qu'ils nous prennent
» beaucoup de chrétiens, & nous ne leur prenons
» guère de musulmans.

» Ils sont cependant plus attachés à leur religion
» que nous à la nôtre; car jamais aucun turc, aucun
» arabe ne se fait chrétien; & ils ont chez eux mille
» renégats qui même les servent dans leurs expédi-
» tions. Un italien, nommé Pelegini, était en 1712
» général des galères d'Alger. Le miramolin, le bey,
» le dey ont des chrétiennes dans leurs férails; & nous
» n'avons eu que deux filles turques qui aient eu des
» amans à Paris.

» La milice d'Alger ne consiste qu'en douze mille
» hommes de troupes réglées; mais tout le reste est

» ſoldat, & c'eſt ce qui rend la conquête de ce pays » ſi difficile. Cependant les Vandales les ſubjuguèrent » aiſément, & nous n'oſons les attaquer! &c. »

ALMANACH.

Il eſt peu important de ſavoir ſi *almanach* vient des anciens Saxons qui ne ſavaient pas lire, ou des Arabes qui étaient en effet aſtronomes, & qui connaiſſaient un peu le cours des aſtres, tandis que les peuples d'Occident étaient plongés dans une ignorance égale à leur barbarie. Je me borne ici à une petite obſervation.

Qu'un philoſophe indien embarqué à Méliapour vienne à Bayonne; je ſuppoſe que ce philoſophe a du bon ſens, ce qui eſt rare, dit-on, chez les ſavans de l'Inde; je ſuppoſe qu'il eſt défait des préjugés de l'école, ce qui était rare par-tout, il y a quelques années, & qu'il ne croit point aux influences des aſtres; je ſuppoſe qu'il rencontre un ſot dans nos climats, ce qui ne ſerait pas ſi rare.

Notre ſot, pour le mettre au fait de nos arts & de nos ſciences, lui fait préſent d'un almanach de Liége, compoſé par Matthieu Lansberg, & du meſſager boiteux d'Antoine Souci, aſtrologue & hiſtorien, imprimé tous les ans à Bâle, & dont il ſe débite vingt mille exemplaires en huit jours. Vous y voyez une belle figure d'homme entourée des ſignes du zodiaque, avec des indications certaines, qui vous démontrent que la balance préſide aux feſſes, le bélier à la tête, les poiſſons aux pieds, ainſi du reſte.

Chaque jour de la lune vous enseigne quand il faut prendre du baume de vie du sieur le Lièvre, ou des pilules du sieur Keiser, ou vous pendre au col un sachet de l'apothicaire Arnoud, vous faire saigner, vous faire couper les ongles, sevrer vos enfans, planter, semer, aller en voyage, ou chausser des souliers neufs. L'indien, en écoutant ces leçons, fera bien de dire à son conducteur qu'il ne prendra pas de ses almanachs.

Pour peu que l'imbécille qui dirige notre indien, lui fasse voir quelques-unes de nos cérémonies réprouvées de tous les sages, & tolérées en faveur de la populace par mépris pour elle, le voyageur qui verra ces momeries, suivies d'une danse de tambourin, ne manquera pas d'avoir pitié de nous: il nous prendra pour des fous qui sont assez plaisans, & qui ne sont pas absolument cruels. Il mandera au président du grand collége de Bénarès, que nous n'avons pas le sens commun; mais que si sa paternité veut envoyer chez nous des personnes éclairées & discrètes, on pourra faire quelque chose de nous moyennant la grace de Dieu.

C'est ainsi précisément que nos premiers missionnaires, & sur-tout S. François-Xavier, en usèrent avec les peuples de la presqu'île de l'Inde. Ils se trompèrent encore plus lourdement sur les usages des Indiens, sur leurs sciences, leurs opinions, leurs mœurs & leur culte. C'est une chose très-curieuse de lire les relations qu'ils écrivirent. Toute statue est pour eux le diable, toute assemblée est un sabbat, toute

figure ſymbolique eſt un taliſman, tout brachmane eſt un ſorcier ; & là-deſſus ils font des lamentations qui ne finiſſent point. Ils eſpèrent que « la moiſſon » ſera abondante ». Ils ajoutent, par une métaphore peu congrue, « qu'ils travailleront efficacement à la » vigne du ſeigneur », dans un pays où l'on n'a jamais connu le vin. C'eſt ainſi à-peu-près que chaque nation a jugé non-ſeulement des peuples éloignés, mais de ſes voiſins.

Les Chinois paſſent pour les plus anciens faiſeurs d'almanachs. Le plus beau droit de l'empereur de la Chine eſt d'envoyer ſon calendrier à ſes vaſſaux & à ſes voiſins. S'ils ne l'acceptaient pas, ce ſerait une bravade pour laquelle on ne manquerait pas de leur faire la guerre, comme on la faiſait en Europe aux ſeigneurs qui refuſaient l'hommage.

Si nous n'avons que douze conſtellations, les Chinois en ont vingt-huit, & leurs noms n'ont pas le moindre rapport aux nôtres ; preuve évidente qu'ils n'ont rien pris du zodiaque chaldéen que nous avons adopté : mais s'ils ont une aſtronomie toute entière depuis plus de quatre mille ans, ils reſſemblent à Matthieu Lansberg & à Antoine Souci, par les belles prédictions, & par les ſecrets pour la ſanté, dont ils farciſſent leur almanach impérial. Ils diviſent le jour en dix mille minutes, & ſavent à point nommé quelle minute eſt favorable ou funeſte. Lorſque l'empereur Cam-hi voulut charger les miſſionnaires jéſuites de faire l'almanach, ils s'en excusèrent d'abord, dit-on, ſur les ſuperſtitions extravagantes dont il faut le

remplir (1). « Je crois beaucoup moins que vous aux » superstitions, leur dit l'empereur; faites-moi seulement un bon calendrier, & laissez mes savans y » mettre toutes leurs fadaises ».

L'ingénieux auteur de la Pluralité des mondes se moque des Chinois, qui voient, dit-il, des mille étoiles tomber à la fois dans la mer. Il est très-vraisemblable que l'empereur Cam-hi s'en moquait tout autant que Fontenelle. Quelque *messager boiteux* de la Chine s'était égayé apparemment à parler de ces feux follets comme le peuple, & à les prendre pour des étoiles. Chaque pays a ses sottises. Toute l'antiquité a fait coucher le soleil dans la mer; nous y avons envoyé les étoiles fort long-temps. Nous avons cru que les nuées touchaient au firmament, que le firmament était fort dur, & qu'il portait un réservoir d'eau. Il n'y a pas bien long-temps qu'on sait dans les villes que le fil de la vierge, qu'on trouve souvent dans la campagne, est un fil de toile d'araignée. Ne nous moquons de personne. Songeons que les Chinois avaient des astrolabes & des sphères avant que nous sussions lire; & que s'ils n'ont pas poussé fort loin leur astronomie, c'est par le même respect pour les anciens que nous avons eu pour Aristote.

Il est consolant de savoir que le peuple romain, *populus latè rex*, fut en ce point fort au-dessous de Matthieu Lansberg, & du messager boiteux, & des astrologues de la Chine, jusqu'au temps où Jules-César réforma l'année romaine que nous tenons de

(1) Voyez du Halde & Parennin.

lui, & que nous appelons encore de ſon nom *Kalendrier Julien*, quoique nous n'ayons pas de kalendes, & quoiqu'il ait été obligé de le réformer lui-même.

Les premiers Romains avaient d'abord une année de dix mois, faiſant trois cent quatre jours; cela n'était ni ſolaire, ni lunaire; cela n'était que barbare. On fit enſuite l'année romaine de trois cent cinquante-cinq jours, autre mécompte que l'on corrigea ſi mal, que du temps de Céſar les fêtes d'été ſe célébraient en hiver. Les généraux romains triomphaient toujours; mais ils ne ſavaient pas quel jour ils triomphaient.

Céſar réforma tout; il ſembla gouverner le ciel & la terre.

Je ne ſais par quelle condeſcendance pour les coutumes romaines il commença l'année au temps où elle ne commence point, huit jours après le ſolſtice d'hiver. Toutes les nations de l'empire romain ſe ſoumirent à cette innovation. Les Egyptiens, qui étaient en poſſeſſion de donner la loi en fait d'almanachs, la reçurent; mais tous ces différens peuples ne changèrent rien à la diſtribution de leurs fêtes. Les Juifs, comme les autres, célébrèrent leurs nouvelles lunes, leur *phaſé* ou *paſcha*, le quatorzième jour de la lune de mars, qu'on appelle la *lune rouſſe*; & cette époque arrivait ſouvent en avril; leur pentecôte cinquante jours après le *phaſé*; la fête des cornets ou trompettes le premier jour de juillet, celle des tabernacles au quinze du même mois, & celle du grand ſabbat ſept jours après.

Les premiers chrétiens ſuivirent le comput de

l'empire; ils comptèrent par kalendes, nones, & ides avec leurs maîtres; ils reçurent l'année bissextile que nous avons encore, qu'il a fallu corriger dans le seizième siècle de notre ère vulgaire, & qu'il faudra corriger un jour; mais ils se conformèrent aux Juifs pour la célébration de leurs grandes fêtes.

Ils déterminèrent d'abord leur pâque au quatorze de la lune rousse, jusqu'au temps où le concile de Nicée la fixa au dimanche qui suivait. Ceux qui la célébraient le quatorze furent déclarés hérétiques, & les deux partis se trompèrent dans leur calcul.

Les fêtes de la Sainte Vierge furent substituées, autant qu'on le put, aux nouvelles lunes ou néoménies; l'auteur du Calendrier romain dit (1), que la raison en est prise du verset des Cantiques *pulchra ut luna*, belle comme la lune. Mais par cette raison ses fêtes devaient arriver le dimanche; car il y a dans le même verset *electa ut sol*, choisie comme le soleil.

Les chrétiens gardèrent aussi la pentecôte. Elle fut fixée comme celle des Juifs, précisément cinquante jours après pâques. Le même auteur prétend que les fêtes de patrons remplacèrent celle des tabernacles.

Il ajoute que la S.-Jean n'a été portée au 24 de juin que parce que les jours commencent alors à diminuer, & que S. Jean avait dit, en parlant de Jésus-Christ, il faut qu'il croisse & que je diminue: *Oportet illum crescere, me autem minui.*

Ce qui est très singulier, & ce qui a été remarqué ailleurs; c'est cette ancienne cérémonie d'allumer un

(1) Voyez *Calendrier romain.*

grand feu le jour de la Saint-Jean, qui eſt le temps le plus chaud de l'année. On a prétendu que c'était une très-vieille coutume pour faire ſouvenir de l'ancien embraſement de la terre, qui en attendait un ſecond.

Le même auteur du calendrier aſſure que la fête de l'aſſomption eſt placée au 15 du mois d'auguſte nommé par nous *août*, parce que le ſoleil eſt alors dans le ſigne de la Vierge.

Il certifie auſſi que S. Mathias n'eſt fêté au mois de févier que parce qu'il fut intercalé parmi les douze apôtres, comme on intercale un jour en février dans les années biſſextiles.

Il y aurait peut-être dans ces imaginations aſtronomiques, de quoi faire rire l'indien dont nous venons de parler; cependant l'auteur était le maître de mathématiques du dauphin fils de Louis XIV, & d'ailleurs un ingénieur & un officier très-eſtimable.

Le pis de nos calendriers eſt de placer toujours les équinoxes & les ſolſtices où ils ne ſont point; de dire, le ſoleil entre dans le bélier, quand il n'y entre point; de ſuivre l'ancienne routine erronée.

Un almanach de l'année paſſée nous trompe l'année préſente, & tous nos calendriers ſont les almanachs des ſiècles paſſés.

Pourquoi dire que le ſoleil eſt dans le bélier quand il eſt dans les poiſſons? Pourquoi ne pas faire au moins comme on fait dans les ſphères céleſtes, où l'on diſtingue les ſignes véritables des anciens ſignes devenus faux?

Il eût été très-convenable, non-ſeulement de

commencer l'année au point précis du solstice d'hiver ou de l'équinoxe du printemps, mais encore de mettre tous les signes à leur véritable place. Car étant démontré que le soleil répond à la constellation des poissons quand on le dit dans le bélier, & qu'il sera ensuite dans le verseau, & successivement dans toutes les constellations suivantes au temps de l'équinoxe du printemps, il faudrait faire dès-à-présent ce qu'on sera obligé de faire un jour, lorsque l'erreur devenue plus grande sera plus ridicule. Il en est ainsi de cent erreurs sensibles. Nos enfans les corrigeront, dit-on; mais vos pères en disaient autant de vous. Pourquoi donc ne vous corrigez-vous pas? Voyez dans la grande Encyclopédie, *Année*, *Kalendrier*, *Précession des équinoxes*, & tous les articles concernant ces calculs. Ils sont de main de maître.

ALOUETTE.

Ce mot peut être de quelque utilité dans la connaissance des étymologies, & faire voir que les peuples les plus barbares peuvent fournir des expressions aux peuples les plus polis, quand ces nations sont voisines.

Alouette, anciennement *alou* (1), était un terme gaulois, dont les Latins firent *alauda*. Suétone & Pline en conviennent. César composa une légion de Gaulois, à laquelle il donna le nom d'alouette : *Vocabulo quoque gallico alauda appellabatur.* Elle le servit très-bien dans les guerres civiles ; & César, pour

(1) Voyez le Dictionnaire de Ménage, au mot *Alauda*.

récompenſe, donna le droit de citoyen romain à chaque légionnaire.

On peut ſeulement demander comment les Romains appelaient une *alouette* avant de lui avoir donné un nom gaulois; ils l'appelaient *galerita*. Une légion de Céſar fit bientôt oublier ce nom.

De telles étymologies, ainſi avérées, doivent être admiſes: mais quand un profeſſeur arabe veut abſolument que *aloyau* vienne de l'arabe, il eſt difficile de le croire. C'eſt une maladie chez pluſieurs étymologiſtes, de vouloir perſuader que la plupart des mots gaulois ſont pris de l'hébreu; il n'y a guère d'apparence que les voiſins de la Loire & de la Seine voyageaſſent beaucoup, dans les anciens temps, chez les habitans de Sichem & de Galgala, qui n'aimaient pas les étrangers; ni que les Juifs ſe fuſſent habitués dans l'Auvergne & dans le Limouſin, à moins qu'on ne prétende que les dix tribus diſperſées & perdues ne ſoient venues nous enſeigner leur langue.

Quelle énorme perte de temps, & quel excès de ridicule, de trouver l'origine de nos termes les plus communs & les plus néceſſaires, dans le phénicien & le chaldéen! Un homme s'imagine que notre mot *dome* vient du ſamaritain *doma*, qui ſignifie, dit-on, *meilleur*. Un autre rêveur aſſure que le mot *badin* eſt pris d'un terme hébreu qui ſignifie *aſtrologue*; & le dictionnaire de Trévoux ne manque pas de faire honneur de cette découverte à ſon auteur.

N'eſt-il pas plaiſant de prétendre que le mot *habitation* vient du mot *beth* hébreu? que *kir* en bas-

breton ſignifiait autrefois *ville?* que le même *kir* en hébreu voulait dire un *mur*; & que par conſéquent les Hébreux ont donné le nom de *ville* aux premiers hameaux des Bas-Bretons? Ce ſerait un plaiſir de voir les érymologiſtes aller fouiller dans les ruines de la tour de Babel, pour y trouver l'ancien langage celtique, gaulois & toſcan, ſi la perte d'un temps conſumé ſi miſérablement n'inſpirait pas la pitié.

AMAZONES.

On a vu ſouvent des femmes vigoureuſes & hardies combattre comme les hommes; l'hiſtoire en fait mention; car ſans compter une Sémiramis, une Tomiris, une Penthéziléе, qui ſont peut-être fabuleuſes, il eſt certain qu'il y avait beaucoup de femmes dans les armées des premiers califes.

C'était ſur-tout dans la tribu des Homérites une eſpèce de loi dictée par l'amour & par le courage, que les épouſes ſecouruſſent & vengeaſſent leurs maris, & les mères leurs enfans dans les batailles.

Lorſque le célèbre capitaine Dérar combattait en Syrie contre les généraux de l'empereur Héraclius, du temps du calife Abubéker, ſucceſſeur de Mahomet, Pierre qui commandait dans Damas avait pris dans ſes courſes pluſieurs muſulmanes avec quelque butin, il les conduiſait à Damas; parmi ces captives était la ſœur de Dérar lui même. L'hiſtoire arabe d'Alvakedi, traduite par Okley, dit qu'elle était parfaitement belle & que Pierre en devint épris; il la ménageait dans la route, & épargnait de trop longues traites à

ſes priſonnières. Elles campaient dans une vaſte plaine ſous des tentes gardées par des troupes un peu éloignées. Caulah (c'était le nom de cette ſœur de Dérar) propoſe à une de ſes compagnes nommée Oſerra de ſe ſouſtraire à la captivité; elle lui perſuade de mourir plutôt que d'être les victimes de la lubricité des chrétiens; le même enthouſiaſme muſulman ſaiſit toutes ces femmes; elles s'arment des piquets ferrés de leurs tentes, de leurs couteaux, eſpèces de poignards qu'elles portent à la ceinture, & forment un cercle, comme les vaches ſe ſerrent en rond les unes contre les autres, & préſentent leurs cornes aux loups qui les attaquent. Pierre ne fit d'abord qu'en rire; il avance vers ces femmes; il eſt reçu à grands coups de bâtons ferrés; il balance long-temps à uſer de la force; enfin il s'y réſout, & les ſabres étaient déjà tirés, lorſque Dérar arrive, met les Grecs en fuite, délivre ſa ſœur & toutes les captives.

Rien ne reſſemble plus à ces temps qu'on nomme *héroïques*, chantés par Homère; ce ſont les mêmes combats ſinguliers à la tête des armées, les combattans ſe parlent ſouvent aſſez long-temps avant que d'en venir aux mains, & c'eſt ce qui juſtifie Homère ſans doute.

Thomas, gouverneur de Syrie, gendre d'Héraclius, attaque Sergiabil dans une ſortie de Damas; il fait d'abord une prière à Jéſus-Chriſt: « Injuſte agreſſeur, » dit-il enſuite à Sergiabil, tu ne réſiſteras pas à Jéſus » mon Dieu, qui combattra pour les vengeurs de ſa » religion. »

« Tu profères un mensonge impie, lui répond » Sergiabil; Jésus n'est pas plus grand devant Dieu » qu'Adam : Dieu l'a tiré de la poussière : il lui a donné » la vie comme à un autre homme : & après l'avoir laissé » quelque temps sur la terre, il l'a enlevé au ciel (1). »

Après de tels discours, le combat commence; Thomas tire une flèche qui va blesser le jeune Aban, fils de Saïb, à côté du vaillant Sergiabil; Aban tombe & expire; la nouvelle en vole à sa jeune épouse qui n'était unie à lui que depuis quelques jours. Elle ne pleure point, elle ne jette point de cris; mais elle court sur le champ de bataille, le carquois sur l'épaule & deux flèches dans les mains; de la première qu'elle tire, elle jette par terre le porte-étendard des chrétiens; les Arabes s'en saisissent en criant *allah achar;* de la seconde elle perce un œil de Thomas, qui se retire tout sanglant dans la ville.

L'histoire arabe est pleine de ces exemples; mais elle ne dit point que ces femmes guerrières se brûlassent le teton droit pour mieux tirer de l'arc, encore moins qu'elles vécussent sans hommes; au contraire, elles s'exposaient dans les combats pour leurs maris ou pour leurs amans, & de cela même on doit conclure que loin de faire des reproches à l'Arioste & au Tasse d'avoir introduit tant d'amantes guerrières dans leurs poèmes, on doit les louer d'avoir peint des mœurs vraies & intéressantes.

(1) C'est la croyance des mahométans. La doctrine des chrétiens basilidiens avait depuis long-temps cours en Arabie. Les basilidiens disaient que Jésus-Christ n'avait pas été crucifié.

Il y eut, en effet, du temps de la folie des croisades, des femmes chrétiennes qui partagèrent avec leurs maris les fatigues & les dangers : cet enthousiasme fut porté au point que les Génoises entreprirent de se croiser, & d'aller former en Palestine des bataillons de juppes & de cornettes, elles en firent un vœu dont elles furent relevées par un pape plus sage qu'elles.

Marguerite d'Anjou, femme de l'infortuné Henri VI roi d'Angleterre, donna dans une guerre plus juste des marques d'une valeur héroïque; elle combattit elle-même dans dix batailles pour délivrer son mari. L'histoire n'a point d'exemple avéré d'un courage plus grand & plus constant dans une femme.

Elle avait été précédée par la célèbre comtesse de Montfort en Bretagne. « Cette princesse, dit d'Argentrée, était vertueuse outre tout le naturel de son » sexe, vaillante de sa personne autant que nul » homme; elle montait à cheval, elle le maniait mieux » que nul écuyer; elle combattait à la main; elle » courait, donnait parmi une troupe d'hommes » d'armes comme le plus vaillant capitaine; elle » combattait par mer & par terre tout de même » assurance, &c. »

On la voyait parcourir, l'épée à la main, ses Etats envahis par son compétiteur Charles de Blois. Non-seulement elle soutint deux assauts sur la brèche d'Hennebon, armée de pied en cap, mais elle fondit sur le camp des ennemis suivie de cinq cents hommes, y mit le feu, & le réduisit en cendres.

Les exploits de Jeanne-d'Arc, si connue sous le

nom de la Pucelle d'Orléans, sont moins étonnans que ceux de Marguerite d'Anjou & de la comtesse de Montfort. Ces deux princesses ayant été élevées dans la mollesse des cours & Jeanne-d'Arc dans le rude exercice des travaux de la campagne, il était plus singulier & plus beau de quitter sa cour que sa chaumière pour les combats.

L'héroïne qui défendit Beauvais est peut-être supérieure à celle qui fit lever le siége d'Orléans; elle combattit tout aussi bien, & ne se vanta ni d'être pucelle ni d'être inspirée. Ce fut en 1472, quand l'armée bourguignonne assiégeait Beauvais, que Jeanne Hachette, à la tête de plusieurs femmes, soutint longtemps un assaut, arracha l'étendard qu'un officier des ennemis allait arborer sur la brèche, jeta le porte-étendard dans le fossé, & donna le temps aux troupes du roi d'arriver pour secourir la ville. Ses descendans ont été exemptés de la taille; faible & honteuse récompense. Les femmes & les filles de Beauvais sont plus flattées d'avoir le pas sur les hommes à la procession le jour de l'anniversaire. Toute marque publique d'honneur encourage le mérite, & l'exemption de la taille n'est qu'une preuve qu'on doit être assujetti à cette servitude par le malheur de sa naissance.

Mademoiselle de la Charse, de la maison de la Tour du Pin-Gouvernet, se mit en 1693 à la tête des communes en Dauphiné, & repoussa les Barbets qui faisaient une irruption. Le roi lui donna une pension comme à un brave officier. L'ordre militaire de Saint-Louis n'était pas encore institué.

Il n'eſt preſque point de nation qui ne ſe glorifie d'avoir de pareilles héroïnes; le nombre n'en eſt pas grand; la nature ſemble avoir donné aux femmes une autre deſtination. On a vu, mais rarement, des femmes s'enrôler parmi les ſoldats. En un mot, chaque peuple a eu des guerrières: mais le royaume des Amazones ſur les bords du Thermodon n'eſt qu'une fiction poétique, comme preſque tout ce que l'antiquité raconte.

AME.

SECTION PREMIÈRE.

C'EST un terme vague, indéterminé, qui exprime un principe inconnu d'effets connus que nous ſentons en nous. Ce mot *ame* répond à l'*anima* des Latins au πνεῦμα des Grecs, au terme dont ſe ſont ſervies toutes les nations pour exprimer ce qu'elles n'entendaient pas mieux que nous.

Dans le ſens propre & littéral du latin & des langues qui en ſont dérivées, il ſignifie *ce qui anime.* Ainſi on a dit, l'ame des hommes, des animaux, quelquefois des plantes, pour ſignifier leur principe de végétation & de vie. On n'a jamais eu, en prononçant ce mot, qu'une idée confuſe, comme lorſqu'il eſt dit dans la Geneſe; « Dieu ſouffla au viſage de l'homme un » ſouffle de vie, & il devint ame vivante; & l'ame des » animaux eſt dans le ſang, & ne tuez point mon » ame, &c. »

Ainſi l'ame était priſe en général pour l'origine & la cauſe de la vie, pour la vie même. C'eſt pourquoi toutes

toutes les nations connues imaginèrent long-temps que tout mourait avec le corps. Si on peut démêler quelque chose dans le chaos des histoires anciennes, il semble qu'au moins les Egyptiens furent les premiers qui distinguèrent l'intelligence & l'ame; & les Grecs apprirent d'eux à distinguer aussi leurs *noüs* & leur *pneuma*. Les Latins, à leur exemple, distinguèrent *animus* & *anima*; & nous enfin, nous avons aussi eu notre *ame* & notre *entendement*. Mais ce qui est le principe de notre vie, ce qui est le principe de nos pensées, sont-ce deux choses différentes? est-ce le même être? Ce qui nous fait digérer & ce qui nous donne des sensations & de la mémoire, ressemble-t-il à ce qui est dans les animaux la cause de la digestion & la cause de leurs sensations & de leur mémoire?

Voilà l'éternel objet des disputes des hommes: je dis l'éternel objet; car n'ayant point de notion primitive dont nous puissions descendre dans cet examen, nous ne pouvons que rester à jamais dans un labyrinthe de doutes & de faibles conjectures.

Nous n'avons pas le moindre degré où nous puissions poser le pied pour arriver à la plus légère connaissance de ce qui nous fait vivre & de ce qui nous fait penser. Comment en aurions-nous? il faudrait avoir vu la vie & la pensée entrer dans un corps. Un père sait-il comment il a produit son fils? une mère sait-elle comment elle l'a conçu? Quelqu'un a-t-il jamais pu deviner comment il agit, comment il veille & comment il dort? Quelqu'un sait-il comment ses membres obéissent à sa volonté? a-t-il découvert par

quel art des idées se tracent dans son cerveau & en sortent à son commandement ? Faibles automates mus par la main invisible qui nous dirige sur cette scène du monde, qui de nous a pu appercevoir le fil qui nous conduit ?

Nous osons mettre en question si l'ame intelligente est *esprit* ou *matière* ; si elle est créée avant nous ; si elle sort du néant dans notre naissance ; si après nous avoir animés un jour sur la terre, elle vit après nous dans l'éternité. Ces questions paraissent sublimes : que sont-elles ? des questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles : Qu'est-ce que la lumière ?

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset. Mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame ? Elle est *esprit*, dit l'un. Mais qu'est-ce qu'esprit ? personne assurément n'en sait rien ; c'est un mot si vide de sens, qu'on est obligé de dire ce que l'esprit n'est pas, ne pouvant dire ce qu'il est. L'ame est *matière*, dit l'autre. Mais qu'est-ce que matière ? nous n'en connaissons que quelques apparences & quelques propriétés ; & nulle de ces propriétés, nulle de ces apparences ne paraît avoir le moindre rapport avec la pensée.

C'est quelque chose de distinct de la matière, dites-vous. Mais quelle preuve en avez-vous ? Est-ce parce que la matière est divisible & figurable, & que la pensée ne l'est pas ? Mais qui vous dit que les premiers principes de la matière sont divisibles & figurables ? Il est très-vraisemblable qu'ils ne le sont point ; des sectes

entières de philoſophes prétendent que les élémens de la matière n'ont ni figure, ni étendue. Vous criez d'un air triomphant : La penſée n'eſt ni du bois, ni de la pierre, ni du ſable, ni du métal, donc la penſée n'appartient pas à la matière. Faibles & hardis raiſonneurs! la gravitation n'eſt ni bois, ni ſable, ni métal, ni pierre; le mouvement, la végétation, la vie, ne ſont rien non plus de tout cela, & cependant la vie, la végétation, le mouvement, la gravitation, ſont donnés à la matière. Dire que Dieu ne peut rendre la matière penſante, c'eſt dire la choſe la plus inſolemment abſurde que jamais ont ait oſé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. Nous ne ſommes pas aſſurés que Dieu en ait uſé ainſi : nous ſommes ſeulement aſſurés qu'il le peut. Mais qu'importe tout ce qu'on a dit & tout ce qu'on dira ſur l'ame; qu'importe qu'on l'ait appelée entéléchie, quinteſſence, flamme, éther, qu'on l'ait crue univerſelle, incréée, tranſmigrante ? &c.

Qu'importent, dans ces queſtions inacceſſibles à la raiſon, ces romans de nos imaginations incertaines? Qu'importe que les pères des quatre premiers ſiècles aient cru l'ame corporelle ? Qu'importe que Tertullien, par une contradiction qui lui eſt familière, ait décidé qu'elle eſt à la fois corporelle, figurée & ſimple ? Nous avons mille témoignages d'ignorance, & pas un qui nous donne une lueur de vraiſemblance.

Comment donc ſommes-nous aſſez hardis pour affirmer ce que c'eſt que l'ame ? Nous ſavons certainement que nous exiſtons, que nous ſentons, que

nous penſons. Voulons-nous faire un pas au-delà ? nous tombons dans un abyme de ténèbres ; & dans cet abyme nous avons encore la folle témérité de diſputer ſi cette ame dont nous n'avons pas la moindre idée, eſt faite avant nous ou avec nous, & ſi elle eſt périſſable ou immortelle ?

L'article *Ame*, & tous les articles qui tiennent à la métaphyſique, doivent commencer par une ſoumiſſion ſincère aux dogmes indubitables de l'Egliſe. La révélation vaut mieux ſans doute que toute la philoſophie. Les ſyſtêmes exercent l'eſprit ; mais la foi l'éclaire & le guide.

Ne prononce-t-on pas ſouvent des mots dont nous n'avons qu'une idée très-confuſe, ou même dont nous n'en avons aucune ? Le mot d'*ame* n'eſt-il pas dans ce cas ? Lorſque la languette ou la ſoupape d'un ſoufflet eſt dérangée, & que l'air qui eſt entré dans la capacité du ſoufflet en ſort par quelque ouverture ſurvenue à cette ſoupape, qu'il n'eſt plus comprimé contre les deux palettes, & qu'il n'eſt pas pouſſé avec violence vers le foyer qu'il doit allumer, les ſervantes diſent : *L'ame du ſoufflet eſt crevée.* Elles n'en ſavent pas davantage ; & cette queſtion ne trouble point leur tranquillité.

Le jardinier prononce le mot d'*ame des plantes*, & les cultive très-bien ſans ſavoir ce qu'il entend par ce terme.

Le luthier poſe, avance ou recule l'*ame d'un violon* ſous le chevalet, dans l'intérieur des deux tables de l'inſtrument ; un chétif morceau de bois de plus

ou de moins lui donne ou lui ôte une ame harmonieuse.

Nous avons plusieurs manufactures dans lesquelles les ouvriers donnent la qualification d'*ame* à leurs machines. Jamais on ne les entend disputer sur ce mot ; il n'en est pas ainsi des philosophes.

Le mot d'*ame* parmi nous signifie en général ce qui anime. Nos devanciers, les Celtes, donnaient à leur ame le nom de *seel*, dont les Anglais ont fait le mot *soul*, les Allemands *seel* ; & probablement les anciens Teutons & les anciens Bretons n'eurent point de querelles dans les universités pour cette expression.

Les Grecs distinguaient trois sortes d'ames ; *Psyché*, qui signifioit *l'ame sensitive*, *l'ame des sens* ; & voilà pourquoi l'Amour, enfant d'Aphrodite, eut tant de passion ponr Psyché, & que Psyché l'aima si tendrement : *Pneuma*, le souffle qui donnait la vie & le mouvement à toute la machine, & que nous avons traduit par *spiritus*, esprit ; mot vague auquel on a donné mille acceptions différentes, & enfin *noüs*, *l'intelligence.*

Nous possédions donc trois ames, sans avoir la plus légère notion d'aucune. S. Thomas d'Aquin (1) admet ces trois ames en qualité de péripatéticien ; & distingue chacune de ces trois ames en trois parties.

Phsyché était dans la potrine ; *pneuma* se répandait dans tout le corps, & *noüs* était dans la tête. Il n'y a point eu d'autre philosophie dans nos écoles jusqu'à nos jours ; & malheur à tout homme qui aurait pris une de ces ames pour l'autre.

(1) Somme de Saint Thomas, édition de Lyon, 1738.

Dans ce chaos d'idées il y avait pourtant un fondement. Les hommes s'étaient bien apperçus que dans leurs paſſions d'amour, de colère, de crainte, il s'excitoit des mouvemens dans leurs entrailles. Le foie & le cœur furent le ſiége des paſſions. Lorſqu'on penſe profondément, on ſent une contention dans les organes de la tête; donc l'ame intellectuelle eſt dans le cerveau. Sans reſpiration point de végétation, point de vie; donc l'ame végétative eſt dans la poitrine, qui reçoit le ſouffle de l'air.

Lorſque les hommes virent en ſonge leurs parens ou leurs amis morts, il fallut bien chercher ce qui leur était apparu. Ce n'était pas le corps, qui avait été conſumé ſur un bûcher, ou englouti dans la mer & mangé des poiſſons. C'était pourtant quelque choſe, à ce qu'ils prétendaient; car ils l'avaient vu; le mort avait parlé; le ſongeur l'avait interrogé. Etait-ce *Pſyché*, était-ce *pneuma*, était-ce *noüs*, avec qui on avait converſé en ſonge? On imagina un fantôme, une figure légère: c'était *skia*, c'était *daimonos*, une ombre, des manes, une petite *ame* d'air & de feu extrêmement déliée qui errait je ne ſais où.

Dans la ſuite des temps, quand on voulut approfondir la choſe, il demeura pour conſtant que cette ame était corporelle; & toute l'antiquité n'en eut point d'autre idée. Enfin Platon vint, qui ſubtiliſa tellement cette ame, qu'on douta s'il ne la ſéparait pas entièrement de la matière; mais ce fut un problême qui ne fut jamais réſolu juſqu'à ce que la foi vînt nous éclairer.

En vain les matérialistes allèguent quelques pères de l'Eglise qui ne s'exprimaient point avec exactitude. S. Irénée (1) dit que l'ame n'est que le souffle de la vie ; qu'elle n'est incorporelle que par comparaison avec le corps mortel, & qu'elle conserve la figure de l'homme afin qu'on la reconnaisse.

En vain Tertullien s'exprime ainsi : La corporalité de l'ame éclate dans l'Evangile (2) ; *corporalitas animæ in ipso Evangelio relucessit.* Car si l'ame n'avait pas un corps, l'image de l'ame n'aurait pas l'image du corps.

En vain même rapporte-t-il la vision d'une sainte femme qui avait vu une ame très-brillante, & de la couleur de l'air.

En vain Tatien dit expressément (3) : *Pseukai men oun ei ton anthropon polumêres esti* ; l'ame de l'homme est composée de plusieurs parties.

En vain allègue-t-on S. Hilaire, qui dit dans des temps postérieurs (4) : « Il n'est rien de créé qui ne » soit corporel, ni dans le ciel ni sur la terre, ni parmi » les visibles, ni parmi les invisibles : tout est formé » d'élémens ; & les ames, soit qu'elles habitent un » corps, soit qu'elles en sortent, ont toujours une » substance corporelle ».

En vain S. Ambroise au sixième siécle, dit (5) : « Nous ne connaissons rien que de matériel, excepté » la seule vénérable Trinité. ..

(1) Livre V, chap. VII.
(2) *De animâ*, cap. VII.
(3) Oraison contre les Grecs.
(4) Saint Hilaire sur Saint Matth. page 633.
(5) Sur Abraham, liv. II, chap. VII.

Le corps de l'Eglife entière a décidé que l'ame eft immatérielle. Ces faints étaient tombés dans une erreur alors univerfelle ; ils étaient hommes ; mais ils ne fe trompèrent pas fur l'immortalité, parce qu'elle eft évidemment annoncée dans les évangiles.

Nous avons un befoin fi évident de la décifion de l'Eglife infaillible fur ces points de philofophie, que nous n'avons en effet par nous-mêmes aucune notion fuffifante de ce qu'on appelle *efprit pur*, & de ce qu'on nomme *matière*. L'efprit pur eft un mot qui ne nous donne aucune idée ; & nous ne connaiffons la matière que par quelques phénomènes. Nous la connaiffons fi peu que nous l'appelons *fubftance* ; or le mot *fubftance* veut dire *ce qui eft au-deffous* ; mais ce deffous nous fera éternellement caché. Ce *deffous* eft le fecret du Créateur ; & ce fecret du Créateur eft par-tout. Nous ne favons ni comment nous recevons la vie, ni comment nous la donnons, ni comment nous croiffons, ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, ni comment nous penfons, ni comment nous fentons.

La grande difficulté eft de comprendre comment un être, quel qu'il foit, a des penfées.

SECTION II.

Des doutes de Locke fur l'ame.

L'AUTEUR de l'article *ame*, dans l'Encyclopédie, a fuivi fcrupuleufement Jaquelot ; mais Jaquelot ne nous apprend rien. Il s'élève auffi contre Locke, parce

que le modeſte Locke a dit (1) : « Nous ne ſerons » peut-être jamais capables de connaître ſi un être » matériel penſe ou non, par la raiſon qu'il nous eſt » impoſſible de découvrir par la contemplation de nos » propres idées, *ſans révélation*, ſi Dieu n'a point » donné à quelque amas de matière diſpoſée comme » il le trouve à propos, la puiſſance d'appercevoir & » de penſer ; ou s'il a joint & uni à la matière ainſi » diſpoſée une ſubſtance immatérielle qui penſe. Car, » par rapport à nos notions, il ne nous eſt pas plus » mal-aiſé de concevoir que Dieu peut, s'il lui plaît, » ajouter à notre idée de la matière la faculté de pen- » ſer, que de comprendre qu'il y joigne une autre » ſubſtance avec la faculté de penſer ; puiſque nous » ignorons en quoi conſiſte la penſée, & à quelle » eſpèce de ſubſtance cet être tout-puiſſant a trouvé » à propos d'accorder cette puiſſance qui ne ſaurait » être créée qu'en vertu du bon plaiſir & de la bonté » du Créateur. Je ne vois pas quelle contradiction il » y a que Dieu, cet être penſant, éternel, & tout- » puiſſant, donne, s'il veut, quelques degrés de ſen- » timent, de perception & de penſée, à certains » amas de matière créée & inſenſible qu'il joint en- » ſemble comme il le trouve à propos ».

C'était parler en homme profond, religieux & modeſte (2).

(1) Traduction de Coſte.

(2) Voyez le Diſcours préliminaire de M. d'Alembert.

« On peut dire qu'il créa la métaphyſique à-peu-près comme » Newton avoit créé la phyſique. . . pour connaître notre ame, » ſes idées & ſes affections, il n'étudia point les livres, parce qu'ils

On ſait quelles querelles il eut à eſſuyer ſur cette opinion qui parut haſardée, mais qui en effet n'était en lui qu'une ſuite de la conviction où il était de la toute-puiſſaece de Dieu & de la faibleſſe de l'homme. Il ne diſait pas que la matière pensât ; mais il diſait que nous n'en ſavons pas aſſez pour démontrer qu'il eſt impoſſible à Dieu d'ajouter le don de la penſée à l'être inconnu nommé *matière*, après lui avoir accordé le don de la gravitation & celui du mouvement, qui ſont également incompréhenſibles.

Locke n'était pas aſſurément le ſeul qui eût avancé cette opinion ; c'était celle de toute l'antiquité, qui, en regardant l'ame comme une matière très-déliée, aſſurait par conſéquent que la matière pouvait ſentir & penſer.

C'était le ſentiment de Gaſſendi, comme on le voit dans ſes objections à Deſcartes. « Il eſt vrai, dit » Gaſſendi, que vous connaiſſez, que vous penſez ; » mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſtance vous » êtes, vous qui penſez. Ainſi, quoique l'opération de » la penſée vous ſoit connue, le principal de votre » eſſence vous eſt caché; & vous ne ſavez point » quelle eſt la nature de cette ſubſtance dont l'une » des opérations eſt de penſer. Vous reſſemblez à un » aveugle qui, ſentant la chaleur du ſoleil & étant

» l'auraient mal inſtruit; il ſe contenta de deſcendre profondément en » lui-même; après s'être, pour ainſi dire, contemplé long-temps, » il ne fit, dans ſon traité de l'*Intendement humain*, que préſenter aux » hommes le miroir dans lequel il s'était vu. En un mot, il réduiſit la » métaphyſique à ce qu'elle doit être en effet, la phyſique expérimentale de l'ame ».

» averti qu'elle eſt cauſée par le ſoleil, croirait avoir » une idée claire & diſtincte de cet aſtre, parce que ſi » on lui demandait ce que c'eſt que le ſoleil, il pourrait » répondre que c'eſt une choſe qui échauffe, &c. ».

Le même Gaſſendi, dans ſa *Philoſophie d'Épicure*, répète pluſieurs fois qu'il n'y a aucune évidence mathématique de la pure ſpiritualité de l'ame.

Deſcartes, dans une de ſes lettres a la princeſſe palatine Eliſabeth, lui dit: « Je confeſſe que par la » ſeule raiſon naturelle nous pouvons faire beaucoup » de conjectures ſur l'ame, & avoir de flatteuſes eſpé» rances, mais non pas aucune aſſurance ». Et en cela Deſcartes combat dans ſes lettres ce qu'il avance dans ſes livres; contradiction trop ordinaire.

Enfin nous avons vu que tous les pères des premiers ſiècles de l'Egliſe, en croyant l'ame immortelle, la croyaient en même temps matérielle. Ils penſaient qu'il eſt auſſi aiſé à Dieu de conſerver que de créer. Ils diſaient: Dieu la fit penſante, il la conſervera penſante.

Mallebranche a prouvé très-bien que nous n'avons aucune idée par nous-mêmes, & que les objets ſont incapables de nous en donner: de-là il conclut que nous voyons tout en Dieu. C'eſt au fond la même choſe que de faire Dieu l'auteur de toutes nos idées; car avec quoi verrions-nous dans lui, ſi nous n'avions pas des inſtrumens pour voir? & ces inſtrumens, c'eſt lui ſeul qui les tient & qui les dirige. Ce ſyſtême eſt un labyrinthe, dont une allée vous menerait au ſpinoſiſme, une autre au ſtoïciſme, & une autre au chaos.

Quand on a bien diſputé ſur l'eſprit, ſur la matière, on finit toujours par ne ſe point entendre. Aucun philoſophe n'a pu lever par ſes propres forces ce voile que la nature a étendu ſur tous les premiers principes des choſes ; ils diſputent, & la nature agit.

SECTION III.

De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuſes.

AVANT l'étrange ſyſtême qui ſuppoſe les animaux de pures machines ſans aucune ſenſation, les hommes n'avaient jamais imaginé dans les bêtes une ame immatérielle ; & perſonne n'avait pouſſé la témérité juſqu'à dire qu'une huître poſsède une ame ſpirituelle. Tout le monde s'accordait paiſiblement à convenir que les bêtes avaient reçu de Dieu du ſentiment, de la mémoire, des idées, & non pas un eſprit pur. Perſonne n'avait abuſé du don de raiſonner au point de dire que la nature a donné aux bêtes tous les organes du ſentiment pour qu'elles n'euſſent point de ſentiment. Perſonne n'avait dit qu'elles crient quand on les bleſſe ; & qu'elles fuient quand on les pourſuit, ſans éprouver ni douleur ni crainte.

On ne niait point alors la toute-puiſſance de Dieu ; il avait pu communiquer à la matière organiſée des animaux le plaiſir, la douleur, le reſſouvenir, la combinaiſon de quelques idées ; il avait pu donner à pluſieurs d'entre eux, comme au ſinge, à l'éléphant, au chien de chaſſe, le talent de ſe perfectionner dans les arts qu'on leur apprend ; non-ſeulement il avait

pu douer preſque tous les animaux carnaſſiers du talent de mieux faire la guerre dans leur vieilleſſe expérimentée, que dans leur jeuneſſe trop confiante; non-ſeulement, dis je, il l'avait pu, mais il l'avait fait; l'univers en était témoin.

Pereira & Deſcartes ſoutinrent à l'univers qu'il ſe trompait, que Dieu avait joué des goblets, qu'il avait donné tous les inſtrumens de la vie & de la ſenſation aux animaux, afin qu'ils n'euſſent ni ſenſation, ni vie proprement dite. Mais je ne ſais quels prétendus philoſophes, pour répondre à la chimère de Deſcartes, ſe jetèrent dans la chimère oppoſée; ils donnèrent libéralement de l'eſprit pur aux crapauds & aux inſectes; *in vitium ducit culpæ fuga.*

Entre ces deux folies, l'une qui ôte le ſentiment aux organes du ſentiment, l'autre qui loge un pur eſprit dans une punaiſe, on imagina un milieu; c'eſt l'inſtinct; & qu'eſt-ce que l'inſtinct? Oh, oh! c'eſt une forme ſubſtantielle; c'eſt une forme plaſtique; c'eſt un je ne ſais quoi; c'eſt de l'inſtinct. Je ſerai de votre avis, tant que vous appellerez la plupart des choſes *je ne ſais quoi*, tant que votre philoſophie commencera et finira par *je ne ſais;* mais quand vous affirmerez, je vous dirai avec Prior dans ſon poëme ſur la vanité du monde:

Oſez-vous aſſigner, pédans inſupportables,
Une cauſe diverſe à des effets ſemblables?
Avez-vous meſuré cette mince cloiſon
Qui ſemble ſéparer l'inſtinct de la raiſon?

Vous êtes mal pourvus & de l'un & de l'autre.
Aveugles insensés, quelle audace est la vôtre?
L'orgueil est votre instinct. Conduirez-vous nos pas
Dans ces chemins glissans que vous ne voyez pas?

L'auteur de l'article *Ame* dans l'Encyclopédie s'explique ainsi: « je me représente l'ame des bêtes » comme une substance immatérielle & intelligente, » mais de quelle espèce? Ce doit être, ce me semble, » un principe actif qui a des sensations, & qui n'a » que cela..... Si nous réfléchissons sur la nature de » l'ame des bêtes, elle ne nous fournit rien de son » fonds qui nous porte à croire que sa spiritualité la » sauvera de l'anéantissement ».

Je n'entends pas comment on se représente une substance immatérielle. Se représenter quelque chose, c'est s'en faire une image; & jusqu'à présent personne n'a pu peindre l'esprit. Je veux que, par le mot *représente*, l'auteur entende, *je conçois*; pour moi, j'avoue que je ne le conçois pas. Je conçois encore moins qu'une ame spirituelle soit anéantie, parce que je ne conçois ni la création ni le néant, parce que je n'ai jamais assisté au conseil de Dieu, parce que je ne sais rien du tout du principe des choses.

Si je veux prouver que l'ame est un être réel, on m'arrête en me disant que c'est une faculté. Si j'affirme que c'est une faculté, & que j'ai celle de penser, on me répond que je me trompe; que Dieu, le maître éternel de toute la nature, fait tout en moi, & dirige toutes mes actions & toutes mes pensées; que si je produisais mes pensées, je saurais celles que j'aurai

dans une minute ; que je ne le fais jamais ; que je ne suis qu'un automate à sensations & à idées, nécessairement dépendant, & entre les mains de l'Être suprême, infiniment plus soumis à lui que l'argile ne l'est au potier.

J'avoue donc mon ignorance ; j'avoue que quatre mille tomes de métaphysique ne nous enseigneront pas ce que c'est que notre ame.

Un philosophe orthodoxe disait à un philosophe hétérodoxe : Comment avez-vous pu parvenir à imaginer que l'ame est mortelle de sa nature, & qu'elle n'est éternelle que par la pure volonté de Dieu ? Par mon expérience, dit l'autre. — Comment ! est-ce que vous êtes mort ? — Oui ; fort souvent. Je tombais en épilepsie dans ma jeunesse, & je vous assure que j'étais parfaitement mort pendant plusieurs heures. Nulle sensation, nul souvenir même du moment où j'étais tombé. Il m'arrive à présent la même chose presque toutes les nuits. Je ne sens jamais précisément le moment où je m'endors ; mon sommeil est absolument sans rêves. Je ne peux imaginer que par conjectures combien de temps j'ai dormi. Je suis mort régulièrement six heures en vingt-quatre. C'est le quart de ma vie.

L'orthodoxe alors lui soutint qu'il pensait toujours pendant son sommeil sans qu'il en sût rien. L'hétérodoxe lui répondit : Je crois par la révélation que je penserai toujours dans l'autre vie ; mais je vous assure que je pense rarement dans celle-ci.

L'orthodoxe ne se trompait pas en assurant

l'immortalité de l'ame, puiſque la foi & la raiſon démontrent cette vérité; mais il pouvait ſe tromper en aſſurant qu'un homme endormi penſe toujours.

Locke avouait franchement qu'il ne penſait pas toujours quand il dormait : un autre philoſophe a dit: « Le propre de l'homme eſt de penſer; mais ce » n'eſt pas ſon eſſence ».

Laiſſons à chaque homme la liberté & la conſolation de ſe chercher ſoi-même, & de ſe perdre dans ſes idées.

Cependant il eſt bon de ſavoir qu'en 1730, un philoſophe (1) eſſuya une perſécution aſſez forte pour avoir avoué, avec Locke, que ſon entendement n'était pas exercé tous les momens du jour & de la nuit, de même qu'il ne ſe ſervait pas à tout moment de ſes bras & de ſes jambes. Non-ſeulement l'ignorance de cour le perſécuta, mais l'ignorance maligne de quelques prétendus littérateurs ſe déchaîna contre le perſécuté. Ce qui n'avait produit en Angleterre que quelques diſputes philoſophiques, produiſit en France les plus lâches atrocités; un français fut la victime de Locke.

Il y a eu toujours dans la fange de notre littérature plus d'un de ces miſérables qui ont vendu leur plume, & cabalé contre leurs bienfaiteurs mêmes. Cette remarque eſt bien étrangère à l'article *Ame*; mais faudrait-il perdre une occaſion d'effrayer ceux qui ſe rendent indignes du nom d'homme de lettres, qui proſtituent le peu d'eſprit & de conſcience qu'ils ont

(1) Voltaire lui-même, à l'occaſion de ſes *Lettres Philoſophiques*.

ont à un vil intérêt, à une politique chimérique, qui trahiſſent leurs amis pour flatter des ſots, qui broyent en ſecret la ciguë dont l'ignorant, puiſſant & méchant, veut abreuver des citoyens utiles ?

Arriva-t-il jamais dans la véritable Rome, qu'on dénonçât aux conſuls un Lucrèce pour avoir mis en vers le ſyſtême d'Epicure ? un Cicéron pour avoir écrit pluſieurs fois qu'après la mort on ne reſſent aucune douleur ? qu'on accusât un Pline, un Varron d'avoir eu des idées particulières ſur la Divinité ? La liberté de penſer fut illimitée chez les Romains. Les eſprits durs, jaloux & rétrécis, qui ſe ſont efforcés d'écraſer parmi nous cette liberté, mère de nos connaiſſances, & premier reſſort de l'entendement humain, ont prétexté des dangers chimériques. Ils n'ont pas ſongé que les Romains, qui pouſſaient cette liberté beaucoup plus loin que nous, n'en ont pas moins été nos vainqueurs, nos légiſlateurs, & que les diſputes de l'école n'ont pas plus de rapport au gouvernement que le tonneau de Diogène n'en eut avec les victoires d'Alexandre.

Cette leçon vaut bien une leçon ſur l'ame ; nous aurons peut-être plus d'une occaſion d'y revenir.

Enfin, en adorant Dieu de toute notre ame, confeſſons toujours notre profonde ignorance ſur cette ame, ſur cette faculté de ſentir & de penſer que nous tenons de ſa bonté infinie. Avouons que nos faibles raiſonnemens ne peuvent rien ôter, rien ajouter à la révélation & à la foi. Concluons enfin que nous devons employer cette intelligence, dont la

nature est inconnue, à perfectionner les sciences qui sont l'objet de l'Encyclopédie, comme les horlogers emploient des ressorts dans leurs montres, sans savoir ce que c'est que le ressort.

SECTION IV.

Sur l'ame & sur nos ignorances.

SUR la foi de nos connaissances acquises, nous avons osé mettre en question si l'ame est créée avant nous, si elle arrive du néant dans notre corps? à quel âge elle est venue se placer entre une vessie & les intestins *cæcum* & *rectum?* si elle y a reçu ou apporté quelques idées, & quelles sont ces idées? si après nous avoir animés quelques momens, son essence est de vivre après nous dans l'éternité, sans l'intervention de Dieu même? si étant esprit, & Dieu étant esprit, ils sont l'un & l'autre d'une nature semblable (1)? Ces questions paraissent sublimes; que sont-elles? des questions d'aveugles-nés sur la lumière.

Quand nous voulons connaître grossièrement un morceau de métal, nous le mettons au feu dans un creuset; mais avons-nous un creuset pour y mettre l'ame?

(1) Ce n'était pas sans doute l'opinion de Saint Augustin, qui, dans le liv. VIII de *la cité de Dieu*, s'exprime ainsi: « Que ceux-là » se taisent qui n'ont pas osé, à la vérité, dire que Dieu est un corps; » mais qui ont cru que nos ames sont de même nature que lui. Ils » n'ont pas été frappés de l'extrême mutabilité de notre ame qu'il n'est » pas permis d'attribuer à Dieu ».

» *Cedant et illi quos quidem puduit dicere Deum corpus esse, verum-* « *tamen ejusdem naturæ, cujus ille est, animos nostros esse putave-* « *runt; ita non eos movet tanta mutabilitas animæ, quam Dei na-* » *turæ tribuere nefas est* ».

Que nous ont appris tous les philosophes anciens & modernes? un enfant est plus sage qu'eux; il ne pense pas à ce qu'il ne peut concevoir.

Qu'il est triste, direz-vous, pour notre insatiable curiosité, pour notre soif intarissable du bien-être, de nous ignorer ainsi! j'en conviens, & il y a des choses encore plus tristes; mais je vous répondrai:

Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.
Tes destins sont d'un homme, & tes vœux sont d'un Dieu.

Il paraît, encore une fois, que la nature de tout principe des choses est le secret du Créateur. Comment les airs portent-ils des sons? comment se forment les animaux? comment quelques-uns de nos membres obéissent-ils constamment à nos volontés? quelle main place des idées dans notre mémoire, les y garde comme dans un registre, & les en tire tantôt à notre gré & tantôt malgré nous? Notre nature, celle de l'univers, celle de la moindre plante, tout est plongé pour nous dans un gouffre de ténèbres.

L'homme est un être agissant, sentant & pensant: voilà tout ce que nous en savons: il ne nous est donné de connaître ni ce qui nous rend sentans & pensans, ni ce qui nous fait agir, ni ce qui nous fait être. La faculté agissante est aussi incompréhensible pour nous que la faculté pensante. La difficulté est moins de concevoir comment ce corps de fange a des sentimens & des idées, que de concevoir comment un être, quel qu'il soit, a des idées & des sentimens.

Voilà d'un côté l'ame d'Archimède, de l'autre celle

d'un imbécille : font-elles de même nature ? Si leur effence eft de penfer, elles penfent toujours, & indépendamment du corps qui ne peut agir fans elles. Si elles penfent par leur propre nature, l'efpèce d'une ame qui ne peut faire une règle d'arithmétique fera-t-elle la même que celle qui a mefuré les cieux ? Si ce font les organes du corps qui ont fait penfer Archimède, pourquoi mon idiot, mieux conftitué qu'Archimède, plus vigoureux, digérant mieux, faifant mieux toutes fes fonctions, ne penfe-t-il point ? C'eft, dites-vous, que fa cervelle n'eft pas fi bonne. Mais vous le fuppofez ; vous n'en favez rien. On n'a jamais trouvé de différence entre les cervelles faines qu'on a difféquées ; il eft même très-vraifemblable que le cervelet d'un fot fera en meilleur état que celui d'Archimède qui a fatigué prodigieufement, & qui pourrait être ufé & raccourci.

Concluons donc ce que nous avons déja conclu, que nous fommes des ignorans fur tous les premiers principes. A l'égard des ignorans qui font les fuffifans, ils font fort au-deffous des finges.

Difputez maintenant, colériques argumentans ; préfentez des requêtes les uns contre les autres ; dites des injures, prononcez vos fentences, vous qui ne favez pas un mot de la queftion.

SECTION V.

Du paradoxe de Warburton ſur l'immortalité de l'ame.

WARBURTON, éditeur & commentateur de Shakeſpeare, & évêque de Gloceſter, uſant de la liberté angla1ſe,& abuſant de la coutume de dire des injures à ſes adverſaires, a compoſé quatre volumes pour prouver que l'immortalité de l'ame n'a jamais été annoncée dans le Pentateuque, & pour conclure de cette preuve même, que la miſſion de Moïſe qu'il appelle *légation*, eſt divine. Voici le précis de ſon livre qu'il donne lui-même, pages 7 & 8 du premier tome.

« 1°. La doctrine d'une vie à venir, des récompenſes & des châtimens après la mort, eſt néceſſaire à toute ſociété civile.

» 2°. Tout le genre humain (*& c'eſt en quoi il ſe trompe*), & ſpécialement les plus ſages & les plus ſavantes nations de l'antiquité, ſe ſont accordés à croire & à enſeigner cette doctrine.

» 3°. Elle ne peut ſe trouver en aucun endroit de la loi de Moïſe; donc la loi de Moïſe eſt d'un original divin; ce que je vais prouver par les deux ſyllogiſmes ſuivans.

PREMIER SYLLOGISME.

» Toute religion, toute ſociété qui n'a pas l'immortalité de l'ame pour ſon principe, ne peut être ſoutenue que par une providence extraordinaire; la religion juive n'avait pas l'immortalité de l'ame pour

» principe; donc la religion juive était soutenue par
» une providence extraordinaire.

SECOND SYLLOGISME.

« Les anciens législateurs ont tous dit qu'une religion qui n'enseignerait pas l'immortalité de l'ame, ne pouvait être soutenue que par une providence extraordinaire; Moïse a institué une religion qui n'est pas fondée sur l'immortalité de l'ame; donc Moïse croyait sa religion maintenue par une providence extraordinaire ».

Ce qui est bien plus extraodinaire, c'est cette assertion de Warburton, qu'il a mise en gros caractères à la tête de son livre. On lui a reproché souvent l'extrême témérité & la mauvaise foi avec laquelle il ose dire que tous les anciens législateurs ont cru qu'une religion qui n'est pas fondée sur les peines & les récompenses après la mort, ne peut être soutenue que par une providence extraordinaire; il n'y en a pas un seul qui l'ait jamais dit. Il n'entreprend pas même d'en apporter aucun exemple dans son énorme livre farci d'une immense quantité de citations, qui toutes sont étrangères à son sujet. Il s'est enterré sous un amas d'auteurs grecs & latins, anciens & modernes, de peur qu'on ne pénétrât jusqu'à lui à travers une multitude horrible d'enveloppes. Lorsqu'enfin la critique a fouillé jusqu'au fond, il est ressuscité d'entre tous ces morts pour charger d'outrages tous ses adversaires.

Il est vrai que vers la fin de son quatrième volume, après avoir marché par cent labyrinthes, & s'être

battus avec tous ceux qu'il a rencontrés en chemin, il vient enfin à sa grande question qu'il avait laissée là. Il s'en prend au livre de Job qui passe chez les savans pour l'ouvrage d'un arabe, & il veut prouver que Job ne croyait point l'immortalité de l'ame. Ensuite il explique à sa façon tous les textes de l'Ecriture par lesquels on a voulu combattre son sentiment.

Tout ce qu'on en doit dire, c'est que, s'il avait raison, ce n'était pas à un évêque d'avoir ainsi raison. Il devait sentir qu'on en pouvait tirer des conséquences trop dangereuses (1); mais il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde. Cet homme, qui est devenu délateur & persécuteur, n'a été fait évêque par la protection d'un ministre d'état, qu'immédiatement après avoir fait son livre.

A Salamanque, à Coimbre, à Rome, il aurait été obligé de se rétracter & de demander pardon. En Angleterre il est devenu pair du royaume avec cent mille livres de rente; c'était de quoi adoucir ses mœurs.

(1) On les a tirées en effet ces dangereuses conséquences. On lui a dit: La créance de l'ame immortelle est nécessaire ou non. Si elle n'est pas nécessaire, pourquoi Jésus-Christ l'a-t-il annoncée? si elle est nécessaire, pourquoi Moïse n'en a-t-il pas fait la base de sa religion? Ou Moïse était instruit de ce dogme, ou il ne l'était pas. S'il l'ignorait, il était indigne de donner des lois. S'il le savait & le cachait, quel nom voulez-vous qu'on lui donne? De quelque côté que vous vous tourniez, vous tombez dans un abyme qu'un évêque ne devait pas ouvrir. Votre dédicace aux franc-pensans, vos fades plaisanteries avec eux, & vos bassesses auprès de milord Hardwike ne vous sauveront pas de l'opprobre dont vos contradictions continuelles vous ont couvert; & vous apprendrez que, quand on dit des choses hardies, il faut les dire modestement.

SECTION VI.

Du besoin de la révélation.

Le plus grand bienfait dont nous soyons redevables au nouveau Testament, c'est de nous avoir révélé l'immortalité de l'ame. C'est donc bien vainement que ce Warburton a voulu jeter des nuages sur cette importante vérité, en représentant continuellement dans sa légation de Moïse, « que les anciens Juifs n'avaient » aucune connaissance de ce dogme nécessaire, & que » les saducéens ne l'admettaient pas du temps de notre » Seigneur Jésus ».

Il interprète à sa manière les propres mots qu'on fait prononcer à Jésus-Christ (1). N'avez-vous pas » lu ces paroles que Dieu vous a dites : Je suis le Dieu » d'Abraham, le Dieu d'Isaac & le Dieu de Jacob : or » Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans ». Il donne à la parabole du mauvais riche un sens contraire à celui de toutes les Églises. Sherlok, évêque de Londres, & vingt autres savans l'ont réfuté. Les philosophes anglais mêmes lui ont reproché combien il est scandaleux dans un évêque anglican de manifester une opinion si contraire à l'Église anglicane ; & cet homme après cela s'avise de traiter les gens d'impies : semblable au personnage d'Arlequin, dans la comédie du *Dévaliseur de maisons*, qui, après avoir jeté les meubles par la fenêtre, voyant un homme qui en emportait quelques-uns, cria de toutes ses forces : Au voleur.

(1) Saint Matthieu, chap. XXII, v. 31 & 32.

Il faut d'autant plus bénir la révélation de l'immortalité de l'ame, & des peines & des récompenſes après la mort, que la vaine philoſophie des hommes en a toujours douté. Le grand Céſar n'en croyait rien; il s'en expliqua clairement en plein ſénat lorſque, pour empêcher qu'on fît mourir Catilina, il repréſenta que la mort ne laiſſait à l'homme aucun ſentiment, que tout mourait avec lui; & perſonne ne réfuta cette opinion.

L'empire romain était partagé entre deux grandes ſectes principales; celle d'Epicure qui affirmait que la Divinité était inutile au monde, & que l'ame périt avec le corps; & celle des ſtoïciens qui regardaient l'ame comme une portion de la Divinité, laquelle après la mort ſe réuniſſait à ſon origine, au grand tout dont elle était émanée. Ainſi, ſoit que l'on crût l'ame mortelle, ſoit qu'on la crût immortelle, toutes les ſectes ſe réuniſſaient à ſe moquer des peines & des récompenſes après la mort.

Il nous reſte encore cent monumens de cette croyance des Romains. C'eſt en vertu de ce ſentiment profondément gravé dans tous les cœurs, que tant de héros & tant de ſimples citoyens romains ſe donnèrent la mort ſans le moindre ſcrupule; ils n'attendaient point qu'un tyran les livrât à des bourreaux.

Les hommes les plus vertueux même, & les plus perſuadés de l'exiſtence d'un Dieu, n'eſpéraient alors aucune récompenſe, & ne craignaient aucune peine. Nous verrons à l'article *Apocryphe*, que Clément, qui fut depuis pape & ſaint, commença par douter

lui-même de ce que les premiers chrétiens disaient d'une autre vie, & qu'il consulta S. Pierre à Césarée. Nous sommes bien loin de croire que S. Clément ait écrit cette histoire qu'on lui attribue ; mais elle fait voir quel besoin avait le genre humain d'une révélation précise. Tout ce qui peut nous surprendre, c'est qu'un dogme si réprimant & si salutaire ait laissé en proie à tant d'horribles crimes des hommes qui ont si peu de temps à vivre, & qui se voient pressés entre deux éternités.

SECTION VII.

Ame des sots & des monstres.

Un enfant mal conformé naît absolument imbécille, n'a point d'idées, vit sans idées ; & on en a vu de cette espèce. Comment définira-t-on cet animal ? des docteurs ont dit que c'est quelque chose entre l'homme & la bête ; d'autres ont dit qu'il avait une ame sensitive, mais non pas une ame intellectuelle. Il mange, il boit, il dort, il veille, il a des sensations ; mais il ne pense pas.

Y a-t-il pour lui une autre vie, n'y en a-t-il point ? Le cas a été proposé, & n'a pas encore été entièrement résolu.

Quelques-uns ont dit que cette créature devait avoir une ame, parce que son père & sa mère en avaient une. Mais par ce raisonnement on prouverait que si elle était venue au monde sans nez, elle serait réputée en avoir un, parce que son père & sa mère en avaient.

Une femme accouche, son enfant n'a point de

menton, son front est écrasé & un peu noir, son nez est effilé & pointu, ses yeux sont ronds, sa mine ne ressemble pas mal à celle d'une hirondelle; cependant il a le reste du corps fait comme nous. Les parens le font baptiser à la pluralité des voix. Il est décidé homme & possesseur d'une ame immortelle. Mais si cette petite figure ridicule a des ongles pointus, la bouche faite en bec, il est déclaré monstre; il n'a point d'ame; on ne le baptise pas.

On sait qu'il y eut à Londres en 1626 une femme qui accouchait tous les huit jours d'un lapereau. On ne faisait nulle difficulté de refuser le baptème à cet enfant, malgré la folie epidémique qu'on eut pendant trois semaines à Londres de croire qu'en effet cette pauvre fripponne faisait des lapins de garenne. Le chirurgien qui l'accouchait, nommé Saint-André, jurait que rien n'était plus vrai, & on le croyait. Mais quelle raison avaient les crédules pour refuser une ame aux enfans de cette femme? elle avait une ame, ses enfans devaient en être pourvus aussi, soit qu'ils eussent des mains, soit qu'ils eussent des pattes, soit qu'ils fussent nés avec un petit museau ou avec un visage: l'Être suprême ne peut-il pas accorder le don de la pensée & de la sensation à un petit je ne sais quoi, né d'une femme, figuré en lapin, aussi bien qu'à un petit je ne sais quoi, figuré en homme? L'ame qui était prête à se loger dans le fœtus de cette femme, s'en retournera-t-elle à vide?

Locke observe très-bien, à l'égard des monstres, qu'il ne faut pas attribuer l'immortalité à l'extérieur

d'un corps, que la figure n'y fait rien. Cette immortalité, dit-il, n'eſt pas plus attachée à la forme de ſon viſage ou de ſa poitrine, qu'à la manière dont ſa barbe eſt faite, ou dont ſon habit eſt taillé.

Il demande quelle eſt la juſte meſure de difformité à laquelle vous pouvez reconnaître qu'un enfant a une ame ou n'en a point, quel eſt le degré précis auquel il doit être déclaré monſtre & privé d'ame ?

On demande encore ce que ferait une ame qui n'aurait jamais que des idées chimériques ? il y en a quelques-unes qui ne s'en éloignent pas. Méritent-elles ? déméritent-elles ? que faire de leur eſprit pur ?

Que penſer d'un enfant à deux têtes, d'ailleurs très-bien conformé ? Les uns diſent qu'il a deux ames, puiſqu'il eſt muni de deux glandes pinéales, de deux corps calleux, de deux *ſenſorium commune*. Les autres répondent qu'on ne peut avoir deux ames quand on n'a qu'une poitrine & un nombril.

Enfin on a fait tant de queſtions ſur cette pauvre ame humaine, que s'il fallait les déduire toutes, cet examen de ſa propre perſonne lui cauſerait le plus inſupportable ennui. Il lui arriverait ce qui arriva au cardinal de Polignac dans un conclave. Son intendant, laſſé de n'avoir jamais pu lui faire arrêter ſes comptes, fit le voyage de Rome, & vint à la petite fenêtre de ſa cellule, chargé d'une immenſe liaſſe de papiers. Il lut près de deux heures. Enfin, voyant qu'on ne lui répondait rien, il avança la tête. Il y avait près de deux heures que le cardinal était parti. Nos ames partiront avant que leurs intendans les aient

mises au fait ; mais soyons justes devant Dieu, quelque ignorans que nous soyons, nous & nos intendans.

Voyez dans les lettres de Memmius ce que l'on dit de l'ame.

SECTION VIII.

De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.

FRAGMENT.

Le dogme de l'immortalité de l'ame est l'idée la plus consolante, & en même temps la plus réprimante que l'esprit humain ait pu recevoir. Cette belle philosophie était, chez les Egyptiens, aussi ancienne que leurs pyramides : elle était, avant eux, connue chez les Perses. J'ai déja rapporté ailleurs cette allégorie du premier Zoroastre, citée dans le *Sadder*, dans laquelle Dieu fit voir à Zoroastre un lieu de châtiment, tel que le *Dardarot* ou le *Keron* des Egyptiens, l'*Hadès* & le *Tartare* des Grecs, que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes par le mot *enfer*, *souterrain*. Dieu montre à Zoroastre, dans ce lieu de châtimens, tous les mauvais rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied : Zoroastre en demanda la raison ; Dieu lui répondit que ce roi n'avait fait qu'une bonne action en sa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas assez près d'un pauvre âne mourant de faim. Dieu avait mis le pied de ce méchant homme dans le ciel ; le reste du corps était en enfer.

Cette fable, qu'on ne peut trop répéter, fait voir

de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient persuadés, leur métempsycose en est la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avaient fondé de puissans empires long-temps avant les Egyptiens. C'est une vérité très-importante que je crois avoir déja prouvée par la nature même du sol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous, puisqu'il est submergé quatre mois de l'année; ce ne fut qu'après des travaux immenses, & par conséquent après un espace de temps prodigieux, qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne put inonder.

Cet empire si ancien, l'était donc bien moins que les empires de l'Asie; & dans les uns & dans les autres, on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est vrai que tous ces peuples, sans exception, regardaient l'ame comme une forme éthérée, légère, une image du corps; le mot grec, qui signifie *souffle*, ne fut long-temps après inventé que par les Grecs. Mais enfin on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie étaient le grand fondement de l'ancienne théologie.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité, & non le premier, comme on l'a cru, qui ait dit que les ames survivaient aux corps. Ulysse, long-temps avant Phérécide, avait vu les ames des héros dans les enfers;

mais que les ames fussent aussi anciennes que le monde, c'était un système né dans l'Orient, apporté dans l'Occident par Phérécide. Je ne crois pas que nous ayions parmi nous un seul système qu'on ne retrouve chez les anciens; ce n'est qu'avec les décombres de l'antiquité que nous avons élevé tous nos édifices modernes.

SECTION IX.

Ce serait une belle chose de voir son ame. *Connais-toi toi-même* est un excellent précepte, mais il n'appartient qu'à Dieu de le mettre en pratique : quel autre que lui peut connoître son essence ?

Nous appelons ame ce qui anime. Nous n'en savons guère davantage, graces aux bornes de notre intelligence. Les trois-quarts du genre humain ne vont pas plus loin, & ne s'embarrassent pas de l'être pensant; l'autre quart cherche, personne n'a trouvé ni ne trouvera.

Pauvre pédant! tu vois une plante qui végète, & tu dis *végétation*, ou même *ame végétative*. Tu remarques que les corps ont & donnent du mouvement, & tu dis *force*; tu vois ton chien de chasse apprendre sous toi son métier, & tu cries *instinct*, *ame sensitive*; tu as des idées combinées, & tu dis *esprit*.

Mais de grace, qu'entends-tu par ces mots? Cette fleur végète : mais y a-t-il un être réel qui s'appelle *végétation*? ce corps en pousse un autre, mais possède-t-il en soi un être distinct qui s'appelle

force? ce chien te rapporte une perdrix, mais y a-t-il un être qui s'appelle *instinct?* Ne rirais-tu pas d'un raisonneur (eût-il été précepteur d'Alexandre) qui te dirait : Tous les animaux vivent, donc il y a dans eux un être, une forme substantielle qui est la vie ?

Si une tulipe pouvait parler, & qu'elle te dît : Ma végétation & moi, nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble ; ne te moquerais-tu pas de la tulipe ?

Voyons d'abord ce que tu sais ; & de quoi tu es certain ; que tu marches avec tes pieds ; que tu digères par ton estomac ; que tu sens par tout ton corps, & que tu penses par ta tête. Voyons si ta seule raison a pu te donner assez de lumières pour conclure sans un secours surnaturel que tu as une ame.

Les premiers philosophes, soit chaldéens, soit égyptiens, dirent : il faut qu'il y ait en nous quelque chose qui produise nos pensees ; ce quelque chose doit être très-subtil, c'est un souffle, c'est du feu, c'est de l'éther, c'est une quintessence, c'est un simulacre léger, c'est une entelechie, c'est un nombre, c'est une harmonie. Enfin, selon le divin Platon, c'est un composé du *même* & de *l'autre* ; ce sont des atomes qui pensent en nous, a dit Epicure après Démocrite. Mais, mon ami, comment un atome pense-t-il ? avoue que tu n'en sais rien. . .

L'opinion à laquelle on doit s'attacher sans doute, c'est que l'ame est un être immatériel : mais certainement vous ne concevez pas ce que c'est que cet être immatériel ? Non, répondent les savans ; mais nous

savons

ſavons que ſa nature eſt de penſer. Et d'où le ſavez-vous ? Nous le ſavons, parce qu'il penſe. O ſavans ! j'ai bien peur que vous ne ſoyez auſſi ignorans qu'Épicure ; la nature d'une pierre eſt de tomber, parce qu'elle tombe ; mais je vous demande qui la fait tomber ?

Nous ſavons, pourſuivent-ils, qu'une pierre n'a point d'ame. D'accord, je le crois comme vous. Nous ſavons qu'une négation & une affirmation ne ſont point diviſibles, ne ſont point des parties de la matière. Je ſuis de votre avis. Mais la matière, à nous d'ailleurs inconnue, poſsède des qualités qui ne ſont pas matérielles, qui ne ſont pas diviſibles ; elle a la gravitation vers un centre que Dieu lui a donnée. Or cette gravitation n'a point de parties, n'eſt point diviſible. La force motrice des corps n'eſt pas un être compoſé de parties. La végétation des corps organiſés, leur vie, leur inſtinct ne ſont pas non plus des êtres à part, des êtres diviſibles ; vous ne pouvez pas plus couper en deux la végétation d'une roſe, la vie d'un cheval, l'inſtinct d'un chien, que vous ne pourrez couper en deux une ſenſation, une négation, une affirmation. Votre bel argument, tiré de l'indiviſibilité de la penſée, ne prouve donc rien du tout.

Qu'appelez-vous donc votre ame ? quelle idée en avez-vous ? Vous ne pouvez par vous-même, ſans révélation, admettre autre choſe en vous qu'un pouvoir à vous inconnu de ſentir, de penſer.

A préſent, dites-moi de bonne foi, ce pouvoir de ſentir & de penſer eſt-il le même que celui qui vous

fait digérer & marcher ? vous m'avouez que non, car votre entendement aurait beau dire à votre estomac *digère*, il n'en fera rien s'il est malade ; en vain votre être immatériel ordonnerait à vos pieds de marcher, ils resteront là s'ils ont la goutte.

Les Grecs ont bien senti que la pensée n'avait souvent rien à faire avec le jeu de nos organes ; ils ont admis pour ces organes une ame animale, & pour les pensées une ame plus fine, plus subtile, un *noüs*.

Mais voilà cette ame de la pensée qui, en mille occasions, a l'intendance sur l'ame animale. L'ame pensante commande à ses mains de prendre, & elles prennent. Elle ne dit point à son cœur de battre, à son sang de couler, à son chyle de se former, tout cela se fait sans elle : voilà deux ames bien embarrassées & bien peu maîtresses à la maison.

Or cette première ame animale n'existe certainement point ; elle n'est autre chose que le mouvement de vos organes. Prends garde, ô homme ! que tu n'as pas plus de preuves par ta faible raison que l'autre ame existe. Tu ne peux le savoir que par la foi : tu es né, tu agis, tu penses, tu veilles, tu dors sans savoir comment. Dieu t'a donné la faculté de penser, comme il t'a donné tout le reste ; & s'il n'était pas venu t'apprendre dans les temps marqués par sa providence que tu as une ame immatérielle & immortelle, tu n'en aurais aucune preuve.

Voyons les beaux systèmes que ta philosophie a fabriqués sur ces ames.

L'un dit que l'ame de l'homme est partie de la

ſubſtance de Dieu même ; l'autre, qu'elle eſt partie du grand tout ; un troiſième, qu'elle eſt créée de toute éternité ; un quatrième, qu'elle eſt faite & non créée ; d'autres aſſurent que Dieu les forme à meſure qu'on en a beſoin, & qu'elles arrivent à l'inſtant de la copulation : elles ſe logent dans les animalcules ſéminaux, crie celui-ci ; non, dit celui-là, elles vont habiter dans les trompes de Fallope. Vous avez tous tort, dit un ſurvenant ; l'ame attend ſix ſemaines que le fœtus ſoit formé, & alors elle prend poſſeſſion de la glande pinéale ; mais ſi elle trouve un faux germe, elle s'en retourne, en attendant une meilleure occaſion. La dernière opinion eſt que ſa demeure eſt dans le corps calleux, c'eſt le poſte que lui aſſigne la Peironie : il fallait être premier chirurgien du roi de France pour diſpoſer ainſi du logement de l'ame. Cependant ſon corps calleux n'a pas fait la même fortune que ce chirurgien avait faite.

Saint Thomas, dans ſa queſtion 75ᵉ & ſuivantes, dit que l'ame eſt une forme ſubſiſtante *per ſe*, qu'elle eſt toute en tout, que ſon eſſence diffère de ſa puiſſance, qu'il y a trois ames *végétatives*, ſavoir la *nutritive*, l'*augmentative*, la *générative* ; que la mémoire des choſes ſpirituelles eſt ſpirituelle, & la mémoire des corporelles eſt corporelle ; que l'ame raiſonnable eſt une forme *immatérielle quant aux opérations*, & *matérielle quant à l'être*. Saint Thomas a écrit deux mille pages de cette force & de cette clarté : auſſi eſt il l'ange de l'école.

On n'a pas fait moins de ſyſtêmes ſur la manière

dont cette ame ſentira quand elle aura quitté ſon corps avec lequel elle ſentait, comment elle entendra ſans oreilles, flairera ſans nez, & touchera ſans mains; quel corps enſuite elle reprendra, ſi c'eſt celui qu'elle avait à deux ans ou à quatre-vingts; comment le *moi*, l'identité de la même perſonne ſubſiſtera; comment l'ame d'un homme devenu imbécille à l'âge de quinze ans, & mort imbécille à l'âge de ſoixante & dix, reprendra le fil des idées qu'elle avait dans ſon âge de puberté; par quel tour d'adreſſe une ame dont la jambe aura été coupée en Europe, & qui aura perdu un bras en Amérique, retrouvera cette jambe & ce bras, leſquels ayant été transformées en légumes, auront paſſé dans le ſang de quelque autre animal. On ne finirait point ſi on voulait rendre compte de toutes les extravagances que cette pauvre ame humaine a imaginées ſur elle-même.

Ce qui eſt très-ſingulier, c'eſt que, dans les lois du peuple de Dieu, il n'eſt pas dit un mot de la ſpiritualité & de l'immortalité de l'ame, rien dans le Decalogue, rien dans le Lévitique ni dans le Deutéronome.

Il eſt très-certain, il eſt indubitable que Moïſe, en aucun endroit, ne propoſe aux Juifs des récompenſes & des peines dans une autre vie, qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs ames, qu'il ne leur fait point eſpérer le ciel, qu'il ne les menace point des enfers: tout eſt temporel.

Il leur dit avant de mourir, dans ſon Deutéronome: « Si, après avoir eu des enfans & des petits-

» enfans, vous prévariquez, vous ſerez exterminés » du pays, & réduits à un petit nombre dans les » nations.

» Je ſuis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des » pères jusqu'à la troiſième & quatrième génération.

» Honorez père & mère, afin que vous viviez » long-temps.

» Vous aurez de quoi manger ſans en manquer » jamais.

» Si vous ſuivez des dieux étrangers, vous ſerez » détruits. . . . . . .

» Si vous obéiſſez, vous aurez de la pluie au prin- » temps & en automne, du froment, de l'huile, du » vin, du foin pour vos bêtes, afin que vous mangiez » & que vous ſoyez ſoûls.

» Mettez ces paroles dans vos cœurs, dans vos » mains, entre vos yeux, écrivez-les ſur vos portes, » afin que vos jours ſe multiplient.

» Faites ce que je vous ordonne, ſans y rien ajoû- » ter ni retrancher.

» S'il s'élève un prophète qui prédiſe des choſes » prodigieuſes, ſi ſa prédiction eſt véritable, & ſi ce » qu'il a dit arrive, & s'il vous dit : Allons, ſuivons » des dieux étrangers. . . . . . . tuez-le auſſitôt, & que » tout le peuple frappe après vous.

» Lorſque le Seigneur vous aura livré les nations, » égorgez tout ſans épargner un ſeul homme, & » n'ayez aucune pitié de perſonne.

» Ne mangez point des oiſeaux impurs, comme » l'aigle, le griffon, l'ixion, &c.

P 3

» Ne mangez point des animaux qui ruminent & » dont l'ongle n'eſt point fendu, comme chameau, » lièvre, porc-épic, &c.

» En obſervant toutes les ordonnances, vous ſerez » bénis dans la ville & dans les champs, les fruits de » votre ventre, de votre terre, de vos beſtiaux ſeront » bénis. . . . . .

» Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances & » toutes les cérémonies, vous ſerez maudits dans la » ville & dans les champs..... vous éprouverez la » famine, la pauvreté, vous mourrez de misère, de » froid, de pauvreté, de fièvre; vous aurez la rogne, » la gale, la fiſtule....... vous aurez des ulcères » dans les genoux & dans les gras de jambes.

» L'étranger vous prêtera à uſure, & vous ne lui » prêterez point à uſure....... parce que vous n'aurez » pas ſervi le Seigneur.

» Et vous mangerez le fruit de votre ventre, & la » chair de vos fils & de vos filles, &c. ».

Il eſt évident que, dans toutes ces promeſſes & dans toutes ces menaces, il ny a rien que de temporel, & qu'on ne trouve pas un mot ſur l'immortalité de l'ame & ſur la vie future.

Pluſieurs commentateurs illuſtres ont cru que Moïſe était parfaitement inſtruit de ces deux grands dogmes; & ils le prouvent par les paroles de Jacob qui, croyant que ſon fils avait été dévoré par les bêtes, diſait dans ſa douleur: *Je deſcendrai avec mon fils dans la foſſe*, in infernum, *dans l'enfer*; c'eſt-à-dire, je mourrai, puiſque mon fils eſt mort.

Ils le prouvent encore par des paſſages d'Iſaïe & d'Ézéchiel; mais les Hebreux auxquels parlait Moïſe, ne pouvaient avoir lu ni Ézéchiel ni Iſaïe, qui ne vinrent que pluſieurs ſiècles après.

Il eſt très-inutile de diſputer ſur les ſentimens ſecrets de Moïſe. Le fait eſt que, dans les lois publiques, il n'a jamais parlé d'une vie à venir, qu'il borne tous les châtimens & toutes les récompenſes au temps préſent. S'il connaiſſait la vie future, pourquoi n'a-t-il pas expreſſément étalé ce dogme? & s'il ne l'a pas connue, quel était l'objet & l'étendue de ſa miſſion? C'eſt une queſtion que font pluſieurs grands perſonnages; ils répondent que le maître de Moïſe & de tous les hommes ſe réſervait le droit d'expliquer dans ſon temps aux Juifs une doctrine qu'ils n'étoient pas en état d'entendre lorſqu'ils étaient dans le déſert.

Si Moïſe avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame, une grande école des Juifs ne l'aurait pas toujours combattue. Cette grande école des Saducéens n'aurait pas été autoriſée dans l'État: les Saducéens n'auraient pas occupé les premières charges, on n'aurait pas tiré de grands pontifes de leur corps.

Il paraît que ce ne fut qu'après la fondation d'Alexandrie que les Juifs ſe partagèrent en trois ſectes: les Phariſiens, les Saducéens & les Eſſéniens. L'hiſtorien Joſephe, qui était phariſien, nous apprend, au livre treize de ſes antiquités, que les phariſiens croyaient à la métempſycoſe: les ſaducéens croyaient que l'ame périſſait avec le corps; les

effeniens, dit encore Jofephe, tenaient les ames immortelles; les ames, felon eux, defcendaient, en forme aérienne dans les corps, de la plus haute région de l'air; elles y font reportées par un attrait violent; &, après la mort, celles qui ont appartenu à des gens de bien, demeurent au-delà de l'Océan, dans un pays où il n'y a ni chaud ni froid, ni vent, ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui feul devait inftruire tous les hommes, vint condamner ces trois fectes; mais, fans lui, nous n'aurions jamais pu rien connaître de notre ame, puifque les philofophes n'en ont jamais eu aucune idée déterminée, & que Moïfe, feul vrai légiflateur du monde avant le nôtre, Moïfe qui parlait à Dieu face à face, a laiffé les hommes dans une ignorance profonde fur ce grand article. Ce n'eft donc que depuis dix-fept cents ans qu'on eft certain de l'exiftence de l'ame & de fon immortalité.

Cicéron n'avait que des doutes; fon petit-fils & fa petite-fille purent apprendre la vérité des premiers galiléens qui vinrent à Rome.

Mais, avant ce temps-là & depuis, dans tout le refte de la terre où les apôtres ne pénétrèrent pas, chacun devait dire à fon ame: Qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? où vas-tu? Tu es je ne fais quoi, penfant & fentant; & quand tu fentirais & penferais cent mille millions d'années, tu n'en fauras jamais davantage par tes propres lumières, fans le fecours d'un Dieu.

O homme ! ce Dieu t'a donné l'entendement pour te bien conduire, & non pour pénétrer dans l'essence des choses qu'il a créées.

C'est ainsi qu'a pensé Locke ; &, avant Locke, Gassendi ; &, avant Gassendi, une foule de sages ; mais nous avons des bacheliers qui savent tout ce que ces grands hommes ignoraient.

De cruels ennemis de la raison ont osé s'élever contre ces vérités reconnues par tous les sages. Ils ont porté la mauvaise foi & l'impudence jusqu'à imputer aux auteurs de cet ouvrage (1) d'avoir assuré que l'ame est matière. Vous savez bien, persécuteurs de l'innocence, que nous avons dit tout le contraire. Vous avez dû lire ces propres mots contre Epicure, Démocrite & Lucrèce : « Mon ami, comment un atome pense-t-il ? avoue que tu n'en sais rien ». Vous êtes donc évidemment des calomniateurs.

Personne ne sait ce que c'est que l'être appelé *esprit*, auquel même vous donnez ce nom matériel d'esprit, qui signifie *vent*. Tous les premiers pères de l'Église ont cru l'ame corporelle. Il est impossible à nous autres êtres bornés de savoir si notre intelligence est substance ou faculté : nous ne pouvons connaître à fond ni l'être étendu, ni l'être pensant, ou le mécanisme de la pensée.

On vous crie, avec les respectables Gassendi & Locke, que nous ne savons rien par nous-mêmes des secrets du Créateur. Êtes-vous donc des dieux qui

(1) *Questions sur l'Encyclopédie.*

ſavez tout ? On vous répète que nous ne pouvons connaître la nature & la deſtination de l'ame que par la révélation. Quoi ! cette révélation ne vous ſuffit-elle pas ? Il faut bien que vous ſoyez ennemi de cette révélation que nous réclamons, puiſque vous perſécutez ceux qui attendent tout d'elle, & qui ne croient qu'en elle.

Nous nous en rapportons, diſons-nous, à la parole de Dieu; & vous, ennemis de la raiſon & de Dieu, vous qui blaſphêmez l'un & l'autre, vous traitez l'humble doute & l'humble ſoumiſſion du philoſophe comme le loup traita l'agneau dans les fables d'Éſope; vous lui dites : Tu médis de moi l'an paſſé, il faut que je ſuce ton ſang. La philoſophie ne ſe venge point, elle rit en paix de vos vains efforts, elle éclaire doucement les hommes que vous voulez abrutir pour les rendre ſemblables à vous.

AMÉRIQUE.

Puisqu'on ne ſe laſſe point de faire des ſyſtêmes ſur la manière dont l'Amérique a pu ſe peupler, ne nous laſſons point de dire que celui qui fit naître des mouches dans ces climats, y fit naître des hommes. Quelque envie qu'on ait de diſputer, on ne peut nier que l'Être ſuprême, qui vit dans toute la nature, n'ait fait naître, vers le quarante-huitième degré, des animaux à deux pieds ſans plumes, dont la peau eſt mêlée de blanc & d'incarnat, avec de longues barbes tirant ſur le roux; des nègres ſans barbe vers la ligne en Afrique & dans les îles; d'autres negres avec barbe

ſous la même latitude, les uns portant de la laine ſur la tête, les autres des crins; & au milieu d'eux des animaux tout blancs, n'ayant ni crin ni laine, mais portant de la ſoie blanche.

On ne voit pas trop ce qui pourrait avoir empêché Dieu de placer dans un autre continent une eſpèce d'animaux du même genre, laquelle eſt couleur de cuivre, dans la même latitude où ces animaux ſont noirs en Afrique & en Aſie, & qui eſt abſolument imberbe & ſans poil, dans cette même latitude où les autres ſont barbus.

Juſqu'où nous emporte la fureur des ſyſtêmes, jointe à la tyrannie du préjugé! On voit ces animaux; on convient que Dieu a pu les mettre où ils ſont, & l'on ne veut pas convenir qu'il les y ait mis. Les mêmes gens qui ne font nulle difficulté d'avouer que les caſtors ſont originaires du Canada, prétendent que les hommes ne peuvent y être venus que par bateau, & que le Mexique n'a pu être peuplé que par quelques deſcendans de Magog. Autant vaudrait-il dire que s'il y a des hommes dans la lune, ils ne peuvent y avoir été menés que par Aſtolphe qui les y porta ſur ſon hippogriffe, lorſqu'il alla chercher le bon ſens de Roland renfermé dans une bouteille.

Si de ſon temps l'Amérique eût été découverte, & que dans notre Europe il y eût eu des hommes aſſez ſyſtematiques pour avancer, avec le jéſuite Lafitau, que les Caraïbes deſcendent des habitans de Carie, & que les Hurons viennent des Juifs, il aurait bien fait de rapporter à ces raiſonneurs la bouteille de leur

bon ſens, qui ſans doute était dans la lune avec celle de l'amant d'Angélique.

La première choſe qu'on fait quand on découvre une île peuplée dans l'Océan indien ou dans la mer du Sud, c'eſt de dire : d'où ces gens-là ſont-ils venus ? mais pour les arbres & les tortues du pays, on ne balance pas à les croire originaires : comme s'il était plus difficile à la nature de faire des hommes que des tortues. Ce qui peut ſervir d'excuſe à ce ſyſtême, c'eſt qu'il n'y a preſque point d'île dans les mers d'Amérique & d'Aſie où l'on n'ait trouvé des jongleurs, des joueurs de gibecière, des charlatans, des fripons & des imbécilles. C'eſt probablement ce qui a fait penſer que ces animaux étaient de la même race que nous.

AMITIÉ.

On a parlé depuis long-temps du temple de l'amitié, & l'on ſait qu'il a été peu fréquenté.

En vieux langage, on voit ſur la façade
Les noms ſacrés d'Oreſte & de Pilade,
Le médaillon du bon Pyrithoüs,
Du ſage Acathe, & du tendre Niſus,
Tous grands héros, tous amis véritables :
Ces noms ſont beaux, mais ils ſont dans les fables.

On ſait que l'amitié ne ſe commande pas plus que l'amour & l'eſtime. *Aime ton prochain* ſignifie, *ſecours ton prochain*, mais non pas *jouis avec plaiſir de ſa converſation s'il eſt ennuyeux, confie-lui tes ſecrets s'il eſt un babillard, prête-lui ton argent s'il eſt un diſſipateur.*

L'amitié est le mariage de l'ame ; & ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles & vertueuses. Je dis *sensibles*, car un moine, un solitaire peut n'être point méchant & vivre sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses*, car les méchans n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauche ; les intéressés ont des associés ; les politiques assemblent des factieux ; le commun des hommes oisifs a des liaisons ; les princes ont des courtisans ; les hommes vertueux ont seuls des amis.

Céthégus était le complice de Catilina, & Mécène le courtisan d'Octave ; mais Cicéron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contrat entre deux ames tendres & honnêtes ? les obligations en sont plus fortes ou plus faibles, selon les degrés de sensibilité & le nombre des services rendus, &c.

L'enthousiasme de l'amitié a été plus fort chez les Grecs & chez les Arabes que chez nous (1). Les contes que ces peuples ont imaginés sur l'amitié, sont admirables ; nous n'en avons point de pareils. Nous sommes un peu secs en tout. Je ne vois nul grand trait d'amitié dans nos romans, dans nos histoires, sur notre théâtre.

Il n'est parlé d'amitié chez les Juifs qu'entre Jonathas & David. Il est dit que David l'aimait d'un amour plus fort que celui des femmes : mais aussi il est dit que David, après la mort de son ami, dépouilla Miphibozeth son fils, & le fit mourir.

(1) Voyez ARABES.

L'amitié était un point de religion & de légiſlation chez les Grecs. Les Thébains avaient le régiment des amans : beau régiment ! quelques-uns l'ont pris pour un régiment de non-conformiſtes, ils ſe trompent ; c'eſt prendre un acceſſoire honteux pour le principal honnête. L'amitié chez les Grecs était preſcrite par la loi & la religion. La pédéraſtie était malheureuſement tolérée par les mœurs ; il ne faut pas imputer à la loi des abus indignes (1).

AMOUR.

Il y a tant de ſortes d'amour, qu'on ne ſait à qui s'adreſſer pour le définir. On nomme hardiment *amour* un caprice de quelques jours, une liaiſon ſans attachement, un ſentiment ſans eſtime, des ſimagrées de Sigisbé, une froide habitude, une fantaiſie romaneſque, un goût ſuivi d'un prompt dégoût : on donne ce nom à mille chimères.

Si quelques philoſophes veulent examiner à fond cette matière peu philoſophique, qu'ils méditent le banquet de Platon, dans lequel Socrate, amant honnête d'Alcibiade & d'Agathon, converſe avec eux ſur la métaphyſique de l'amour.

Lucrèce en parle plus en phyſicien : Virgile ſuit les pas de Lucrèce ; *amor omnibus idem.*

C'eſt l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée. Veux-tu avoir une idée de l'amour ? vois les moineaux de ton jardin, vois tes pigeons, contemple le taureau qu'on amène à la geniſſe ; regarde ce fier

(1) Voyez AMOUR SOCRATIQUE.

cheval que deux de tes valets conduisent à la cavalle paisible qui l'attend, & qui détourne sa queue pour le recevoir, vois comme ses yeux étincèlent; entends ces hennissemens; contemple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort, ces crins qui se relèvent & qui flottent, ce mouvement impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature lui a destiné; mais n'en sois point jaloux, & songe aux avantages de l'espèce humaine; ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légèreté, rapidité.

Il y a même des animaux qui ne connaissent point la jouissance. Les poissons écaillés sont privés de cette douceur : la femelle jette sur la vase des millions d'œufs; le mâle qui les rencontre passe sur eux, & les féconde par sa semence, sans se mettre en peine à quelle femelle ils appartiennent.

La plupart des animaux qui s'accouplent, ne goûtent de plaisir que par un seul sens, & dès que cet appétit est satisfait, tout est éteint. Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassemens; tout ton corps est sensible; tes lèvres sur-tout jouissent d'une volupté que rien ne lasse; & ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce : enfin tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour, & les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le comte de Rochester: L'amour dans un pays d'athées, ferait adorer la divinité.

Comme les hommes ont reçu le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde, ils ont perfectionné

l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, & l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles. Tous les autres sentimens entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or: l'amitié, l'estime viennent au secours, les talens du corps & de l'esprit sont encore de nouvelles chaînes.

Nam facit ipsa suis interdum femina factis,
Morigerisque modis & mundo corpore culta,
Ut facilè insuescat secum vir degere vitam.

LUCRÈCE, *liv. IV.*

On peut, sans être belle, être long-temps aimable,
L'attention, le goût, les soins, la propreté,
Un esprit naturel, un air toujours affable,
Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour propre sur-tout resserre tous ces liens. On s'applaudit de son choix, & les illusions en foule font les ornemens de cet ouvrage dont la nature a posé les fondemens.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi dont les bêtes n'ont point d'idée! Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné dans les trois quarts de la terre les plaisirs de l'amour & les sources de la vie, par une maladie épouvantable à laquelle l'homme seul est sujet, & qui n'infecte que chez lui les organes de la génération.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres

d'autres maladies qui ſont la ſuite de nos excès. Ce n'eſt point la débauche qui l'a introduite dans le monde. Les Phryné, les Laïs, les Flora, les Meſſaline, n'en furent point attaquées; elle eſt née dans des îles où les hommes vivaient dans l'innocence, & de là elle s'eſt répandue l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuſer la nature de mépriſer ſon ouvrage, de contredire ſon plan, d'agir contre ſes vues; c'eſt dans ce fléau déteſtable qui a ſouillé la terre d'horreur & de turpitude. Eſt-ce là le meilleur des mondes poſſibles? Eh quoi! ſi Céſar, Antoine, Octave, n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas poſſible qu'elle ne fît point mourir François I? Non, dit-on, les choſes étaient ainſi ordonnées pour le mieux: je le veux croire; mais cela eſt triſte pour ceux à qui Rabelais a dédié ſon livre.

Les philoſophes érotiques ont ſouvent agité la queſtion, ſi Héloïſe put encore aimer véritablement Abelard quand il fut moine & châtré? L'une de ces qualités faiſait très-grand tort à l'autre.

Mais conſolez-vous, Abelard, vous fûtes aimé; la racine de l'arbre coupé conſerve encore un reſte de sève; l'imagination aide le cœur. On ſe plaît encore à table quoiqu'on n'y mange plus. Eſt-ce de l'amour? eſt ce un ſimple ſouvenir? eſt-ce de l'amitié? C'eſt un je ne ſais quoi compoſé de tout cela; c'eſt un ſentiment confus qui reſſemble aux paſſions fantaſtiques que les morts conſervaient dans les champs Élyſées. Les héros qui pendant leur vie avaient brillé dans la courſe des chars, conduiſaient après leur mort des

chars imaginaires. Héloïse vivait avec vous d'illusions & de supplémens; elle vous caressait quelquefois, & avec d'autant plus de plaisir qu'ayant fait vœu au Paraclet de ne vous plus aimer, ses caresses en devenaient plus précieuses comme plus coupables. Une femme ne peut guère se prendre de passion pour un eunuque, mais elle peut conserver sa passion pour son amant devenu eunuque, pourvu qu'il soit encore aimable.

Il n'en est pas de même, mesdames, pour un amant qui a vieilli dans le service; l'extérieur ne subsiste plus; les rides effraient, les sourcils blanchis rebutent, les dents perdues dégoûtent, les infirmités éloignent: tout ce qu'on peut faire, c'est d'avoir la vertu d'être garde-malade & de supporter ce qu'on a aimé. C'est ensevelir un mort.

AMOUR DE DIEU.

Les disputes sur l'amour de Dieu ont allumé autant de haines qu'aucune querelle théologique. Les jésuites & les jansénistes se sont battus pendant cent ans à qui aimerait Dieu d'une façon plus convenable & à qui désolerait plus son prochain.

Dès que l'auteur du Télémaque, qui commençait à jouir d'un grand crédit à la cour de Louis XIV, voulut qu'on aimât Dieu d'une manière qui n'était pas celle de l'auteur des Oraisons funèbres, celui-ci, qui était un grand férailleur, lui déclara la guerre, & le fit condamner dans l'ancienne ville de Romulus, où Dieu était ce qu'on aimait le mieux après la domination, les richesses, l'oisiveté, le plaisir & l'argent.

Si madame Guyon avait ſu le conte de la bonne vieille qui apportait un réchaud pour brûler le paradis, & une cruche d'eau pour éteindre l'enfer, afin qu'on n'aimât Dieu que pour lui-même, elle n'aurait peut-être pas tant écrit. Elle eût dû ſentir qu'elle ne pouvait rien dire de mieux. Mais elle aimait Dieu & le galimatias ſi cordialement qu'elle fut quatre fois en priſon pour ſa tendreſſe : traitement rigoureux & injuſte. Pourquoi punir comme une criminelle une femme qui n'avait d'autre crime que celui de faire des vers dans le ſtyle de l'abbé Cottin, & de la proſe dans le goût de Polichinelle ? Il eſt étrange que l'auteur du Télémaque & des froides amours d'Eucharis ait dit dans ſes Maximes des Saints, d'après le bienheureux François de Sales : « Je n'ai preſque point de deſirs ; » mais ſi j'étais à renaître, je n'en aurais point du » tout. Si Dieu venait à moi, j'irais auſſi à lui ; s'il ne » voulait pas venir à moi, je me tiendrais là, & n'irais » pas à lui. »

C'eſt ſur cette propoſition que roule tout ſon livre ; on ne condamna point S. François de Sales, mais on condamna Fénélon ; pourquoi ? c'eſt que François de Sales n'avait point un violent ennemi à la cour de Turin, & que Fénélon en avait un à Verſailles.

Ce qu'on a écrit de plus ſenſé ſur cette controverſe myſtique ſe trouve peut-être dans la ſatyre de Boileau ſur *l'amour de Dieu*, quoique ce ne ſoit pas aſſurément ſon meilleur ouvrage.

> Qui fait exactement ce que ma loi commande,
> A pour moi, dit ce Dieu, l'amour que je demande.

S'il faut passer des épines de la théologie à celles de la philosophie, qui sont moins longues & moins piquantes, il paraît clair qu'on peut aimer un objet sans aucun retour sur soi-même, sans aucun mélange d'amour-propre intéressé. Nous ne pouvons comparer les choses divines aux terrestres, l'amour de Dieu à un autre amour. Il manque précisément un infini d'échelons pour nous élever de nos inclinations humaines à cet amour sublime. Cependant, puisqu'il n'y a pour nous d'autre point d'appui que la terre, tirons nos comparaisons de la terre. Nous voyons un chef-d'œuvre de l'art en peinture, en sculpture, en architecture, en poésie, en éloquence; nous entendons une musique qui enchante nos oreilles & notre ame, nous l'admirons, nous l'aimons sans qu'il nous en revienne le plus léger avantage; c'est un sentiment pur; nous allons même jusqu'à sentir quelquefois de la vénération, de l'amitié pour l'auteur; & s'il était là, nous l'embrasserions.

C'est à peu près la seule manière dont nous puissions expliquer notre profonde admiration & les élans de notre cœur envers l'éternel architecte du monde. Nous voyons l'ouvrage avec un étonnement de respect & d'anéantissement, & notre cœur s'élève autant qu'il le peut vers l'ouvrier.

Mais quel est ce sentiment? je ne sais quoi de vague & d'indéterminé, un saisissement qui ne tient rien de nos affections ordinaires; une ame plus sensible qu'une autre, plus désoccupée, peut-être si touchée du spectacle de la nature qu'elle voudrait s'élancer

juſqu'au maître éternel qui l'a formée. Une telle affection de l'eſprit, un ſi puiſſant attrait peut-il encourir la cenſure? A-t-on pu condamner le tendre archevêque de Cambrai? Malgré les expreſſions de S. François de Sales, que nous avons rapportées, il s'en tenait à cette aſſertion, qu'on peut aimer l'auteur uniquement pour la beauté de ſes ouvrages. Quelle héréſie avait-on à lui reprocher? les extravagances du ſtyle d'une dame de Montargis, & quelques expreſſions peu meſurées de ſa part lui nuiſirent.

Où était le mal? on n'en ſait plus rien aujourd'hui. Cette querelle eſt anéantie comme tant d'autres. Si chaque ergoteur voulait bien ſe dire à ſoi même: Dans quelques années perſonne ne ſe ſouciera de mes ergotiſmes, on ergoterait beaucoup moins. Ah! Louis XIV! Louis XV! il fallait laiſſer deux hommes de génie ſortir de la ſphère de leurs talens, au point d'écrire ce qu'on n'a jamais écrit de plus obſcur & de plus ennuyeux dans votre royaume.

Pour finir tous ces débats-là,
Tu n'avais qu'à les laiſſer faire.

Remarquons à tous les articles de morale & d'hiſtoire, par quelle chaîne inviſible, par quels reſſorts inconnus toutes les idées qui troublent nos têtes, & tous les événemens qui empoiſonnent nos jours, ſont liés enſemble, ſe heurtent, & forment nos deſtinées. Fénélon meurt dans l'exil pour avoir eu deux ou trois converſations myſtiques avec une femme un peu extravagante. Le cardinal de Bouillon, le neveu du grand

Turenne, eſt perſécuté pour n'avoir pas lui-même perſécuté à Rome l'archevêque de Cambrai ſon ami : il eſt contraint de ſortir de France, & il perd toute ſa fortune.

C'eſt par ce même enchaînement que le fils d'un procureur de Vire, trouve, dans une douzaine de phraſes obſcures d'un livre imprimé dans Amſterdam, de quoi remplir de victimes tous les cachots de la France; & à la fin il ſort de ces cachots mêmes un cri dont le retentiſſement fait tomber par terre toute une ſociété habile & tyrannique, fondée par un fou ignorant.

AMOUR-PROPRE.

NICOLE, dans ſes Eſſais de morale, faits après deux ou trois mille volumes de morale (dans ſon traité de la Charité, chap. II), dit « que par le moyen des gibets & des roues qu'on a établis en commun, on » réprime les penſées & les deſſeins tyranniques de » l'amour-propre de chaque particulier. »

Je n'examinerai point ſi on a des gibets en commun, comme on a des prés & des bois en commun, & une bourſe commune, & ſi on réprime des penſées avec des roues; mais il me ſemble fort étrange que Nicole ait pris le vol de grand chemin & l'aſſaſſinat pour de l'amour-propre. Il faut diſtinguer un peu mieux les nuances. Celui qui dirait que Néron a fait aſſaſſiner ſa mère par amour-propre, que Cartouche avait beaucoup d'amour-propre, ne s'exprimerait pas fort correctement. L'amour-propre n'eſt point une ſcélérateſſe,

c'eſt un ſentiment naturel à tous les hommes ; il eſt beaucoup plus voiſin de la vanité que du crime.

Un gueux des environs de Madrid demandait noblement l'aumône; un paſſant lui dit : N'êtes vous pas honteux de faire ce métier infame, quand vous pouvez travailler? Monſieur, répondit le mendiant, je vous demande de l'argent & non pas des conſeils; puis il lui tourna le dos en conſervant toute la dignité caſtillane. C'était un fier gueux que ce ſeigneur, ſa vanité était bleſſée pour peu de choſe. Il demandait l'aumône par amour de ſoi-même, & ne ſouffrait pas la réprimande par un autre amour de ſoi-même.

Un miſſionnaire voyageant dans l'Inde rencontra un fakir chargée de chaînes, nu comme un ſinge, couché ſur le ventre, & ſe faiſant fouetter pour les péchés de ſes compatriotes les Indiens, qui lui donnaient quelques liards du pays. Quel renoncement à ſoi-même, diſait un des ſpectateurs! Renoncement à moi-même, reprit le fakir; apprenez que je ne me fais feſſer dans ce monde que pour vous le rendre dans l'autre, quand vous ſerez chevaux, & moi cavalier.

Ceux qui ont dit que l'amour de nous-mêmes eſt la baſe de tous nos ſentimens & de toutes nos actions, ont donc eu grande raiſon dans l'Inde, en Eſpagne, & dans toute la terre habitable : & comme on n'écrit point pour prouver aux hommes qu'ils ont un viſage, ils n'ont pas beſoin de leur prouver qu'ils ont de l'amour-propre. Cet amour-propre eſt l'inſtrument de notre conſervation ; il reſſemble

à l'inftrument de la perpétuité de l'efpèce : il eft néceffaire, il nous eft cher, il nous fait plaifir, & il faut le cacher.

AMOUR SOCRATIQUE.

Si l'amour qu'on a nommé *focratique* & *platonique* n'était qu'un fentiment honnête, il faut y applaudir : fi c'était une debauche, il faut en rougir pour la Grèce.

Comment s'eft-il pu faire qu'un vice deftructeur du genre humain, s'il était général, qu'un attentat infame contre la nature, foit pourtant fi naturel ? Il paraît être le dernier degré de la corruption réfléchie ; & cependant il eft le partage ordinaire de ceux qui n'ont pas encore eu le temps d'être corrompus. Il eft entré dans des cœurs tout neufs, qui n'ont connu encore ni l'ambition, ni la fraude, ni la foif des richeffes. C'eft la jeuneffe aveugle qui, par un inftinct mal démêlé, fe précipite dans ce défordre au fortir de l'enfance, ainfi que dans l'onanifme (1).

Le penchant des deux fexes l'un pour l'autre fe déclare de bonne heure ; mais quoi qu'on ait dit des Africaines & des femmes de l'Afie méridionale, ce penchant eft naturellement beaucoup plus fort dans l'homme que dans la femme ; c'eft une loi que la nature a établie pour tous les animaux, c'eft toujours le mâle qui attaque la femelle.

Les jeunes mâles de notre efpèce, élevés enfemble, fentant cette force que la nature commence

(1) Voyez ONANISME.

à déployer en eux, & ne trouvant point l'objet naturel de leur instinct, se rejettent sur ce qui lui ressemble. Souvent un jeune garçon, par la fraîcheur de son teint, par l'éclat de ses couleurs & par la douceur de ses yeux, ressemble, pendant deux ou trois ans, à une belle fille; si on l'aime, c'est parce que la nature se méprend; on rend hommage au sexe, en s'attachant à ce qui en a les beautés; & quand l'âge fait évanouir cette ressemblance, la méprisse cesse.

Citraque juventam
Ætatis breve ver & primos carpere flores.

On n'ignore pas que cette méprise de la nature est beaucoup plus commune dans les climats doux que dans les glaces du septentrion, parce que le sang y est plus allumé & l'occasion plus fréquente; aussi ce qui ne paraît qu'une faiblesse dans le jeune Alcibiade, est une abomination dégoûtante dans un matelot hollandais & dans un vivandier moscovite.

Je ne puis souffrir qu'on prétende que les Grecs ont autorisé cette licence. On cite le législateur Solon, parce qu'il a dit en deux mauvais vers :

Tu chériras un beau garçon,
Tant qu'il n'aura barbe au menton (1).

Mais en bonne foi, Solon était-il législateur quand il fit ces deux vers ridicules (2)? il était jeune alors,

(1) Traduction d'Amiot, grand-aumônier de France.

(2) Un écrivain moderne, nommé Larcher, répétiteur de collége, dans un libelle rempli d'erreurs en tout genre, & de la critique

& quand le débauché fut devenu ſage, il ne mit point une telle infamie parmi les lois de ſa république. Accuſera-t-on Théodore de Bèze d'avoir prêché la pédéraſtie dans ſon égliſe, parce que, dans ſa jeuneſſe, il fit des vers pour le jeune Candide ? & qu'il dit :

Amplector hunc & illam.
Je ſuis pour lui, je ſuis pour elle.

Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteuſes dans ſon jeune âge, il eût dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de ſe faire un nom : *Hic vir & ille puer.*

On abuſe du texte de Plutarque, qui, dans ſes bavarderies, au Dialogue de l'amour, fait dire à un interlocuteur que les femmes ne ſont pas *dignes du véritable amour* (1); mais un autre interlocuteur ſoutient le parti des femmes comme il le doit. On a pris l'objection pour la déciſion.

Il eſt certain, autant que la ſcience de l'antiquité peut l'être, que l'amour ſocratique n'était point un amour infame : c'eſt ce nom d'*amour* qui a trompé. Ce qu'on appelait *les amans d'un jeune homme* étaient préciſément ce que ſont parmi nous les menins de nos princes ; ce qu'étaient les enfans d'honneur des

la plus groſſière, oſe citer je ne ſais quel bouquin, dans lequel on appelle Socrate *sanctus pederastes*, Socrate ſaint b..... Il n'a pas été ſuivi dans ces horreurs par l'abbé Foucher ; mais cet abbé, non moins groſſier, s'eſt trompé encore lourdement ſur Zoroaſtre & ſur les anciens Perſans. Il en a été vivement repris par un homme ſavant dans les langues orientales.

(1) Voyez FEMME.

jeunes gens attachés à l'éducation d'un enfant distingué, partageant les mêmes études, les mêmes travaux militaires; institution guerrière & sainte dont on abusa comme des fêtes nocturnes & des orgies.

La troupe des amans, instituée par Laïus, était une troupe invincible de jeunes guerriers engagés par serment à donner leur vie les uns pour les autres; & c'est ce que la discipline antique a jamais eu de plus beau.

Sextus Empiricus, & d'autres, ont beau dire que ce vice étoit recommandé par les lois de la Perse. Qu'ils citent le texte de la loi; qu'ils montrent le code des Persans; & si cette abomination s'y trouvait, je ne la croirais pas; je dirais que la chose n'est pas vraie, par la raison qu'elle est impossible. Non, il n'est pas dans la nature humaine de faire une loi qui contredit & qui outrage la nature, une loi qui anéantirait le genre humain, si elle était observée à la lettre. Mais moi, je vous montrerai l'ancienne loi des Persans, rédigée dans le Sadder. Il est dit, à l'article où porte 9, *qu'il n'y a point de plus grand péché.* C'est en vain qu'un écrivain moderne a voulu justifier Sextus Empiricus & la pédérastie: les lois de Zoroastre, qu'il ne connaissait pas, sont un témoignage irréprochable que ce vice ne fut jamais recommandé par les Perses. C'est comme si on disait qu'il est recommandé par les Turcs. Ils le commettent hardiment, mais les lois le punissent.

Que de gens ont pris des usages honteux & tolérés dans un pays pour les lois du pays! Sextus Empiricus,

qui doutait de tout, devait bien douter de cette jurisprudence. S'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût vu deux ou trois jeunes jésuites abuser de quelques écoliers, aurait-il eu le droit de dire que ce jeu leur est permis par les constitutions d'Ignace de Loyola ?

Il me sera permis de parler ici de l'amour socratique du révérend père Polycarpe, carme chausse de la petite ville de Gex, lequel, en 1771, enseignait la religion & le latin à une douzaine de petits écoliers. Il était à la fois leur confesseur & leur régent, & il se donna auprès d'eux tous un nouvel emploi. On ne pouvait guère avoir plus d'occupations spirituelles & temporelles. Tout fut découvert; il se retira en Suisse, pays fort éloigné de la Grèce.

Ces amusemens ont été assez communs entre les précepteurs & les écoliers (1). Les moines chargés d'élever la jeunesse, ont été toujours un peu adonnés à la pédérastie; c'est la suite nécessaire du célibat auquel ces pauvres gens sont condamnés.

Les seigneurs turcs & persans font, à ce qu'on nous dit, élever leurs enfans par des eunuques; étrange alternative pour un pédagogue d'être châtré ou sodomite.

L'amour des garçons était si commun à Rome, qu'on ne s'avisait pas de punir cette turpitude, dans laquelle presque tout le monde donnait tête baissée. Octave Auguste, ce meurtrier débauché & poltron, qui osa exiler Ovide, trouva très-bon que Virgile chantât Alexis; Horace, son autre favori, faisait de

(1) Voyez PÉTRONE.

petites odes pour Ligurinus. Horace, qui louait Auguste d'avoir réformé les mœurs, propofait également dans fes fatyres un garçon & une fille (1); mais l'ancienne loi *Scantinia*, qui défend la pédéraftie, fubfifta toujours : l'empereur Philippe la remit en vigueur, & chaffa de Rome les petits garçons qui faifaient le métier. S'il y avait eu des écoliers fpirituels & licencieux comme Pétrone, Rome eut des profeffeurs tels que Quintilien. Voyez quelles précautions il apporte dans le chapitre du *Précepteur* pour conferver la pureté de la première jeuneffe. *Cavendum non folùm crimine turpitudinis, fed etiam fufpicione.* Enfin je ne crois pas qu'il y ait jamais eu aucune nation policée qui ait fait des lois (2) contre les mœurs.

(1) . . . . *Præstò puer impetus in quem Continuò fiat.*

(2) On devrait condamner meffieurs les non-conformiftes à préfenter tous les ans à la police un enfant de leur façon. L'ex-jéfuite Desfontaines fut fur le point d'être brûlé en place de Grève pour avoir abufé de quelques petits favoyards qui ramonaient fa cheminée; des protecteurs le fauvèrent. Il fallait une victime, on brûla des Chaufours à fa place. Cela eft bien fort; *est modus in rebus* : on doit proportionner les peines aux délits. Qu'auraient dit Céfar, Alcibiade, le roi de Bythinie Nicomède, le roi de France Henri III, & tant d'autres rois?

Quand on brûla des Chaufours, on fe fonda fur les *établissemens de Saint Louis*, mis en nouveau français au quinzième fiècle. » Si » aucun eft foupçonné de b. . . . . doit être mené à l'évêque; & fe » il en étoit prouvé, l'on le doit ardoir, & tuit li meuble font au » baron «, &c. Saint Louis ne dit pas ce qu'il faut faire au baron, fi le baron eft foupçonné, & fe il en eft prouvé. Il faut obferver que par le mot de b. . . . Saint Louis entend les hérétiques qu'on n'appelait point alors d'un autre nom. Une équivoque fit brûler à Paris des Chaufours gentilhomme lorrain. Defpréaux eut bien raifon de faire une fatyre contre l'équivoque; elle a caufé bien plus de mal qu'on ne croit.

AMPLIFICATION.

On prétend que c'eſt une belle figure de rhétorique ; peut-être aurait-on plus raiſon ſi on l'appelait *un défaut*. Quand on dit tout ce qu'on doit dire, on n'amplifie pas ; & quand on l'a dit, ſi on amplifie, on dit trop. Préſenter aux juges une bonne ou mauvaiſe action ſous toutes ſes faces, ce n'eſt point amplifier ; mais ajouter, c'eſt exagérer & ennuyer.

J'ai vu autrefois dans les colléges donner des prix d'amplification. C'était réellement enſeigner l'art d'être diffus. Il eût mieux valu peut-être donner des prix à celui qui aurait reſſerré ſes penſées, & qui par-là aurait appris à parler avec plus d'énergie & de force ; mais en évitant l'amplification, craignez la ſéchereſſe.

J'ai entendu des profeſſeurs enſeigner que certains vers de Virgile ſont une amplification ; par exemple, ceux-ci :

Nox erat, & placidum carpebant feſſa ſoporem
Corpora per terras, ſilvæque & ſæva quierant
Æquora, quum medio volvuntur ſidera lapſu ;
Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres ;
Quæque lacus latè liquidos, quæque aſpera dumis
Rura tenent, ſomno poſitæ ſub nocte ſilenti
Lenibant curas, & corda oblita laborum :
At non infelix animi Phœniſſa.

Voici une traduction libre de ces vers de Virgile, qui ont tous été ſi difficiles à traduire par les poètes français, excepté par M. Delille :

Les aſtres de la nuit roulaient dans le ſilence ;
Éole a ſuſpendu les haleines des vents ;
Tout ſe tait ſur les eaux, dans les bois, dans les champs ;

Fatigué des travaux qui vont bientôt renaître,
Le tranquille taureau s'endort avec son m ître ;
Les malheureux humains ont oublié leurs maux ;
Tout dort, tout s'abandonne aux charmes du repos :
Phénisse veille & pleure.

Si la longue description du règne du sommeil dans toute la nature ne faisait pas un contraste admirable avec la cruelle inquiétude de Didon, ce morceau ne serait qu'une amplification puérile ; c'est le mot, *at non infelix animi Phaenissa*, qui en fait le charme.

La belle ode de Sapho, qui peint tous les symptômes de l'amour, & qui a été traduite heureusement dans toutes les langues cultivées, ne serait pas, sans doute, si touchante, si Sapho avait parlé d'une autre que d'elle-même : cette ode pourrait être alors regardée comme une amplification.

La description de la tempête au premier livre de l'Enéide, n'est point une amplification ; c'est une image vraie de tout ce qui arrive dans une tempête ; il n'y a aucune idée répétée, & la répétition est le vice de tout ce qui n'est qu'amplification.

Le plus beau rôle qu'on ait jamais mis sur le théâtre dans aucune langue, est celui de Phèdre. Presque tout ce qu'elle dit serait une amplification fatigante, si c'était une autre qui parlât de la passion de Phèdre.

Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue,
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue.

Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps & transir & brûler;
Je reconnus Vénus & ses traits redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourmens inévitables.

Il est bien clair que puisque Athènes lui montra son superbe ennemi Hippolyte, elle vit Hippolyte. Si elle rougit & pâlit à sa vue, elle fut, sans doute, troublée. Ce serait un pléonasme, une redondance oiseuse dans une étrangère qui raconterait les amours de Phèdre; mais c'est Phèdre amoureuse & honteuse de sa passion; son cœur est plein; tout lui échappe.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

Peut-on mieux imiter Virgile?

Je sentis tout mon corps & transir & brûler;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler.

Peut-on mieux imiter Sapho? ces vers, quoiqu'imités, coulent de source; chaque mot trouble les ames sensibles & les pénètre; ce n'est point une amplification, c'est le chef-d'œuvre de la nature & de l'art.

Voici, à mon avis, un exemple d'une amplification dans une tragédie moderne, qui, d'ailleurs, a de grandes beautés.

Tidée est dans Argos; il regrette à la fois son ami Oreste & Palamède, dont il se croit le fils, & qu'il a cru voir périr dans un naufrage. Cependant, à la cour d'Argos, il a vu une fille d'Égiste meurtrier d'Agamemnon; & tandis qu'il se promettait de punir ce même Égiste, il a conçu pour elle une passion violente

violente. Son cœur eſt vivement combattu entre cette paſſion qu'il ſe reproche, & le deſir de venger Agamemnon. C'eſt au milieu de tant de ſoins & d'inquiétudes, qu'il fait à ſon confident une longue deſcription d'une tempête qu'il a eſſuyée il y long-temps.

Tu ſais ce qu'en ces lieux nous venions entreprendre,
Tu ſais que Palamède, avant que de s'y rendre,
Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.
A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine:
Nous partîmes comblés des bienfaits de Thyrrène;
Tout nous favoriſait; nous voguâmes long-temps
Au gré de nos deſirs, bien plus qu'au gré des vents;
Mais, ſignalant bientôt toute ſon inconſtance,
La mer en un moment ſe mutine & s'élance;
L'air mugit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur;
La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.
Les vagues quelquefois, nous portant ſur leurs cimes,
Nous font rouler après ſur de vaſtes abîmes,
Où les éclairs preſſés, pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu ſemblaient nous plonger tous;
Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.
A travers les écueils notre vaiſſeau pouſſé,
Se briſe & nage enfin ſur les eaux diſperſé.

On voit peut-être dans cette deſcription le poète qui veut ſurprendre les auditeurs par le récit d'un naufrage, & non le perſonnage qui veut venger ſon

père & ſon ami, tuer le tyran d'Argos, & qui eſt partagé entre l'amour & la vengeance.

Lorſqu'un perſonnage s'oublie, & qu'il veut abſolument être poète, il doit alors embellir ce défaut par les vers les plus corrects & les plus élégans.

Ne voulut point tenter ſon retour dans Argos,
Qu'il n'eût interrogé l'oracle de Délos.

Ce tour familier ſemble ne devoir entrer que rarement dans la poéſie noble. *Je ne voulus point aller à Orléans, que je n'euſſe vu Paris.* Cette phraſe n'eſt admiſe, ce me ſemble, que dans la liberté de la converſation.

A de ſi juſtes ſoins on ſouſcrivit ſans peine.

On ſouſcrit à des volontés, à des ordres, à des deſirs; je ne crois pas qu'on ſouſcrive *à des ſoins.*

Nous voguâmes long-temps
Au gré de nos deſirs, bien plus qu'au gré des vents.

Outre l'affectation & une ſorte de jeu de mots du *gré des deſirs*, & du *gré des vents*, il y a là une contradiction évidente. Tout l'équipage *ſouſcrivit* ſans peine *aux juſtes ſoins* d'interroger l'oracle de Délos. Les deſirs des navigateurs étaient donc d'aller à Délos; ils ne voguaient donc pas au gré de leurs deſirs, puiſque le gré des vents les écartait de Délos, à ce que dit Tidée.

Si l'auteur a voulu dire, au contraire, que Tidée voguait au gré de ſes deſirs auſſi bien, & encore plus qu'au gré des vents, il s'eſt mal exprimé. *Bien plus*

qu'au gré des vents, ſignifie que les vents ne ſecondaient pas ſes deſirs & l'écartaient de ſa route. *J'ai été favoriſé dans cette affaire par la moitié du conſeil, bien plus que par l'autre*, ſignifie, pat tous pays, la moitié du conſeil a été pour moi, & l'autre contte. Mais ſi je dis, *la moitié du conſeil a opiné au gré de mes deſirs, & l'autre encore davantage*, cela veut dire que j'ai été ſecondé par tout le conſeil, & qu'une partie m'a encore plus favoriſé que l'autre.

J'ai réuſſi auprès du parterre bien plus qu'au gré des connaiſſeurs, veut dire, les connoiſſeurs m'ont condamné.

Il faut que la diction ſoit pure & ſans équivoque. Le confident de Tidée pouvait lui dire: Je ne vous entends pas: ſi le vent vous a mené à Délos & à Épidaure, qui eſt dans l'Argolide, c'était préciſément votre route, & vous n'avez pas dû *voguer long-temps*. On va de Samos à Épidaure en moins de trois jours avec un bon vent d'eſt. Si vous avez eſſuyé une tempête, vous n'avez pas vogué au gré de vos deſirs; d'ailleurs vous deviez inſtruire plutôt le public que vous veniez de Samos. Les ſpectateurs veulent ſavoir d'où vous venez, & ce que vous voulez. La longue deſcription recherchée d'une tempête me détourne de ces objets. C'eſt une amplification qui paraît oiſeuſe, quoiqu'elle préſente de grandes images.

La mer ſignala bientôt toute ſon inconſtance.

Toute l'inconſtance que la mer ſignale ne ſemble pas une expreſſion convenable à un héros qui doit

peu s'amuſer à ces recherches. Cette mer, qui ſe *mutine & qui s'élance en un moment*, après avoir ſignalé *toute ſon inconſtance*, intéreſſe-t-elle aſſez à la ſituation préſente de Tidée occupé de la guerre ? Eſt-ce à lui de s'amuſer à dire que la mer eſt inconſtante, à débiter des lieux communs ?

L'air mugit, le jour fuit; une épaiſſe vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur.

Les vents diſſipent les vapeurs & ne les épaiſſiſſent pas; mais quand même il ſerait vrai qu'une épaiſſe vapeur eût couvert les vagues en fureur d'un *voile affreux*, ce héros, plein de ſes malheurs préſens, ne doit pas s'appeſantir ſur ce prélude de tempête, ſur ces circonſtances, qui n'appartiennent qu'au poète.

Non erat hic locus.

La foudre éclairant ſeule une nuit ſi profonde,
A ſillons redoublés ouvre le ciel & l'onde;
Et comme un tourbillon, embraſant nos vaiſſeaux,
Semble en ſources de feu bouillonner ſur les eaux.

N'eſt-ce pas là une véritable amplification un peu trop ampoulée ? Un tonnerre qui ouvre l'eau & le ciel par des ſillons; qui en même-temps eſt un tourbillon de feu, lequel embraſe un vaiſſeau & qui bouillonne, n'a-t-il pas quelque choſe de trop peu naturel, de trop peu vrai, ſur-tout dans la bouche d'un homme qui doit s'exprimer avec une ſimplicité noble & touchante, ſur-tout après pluſieurs mois que le péril eſt paſſé ?

Des cimes de vagues qui font rouler ſous des

abymes des éclairs pressés & des gouffres de feu, semblent des expressions un peu boursouflées qui seraient souffertes dans une ode, & qu'Horace réprouvait avec tant de raison dans la tragédie.

Projicit ampullas & sesquipedalia verba.

Le pilote effrayé, que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne.

On peut s'abandonner aux vents, mais il me semble qu'on ne s'abandonne pas aux rochers.

Notre vaisseau poussé, nage dispersé.

Un vaisseau ne nage point dispersé; Virgile a dit, non en parlant d'un vaisseau, mais des hommes qui ont fait naufrage :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Voilà où le mot *nager* est à sa place. Les débris d'un vaisseau flottent & ne nagent pas. Desfontaines a traduit ainsi ce beau vers de l'Énéïde : « A peine » un petit nombre de ceux qui montaient le vaisseau, purent se sauver à la nage. »

C'est traduire Virgile en style de gazette. Où est ce vaste gouffre que peint le poète, *gurgite vasto ?* où est l'*apparent rari nantes ?* Ce n'est pas avec cette sécheresse qu'on doit traduire l'Énéïde. Il faut rendre image pour image, beauté pour beauté. Nous faisons cette remarque en faveur des commençans. On doit les avertir que Desfontaines n'a fait que le squelette informe de Virgile, comme il faut leur dire que la description de la tempête par Tidée est fautive & déplacée.

Tidée devait s'étendre avec attendrissement sur la mort de son ami, & non sur la vaine description d'une tempête.

On ne présente ces réflexions que pour l'intérêt de l'art, & non pour attaquer l'artiste.

Ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

En faveur des beautés on pardonne aux défauts.

Quand j'ai fait ces critiques, j'ai tâché de rendre raison de chaque mot que je critiquais. Les satyriques se contentent d'une plaisanterie, d'un bon mot, d'un trait piquant; mais celui qui veut s'instruire & éclairer les autres, est obligé de tout discuter avec le plus grand scrupule.

Plusieurs hommes de goût, & entre autres l'auteur du Télémaque, ont regardé comme une amplification le récit de la mort d'Hippolyte dans Racine. Les longs récits étaient à la mode alors. La vanité d'un acteur veut se faire écouter. On avait pour eux cette complaisance; elle a été fort blâmée. L'archevêque de Cambrai prétend que Théramène ne devait pas, après la catastrophe d'Hippolyte, avoir la force de parler si long-temps; qu'il se plaît trop à décrire *les cornes menaçantes* du monstre, & *ses écailles jaunissantes*, & *sa croupe qui se recourbe*; qu'il devait dire d'une voix entrecoupée : *Hippolyte est mort : un monstre l'a fait périr; je l'ai vu.*

Je ne prétends point défendre les écailles jaunissantes & la croupe qui se recourbe; mais en général

cette critique souvent répétée me paraît injuste. On veut que Théramène dise seulement: *Hippolyte est mort; Je l'ai vu, c'en est fait.*

C'est précisément ce qu'il dit, & en moins de mots encore......... *Hippolyte n'est plus.* Le père s'écrie; Théramène ne reprend ses sens que pour dire:

> J'ai vu des mortels périr le plus aimable;

& il ajoute ce vers si nécessaire, si touchant, si désespérant pour Thésée:

> Et j'ose dire encor, seigneur, le moins coupable.

La gradation est pleinement observée, les nuances se font sentir l'une après l'autre.

Le père attendri demande *quel Dieu lui a ravi son fils, quelle foudre soudaine......?* Et il n'a pas le courage d'achever; il reste muet dans sa douleur; il attend ce récit fatal; le public l'attend de même. Théramène doit répondre; on lui demande des détails; il doit en donner.

Était-ce à celui qui fait discourir Mentor & tous ses personnages si long-temps, & quelquefois jusqu'à la satiété, de fermer la bouche à Théramène? Quel est le spectateur qui voudrait ne le pas entendre, ne pas jouir du plaisir douloureux d'écouter les circonstances de la mort d'Hippolyte? qui voudrait même qu'on en retranchât quatre vers? Ce n'est pas là une vaine description d'une tempête inutile à la pièce; ce n'est pas là une amplification mal écrite; c'est la diction la plus pure & la plus touchante; enfin c'est Racine.

On lui reproche *le héros expiré*. Quelle misérable vétille de grammaire ! Pourquoi ne pas dire, *ce héros expiré*, comme on dit, *il est expiré*, *il a expiré*? Il faut remercier Racine d'avoir enrichi la langue, à laquelle il a donné tant de charmes, en ne disant jamais que ce qu'il doit, lorsque les autres disent tout ce qu'ils peuvent.

Boileau fut le premier qui fit remarquer l'amplification vicieuse de la première scène de Pompée.

Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
Ces fleuves teints de sang, & rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ces champs empestés confusément épars ;
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans, &c.

Ces vers boursouflés sont sonores : ils surprirent long-temps la multitude qui, sortant à peine de la grossièreté, & qui plus est, de l'insipidité où elle avait été plongée tant de siècles, était étonnée & ravie d'entendre des vers harmonieux ornés de grandes images. On n'en savait pas assez pour sentir l'extrême ridicule d'un roi d'Égypte qui parle comme un écolier de rhétorique, d'une bataille livrée au-delà de la mer Méditerranée, dans une province qu'il ne connaît pas, entre des étrangers qu'il doit également haïr. Que veulent dire des dieux qui n'ont osé juger entre le gendre & le beau-père, & qui cependant ont jugé

par l'événement, ſeule manière dont ils étaient cenſés juger ? Ptolomée parle de fleuves près d'un champ de bataille où il n'y avait point de fleuves. Il peint ces prétendus fleuves rendus rapides par des débordemens de parricides; un horrible débris de perches qui portaient des figures d'aigles, des charrettes caſſées, (car on ne connaiſſait plus alors les chars de guerre) enfin des troncs pourris qui ſe vengent, & qui font la guerre aux vivans. Voilà le galimatias le plus complet qu'on pût jamais étaler ſur un théâtre. Il fallait cependant pluſieurs années pour deſſiller les yeux du public, & pour lui faire ſentir qu'il n'y a qu'à retrancher ces vers pour faire une ouverture de ſcène parfaite.

L'amplification, la déclamation, l'exagération, furent de tout temps les défauts des Grecs, excepté de Démoſthènes & d'Ariſtote.

Le temps même a mis le ſceau de l'approbation preſque univerſelle à des morceaux de poéſie abſurdes, parce qu'ils étaient mêlés à des traits éblouiſſans qui répandaient leur éclat ſur eux ; parce que les poètes qui vinrent après ne firent pas mieux; parce que les commencemens informes de tout art ont toujours plus de réputation que l'art perfectionné; parce que celui qui joua le premier du violon fut regardé comme un demi-dieu, & que Rameau n'a eu que des ennemis; parce qu'en général les hommes jugent rarement par eux-mêmes, qu'ils ſuivent le torrent, & que le goût épuré eſt preſque auſſi rare que les talens.

Parmi nous aujourd'hui, la plupart des ſermons, des oraiſons funèbres, des diſcours d'appareil, des

harangues dans de certaines cérémonies, font des amplifications ennuyeuses, des lieux communs cent & cent fois répétés. Il faudrait que tous ces discours fussent très-rares pour être un peu supportables. Pourquoi parler quand on n'a rien à dire de nouveau? Il est temps de mettre un frein à cette extrême intempérance, & par conséquent de finir cet article.

ANA, ANECDOTES.

Si on pouvait confronter Suétone avec les valets-de-chambre des douze Césars, pense-t-on qu'ils feraient toujours d'accord avec lui? & en cas de dispute, quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets-de-chambre contre l'historien?

Parmi nous, combien de livres ne sont fondés que sur des bruits de ville, ainsi que la physique ne fut fondée que sur des chimères répétées de siècle en siècle jusqu'à notre temps!

Ceux qui se plaisent à transcrire le soir dans leur cabinet ce qu'ils ont entendu dans le jour, devraient, comme Saint Augustin, faire un livre de rétractations au bout de l'année.

Quelqu'un raconte au grand audiencier l'Étoile que Henri IV, chassant vers Creteil, entra seul dans un cabaret, où quelques gens de loi de Paris dînaient dans une chambre haute. Le roi, qui ne se fait pas connaître, & qui cependant devait être très-connu, leur fait demander par l'hôtesse s'ils veulent l'admettre à leur table, ou lui céder une partie de leur rôti pour son argent. Les Parisiens répondent qu'ils ont des

affaires particulières à traiter ensemble, que leur dîner est court, & qu'ils prient l'inconnu de les excuser.

Henri IV appelle ses gardes, & fait fouetter outrageusement les convives, « pour leur apprendre, » dit l'Étoile, une autre fois à être plus courtois à » l'endroit des gentilshommes. »

Quelques auteurs, qui de nos jours se sont mêlés d'écrire la vie de Henri IV, copiant l'Étoile sans examen, rapportent cette anecdote ; & ce qu'il y a de pis, ils ne manquent pas de la louer comme une belle action de Henri IV.

Cependant le fait n'est ni vrai, ni vraisemblable; & loin de mériter des éloges, c'eût été à la fois dans Henri IV l'action la plus ridicule, la plus lâche, la plus tyrannique & la plus imprudente.

Premièrement, il n'est pas vraisemblable qu'en 1602, Henri IV, dont la physionomie était si remarquable, & qui se montrait à tout le monde avec tant d'affabilité, fût inconnu dans Creteil auprès de Paris.

Secondement, l'Etoile, loin de constater ce conte impertinent, dit qu'il le tient d'un homme qui le tenait de M. de Vitri. Ce n'est donc qu'un bruit de ville.

Troisièmement, il serait bien lâche & bien odieux de punir d'une manière infamante des citoyens assemblés pour traiter d'affaires, qui certainement n'avaient commis aucune faute en refusant de partager leur dîner avec un inconnu très-indiscret, qui pouvait fort aisément trouver à manger dans le même cabaret.

Quatrièmement, cette action si tyrannique, si

indigne d'un roi, & même de tout honnête homme, ſi puniſſable par les lois dans tous pays, aurait été auſſi imprudente que ridicule & criminelle; elle eût rendu Henri IV exécrable à toute la bourgeoiſie de Paris, qu'il avait tant d'intérêt de ménager.

Il ne fallait donc pas fouiller l'hiſtoire d'un conte ſi plat; il ne fallait pas déshonorer Henri IV par une ſi impertinente anecdote.

Dans un livre intitulé *Anecdotes littéraires*, imprimé chez *Durand*, en 1752, avec privilége, voici ce qu'on trouve, tome III, page 183: « Les amours » de Louis XIV ayant été jouées en Angleterre, ce » prince voulut auſſi faire jouer celles du roi Guil- » laume. L'abbé Brueys fut chargé par M. de Torcy » de faire la pièce; mais quoique applaudie, elle ne » fut pas jouée, parce que celui qui en était l'objet » mourut ſur ces entrefaites. »

Il y a autant de menſonges abſurdes que de mots dans ce peu de lignes. Jamais on ne joua les amours de Louis XIV ſur le théâtre de Londres. Jamais Louis XIV ne fut aſſez petit pour ordonner qu'on fît une comédie ſur les amours du roi Guillaume. Jamais le roi Guillaume n'eut de maîtreſſe; ce n'était pas d'une telle faibleſſe qu'on l'accuſait. Jamais le marquis de Torcy ne parla à l'abbé Brueys. Jamais il ne put faire, ni à lui ni à perſonne, une propoſition ſi indiſcrète & ſi puérile. Jamais l'abbé Brueys ne fit la comédie dont il eſt queſtion. Fiez-vous après cela aux anecdotes.

Il eſt dit dans le même livre que « Louis XIV fut ſi

» content de l'opéra d'Isis, qu'il fit rendre un arrêt » du conseil par lequel il est permis à un homme » de condition de chanter à l'opéra, & d'en retirer » des gages sans déroger. Cet arrêt a été enregistré » au parlement de Paris. »

Jamais il n'y eut une telle déclaration enregistrée au parlement de Paris. Ce qui est vrai, c'est que Lulli obtint en 1672, long-temps avant l'opéra d'Isis, des lettres portant permission d'établir son opéra, & fit insérer dans ces lettres « que les gentils- » hommes & les demoiselles pourraient chanter sur » ce théâtre sans déroger. » Mais il n'y eut point de déclaration enregistrée (1).

Je lis dans l'*Histoire philosophique & politique du commerce dans les deux Indes*, tome IV, page 66, qu'on est fondé à croire que « Louis XIV n'eut de » vaisseaux que pour fixer sur lui l'admiration, pour » châtier Gènes & Alger. » C'est écrire, c'est juger au hasard; c'est contredire la vérité avec ignorance; c'est insulter Louis XIV sans raison: ce monarque avait cent vaisseaux de guerre & soixante mille matelots dès l'an 1678; & le bombardement de Gènes est de 1684.

De tous les *ana*, celui qui mérite le plus d'être mis au rang des mensonges imprimés, & sur tout des mensonges insipides, est le *Segraisiana*. Il fut compilé par un copiste de Ségrais, son domestique, & imprimé long-temps après la mort du maître.

Le *Ménagiana*, revu par la Monnoye, est le seul dans lequel on trouve des choses instructives.

(1) Voyez OPÉRA.

Rien n'eſt plus commun dans la plupart de nos petits livres nouveaux que de voir de vieux bons mots attribués à nos contemporains; des inſcriptions, des épigrammes faites pour certains princes, appliquées à d'autres.

Il eſt dit dans cette même *Hiſtoire philoſophique, &c.* tome I, page 63, que les Hollandais ayant chaſſé les Portugais de Malaca, le capitaine hollandais demanda au commandant portugais quand il reviendrait; à quoi le vaincu répondit: « Quand vos péchés ſeront » plus grands que les nôtres. » Cette réponſe avait déja été attribuée à un anglais du temps du roi de France, Charles VII, & auparavant à un émir ſarrazin en Sicile: au reſte, cette réponſe eſt plus d'un capucin que d'un politique. Ce n'eſt pas parce que les Français étaient plus grands pécheurs que les Anglais, que ceux-ci leur ont pris le Canada.

L'auteur de cette même *Hiſtoire philoſophique, &c.* rapporte ſérieuſement, tome V, page 197, un petit conte inventé par Steele & inſéré dans le *Spectateur*, & il veut faire paſſer ce conte pour une des cauſes réelles des guerres entre les Anglais & les Sauvages. Voici l'hiſtoriette que Steele oppoſe à l'hiſtoriette beaucoup plus plaiſante de la matrone d'Ephèſe. Il s'agit de prouver que les hommes ne ſont pas plus conſtans que les femmes. Mais dans Pétrone, la matrone d'Éphèſe n'a qu'une faibleſſe amuſante & pardonnable; & le marchand Inkle, dans le *Spectateur*, eſt coupable de l'ingratitude la plus affreuſe.

Ce jeune voyageur Inkle eſt ſur le point d'être pris

par les Caraïbes dans le continent de l'Amérique, ſans qu'on diſe ni en quel endroit, ni à quelle occaſion. La jeune Jarika, jolie caraïbe, lui ſauve la vie, & enfin s'enfuit avec lui à la Barbade. Dès qu'ils y ſont arrivés, Inkle va vendre ſa bienfaitrice au marché. Ah! ingrat! ah, barbare! lui dit Jarika, tu veux me vendre, & je ſuis groſſe de toi! Tu es groſſe? répondit le marchand anglais; tant mieux, je te vendrai plus cher.

Voilà ce qu'on nous donne pour une hiſtoire véritable, pour l'origine d'une longue guerre. Le diſcours d'une fille de Boſton à ſes juges, qui la condamnaient à la correction pour la cinquième fois, parce qu'elle était accouchée d'un cinquième enfant, eſt une plaiſanterie, un pamphlet de l'illuſtre Franklin, & il eſt rapporté dans le même ouvrage comme une pièce authentique. Que de contes ont orné & défiguré toutes les hiſtoires!

Dans un livre qui a fait beaucoup de bruit (1), & où l'on trouve des réflexions auſſi vraies que profondes, il eſt dit que le père Mallebranche eſt l'auteur de la *Prémotion phyſique*. Cette inadvertance embarraſſe plus d'un lecteur qui voudrait avoir la prémotion phyſique du père Mallebranche, & qui la chercherait très-vainement.

Il eſt dit dans ce livre que Galilée trouva la raiſon pour laquelle les pompes ne pouvaient élever les eaux au-deſſus de trente-deux pieds. C'eſt préciſément ce que Galilée ne trouva pas. Il vit bien que la peſanteur

(1) Le livre *de l'Eſprit*.

de l'air faifait élever l'eau; mais il ne put favoir pourquoi cet air n'agiffait plus au-deffus de trente-deux pieds. Ce fut Toricelli qui devina qu'une colonne d'air équivalait à trente-deux pieds d'eau & à vingt-fept pouces de mercure ou environ.

Le même auteur, plus occupé de penfer que de citer jufte, prétend qu'on fit pour Cromwel cette épitaphe :

Ci gît le deftructeur d'un pouvoir légitime,
Jufqu'à fon dernier jour favorifé des cieux,
Dont les vertus méritaient mieux
Que le fceptre acquis par un crime.
Par quel deftin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui font nés pour porter la couronne,
Ce foit l'ufurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi?

Ces vers ne furent jamais faits pour Cromwel, mais pour le roi Guillaume. Ce n'eft point une épitaphe, ce font des vers pour mettre au bas du portrait de ce monarque. Il n'y a point *Ci gît*; il y a: *Tel fut le deftructeur d'un pouvoir légitime.* Jamais perfonne en France ne fut affez fot pour dire que Cromwel avait donné l'exemple de toutes les vertus. On pouvait lui accorder de la valeur & du génie; mais le nom de *vertueux* n'était pas fait pour lui.

Dans un mercure de France du mois de feptembre 1769, on attribue à Pope une épigramme faite en impromptu fur la mort d'un fameux ufurier. Cette épigramme eft reconnue depuis deux cents ans en Angleterre pour être de Shakefpeare. Elle fut faite en

en effet ſur-le-champ par ce célèbre poëte. Un agent de change, nommé Jean Dacombe, qu'on appelait vulgairement *dix pour cent*, lui demandait en plaiſantant quelle épitaphe il lui ferait s'il venait à mourir. Shakeſpear lui répondit :

Ci gît un financier puiſſant,
Que nous appelons dix pour cent ;
Je gagerais cent contre dix
Qu'il n'eſt pas dans le paradis.
Lorſque Belzébuth arriva
Pour s'emparer de cette tombe,
On lui dit, qu'emportez-vous-là ?
Eh ! c'eſt notre ami Jean Dacombe.

On vient de renouveler encore cette ancienne plaiſanterie.

Je ſais bien qu'un homme d'égliſe,
Qu'on redoutait fort en ce lieu,
Vient de rendre ſon ame à Dieu ;
Mais je ne ſais ſi Dieu l'a priſe.

Il y a cent facéties, cent contes qui font le tour du monde depuis trente ſiècles. On farcit les livres de maximes qu'on donne comme neuves, & qui ſe retrouvent dans Plutarque, dans Athénée, dans Sénèque, dans Plaute, dans toute l'antiquité.

Ce ne ſont-là que des mépriſes auſſi innocentes que communes; mais pour les fauſſetés volontaires, pour les menſonges hiſtoriques qui portent des atteintes à la gloire des princes & à la réputation des particuliers, ce ſont des délits ſérieux.

De tous les livres groſſis de fauſſes anecdotes, celui

dans lequel les mensonges les plus absurdes sont entassés avec le plus d'impudence, c'est la compilation des prétendus *Mémoires de madame de Maintenon*. Le fond en était vrai; l'auteur avait eu quelques lettres de cette dame qu'une personne élevée à Saint-Cyr lui avait communiquées. Ce peu de vérités a été noyé dans un roman de sept tomes.

C'est-là que l'auteur peint Louis XIV supplanté par un de ses valets-de-chambre; c'est-là qu'il suppose des lettres de mademoiselle Mancini, depuis connétable Colonne, à Louis XIV. C'est-là qu'il fait dire à cette nièce du cardinal Mazarin, dans une lettre au roi : « Vous obéissez à un prêtre, vous n'êtes pas digne de » moi si vous aimez à servir. Je vous aime comme mes » yeux, mais j'aime encore mieux votre gloire ». Certainement l'auteur n'avait pas l'original de cette lettre.

« Mademoiselle de la Vallière (dit-il dans un autre » endroit) s'était jetée sur un fauteuil dans un déshabillé léger; là, elle pensait à loisir à son amant. » Souvent le jour la retrouvait assise dans une chaise, » accoudée sur une table, l'œil fixe, l'ame attachée » au même objet dans l'extase de l'amour. Uniquement occupée du roi, peut-être se plaignait-elle en » ce moment de la vigilance des espions d'Henriette, » & de la sévérité de la reine-mère. Un bruit léger » la retire de sa rêverie; elle recule de surprise & d'effroi. Louis tombe à ses genoux. Elle veut s'enfuir; » il l'arrête : elle menace; il l'appaise : elle pleure; il » essuie ses larmes. »

Une telle deſcription ne ſerait pas même reçue aujourd'hui dans le plus fade de ces romans qui ſont faits à peine pour les femmes de chambre.

Après la révocation de l'édit de Nantes, on trouve un chapitre intitulé *État du cœur*. Mais à ces ridicules ſuccèdent les calomnies les plus groſſières contre le roi, contre ſon fils, ſon petit-fils, le duc d'Orléans ſon neveu, tous les princes du ſang, les miniſtres & les généraux. C'eſt ainſi que la hardieſſe, animée par la faim, produit des monſtres (1).

On ne peut trop précautionner les lecteurs contre cette foule de libelles atroces qui ont inondé ſi longtemps l'Europe.

Anecdote haſardée de du Haillan.

Du Haillan prétend, dans un de ſes opuſcules, que Charles VIII n'était pas fils de Louis XI. C'eſt peut-être la raiſon ſecrète pour laquelle Louis XI négligea ſon éducation, & le tint toujours éloigné de lui. Charles VIII ne reſſemblait à Louis XI, ni par l'eſprit ni par le corps. Enfin la tradition pouvait ſervir d'excuſe à du Haillan; mais cette tradition était fort incertaine, comme preſque toutes le ſont.

La diſſemblance entre les pères & les enfans eſt encore moins une preuve d'illégitimité, que la reſſemblance n'eſt une preuve du contraire. Que Louis XI ait haï Charles VIII, cela ne conclut rien. Un ſi mauvais fils pouvait aiſément être un mauvais père.

Quand même douze du Haillan m'auraient aſſuré

(1) Voyez Histoire.

que Charles VIII était né d'un autre que de Louis XI, je ne devrais pas les en croire aveuglément. Un lecteur sage doit, ce me semble, prononcer comme les juges; *pater est is quem nuptiæ demonstrant.*

Anecdote sur Charles-Quint.

Charles-Quint avait-il couché avec sa sœur Marguerite, gouvernante des Pays-bas? en avait-il eu don Juan d'Autriche, frère intrépide du prudent Philippe II? Nous n'avons pas plus de preuve que nous n'en avons des secrets du lit de Charlemagne, qui coucha, dit-on, avec toutes ses filles. Pourquoi donc l'affirmer? Si la sainte Écriture ne m'assurait pas que les filles de Loth eurent des enfans de leur propre père, & Tamar de son beau-père, j'hésiterais beaucoup à les en accuser. Il faut être discret.

Autre anecdote plus hasardée.

On a écrit que la duchesse de Montpensier avait accordé ses faveurs au moine Jacques Clément, pour l'encourager à assassiner son roi. Il eût été plus habile de les promettre que de les donner. Mais ce n'est pas ainsi qu'on excite un prêtre fanatique au parricide; on lui montre le ciel & non une femme. Son prieur Bourgoing était bien plus capable de le déterminer que la plus grande beauté de la terre. Il n'avait point de lettre d'amour dans sa poche quand il tua le roi, mais bien les histoires de Judith & d'Aod, toutes déchirées, toutes grasses à force d'avoir été lues.

Anecdote sur Henri IV.

Jean Châtel ni Ravaillac n'eurent aucun complice; leur crime avait été celui du temps; le cri de la religion fut leur ſeul complice. On a ſouvent imprimé que Ravaillac avait fait le voyage de Naples, & que le jéſuite Alagona avait prédit dans Naples la mort du roi, comme le répète encore je ne ſais quel Chiniac. Les jéſuites n'ont jamais été prophètes; s'ils l'avaient été, ils auraient prédit leur deſtruction; mais au contraire, ces pauvres gens ont toujours aſſuré qu'ils dureraient juſqu'à la fin des ſiècles. Il ne faut jamais jurer de rien.

De l'abjuration de Henri IV.

Le jéſuite Daniel a beau me dire, dans ſa très-sèche & très-fautive hiſtoire de France, que Henri IV, avant d'abjurer, était depuis long-temps catholique. J'en croirai plus Henri IV lui-même que le jéſuite Daniel. Sa lettre à la belle Gabrielle, « c'eſt demain que je fais le ſaut périlleux », prouve au moins qu'il avait encore dans le cœur autre choſe que le catholiciſme. Si ſon grand *cœur* avait été depuis long-temps ſi pénétré de la grace efficace, il aurait peut-être-dit à ſa maîtreſſe : « Ces évêques m'édifient », mais il lui dit : « Ces gens-là m'ennuient ». Ces paroles ſont-elles d'un bon catéchumène?

Ce n'eſt pas un ſujet de pyrrhoniſme que les lettres de ce grand homme à Coriſande d'Andouin, comteſſe de Grammont; elles exiſtent encore en original.

L'auteur de l'*Essai sur les mœurs & l'esprit des nations* rapporte plusieurs de ces lettres intéressantes. En voici des morceaux curieux.

« Tous ces empoisonneurs sont tous papistes. — » J'ai découvert un tueur pour moi. = Les prêcheurs » romains prêchent tout haut qu'il n'y a plus qu'une » mort à voir ; ils admonestent tout bon catholique » de prendre exemple (*sur l'empoisonnement du prince » de Condé*) ; — & vous êtes de cette religion ! = » Si je n'étais huguenot, je me ferais turc. »

Il est difficile, après ces témoignages de la main de Henri IV, d'être fermement persuadé qu'il fût catholique dans le cœur.

Autre bévue sur Henri IV.

Un autre historien moderne de Henri IV accuse du meurtre de ce héros le duc de Lerme : « C'est, » dit-il, l'opinion la mieux établie ». Il est évident que c'est l'opinion la plus mal établie. Jamais on n'en a parlé en Espagne, & il n'y eut en France que le continuateur du président de Thou qui donna quelque crédit à ces soupçons vagues & ridicules. Si le duc de Lerme, premier ministre, employa Ravaillac, il le paya bien mal. Ce malheureux était presque sans argent quand il fut saisi. Si le duc de Lerme l'avait séduit ou fait séduire, sous la promesse d'une récompense proportionnée à son attentat, assurément Ravaillac l'aurait nommé lui & ses émissaires, quand ce n'eût été que pour se venger. Il nomma bien le jésuite d'Aubigny, auquel il n'avait fait que montrer un

couteau; pourquoi aurait-il épargné le duc de Lerme? c'eſt une obſtination bien étrange que celle de n'en pas croire Ravaillac dans ſon interrogatoire & dans les tortures. Faut-il inſulter une grande maiſon eſpagnole ſans la moindre apparence de preuves?

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

La nation eſpagnole n'a guère recours à des crimes honteux; & les grands d'Eſpagne ont eu dans tous les temps une fierté généreuſe qui ne leur a pas permis de s'avilir juſque-là.

Si Philippe II mit à prix la tête du prince d'Orange, il eut du moins le prétexte de punir un ſujet rebelle, comme le parlement de Paris mit à cinquante mille écus la tête de l'amiral Coligni; & depuis, celle du cardinal Mazarin. Ces proſcriptions publiques tenaient de l'horreur des guerres civiles. Mais comment le duc de Lerme ſe ferait-il adreſſé ſecrétement à un miſérable tel que Ravaillac?

Bévue ſur le maréchal d'Ancre.

Le même auteur dit « que le maréchal d'Ancre & » ſa femme furent écraſés, pour ainſi dire, par la » foudre ». L'un ne fut, à la vérité, écraſé qu'à coups de piſtolet, & l'autre fut brûlée en qualité de ſorcière. Un aſſaſſinat & un arrêt de mort rendu contre une maréchale de France, dame d'atour de la reine, réputée magicienne, ne font honneur ni à la chevalerie ni à la juriſprudence de ce temps-là. Mais je ne ſais pourquoi l'hiſtorien s'exprime en ces mots: « Si ces

» deux misérables n'étaient pas complices de la mort
» du roi, ils méritaient du moins les plus rigoureux
» châtimens. Il est certain que du vivant même du
» roi, Concini & sa femme avaient avec l'Espagne
» des liaisons contraires aux desseins du roi. »

C'est ce qui n'est point du tout certain; cela n'est pas même vraisemblable. Ils étaient florentins; le grand duc de Florence avait le premier reconnu Henri IV. Il ne craignait rien tant que le pouvoir de l'Espagne en Italie. Concini & sa femme n'avaient point de credit du temps de Henri IV. S'ils avaient ourdi quelque trame avec le conseil de Madrid, ce ne pouvait être que par la reine: c'est donc accuser la reine d'avoir trahi son mari. Et, encore une fois, il n'est point permis d'inventer de telles accusations sans preuve. Quoi! un écrivain, dans son grenier, pourra prononcer une diffamation que les juges les plus éclaires du royaume trembleraient d'écouter sur leur tribunal!

Pourquoi appeler un maréchal de France & sa femme, dame d'atour de la reine, *ces deux misérables?* Le maréchal d'Ancre, qui avait levé une armée à ses frais contre les rebelles, merite-t-il une épithète qui n'est convenable qu'à Ravaillac, à Cartouche, aux voleurs publics, aux calomniateurs publics?

Il n'est que trop vrai qu'il suffit d'un fanatique pour commettre un parricide sans aucun complice. Damiens n'en avait point. Il a répété quatre fois dans son interrogatoire, qu'il n'a commis son crime que par *principe de religion*. Je puis dire qu'ayant été

autrefois à portée de connaître les convulſionnaires, j'en ai vu plus de vingt capables d'une pareille horreur; tant leur démence était atroce. La religion mal entendue eſt une fièvre que la moindre occaſion fait tourner en rage. Le propre du fanatiſme eſt d'échauffer les têtes. Quand le feu qui fait bouillir ces têtes ſuperſtitieuſes a fait tomber quelques flammèches dans une ame inſenſée & atroce; quand un ignorant furieux croit imiter ſaintement Phinée, Aod, Judith & leurs ſemblables, cet ignorant a plus de complices qu'il ne penſe. Bien des gens l'ont excité au parricide ſans le ſavoir. Quelques perſonnes profèrent des paroles indiſcrètes & violentes; un domeſtique les répète, il les amplifie, il les *enfuneſte* encore, comme diſent les Italiens; un Châtel, un Ravaillac, un Damiens les recueille; ceux qui les ont prononcées ne ſe doutent pas du mal qu'ils ont fait. Ils ſont complices involontaires; mais il n'y a eu ni complot, ni inſtigation. En un mot, on connaît bien mal l'eſprit humain, ſi l'on ignore que le fanatiſme rend la populace capable de tout.

Anecdote ſur l'homme au maſque de fer.

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* eſt le premier qui ait parlé de l'homme au maſque de fer dans une hiſtoire avérée. C'eſt qu'il était très-inſtruit de cette anecdote qui étonne le ſiècle préſent, qui étonnera la poſtérité, & qui n'eſt que trop véritable. On l'avait trompé ſur la date de la mort de cet inconnu ſi ſingulièrement infortuné. Il fut enterré à Saint-Paul, le 3 mars 1703, & non en 1704.

Il avait été d'abord enfermé à Pignerol avant de l'être aux îles de Sainte-Marguerite, & ensuite à la bastille, toujours sous la garde du même homme, de ce Saint-Mars qui le vit mourir. Le père Griffet, jésuite, a communiqué au public le journal de la bastille, qui fait foi des dates. Il a eu aisément ce journal, puisqu'il avait l'emploi délicat de confesseur des prisonniers renfermés à la bastille.

L'homme au masque de fer est une énigme dont chacun veut deviner le mot; les uns ont dit que c'était le duc de Beaufort; mais le duc de Beaufort fut tué par les Turcs à la défense de Candie en 1669; & l'homme au masque de fer était à Pignerol en 1662. D'ailleurs, comment aurait-on arrêté le duc de Beaufort au milieu de son armée? comment l'aurait-on transféré en France sans que personne en sût rien? & pourquoi l'eût-on mis en prison, & pourquoi ce masque?

Les autres ont rêvé le comte de Vermandois, fils naturel de Louis XIV, mort publiquement de la petite vérole, en 1683, à l'armée, & enterré dans la ville d'Arras (1).

On a ensuite imaginé que le duc de Monmouth,

(1) Dans les premières éditions de cet ouvrage, on avait dit que le duc de Vermandois fut enterré dans la ville d'Aire. On s'était trompé.

Mais que ce soit dans Arras ou dans Aire, il est toujours constant qu'il mourut de la petite vérole, & qu'on lui fit des obsèques magnifiques. Il faut être fou pour imaginer qu'on enterra une bûche à sa place, que Louis XIV fit faire un service solennel à cette bûche, & que, pour achever la convalescence de son propre fils, il l'envoya prendre l'air à la bastille pour le reste de sa vie avec un masque de fer sur le visage.

à qui le roi Jacques fi couper la tête publiquement dans Londres en 1685, était l'homme au masque de fer. Il aurait fallu qu'il eût ressuscité, & qu'ensuite il eût changé l'ordre des temps, qu'il eût mis l'année 1662 à la place de 1685; que le roi Jacques, qui ne pardonna jamais à personne, & qui par-là mérita tous ses malheurs, eût pardonné au duc de Montmouth, & eût fait mourir, au lieu de lui, un homme qui lui ressemblait parfaitement. Il aurait fallu trouver ce Sosie, qui aurait eu la bonté de se faire couper le cou en public pour sauver le duc de Montmouth. Il aurait fallu que toute l'Angleterre s'y fût méprise; qu'ensuite le roi Jacques eût prié instamment Louis XIV de vouloir bien lui servir de sergent & de geolier. Ensuite Louis XIV, ayant fait ce petit plaisir au roi Jacques, n'aurait pas manqué d'avoir les mêmes égards pour le roi Guillaume & pour la reine Anne, avec lesquels il fut en guerre; & il aurait soigneusement conservé auprès de ces deux monarques sa dignité de geolier, dont le roi Jacques l'avait honoré.

Toutes ces illusions étant dissipées, il reste à savoir qui était ce prisonnier toujours masqué, à quel âge il mourut, & sous quel nom il fut enterré. Il est clair que si on ne le laissait passer dans la cour de la bastille, si on ne lui permettait de parler à son médecin, que couvert d'un masque, c'était de peur qu'on ne reconnût dans ses traits quelque ressemblance trop frappante. Il pouvait montrer sa langue, & jamais son visage. Pour son âge, il dit lui-même à l'apothicaire de la bastille, peu de jours avant sa mort, qu'il croyait

avoir environ ſoixante ans ; & le ſieur Marſolan, chirurgien du maréchal de Richelieu, & enſuite du duc d'Orléans régent, gendre de cet apothicaire, me l'a redit plus d'une fois.

Enfin, pourquoi lui donner un nom italien ? on le nomma toujours Marchiali. Celui qui écrit cet article en ſait peut-être plus que le père Griffet, & n'en dira pas davantage.

Addition de l'Éditeur des Queſtions ſur l'Encyclopédie, Londres, in-8°, 1771 (a).

Il eſt ſurprenant de voir tant de ſavans & tant d'écrivains pleins d'eſprit & de ſagacité ſe tourmenter à deviner qui peut avoir été le fameux Maſque de fer, ſans que l'idée la plus ſimple, la plus naturelle & la plus vraiſemblable ſe ſoit jamais préſentée à eux. Le fait tel que M. de Voltaire le rapporte, une fois admis avec ſes circonſtances; l'exiſtence d'un priſonnier d'une eſpèce ſi ſingulière, miſe au rang des vérités hiſtoriques les mieux conſtatées, il paraît que non-ſeulement rien n'eſt plus aiſé que de concevoir quel était ce priſonnier, mais qu'il eſt même difficile qu'il puiſſe y avoir deux opinions ſur ce ſujet. L'auteur de cet article aurait communiqué plutôt ſon ſentiment, s'il n'eût cru que cette idée devait déjà être venue à bien d'autres, & s'il ne ſe fût perſuadé que ce n'était pas la peine de donner comme une découverte, une choſe qui ſelon lui ſaute aux yeux de tous ceux qui liſent cette ancdote.

Cependant, comme depuis quelque temps cet évé-

(a) On croit cette addition de M. de Voltaire lui-même.

nement partage les esprits, & que tout récemment on vient encore de donner au public une lettre dans laquelle on prétend prouver que ce prisonnier célèbre était un secrétaire du duc de Mantoue (ce qu'il n'est pas possible de concilier avec les grandes marques de respect que M. de Saint-Mars donnait à son prisonnier), l'auteur a cru devoir enfin dire ce qu'il en pense depuis plusieurs années. Peut-être cette conjecture mettra-t-elle fin à toute autre recherche; à moins que le secret ne soit dévoilé par ceux qui peuvent en être les dépositaires, d'une façon à lever tous les doutes.

On ne s'amusera point à réfuter ceux qui ont imaginé que ce prisonnier pouvait être le comte de Vermandois, le duc de Beaufort, ou le duc de Montmouth. Le savant & très-judicieux auteur de cette dernière opinion a très-bien réfuté les autres; mais il n'a essentiellement appuyé la sienne que sur l'impossibilité de trouver en Europe quelque autre prince dont il eût été de la plus grande importance qu'on ignorât la détention. M. de Saint-Foix a raison, s'il n'entend parler que des princes dont l'existence était connue; mais pourquoi personne ne s'est-il encore avisé de supposer « que le Masque de fer pouvait avoir été un » prince inconnu, élevé en cachette, & dont il im» portait de laisser ignorer totalement l'existence? »

Le duc de Montmouth n'était pas pour la France un prince de si grande importance; & l'on ne voit pas même ce qui eût pu engager cette puissance, au moins après la mort de ce duc & celle de Jacques II, à faire un si grand secret de sa détention, s'il eût été en effet

le Masque de fer. Il n'est guère probable non plus que M. de Louvois & M. de Saint-Mars eussent marqué au duc de Montmouth ce profond respect que M. de Voltaire assure qu'ils portaient au Masque de fer.

L'auteur conjecture, de la manière dont M. de Voltaire a raconté le fait, que cet historien célèbre est aussi persuadé que lui du soupçon qu'il va, dit-il manifester; mais que M. de Voltaire, à titre de français, n'a pas voulu, ajoute-t-il, publier tout net, surtout en ayant dit assez pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à deviner. Le voici, continue-t-il toujours, selon moi :

« *Le Masque de fer était sans doute un frère, & » un frère aîné de Louis XIV*, dont la mère avait » ce goût pour le linge fin sur lequel M. de Voltaire » appuie. Ce fut en lisant les Mémoires de ce temps, » qui rapportent cette anecdote au sujet de la reine, » que me rappelant ce même goût du Masque de fer, » je ne doutai plus qu'il ne fût son fils: ce dont toutes » les autres circonstance m'avaient déjà persuadé.

» On sait que Louis XIII n'habitait plus depuis » long-temps avec la reine, que la naissance de » Louis XIV ne fut due qu'à un heureux hasard ha- » bilement amené, hasard qui obligea absolument le » roi à coucher en même lit avec la reine. Voici donc » comme je crois que la chose sera arrivée.

» La reine aura pu s'imaginer que c'était par sa » faute qu'il ne naissait point d'héritier à Louis XIII. » La naissance du Masque de fer l'aura détrompée. » Le cardinal, à qui elle aura fait confidence du fait,

» aura ſu par plus d'une raiſon tirer parti de ce ſecret ; » il aura imaginé de tourner cet événement à ſon » profit, & à celui de l'État. Perſuadé par cet exemple » que la reine pouvait donner des enfans au roi, la » partie qui produiſit le haſard d'un ſeul lit pour le » roi & pour la reine, fut arrangée en conſéquence. » Mais la reine & le cardinal, également pénétrés de » la néceſſité de cacher à Louis XIII l'exiſtence du » Maſque de fer, l'auront fait élever en ſecret. Ce » ſecret en aura été un pour Louis XIV, juſqu'à la » mort du cardinal Mazarin.

» Mais ce monarque apprenant alors qu'il avait un » frère, & un frère aîné que ſa mère ne pouvait dé» ſavouer, qui d'ailleurs portait peut-être des traits » marqués qui annonçaient ſon origine, faiſant ré» flexion que cet enfant, né durant le mariage, ne pou» vait ſans de grands inconvéniens & ſans un horrible » ſcandale, être déclaré illégitime après la mort de » Louis XIII, Louis XIV aura jugé ne pouvoir uſer » d'un moyen plus ſage & plus juſte que celui qu'il » employa, pour aſſurer ſa propre tranquillité & le » repos de l'État : moyen qui le diſpenſait de com» mettre une cruauté que la politique aurait repré» ſentée comme néceſſaire à un monarque moins conſ» cientieux & moins magnanime que Louis XIV.

» Il me ſemble, pourſuit toujours notre auteur, » que plus on eſt inſtruit de l'hiſtoire de ces temps» là, plus on doit être frappé de la réunion de toutes » les circonſtances qui prouvent en faveur de cette » ſuppoſition. »

Anecdote ſur Nicolas Fouquet, ſurintendant des finances.

Il eſt vrai que ce miniſtre eut beaucoup d'amis dans ſa diſgrace, & qu'ils perſévérèrent juſqu'à ſon jugement. Il eſt vrai que le chancelier qui préſidait à ce jugement traita cet illuſtre captif avec trop de dureté. Mais ce n'était pas Michel le Tellier, comme on l'a imprimé dans quelques-unes des éditions du *Siècle de Louis XIV*; c'était Pierre Seguier. Cette inadvertance d'avoir pris l'un pour l'autre eſt une faute qu'il faut corriger.

Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'on ne ſait où mourut ce célèbre ſurintendant : non qu'il importe de le ſavoir, car ſa mort n'ayant pas cauſé le moindre événement, elle eſt au rang de toutes les choſes indifférentes; mais ce fait prouve à quel point il était oublié ſur la fin de ſa vie, combien la conſidération qu'on recherche avec tant de ſoins eſt peu de choſe; qu'heureux ſont ceux qui veulent vivre & mourir inconnus. Cette ſcience ſerait plus utile que celle des dates.

Petite anecdote.

Il importe fort peu que le Pierre Brouſſel, pour lequel on fit les barricades, ait été conſeiller-clerc. Le fait eſt qu'il avait acheté une charge de conſeiller-clerc, parce qu'il n'était pas riche, & que ces offices coûtaient moins que les autres. Il avait des enfans, & n'était clerc en aucun ſens. Je ne ſais rien de ſi inutile que de ſavoir ces minuties.

Anecdote

Anecdote ſur le teſtament attribué au cardinal de Richelieu.

Le père Griffet veut à toute force que le cardinal de Richelieu ait fait un mauvais livre : à la bonne heure; tant d'hommes d'État en ont fait ! Mais c'eſt une belle paſſion de combattre ſi long-temps pour tâcher de prouver que, ſelon le cardinal de Richelieu, les *Eſpagnols nos alliés*, gouvernés ſi heureuſement par un Bourbon, *ſont tributaires de l'enfer, & rendent les Indes tributaires de l'enfer.* — Le Teſtament du cardinal de Richelieu n'était pas d'un homme poli.

Que la France avait plus de bons ports ſur la Méditerranée que toute la monarchie eſpagnole. — Ce Teſtament était exagérateur.

Que pour avoir cinquante mille ſoldats il en faut lever cent mille par ménage. — Ce Teſtament jette l'argent par les fenêtres.

Que lorſqu'on établit un nouvel impôt, on augmente la paye des ſoldats. — Ce qui n'eſt jamais arrivé ni en France, ni ailleurs.

Qu'il faut faire payer la taille aux parlemens & aux autres cours ſupérieures. — Moyen infaillible pour gagner leurs cœurs, & pour rendre la magiſtrature reſpectable.

Qu'il faut forcer la nobleſſe de ſervir, & l'enrôler dans la cavalerie. — Pour mieux conſerver tous ſes priviléges.

Que de trente millions à ſupprimer il y en a près de ſept *dont le rembourſement ne devant être fait* qu'au

denier cinq, *la ſuppreſſion ſe fera en ſept années & demie de jouiſſance.* — De façon que, ſuivant ce calcul, cinq pour cent en ſept ans & demi feraient cent francs, au lieu qu'ils ne font que trente-ſept & demi : & ſi on entend par le denier cinq la cinquième partie du capital, les cent francs ſeront rembourſés en cinq années juſte. Le compte n'y eſt pas; le teſtateur calcule aſſez mal.

Que Gênes était la plus riche ville d'Italie. — Ce que je lui ſouhaite.

Qu'il faut être bien chaſte. — Le teſtateur reſſemblait à certains prédicateurs. Faites ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font.

Qu'il faut donner une abbaye à la ſainte Chapelle de Paris. — Choſe importante dans la criſe où l'Europe était alors, & dont il ne parle pas.

Que le pape Benoît XI embarraſſa beaucoup les cordeliers, piqués ſur le ſujet de la pauvreté, ſavoir des revenus de S. François, qui s'animèrent à tel point qu'ils lui firent la guerre par livres. — Choſe plus importante encore & plus ſavante; ſur-tout quand on prend Jean XXII pour Benoît XI, & quand dans un teſtament politique on ne parle ni de la manière dont il faut conduire la guerre contre l'Empire & l'Eſpagne, ni des moyens de faire la paix, ni des dangers préſens, ni des reſſources, ni des alliances, ni des généraux, ni des miniſtres qu'il faut employer, ni même du dauphin, dont l'éducation importait tant à l'État; enfin d'aucun objet du miniſtère.

Je conſens de tout mon cœur qu'on charge,

puiſqu'on le veut, la mémoire du cardinal de Richelieu, de ce malheureux ouvrage rempli d'anachroniſmes, d'ignorances, de calculs ridicules, de fauſſetés reconnues, dont tout commis un peu intelligent aurait été incapable; qu'on s'efforce de perſuader que le plus grand miniſtre a été le plus ignorant & le plus ennuyeux, comme le plus extravagant de tous les écrivains. Cela peut faire quelque plaiſir à tous ceux qui déteſtent ſa tyrannie.

Il eſt bon même, pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, qu'on ſache que ce déteſtable ouvrage fut loué pendant plus de trente ans, tandis qu'on le croyait d'un grand miniſtre.

Mais il ne faut pas trahir la vérité, pour faire croire que le livre eſt du cardinal de Richelieu. Il ne faut pas dire « qu'on a trouvé une ſuite du premier chapitre du Teſtament politique, corrigée en pluſieurs endroits de la main du cardinal de Richelieu », parce que cela n'eſt pas vrai. On a trouvé au bout de cent ans un manuſcrit intitulé, *Narration ſuccincte:* cette narration ſuccincte n'a aucun rapport au Teſtament politique. Cependant on a eu l'artifice de la faire imprimer comme un premier chapitre du Teſtament avec des notes.

A l'égard des notes, on ne ſait de quelles mains elles ſont.

Ce qui eſt très-vrai, c'eſt que le Teſtament prétendu ne fit du bruit dans le monde que trente-huit ans après la mort du cardinal; qu'il ne fut imprimé que quarante-deux ans après cette mort; qu'on n'en

a jamais vu l'original ſigné de lui; que le livre eſt très mauvais, & qu'il ne mérite guère qu'on en parle.

Autres anecdotes.

Charles I, cet infortuné roi d'Angleterre, eſt-il l'auteur du fameux livre *Eikôn Baſiliké?* ce roi aurait-il mis un titre grec à ſon livre?

Le comte de Moret, fils de Henri IV, bleſſé à la petite eſcarmouche de Caſtelnaudari, vécut-il juſqu'en 1693 ſous le nom de l'hermite frère Jean-Baptiſte? qu'elle preuve a-t-on que cet hermite était fils de Henri IV? Aucune.

Jeanne d'Albret de Navarre, mère de Henri IV, épouſa-t-elle après la mort d'Antoine un gentilhomme nommé Goyon, tué à la Saint-Barthélemi? en eut-elle un fils prédicant à Bordeaux? ce fait ſe trouve très-détaillé dans les Remarques ſur les réponſes de Bayle aux queſtions d'un provincial, *in-folio*, page 689.

Marguerite de Valois, épouſe de Henri IV, accoucha-t-elle de deux enfans ſecrètement pendant ſon mariage? On remplirait des volumes de ces ſingularités.

C'eſt bien la peine de faire tant de recherches pour découvrir des choſes ſi inutiles au genre humain! Cherchons comment nous pourrons guérir les écrouelles, la goutte, la pierre, la gravelle, & mille maladies chroniquess ou aiguës. Cherchons des remèdes contre les maladies de l'ame, non moins funeſtes & non moins mortelles; travaillons à perfectionner les arts, à diminuer les malheurs de l'eſpèce humaine

& laiſſons là les Ana, les Anecdotes, les hiſtoires curieuſes de notre temps; le Nouveau choix de vers ſi mal choiſis, cités à tout moment dans le Dictionnaire de Trévoux; & les recueils des prétendus bons mots, &c.; & les Lettres d'un ami à un ami; & les Lettres anonymes; & les Réflexions ſur la tragédie nouvelle, &c. &c. &c.

Je lis dans un livre nouveau, que Louis XIV exempta de tailles, pendant cinq ans, tous les nouveaux mariés. Je n'ai trouvé ce fait dans aucun receuil d'édits, dans aucun mémoire du temps.

Je lis dans le même livre, que le roi de Pruſſe fait donner cinquante écus à toutes les filles groſſes. On ne pourrait à la vérité mieux placer ſon argent, & mieux encourager la propagation; mais je ne crois pas que cette profuſion royale ſoit vraie, du moins je ne l'ai pas vue.

Anecdote ridicule ſur Théodoric.

Voici une anecdote plus ancienne qui me tombe ſous la main, & qui me ſemble fort étrange. Il eſt dit dans une hiſtoire chronologique d'Italie, que le grand Théodoric arien, cet homme qu'on nous peint ſi ſage, « avait parmi ſes miniſtres un catholique qu'il » aimait beaucoup, & qu'il trouvait digne de toute » ſa confiance. Ce miniſtre croit s'aſſurer de plus en » plus la faveur de ſon maître en embraſſant l'aria» niſme; & Théodoric lui fait auſſi-tôt couper la » tête, en diſant : Si cet homme n'a pas été fidèle à » Dieu, comment le ſera-t-il envers moi qui ne ſuis » qu'un homme » ?

Le compilateur ne manque pas de dire, « que ce » trait fait beaucoup d'honneur à la manière de pen- » ser de Théodoric à l'égard de la religion ».

Je me pique de penser à l'égard de la religion, mieux que l'ostrogoth Théodoric, assassin de Symmaque & de Boëce, puisque je suis bon catholique, & que Théodoric était arien. Mais je déclare, ce roi digne d'être lié comme enragé, s'il avait eu la bêtise atroce dont on le loue. Quoi! il aurait fait couper la tête sur-le champ à son ministre favori, parce que ce ministre aurait été à la fin de son avis! Comment un adorateur de Dieu, qui passe de l'opinion d'Athanase à l'opinion d'Arius & d'Eusèbe, est-il infidèle à Dieu? il était tout au plus infidèle à Athanase, & à ceux de son parti, dans un temps où le monde était partagé entre les athanasiens & les eusébiens. Mais Théodoric ne devait pas le regarder comme un homme infidèle à Dieu, pour avoir rejeté le terme de *consubstantiel* après l'avoir admis. Faire couper la tête à son favori sur une pareille raison, c'est certainement l'action du plus méchant fou & du plus barbare sot qui ait jamais existé.

Que diriez-vous de Louis XIV s'il eût fait couper sur-le-champ la tête au duc de la Force, parce que le duc de la Force avait quitté le calvinisme pour la religion de Louis XIV?

Anecdote sur le maréchal de Luxembourg.

J'ouvre dans ce moment une histoire de Hollande, & je trouve que le maréchal de Luxembourg, en 1672,

fit cette harangue à ses troupes : « Allez, mes enfans,
» pillez, volez, tuez, violez; & s'il y a quelque chose
» de plus abominable, ne manquez pas de le faire,
» afin que je voie que je ne me suis pas trompé en vous
» choisissant comme les plus braves des hommes ».

Voilà certainememenr une jolie harangue: elle n'est pas plus vraie que celles de Tite-Live; mais elle n'est pas dans son goût. Pour achever de déshonorer la typographie, cette belle pièce se retrouve dans des dictionnaires nouveaux, qui ne sont que des impostures par ordre alphabétique.

Anecdote sur Louis XIV.

C'est une petite erreur dans l'Abrégé chronologique de l'histoire de France, de supposer que Louis XIV, après la paix d'Utrecht dont il était redevable à l'Angleterre, après neuf années de malheurs, après les grandes victoires que les Anglais avaient remportées, ait dit à l'ambassadeur d'Angleterre : « J'ai toujours été le maître chez moi; quel-
» quefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir ».
J'ai dit ailleurs que ce discours aurait été très-déplacé, très-faux à l'égard des Anglais, & aurait exposé le roi à une réponse accablante. L'auteur même m'avoua que le marquis de Torci, qui fut toujours présent a toutes les audiences du comte de Strairs, ambassadeur d'Angleterre, avait toujours démenti cette anecdote. Elle n'est assurément ni vraie ni vraisemblable, & n'est restée dans les dernières éditions de ce livre que parce qu'elle avait été mise dans la première. Cette

erreur ne dépare point du tout un ouvrage d'ailleurs très-utile, où tous les grands événemens, rangés dans l'ordre le plus commode, sont d'une vérité reconnue.

Tous ces petits contes dont on a voulu orner l'histoire la déshonorent; & malheureusement presque toutes les anciennes histoires ne sont guère que des contes. Mallebranche, à cet égard avoit raison de dire, qu'il ne faisait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier.

Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs anecdotes.

Nous croyons devoir terminer cet article des *Anecdotes* par une lettre de M. de Voltaire à M. Damilaville, philosophe intrépide, & qui seconda plus que personne son ami M. de Voltaire dans la catastrophe mémorable des Calas & des Sirven. Nous prenons cette occasion de célébrer autant qu'il est en nous la mémoire de ce citoyen (1), qui, dans une vie obscure, a montré des vertus qu'on ne recontre guère dans le grand monde. Il faisait le bien pour le bien même, fuyant les hommes brillans, & servant les malheureux avec le zèle de l'enthousiasme. Jamais homme n'eut plus de courage dans l'adversité & à la mort. Il était l'ami intime de M. de Voltaire & de M. Diderot. Voici la lettre en question.

Au château de Ferney, 7 mai 1762.

« Par quel hasard s'est-il pu faire, mon cher ami,
» que vous ayez lu quelques feuilles de l'Année litté-
» raire de maître Aliboron? chez qui avez-vous trouvé

(1) Cet éloge d'un homme obscur & fait pour l'être, est très-exagéré.

» ces rapſodies? Il me ſemble que vous ne voyez
» pas d'ordinaire mauvaiſe compagnie. Le monde eſt
» inondé des ſottiſes des folliculaires qui mordent
» parce qu'ils ont faim, & qui gagnent leur pain à
» dire de plates injures.

» Ce pauvre Fréron (1), à ce que j'ai oui dire,
» eſt comme les gueuſes des rues de Paris, qu'on
» tolère quelque temps pour le ſervice des jeunes gens
» déſœuvrés, qu'on renferme à l'hôpital trois ou
» quatre fois par an, & qui en ſortent pour reprendre
» leur premier métier.

» J'ai lu les feuilles que vous m'avez envoyées. Je
» ne ſuis pas étonné que maître Aliboron crie un peu

(1) Le folliculaire dont on parle eſt celui-là même qui, ayant été chaſſé des jéſuites, a compoſé des libelles pour vivre, & qui a rempli ſes libelles d'anecdotes prétendues littéraires. En voici une ſur ſon compte.

Lettre du ſieur Royou, avocat au parlement de Bretagne, beau-frère du nommé Fréron. Mardi matin 6 mars 1772.

« Fréron épouſa ma ſœur, il y a trois ans, en Bretagne : mon
» père donna vingt mille livres de dot. Il les diſſipa avec des filles.
» & donna du mal à ma ſœur. Après quoi il la fit partir pour Paris,
» dans le pannier du coche, & la fit coucher en chemin ſur la
» paille. Je courus demander raiſon à ce malheureux. Il feignit
» de ſe repentir. Mais comme il faiſoit le métier d'eſpion, & qu'il
» ſut qu'en qualité d'avocat j'avais pris parti dans les troubles de
» Bretagne, il m'accuſa auprès de M. de...... & obtint une lettre-
» de-cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même avec des ar-
» chers dans la rue des Noyers, un lundi à dix heures du matin, me
» fit charger de chaînes, ſe mit à côté de moi dans un fiacre, &
» tenait lui-même le bout de la chaîne..... &c. »

Nous ne jugeons point ici entre les deux beaux-frères. Nous avons la lettre originale. On dit que ce Fréron n'a pas laiſſé de parler de religion & de vertu dans ſes feuilles. Adreſſez-vous à ſon marchand de vin.

» ſous les coups de fouet que je lui ai donnés. Depuis » que je me ſuis amuſé à immoler ce poliſſon à la » riſée publique ſur tous les théâtres de l'Europe, il » eſt juſte qu'il ſe plaigne un peu. Je ne l'ai jamais vu, » Dieu merci. Il m'écrivit une grande lettre il y a en- » viron vingt ans. J'avais entendu parler de ſes mœurs, » & par conſéquent je ne lui fis point de réponſe. » Voilà l'origine de toutes les calomnies qu'on dit » qu'il débite contre moi dans ſes feuilles. Il faut le » laiſſer faire; les gens condamnés par leurs juges ont » permiſſion de leur dire des injures.

» Je ne ſais ce que c'eſt qu'une comédie italienne » qu'il m'impute, intitulée: *Quand me mariera-t-on?* » Voilà la première fois que j'en ai entendu parler. » C'eſt un menſonge abſurde. Dieu a voulu que j'aie » fait des pièces de théâtre pour mes péchés, mais » je n'ai jamais fait de farce italienne. Rayez cela de » vos anecdotes.

» Je ne ſais comment une lettre que j'écrivis à » milord Littleton & ſa réponſe ſont tombées entre » les mains de ce Fréron; mais je puis vous aſſurer » qu'elles ſont toutes deux entièrement falſifiées. Ju- » gez-en; je vous envoie les originaux.

» Ces meſſieurs les folliculaires reſſemblent aſſez » aux chiffonniers, qui vont ramaſſant des ordures » pour faire du papier.

» Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, & » bien digne du public, qu'une lettre de moi au pro- » feſſeur Haller, & une lettre du profeſſeur Haller » à moi! & de quoi s'aviſa M. Haller de faire courir

» mes lettres & les ſiennes? & de quoi s'aviſe un folliculaire de les imprimer & de les falſifier pour gagner cinq ſous? Il me la fait ſigner du château de Tournay, où je n'ai jamais demeuré.

» Ces impertinences amuſent un moment des jeunes gens oiſifs, & tombent le moment d'après dans l'éternel oubli où tous les riens de ce temps-ci tombent en foule.

» L'anecdote du cardinal de Fleuri ſur le *Quemadmodum* que Louis XIV n'entendait pas eſt très-vraie. Je ne l'ai rapportée dans le *Siècle de Louis XIV* que parce que j'en étais ſûr, & je n'ai point rapporté celle du *Nicticorax*, parce que je n'en étais pas ſûr. C'eſt un vieux conte qu'on me faiſait dans mon enfance au collége des jéſuites, pour me faire ſentir la ſupériorité du père de la Chaiſe ſur le grand-aumônier de France. On prétendait que le grand-aumônier, interrogé ſur la ſignification de *nicticorax*, dit que c'était un capitaine du roi David, & que le révérend père la Chaiſe aſſura que c'était un hiboux: peu m'importe, & très peu m'importe encore qu'on fredonne pendant un quart-d'heure dans un latin ridicule un *nicticorax* groſſièrement mis en muſique.

» Je n'ai point prétendu blâmer Louis XIV d'ignorer le latin; il ſavait gouverner, il ſavait faire fleurir tous les arts, cela vaut mieux que d'entendre Cicéron. D'ailleurs cette ignorance du latin ne venait pas de ſa faute, puiſque dans ſa jeuneſſe il apprit de lui même l'italien & l'eſpagnol.

» Je ne fais pas pourquoi l'homme que le follicu-
» laire fait parler, me reproche de citer le cardinal
» de Fleuri, & s'égaie à dire *que j'aime à citer de*
» *grands noms*. Vous favez, mon cher ami, que mes
» grands noms font ceux de Newton, de Locke, de
» Corneille, de Racine, de la Fontaine, de Boileau.
» Si le nom de Fleuri était grand pour moi, ce ferait
» le nom de l'abbé Fleuri, auteur des difcours patrio-
» tiques & favans, qui ont fauvé de l'oubli fon hif-
» toire eccléfiaftique, & non pas le cardinal de Fleuri
» que j'ai fort connu avant qu'il fût miniftre, & qui,
» quand il le fut, fit exiler un des plus refpectables
» hommes de France, l'abbé Pucelle, & empêcha
» bénignement pendant tout fon miniftère qu'on ne
» foutînt les quatre fameufes propofitions fur lef-
» quelles eft fondée la liberté françaife dans les chofes
» eccléfiaftiques.

» Je ne connais de grands hommes que ceux
» qui ont rendu de grands fervices au genre hu-
» main.

» Quand j'amaffai des matériaux pour écrire le
» *Siècle de Louis XIV*, il fallut bien confulter des
» généraux, des miniftres, des aumôniers, des dames,
» & des valets-de-chambre. Le cardinal de Fleuri
» avait été aumônier, & il m'apprit fort peu de
» chofe. M. le maréchal de Villars m'apprit beau-
» coup pendant quatre ou cinq années de temps,
» comme vous le favez; & je n'ai pas dit tout ce
» qu'il voulut bien m'apprendre.

» M. le duc d'Antin me fit part de plufieurs

» anecdotes, que je n'ai données que pour ce qu'elles
» valaient.

» M. de Torci fut le premier qui m'apprit, par
» une feule ligne en marge de mes queftions, que
» *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux Teftament
» du roi d'Efpagne Charles II, qui changea la
» face de l'Europe.

» Il n'eft pas permis d'écrire une hiftoire contem-
» poraine, autrement qu'en confultant avec affiduité
» & en confrontant tous les témoignages. Il y a des
» faits que j'ai vus par mes yeux, & d'autres par des
» yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité fur les
» chofes effentielles.

» Le roi régnant m'a rendu publiquement cette
» juftice: je crois ne m'être guère trompé fur les
» petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas; elles
» ne font qu'un vain amufement. Les grands événe-
» mens inftruifent.

» Le roi Staniflas, duc de Lorraine, m'a rendu le
» témoignage authentique que j'avais parlé de toutes
» les chofes importantes arrivées fous le règne de
» Charles XII, ce héros imprudent, comme fi j'en
» avais été le témoin oculaire.

» A l'égard des petites circonftances, je les aban-
» donne à qui voudra, je ne m'en foucie pas plus que
» de l'hiftoire des quatre fils Aymon.

» J'eftime bien autant celui qui ne fait pas une
» anecdote inutile que celui qui la fait.

» Puifque vous voulez être inftruit des bagatelles
» & des ridicules, je vous dirai que votre malheureux

» folliculaire se trompe, quand il prétend qu'il a été » joué sur le théâtre de Londres, avant d'avoir été » berné sur celui de Paris par Jérome Carré. La tra- » duction, ou plutôt l'imitation de la comédie de » l'Écossaise & de Fréron, faite par M. George » Colman, n'a été jouée sur le théâtre de Londres » qu'en 1766, & n'a été imprimée qu'en 176·, chez » Beket & de Hondt Elle a eu autant de succès à » Londres qu'à Paris, parce que par tout pays on » aime la vertu des Lindanes & des Freeport, & » qu'on déteste les folliculaires qui barbouillent du » papier, & mentent pour de l'argent. Ce fut l'illustre » Garrick qui composa l'épilogue. M. George Col- » man m'a fait l'honneur de m'envoyer sa pièce; elle » est intitulée *The English Merchant*.

» C'est une chose assez plaisante, qu'à Londres, à » Pétersbourg, à Vienne, à Gênes, à Parme, & » jusqu'en Suisse on se soit également moqué de ce » Fréron. Ce n'est pas à sa personne qu'on en voulait; » il prétend que l'Écossaise ne réussit à Paris que » parce qu'il y est détesté. Mais la pièce a réussi à » Londres, à Vienne, où il est reconnu. Personne » n'en voulait à Pourceaugnac, quand Pourceaugnac » fit rire l'Europe.

» Ce sont-là des anecdotes littéraires assez bien » constatées; mais ce sont, sur ma parole, les vérités » les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami, » un chapitre de Cicéron, *de Officiis*, & *de Naturâ* » *deorum*, un chapitre de Locke, une lettre provin- » ciale, une bonne fable de La Fontaine, des vers de

» Boileau & de Racine, voilà ce qui doit occuper un
» vrai littérateur.

» Je vondrois bien ſavoir quelle utilité le public
» retirera de l'examen que fait le folliculaire, ſi je
» demeure dans un château ou dans une maiſon de
» campagne. J'ai lu dans une des quatre cents bro-
» chures faites contre moi par mes confrères de la
» plume, que madame la ducheſſe de Richelieu
» m'avait fait préſent un jour d'un carroſſe fort joli
» & de deux chevaux gris pommelés, que cela dé-
» plut fort à M. le duc de Richelieu. Et là-deſſus
» on bâtit une longue hiſtoire. Le bon de l'affaire, c'eſt
» que dans ce temps-là M. le duc de Richelieu
» n'avait point de femme.

» D'autres impriment mon porte-feuille retrouvé,
» d'autres mes Lettres à M. B & à madame D., à
» qui je n'ai jamais écrit; & dans ces lettres, toujours
» des anecdotes.

» Ne vient-on pas d'imprimer les Lettres prétendues
» de la reine Chriſtine, de Ninon Lenclos! &c. &c.
» Des curieux mettent ces ſottiſes dans leurs biblio-
» thèques, & un jour quelque érudit aux gages
» d'un libraire les fera valoir comme des monumens
» précieux de l'hiſtoire. Quel fatras! quelle pitié!
» quel opprobre de la littérature! quelle perte de
» temps »!

On ferait bien aiſément un très-gros volume ſur ces anecdotes; mais, en général, on peut aſſurer qu'elles reſſemblent aux vieilles chartes des moines. Sur mille il y en a huit cents de fauſſes. Mais, & vieilles chartes

en parchemin, & nouvelles anecdotes imprimées chez Pierre Marteau, tout cela eſt fait pour gagner de l'argent.

Anecdote ſingulière ſur le père Fouquet, ci-devant jéſuite.

(*Ce morceau eſt inſéré en partie dans les Lettres juives.*)

En 1623, le père Fouquet, jéſuite, revint en France, de la Chine où il avait paſſé vingt-cinq ans. Des diſputes de religion l'avaient brouillé avec ſes confrères. Il avait porté à la Chine un évangile différent du leur, & rapportait en Europe des mémoires contre eux. Deux lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces lettrés était mort ſur le vaiſſeau ; l'autre vint à Paris avec le père Fouquet. Ce jéſuite devait emmener ſon lettré à Rome, comme un témoin de la conduite de ces bons pères à la Chine. La choſe était ſecrète.

Fouquet & ſon lettré logeaient à la maiſon profeſſe, rue Saint-Antoine à Paris. Les révérends pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le père Fouquet fut auſſi incontinent les deſſeins des révérends pères ; il ne perdit pas un moment, & partit la nuit en poſte pour Rome.

Les révérends pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrapa que le lettré. Ce pauvre garçon ne ſavait pas un mot de français. Les bons pères allèrent trouver le cardinal Dubois, qui alors avait beſoin d'eux. Ils dirent au cardinal qu'ils avaient

parm

parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il fallait l'enfermer.

Le cardinal, qui, par intérêt, eût dû le protéger sur cette seule accusation, donna sur-le-champ une lettre de cachet, la chose du monde dont un ministre est quelquefois le plus libéral.

Le lieutenant de police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua ; il trouva un homme qui faisait des révérences autrement qu'à la française, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton, où il fut fouetté, comme l'abbé Desfontaines, deux fois par semaine.

Le lettré chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait passé que deux ou trois jours à Paris ; il trouvait les mœurs des Français assez étranges ; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des pères correcteurs. Il crut que la nation française était composée de ces deux espèces, dont l'une dansait, tandis que l'autre fouettait l'espèce dansante.

Enfin, au bout de deux ans, le ministère changea ; on nomma un nouveau lieutenant de police. Ce magistrat commença son administration par aller visiter les prisons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il se fut entretenu avec eux, il demanda s'il ne restait plus personne à voir. On lui dit qu'il y avait encore un pauvre malheureux, mais qu'il parlait une langue que personne n'entendait.

Un jésuite qui accompagnait le magistrat, dit que

c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en français, qu'on n'en tirerait rien, & qu'il conseillait qu'on ne se donnât pas la peine de le faire venir.

Le ministre insista. Le malheureux fut amené ; il se jeta aux genoux du lieutenant de police. Il envoya chercher les interprètes du roi; on lui parla espagnol, latin, grec, anglais, il disait toujours *Kanton, Kanton.* Le jésuite assura qu'il était possédé.

Le magistrat, qui avait entendu dire autrefois qu'il y a une province de la Chine appelée *Kanton*, s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprète des missions étrangères, qui écorchait le chinois : tout fut reconnu ; le magistrat ne sut que faire, & le jésuite que dire. M. le duc de Bourbon était alors premier ministre ; on lui conta la chose ; il fit donner de l'argent & des habits au Chinois, & on le renvoya dans son pays, d'où l'on ne croit pas que beaucoup de lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter, que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaise opinion de la France.

Autre anecdote sur un jésuite chinois.

Les jésuites de France, missionnaires secrets à la Chine, dérobèrent, il y a environ trente ans, un enfant de Kanton à ses parens, le menèrent à Paris, & l'élevèrent dans leur couvent de la rue Saint-Antoine. Cet enfant se fit jésuite à l'âge de quinze ans, & resta encore dix ans en France. Il sait parfaitement le français & le chinois, & il est assez

ſavant. M. Bertin, contrôleur-général & depuis ſecrétaire d'état, le renvoya à la Chine en 1763, après l'aboliſſement des jéſuites.

Il s'appelle *Ko*; il ſigne *Ko*, jéſuite.

Il y avait en 1772 quatorze jéſuites français à Pékin, parmi leſquels était le frère Ko, qui demeure encore dans leur maiſon.

L'empereur Kien-Long a conſervé auprès de lui ces moines d'Europe en qualité de peintres, de graveurs, d'horlogers, de mécaniciens, avec défenſe expreſſe de diſputer jamais ſur la religion, & de cauſer le moindre trouble dans l'empire.

Le jéſuite Ko a envoyé de Pékin à Paris des manucrits de ſa compoſition, intitulés: *Mémoires concernant l'hiſtoire, les ſciences & les arts des Chinois; par les miſſionnaires de Pékin.* Ce livre eſt imprimé, & ſe débite actuellement à Paris, chez le libraire Nyon.

L'auteur ſe déchaîne contre tous les philoſophes de l'Europe, à la page 271. Il donne le nom d'illuſtre martyr de Jéſus-Chriſt à un prince du ſang tartare que les jéſuites avaient ſéduit; & que le feu empereur Yont-Chin avait exilé.

Ce Ko ſe vante de faire beaucoup de néophytes; c'eſt un eſprit ardent, capable de troubler plus la Chine que les jéſuites n'ont autrefois troublé le Japon.

On prétend qu'un ſeigneur ruſſe, indigné de cette inſolence jéſuitique, qui s'étend au bout du monde, même après l'extinction de cette ſociété, veut faire parvenir à Pékin, au préſident du tribunal des rites, un extrait en chinois de ce mémoire, qui puiſſe faire

connaître le nommé Ko & les autres jésuites qui travaillent avec lui.

ANATOMIE.

L'ANATOMIE ancienne est à la moderne ce qu'étaient les cartes géographiques grossières du seizième siècle, qui ne représentaient que les lieux principaux, & encore infidèlement tracés, en comparaison des cartes topographiques de nos jours, où l'on trouve jusqu'au moindre buisson mis à sa place.

Depuis Vésale jusqu'à Bertin, on a fait de nouvelles découvertes dans le corps humain; on peut se flatter d'avoir pénétré jusqu'à la ligne qui sépare à jamais les tentatives des hommes & les secrets impénétrables de la nature.

Interrogez Borelli sur la force exercée par le cœur dans sa dilatation, dans sa diastole; il vous assure qu'elle est égale à un poids de quatre-vingt mille livres dont il rabat ensuite quelques milliers. Adressez-vous à Keil, il vous certifie que cette force n'est que de cinq onces. Jurin vient qui décide qu'ils se sont trompés, & il fait un nouveau calcul; mais un quatrième survenant prétend que Jurin s'est trompé aussi. La nature se moque d'eux tous; & pendant qu'ils disputent, elle a soin de notre vie; elle fait contracter & dilater le cœur par des voies que l'esprit humain ne peut découvrir.

On dispute, depuis Hippocrate, sur la manière dont fait la digestion: les uns accordent à l'estomac des sucs digestifs, d'autres les lui refusent. Les chimistes

font de l'eftomac un laboratoire. Hecquet en fait un moulin. Heureufement la nature nous fait digérer fans qu'il foit néceffaire que nous fachions fon fecret. Elle nous donne des appétits, des goûts & des averfions pour certains alimens dont nous ne pourrons jamais favoir la caufe.

On dit que notre chyle fe trouve déja tout formé dans les alimens, même dans une perdrix rôtie. Mais que tous les chimiftes enfemble mettent des perdrix dans une cornue, ils n'en retireront rien qui reffemble ni à une perdrix, ni au chyle. Il faut avouer que nous digérons ainfi que nous recevons la vie, que nous la donnons, que nous dormons, que nous fentons, que nous penfons, fans favoir comment. On ne peut trop le redire.

Nous avons des bibliothèques entières fur la génération, mais perfonne ne fait encore feulement quel reffort produit l'intumefcence dans la partie mafculine.

On parle d'un fuc nerveux qui donne la fenfibilité à nos nerfs; mais ce fuc n'a pu être découvert par aucun anatomifte.

Les efprits animaux, qui ont une fi grande réputation, font encore à découvrir.

Votre médecin vous fera prendre une médecine, & ne fait pas comment elle vous purge.

La manière dont fe forment nos cheveux & nos ongles nous eft auffi inconnue que la manière dont nous avons des idées. Le plus vil excrément confond tous les philofophes.

Winflow & Lémeri entaffent mémoire fur mémoire

concernant la génération des mulets; les ſavans ſe partagent; l'âne, fier & tranquille, ſans ſe mêler de la diſpute, ſubjugue cependant ſa cavalle, qui lui donne un beau mulet, ſans que Lémeri & Winſlow ſe doutent par quel art ce mulet naît avec des oreilles d'âne & un corps de cheval.

Borelli dit que l'œil gauche eſt beaucoup plus fort que l'œil droit. D'habiles phyſiciens ont ſoutenu le parti de l'œil droit contre lui.

Voſſius attribuait la couleur des nègres à une maladie. Ruyſch a mieux rencontré en les diſſiquant, & en enlevant avec une adreſſe ſingulière le corps muqueux réticulaire qui eſt noir; & malgré cela il ſe trouve encore des phyſiciens qui croîent les noirs originairement blancs. Mais qu'eſt-ce qu'un ſyſtême que la nature déſavoue?

Boerhaave aſſure que le ſang dans les véſicules des poumons eſt *preſſé*, *chaſſé*, *foulé*, *briſé*, *atténué*.

Le Cat prétend que rien de tout cela n'eſt vrai. Il attribue la couleur rouge du ſang à un fluide cauſtique, & on lui nie ſon cauſtique.

Les uns font des nerfs un canal par lequel paſſe un fluide inviſible, les autres en font un violon dont les cordes ſont pincées par un archet qu'on ne voit pas davantage.

La plupart des médecins attribuent les règles des femmes à la pléthore du ſang. Terenzoni & Vieuſſens croient que la cauſe de ces évacuations eſt dans un eſprit vital, dans le froiſſement des nerfs, enfin dans le beſoin d'aimer.

On a recherché jufqu'à la caufe de la fenfibilité, & on eft allé jufqu'à la trouver dans la trépidation des membres à demi-animés. On a cru les membranes du fœtus irritables, & cette idée a été fortement combattue.

Celui-ci dit que la palpitation d'un membre coupé eft le ton que le membre conferve encore; cet autre dit que c'eft l'*élafticité*; un troifième l'appelle *irritabilité*. La caufe, tous l'ignorent, tous font à la porte du dernier afyle où la nature fe renferme, elle ne fe montre jamais à eux, & ils devinent dans fon anti-chambre.

Heureufement ces queftions font étrangères à la médecine utile, qui n'eft fondée que fur l'expérience, fur la connaiffance du tempérament d'un malade, fur des remèdes très-fimples donnés à propos; le refte eft pure curiofité, & fouvent charlatanerie.

Si un homme à qui on fert un plat d'écreviffes qui étaient toutes grifes avant la cuiffon, & qui font devenues toutes rouges dans la chaudière, croyait n'en devoir manger que lorfqu'il faurait bien précifément comment elles font devenues rouges, il ne mangerait d'écreviffes de fa vie.

ANCIENS ET MODERNES.

Le grand procès des anciens & des modernes n'eft pas encore vidé; il eft fur le bureau depuis l'âge d'argent qui fuccéda à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux temps valait beaucoup mieux que le temps préfent. Neftor, dans l'Iliade, en voulant s'infinuer comme un fage conciliateur dans l'efprit d'Achille & d'Agamemnon, débute par leur

dire.... « J'ai vécu autrefois avec des hommes qui » valaient mieux que vous; non je n'ai jamais vu & je » ne verrai jamais de si grands personnages que Drias, » Cénée, Exadius, Polyphème égal aux dieux, &c. »

La postérité a bien vengé Achille du mauvais compliment de Nestor, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus Drias; on n'a guère entendu parler d'Exadius, ni de Cénée; & pour Polyphème égal aux dieux, il n'a pas une trop bonne réputation, à moins que ce ne soit tenir de la Divinité que d'avoir un grand œil au front, & de manger des hommes tout cruds.

Lucrèce ne balance pas à dire que la nature a dégénéré.

Ipsa dedit dulces fœtus & pabula læta,
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore;
Conterimusque boves, & vires agricolarum, &c.

La nature languit; la terre est épuisée;
L'homme dégénéré, dont la force est usée,
Fatigue un sol ingrat par ses bœufs affaiblis.

L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout temps, ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, & la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnait de fleurs & de verdure;
L'homme, ce roi du monde, & roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et, formé pour agir, se plaisait à rien faire, &c.

Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à Auguste (1).

(1) Epist. I, lib. 2.

» Faut-il donc, dit-il, que nos poëmes ſoient comme » nos vins, dont les plus vieux ſont toujours préférés » ? Il dit enſuite :

(1) *Indignor quidquam reprehendi, non quia craſsè*
Compoſitum illepidève putetur, ſed quia nuper ;
Nec veniam antiquis, ſed honorem & præmia poſci.
. . . .
Ingeniis non ille favet, plauditque ſepultis :
Noſtra ſed impugnat ; nos noſtraque lividus odit, &c.

J'ai vu ce paſſage imité ainſi en vers familiers :

Rendons toujours juſtice au beau.
Eſt-il laid pour être nouveau ?
Pourquoi donner la préférence
Aux méchans vers du temps jadis ?
C'eſt en vain qu'ils ſont applaudis ;
Ils n'ont droit qu'à notre indulgence.
Les vieux livres ſont des tréſors,
Dit la ſotte & maligne envie.
Ce n'eſt pas qu'elle aime les morts :
Elle hait ceux qui ſont en vie.

Le ſavant & ingénieux Fontenelle s'exprime ainſi ſur ce ſujet :

« Toute la queſtion de la prééminence entre les » anciens & les modernes étant une fois bien entendue, » ſe réduit à ſavoir ſi les arbres qui étaient autrefois » dans nos campagnes étaient plus grands que ceux » d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, » Platon, Démoſthènes, ne peuvent être égalés dans » ces derniers ſiècles ; mais ſi nos arbres ſont auſſi » grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler » Homère, Platon & Démoſthènes ».

» Eclairciſſons ce paradoxe. Si les anciens avaient

(1) *Ibid.*

» plus d'eſprit que nous, c'eſt donc que les cerveaux
» de ce temps-là étaient mieux diſpoſés, formes de
» fibres plus fermes ou plus délicates, remplis de
» plus d'eſprits animaux; mais en vertu de quoi les
» cerveaux de ce temps-là auraient-ils été mieux diſ-
» poſés? Les arbres auraient donc été auſſi plus grands
» & plus beaux; car ſi la nature était alors plus jeune
» & plus vigoureuſe, les arbres, auſſi bien que les cer-
» veaux des hommes, auraient dû ſe ſentir de cette
» vigueur & de cette jeuneſſe.» (*Digreſſion ſur les anciens & les modernes*, tome IV, édition de 1742.)

Avec la permiſſion de cet illuſtre académicien, ce n'eſt point là du tout l'état de la queſtion. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi la nature a pu produire de nos jours d'auſſi grands génies & d'auſſi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque & latine, mais de ſavoir ſi nous en avons en effet. Il n'eſt pas impoſſible ſans doute qu'il y ait d'auſſi grands chênes dans la forêt de Chantilli que dans celle de Dodone: mais, ſuppoſé que les chênes de Dodone euſſent parlé, il ſerait très-clair qu'ils auraient un grand avantage ſur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais.

La Motte, homme d'eſprit & de talens, qui a mérité des applaudiſſemens dans plus d'un genre, a ſoutenu, dans une ode remplie de vers heureux, le parti des modernes. Voici une de ſes ſtances:

Et pourquoi veut-on que j'encenſe
Ces prétendus dieux dont je ſors?
En moi la même intelligence
Fait mouvoir les mêmes reſſorts.

Croit-on la nature bizarre,
Pour nous aujourd'hui plus avare,
Que pour les Grecs & les Romains ?
De nos aînés mère idolâtre,
N'eſt-elle plus que la marâtre
Du reſte groſſier des humains ?

On pouvait lui répondre : Eſtimez vos aînés ſans les adorer. Vous avez une intelligence & des reſſorts comme Virgile & Horace en avaient; mais ce n'eſt pas peut-être abſolument la même intelligence. Peut-être avaient-ils un talent ſupérieur au vôtre; & ils l'exerçaient dans une langue plus riche & plus harmonieuſe que les langues modernes, qui ſont un mélange de l'horrible jargon des Celtes & d'un latin corrompu.

La nature n'eſt point bizarre; mais il ſe pourrait qu'elle eût donné aux Athéniens un terrain & un ciel plus propre que la Veſtphalie & que le Limouſin, à former certains génies. Il ſe pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en ſecondant le climat, eût mis dans la tête de Démoſthènes quelque choſe que l'air de Clamar & de la Grenouillière, & le gouvernement du cardinal de Richelieu, ne mirent point dans la tête d'Omer Talon & de Jérôme Bignon.

Quelqu'un répondit alors à la Motte par le petit couplet ſuivant :

Cher la Motte, imite & révère
Ces dieux dont tu ne deſcends pas.
Si tu crois qu'Horace eſt ton père,
Il a fait des enfans ingrats.
La nature n'eſt point bizarre;
Pour Danchet elle eſt fort avare;

Mais Racine en fut bien traité ;
Tibulle était guidé par elle ;
Mais pour notre ami la Chapelle (1),
Hélas, qu'elle a peu de bonté !

Cette dispute est donc une question de fait. L'antiquité a-t-elle été plus féconde en grands monumens de tout genre, jusqu'au temps de Plutarque, que les siècles modernes ne l'ont été depuis le siècle des Médicis jusqu'à Louis XIV inclusivement ?

Les Chinois, plus de deux cents ans avant notre ère vulgaire, construisirent cette grande muraille qui n'a pu les sauver de l'invasion des Tartares. Les Egyptiens, trois mille ans auparavant, avaient surchargé la terre de leurs étonnantes pyramides, qui avaient environ quatre-vingt-dix mille pieds quarrés de base. Personne ne doute que si on voulait entreprendre aujourd'hui ces inutiles ouvrages, on n'en vînt aisément à bout, en prodiguant beaucoup d'argent. La grande muraille de la Chine est un monument de la crainte ; les pyramides sont des monumens de la vanité & de la superstition. Les unes & les autres attestent une grande patience dans les peuples, mais aucun génie supérieur. Ni les Chinois, ni les Egyptiens n'auraient pu faire seulement une statue telle que nos sculpteurs en forment aujourd'hui.

Du chevalier Temple.

Le chevalier Temple, qui a pris à tâche de rabaisser

(1) Ce la Chapelle était un receveur général des finances, qui traduisit très-platement Tibulle ; mais ceux qui dînaient chez lui trouvaient ses vers fort bons.

tous les modernes, prétend qu'ils n'ont rien en architecture de comparable aux temples de la Grèce & de Rome; mais, tout anglais qu'il était, il devait convenir que l'églife de Saint-Pierre eft incomparablement plus belle que n'était le capitole.

C'eft une chofe curieufe que l'affurance avec laquelle il prétend qu'il n'y a rien de neuf dans notre aftronomie, rien dans la connaiffance du corps humain, fi ce n'eft peut-être, dit-il, la circulation du fang. L'amour de fon opinion, fondé fur fon extrême amour-propre, lui fait oublier la découverte des fatellites de Jupiter, des cinq lunes & de l'anneau de Saturne, de la rotation du foleil fur fon axe, de la pofition calculée de trois mille étoiles, des lois données par Kepler & par Newton aux orbes céleftes, des caufes de la préceffion des équinoxes, & de cent autres connaiffances dont les anciens ne foupçonnaient pas même la poffibilité.

Les découvertes dans l'anatomie font en auffi grand nombre. Un nouvel univers en petit, découvert avec le microfcope, était compté pour rien par le chevalier Temple; il fermait les yeux aux merveilles de fes contemporains, & ne les ouvrait que pour admirer l'ancienne ignorance.

Il va jufqu'à nous plaindre de n'avoir plus aucun refte de la magie des Indiens, des Chaldéens, des Egyptiens; & par cette magie il entend une profonde connaiffance de la nature, par laquelle ils produifaient des miracles fans qu'il en cite aucun, parce qu'en effet il n'y en a jamais eu. « Que font devenus

» dit-il, les charmes de cette musique qui enchantait si
» souvent les hommes & les bêtes, les poissons, les
» oiseaux, les serpens, & changeait leur nature ? »

Cet ennemi de son siècle croit bonnement à la fable d'Orphée, & n'avait apparemment entendu ni la belle musique d'Italie, ni même celle de France, qui à la vérité ne charment pas les serpens, mais qui charment les oreilles des connaisseurs.

Ce qui est encore plus étrange, c'est qu'ayant toute sa vie cultivé les belles-lettres, il ne raisonne pas mieux sur nos bons auteurs que sur nos philosophes. Il regarde Rabelais comme un grand homme; il cite les *Amours des Gaules* comme un de nos meilleurs ouvrages. C'était pourtant un homme savant, un homme de cour, un homme de beaucoup d'esprit, un ambassadeur, qui avait fait de profondes réflexions sur tout ce qu'il avait vu. Il possédait de grandes connaissances : un préjugé suffit pour gâter tout ce mérite.

De Boileau & de Racine.

BOILEAU & Racine, en écrivant en faveur des anciens contre Perrault, furent plus adroits que le chevalier Temple. Ils se gardèrent bien de parler d'astronomie & de physique. Boileau s'en tient à justifier Homère contre Perrault, mais en glissant adroitement sur les défauts du poète grec, & sur le sommeil que lui reproche Horace. Il ne s'étudie qu'à tourner Perrault, l'ennemi d'Homère, en ridicule. Perrault entend-il mal un passage, ou traduit-il mal un passage qu'il entend? voilà Boileau qui saisit ce petit avantage,

qui tombe ſur lui en ennemi redoutable, qui le traite d'ignorant, de plat écrivain : mais il ſe pouvait très-bien faire que Perrault ſe fût ſouvent trompé, & que pourtant il eût ſouvent raiſon ſur les contradictions, les répétitions, l'uniformité des combats, les longues harangues dans la mêlée, les indécences, les inconſéquences de la conduite des dieux dans le poëme, enfin ſur toutes les fautes où il prétendait que ce grand poète était tombé. En un mot, Boileau ſe moqua de Perrault beaucoup plus qu'il ne juſtifia Homère.

De l'injuſtice & de la mauvaiſe foi de Racine dans la diſpute contre Perrault, au ſujet de l'Euripide & des infidélités de Brumoy.

Racine uſa du même artifice ; car il était tout auſſi malin que Boileau pour le moins. Quoiqu'il n'eût pas fait comme lui ſon capital de la ſatyre, il jouit du plaiſir de confondre ſes ennemis ſur une petite méprise très-pardonnable où ils étaient tombés au ſujet d'Euripide, & en même temps de ſe ſentir très-ſupérieur à Euripide même. Il raille autant qu'il le peut ce même Perrault & ſes partiſans ſur leur critique de l'Alceſte d'Euripide, parce que ces meſſieurs malheureuſement avaient été trompés par une édition fautive d'Euripide, & qu'ils avaient pris quelques répliques d'Admète pour celles d'Alceſte ; mais cela n'empêche pas qu'Euripide n'eût grand tort dans tout pays, dans la manière dont il fait parler Admète à ſon père. Il lui reproche violemment de n'être pas mort pour lui.

« Quoi donc ! lui répond le roi fon père, à qui » adreffez-vous, s'il vous plaît, un difcours fi hau- » tain ? Eft-ce à quelque efclave de Lydie ou de » Phrygie ? ignorez-vous que je fuis né libre & » theffalien ? » (Beau difcours pour un roi & pour un père!) « Vous m'outragez comme le dernier des » hommes. Où eft la loi qui dit que les pères doivent » mourir pour leurs enfans ? chacun eft ici-bas pour » foi. J'ai rempli mes obligations envers vous. Quel » tort vous fais-je ? demandai-je que vous mouriez » pour moi ? La lumière vous eft précieufe ; me l'eft- » elle moins ? ... Vous m'accufez de lâcheté. .... » Lâche vous-même ; vous n'avez pas rougi de preffer » votre femme de vous faire vivre en mourant pour » vous..... Ne vous fied-il pas bien après cela de » traiter de lâches ceux qui refufent de faire pour » vous ce que vous n'avez pas le courage de faire » vous-même.... Croyez-moi, taifez-vous.... Vous » aimez la vie ; les autres ne l'aiment pas moins.... » Soyez sûr que fi vous m'injuriez encore, vous en- » tendrez de moi des duretés qui ne feront pas des » menfonges. »

Le chœur prend alors la parole : « C'eft affez, & » déja trop des deux côtés : ceffez, vieillard, ceffez de » maltraiter de paroles votre fils. »

Le chœur aurait dû plutôt, ce femble, faire une forte réprimande au fils d'avoir très-brutalement parlé à fon propre père, & de lui avoir reproché fi aigrement de n'être pas mort.

Tout le refte de la fcène eft dans ce goût.

PHÉRÈS.

PHÉRÈS *à son fils.*

Tu parles comme ton père, ſans en avoir reçu d'outrage.

ADMÈTE.

Oh! j'ai bien vu que vous aimez à vivre long-temps.

PHÉRÈS.

Et toi, ne portes-tu pas au tombeau celle qui eſt morte pour toi?

ADMÈTE.

Ah! le plus infame des hommes, c'eſt la preuve de ta lâcheté.

PHÉRÈS.

Tu ne pourras pas au moins dire qu'elle eſt morte pour moi.

ADMÈTE.

Plût au ciel que tu fuſſes dans un état où tu euſſes beſoin de moi!

LE PÈRE.

Fais mieux, épouſe pluſieurs femmes, afin qu'elles meurent pour te faire vivre plus long-temps.

Après cette ſcène, un domeſtique vient parler tout ſeul de l'arrivée d'Hercule. « C'eſt un étranger, dit-il, » qui a ouvert la porte lui-même, s'eſt d'abord mis » à table; il ſe fâche de ce qu'on ne lui ſert pas aſſez » vîte à manger; il remplit de vin à tout moment ſa » coupe, boit à longs traits du rouge & du paillet, » & ne ceſſe de boire & de chanter de mauvaiſes » chanſons qui reſſemblent à des hurlemens, ſans

» se mettre en peine du roi & de sa femme que nous » pleurons. C'est, sans doute, quelque frippon adroit, » un vagabond, un assassin. »

Il peut être assez étrange qu'on prenne Hercule pour un frippon adroit; il ne l'est pas moins qu'Hercule, ami d'Admète, soit inconnu dans la maison. Il l'est encore plus qu'Hercule ignore la mort d'Alceste, dans le temps même qu'on la porte au tombeau.

Il ne faut pas disputer des goûts; mais il est sûr que de telles scènes ne feraient pas souffertes chez nous à la foire.

Brumoy, qui nous a donné le *Théâtre des Grecs*, & qui n'a pas traduit Euripide avec une fidélité scrupuleuse, fait ce qu'il peut pour justifier la scène d'Admète & de son père; on ne devinerait pas le tour qu'il prend.

Il dit d'abord que « les Grecs n'ont pas trouvé à » redire à ces mêmes choses qui sont à notre égard des » indécences, des horreurs; qu'ainsi il faut convenir » qu'elles ne sont pas tout à fait telles que nous les » imaginons; en un mot, que les idées ont changé. »

On peut répondre que les idées des nations policées n'ont jamais changé sur le respect que les enfans doivent à leurs pères.

« Qui peut douter, ajoute-t-il, que les idées n'aient » changé en différens siècles sur des points de morale » plus importans? »

On répond qu'il n'y en a guère de plus importans.

« Un Français, continue-t-il, est insulté; le pré» tendu bon sens français veut qu'il courre les risques

» du duel, & qu'il tue ou meure pour recouvrer ſon
» honneur. »

On répond que ce n'eſt pas le ſeul prétendu bon ſens français, mais celui de toutes les nations de l'Europe ſans exception.

« On ne ſent pas aſſez combien cette maxime pa-
» raîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air
» on l'aurait ſifflée du temps d'Euripide. »

Cette maxime eſt cruelle & fatale, mais non pas ridicule; & on ne l'eût ſifflée d'aucun air du temps d'Euripide. Il y avait beaucoup d'exemples de duels chez les Aſiatiques. On voit, dès le commencement du premier livre de l'Iliade, Achille tirant à moitié ſon épée; & il était prêt à ſe battre contre Agamemnon, ſi Minerve n'était venue le prendre par les cheveux, & lui faire remettre ſon épée dans le fourreau.

Plutarque rapporte qu'Epheſtion & Cratère ſe battirent en duel, & qu'Alexandre les ſépara. Quinte-Curce raconte (1) que deux autres officiers d'Alexandre ſe battirent en duel en préſence d'Alexandre; l'un armé de toutes pièces, l'autre qui était un athlète armé ſeulement d'un bâton, & que celui-ci vainquit ſon adverſaire.

Et puis, quel rapport y a-t-il, je vous prie, entre un duel & les reproches que ſe font Admète & ſon père Phérès tour à tour d'aimer trop la vie, & d'être des lâches.

Je ne donnerai que cet exemple de l'aveuglement des traducteurs & des commentateurs; puiſque Brumoy,

(1) Quinte-Curce, liv. IV.

le plus impartial de tous, s'eſt égaré à ce point, que ne doit-on pas attendre des autres ? Mais ſi les Brumoy & les Dacier étaient là, je leur demanderais volontiers s'ils trouvent beaucoup de ſel dans le diſcours que Polyphême tient dans Euripide. « Je ne » crains point le foudre de Jupiter. Je ne ſais ſi ce » Jupiter eſt un dieu plus fier & plus fort que moi. » Je me ſoucie très-peu de lui. S'il fait tomber de la » pluie, je me renferme dans ma caverne; j'y mange » un veau rôti ou quelque bête ſauvage; après quoi » je m'étends de tout mon long; j'avale un grand » pot de lait; je défais mon ſaion; & je fais entendre » un certain bruit qui vaut bien celui du tonnerre. »

Il faut que les ſcoliaſtes n'aient pas le nez bien fin, s'ils ne ſont pas dégoûtés de ce bruit que fait Polyphême quand il a bien mangé.

Ils diſent que le parterre d'Athènes riait de cette plaiſanterie, & « que jamais les Athéniens n'ont ri » d'une ſottiſe » ! Quoi ! toute la populace d'Athènes avait plus d'eſprit que la cour de Louis XIV ? Et la populace n'eſt pas la même par-tout ?

Ce n'eſt pas qu'Euripide n'ait des beautés, & Sophocle encore davantage; mais ils ont de bien plus grands défauts. On oſe dire que les belles ſcènes de Corneille, & les touchantes tragédies de Racine, l'emportent autant ſur les tragédies de Sophocle & d'Euripide que ces deux grecs l'emportent ſur Theſpis. Racine ſentoit bien ſon extrême ſupériorité ſur Euripide; mais il louait ce poète grec pour humilier Perrault.

Molière, dans ses bonnes pièces est aussi supérieur au pur, mais froid Térence, & au farceur Aristophane, qu'au baladin Dancourt.

Il y a donc des genres dans lesquels les modernes sont de beaucoup supérieurs aux anciens, & d'autres, en très-petit nombre, dans lesquels nous leur sommes inférieurs. C'est à quoi se réduit toute la dispute.

De quelques comparaisons entre des ouvrages célèbres.

La raison & le goût veulent, ce me semble, qu'on distingue dans un ancien, comme dans un moderne, le bon & le mauvais, qui sont très-souvent à côté l'un de l'autre.

On doit sentir avec transport ce vers de Corneille, ce vers tel qu'on n'en trouve pas un seul, ni dans Homère, ni dans Sophocle, ni dans Euripide, qui en approche :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? — Qu'il mourût.

& l'on doit avec la même sagacité & la même justice, réprouver les vers suivans.

En admirant le sublime tableau de la dernière scène de Rodogune, les contrastes frappans des personnages, & la force du coloris, l'homme de goût verra par combien de fautes cette situation terrible est amenée, quelles invraisemblances l'ont préparée, à quel point il a fallu que Rodogune ait démenti son caractère, & par quels chemins raboteux il a fallu passer pour arriver à cette grande & tragique catastrophe.

Ce même juge équitable ne se lassera point de rendre justice à l'artificieuse & fine contexture des

tragédies de Racine, les feules peut-être qui aient été bien ourdies d'un bout à l'autre depuis Efchile jufqu'au grand fiècle de Louis XIV. Il fera touché de cette élégance continue, de cette pureté de langage, de cette vérité dans les caractères qui ne fe trouve que chez lui; de cette grandeur fans enflure qui feule eft grandeur; de ce naturel qui ne s'égare jamais dans de vaines déclamations, dans des difputes de fophifte, dans des penfées auffi fauffes que recherchées, fouvent exprimées en folécifmes; dans des plaidoyers de rhétorique plus faits pour les écoles de province que pour la tragédie.

Le même homme verra dans Racine de la faibleffe & de l'uniformité dans quelques caractères; de la galanterie, & quelquefois de la coquetterie même; des déclarations d'amour qui tiennent de l'idylle & de l'élégie plutôt que d'une grande paffion théâtrale. Il fe plaindra de ne trouver, dans plus d'un morceau très-bien écrit, qu'une élégance qui lui plaît, & non pas un torrent d'éloquence qui l'entraîne; il fera fâché de n'éprouver qu'une foible émotion, & de fe contenter d'approuver, quand il voudrait que fon efprit fût étonné & fon cœur déchiré.

C'eft ainfi qu'il jugera les anciens, non pas fur leurs noms, non pas fur le temps où ils vivaient, mais fur leurs ouvrages mêmes; ce n'eft pas trois mille ans qui doivent plaire, c'eft la chofe même. Si une darique a été mal frappée, que m'importe qu'elle repréfente le fils d'Hyftafpe? La monnaie de Varin eft plus récente, mais elle eft infiniment plus belle.

Si le peintre Timante venait aujourd'hui présenter à côté des tableaux du palais royal son tableau du sacrifice d'Iphiginie, peint de quatre couleurs, s'il nous disait : Des gens d'esprit m'ont assuré en Grèce que c'est un artifice admirable d'avoir voilé le visage d'Agamemnon, dans la crainte que sa douleur n'égalât pas celle de Clitemnestre, & que les larmes du père ne déshonorassent la majesté du monarque; il se trouverait des connaisseurs qui lui répondraient : C'est un trait d'esprit, & non pas un trait de peintre ; un voile sur la tête de votre principal personnage fait un effet affreux dans un tableau : vous avez manqué votre art. Voyez le chef-d'œuvre de Rubens, qui a su exprimer sur le visage de Marie de Médicis la douleur de l'enfantement, l'abattement, la joie, le sourire & la tendresse, non pas avec quatre couleurs, mais avec toutes les teintes de la nature. Si vous vouliez qu'Agamemnon cachât un peu son visage, il fallait qu'il en cachât une partie avec ses mains posées sur son front & sur ses yeux, & non pas avec un voile que les hommes n'ont jamais porté, & qui est aussi désagréable à la vue, aussi peu pittoresque qu'il est opposé au costume : vous deviez alors laisser voir des pleurs qui coulent, & que le héros veut cacher ; vous deviez exprimer dans ses muscles les convulsions d'une douleur qu'il veut surmonter; vous deviez peindre dans cette attitude la majesté & le désespoir. Vous êtes grec, & Rubens est belge; mais le belge l'emporte.

D'un passage d'Homère.

Un Florentin, homme de lettres, d'un esprit juste & d'un goût cultivé, se trouva un jour dans la bibliothèque de milord Chesterfield, avec un professeur d'Oxford & un Écossais qui vantait le poëme de Fingal, composé, disait-il, dans la langue du pays de Galles, laquelle est encore en partie celle des Bas-Bretons. Que l'antiquité est belle! s'écriait-il; le poëme de Fingal a passé de bouche en bouche jusqu'à nous depuis près de deux mille ans, sans avoir été jamais altéré; tant les beautés véritables ont de force sur l'esprit des hommes! Alors il lut à l'assemblée ce commencement de Fingal.

« Cuchulin était assis près de la muraille de Tura, » sous l'arbre de la feuille agitée; sa pique reposait » contre un rocher couvert de mousse, son bouclier » était à ses pieds sur l'herbe; il occupait sa mémoire » du souvenir du grand Carbar, héros tué par lui à » la guerre. Moran, né de Fitilh, Moran, sentinelle » de l'Océan, se présenta devant lui.

» Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, Cuchulin; je vois » les vaisseaux de Suaran, les ennemis sont nom» breux, plus d'un héros s'avance sur les vagues noires » de la mer.

» Cuchulin aux yeux bleus lui répliqua : Moran, » fils de Fitilh, tu trembles toujours, tes craintes » multiplient le nombre des ennemis. Peut-être est-ce » le roi des montagnes désertes qui vient à mon se» cours dans les pleines d'Ullin. Non, dit Moran, » c'est Suaran lui-même; il est aussi haut qu'un rocher

» de glace : j'ai vu ſa lance, elle eſt comme un haut » ſapin ébranché par les vents; ſon bouclier eſt comme » la lune qui ſe lève, il était aſſis au rivage ſur un » rocher; il reſſemblait à un nuage qui couvre une » montagne, &c. »

Ah! voilà le véritable ſtyle d'Homère, dit alors le profeſſeur d'Oxford; mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt que j'y vois la ſublime éloquence hébraïque. Je crois lire les paſſages de ces beaux cantiques.

(1) « Tu gouverneras toutes les nations que tu » nous ſoumettras avec une verge de fer; tu les bri- » ſeras comme le potier fait un vaſe.

(2) » Tu briſeras les dents des pécheurs.

(3) » La terre a tremblé, les fondemens des mon- » tagnes ſe ſont ébranlés, parce que le Seigneur s'eſt » fâché contre les montagnes, & il a lancé la grêle & » des charbons.

(4) » Il a logé dans le ſoleil, & il en eſt ſorti comme » un mari ſort de ſon lit.

(5) » Dieu briſera leurs dents dans leur bouche, il » mettra en poudre leurs dents mâchelières; ils de- » viendront à rien comme de l'eau, car il a tendu » ſon arc pour les abattre; ils ſeront engloutis tout » vivans dans ſa colère, avant d'attendre que les épi- » nes ſoient auſſi hautes qu'un prunier.

(6) » Les nations viendront vers le ſoir, affamées » comme des chiens, & toi, Seigneur, tu te moque- » ras d'elles, & tu les réduiras à rien.

(1) Pſeaume II.
(2) Pſeaume III.
(3) Pſeaume XVII.
(4) Pſeaume XIX.
(5) Pſeaume LVII.
(6) Pſeaume LVIII.

(1) » La montagne du Seigneur est une montagne » coagulée; pourquoi regardez-vous les monts coa- » gulés? Le Seigneur a dit : Je jetterai Basan; je le » jetterai dans la mer, afin que ton pied soit teint » de sang, & que la langue de tes chiens lèche leur » sang.

(2) » Ouvre la bouche bien grande, & je la rem- » plirai.

(3) » Rends les nations comme une roue qui tourne » toujours, comme la paille devant la face du vent, » comme un feu qui brûle une forêt, comme une » flamme qui brûle des montagnes; tu les poursuis » dans ta tempête, & ta colère les troublera.

(4) » Il jugera dans les nations; il les remplira » de ruines; il cassera les têtes dans la terre de plu- » sieurs.

(5) » Bienheureux celui qui prendra tes petits » enfans, & qui les écrasera contre la pierre! &c. » &c. &c. »

Le Florentin ayant écouté avec une grande atten- tion les versets des cantiques récités par le docteur, & les premiers vers de Fingal beuglés par l'Ecossais, avoua qu'il n'était pas fort touché de toutes ces figures asiatiques, & qu'il aimait beaucoup mieux le style simple & noble de Virgile.

L'Ecossais pâlit de colère à ce discours, le docteur d'Oxford leva les épaules de pitié; mais milord

(1) Pseaume LXVII.
(2) Pseaume LXXX.
(3) Pseaume LXXXII.
(4) Pseaume CXI.
(5) Pseaume CXXXVI.

Chesterfield encouragea le Florentin par un ſourire d'approbation.

Le Florentin échauffé, & ſe ſentant appuyé, leur dit : Meſſieurs, rien n'eſt plus aiſé que d'outrer la nature, rien n'eſt plus difficile que de l'imiter. Je ſuis un peu de ceux qu'on appelle en Italie *Improviſatori*, & je vous parlerais huit jours de ſuite en vers dans ce ſtyle oriental, ſans me donner la moindre peine, parce qu'il n'en faut aucune pour être ampoulé en vers négligés, chargés d'épithètes, qui ſont preſque toujours les mêmes; pour entaſſer combats ſur combats, & pour peindre des chimères.

Qui ? vous ! lui dit le profeſſeur, vous feriez un poëme épique ſur-le-champ ? Non pas un poëme épique raiſonnable & en vers corrects, comme Virgile, répliqua l'Italien; mais un poëme dans lequel je m'abandonnerais à toutes mes idées, ſans me piquer d'y mettre de la régularité.

Je vous en défie, dirent l'Écoſſais & l'Oxfordien. Eh bien, donnez-moi un ſujet, répliqua le Florentin. Milord Cheſterfield lui donna le ſujet du *Prince noir*, vainqueur à la journée de Poitiers; & donnant la paix après la victoire.

L'improviſateur ſe recueillit, & commença ainſi :

« Muſe d'Albion, Génie qui préſidez aux héros, » chantez avec moi; non la colère oiſive d'un homme » implacable envers ſes amis & ſes ennemis; non des » héros que les dieux favoriſent tour à tour ſans avoir » aucune raiſon de les favoriſer; non le ſiége d'une » ville qui n'eſt point priſe; non les exploits extravagans

» du fabuleux Fingal, mais les victoires véritables
» d'un héros aussi modeste que brave, qui mit des rois
» dans ses fers, & qui respecta ses ennemis vaincus.

» Déja George, le Mars de l'Anglèterre, était des-
» cendu du haut de l'empirée, monté sur le coursier
» immortel devant qui les plus fiers chevaux du
» Limousin fuient, comme les brebis bêlantes & les
» tendres agneaux se précipitent en foule les uns sur
» les autres pour se cacher dans la bergerie à la vue
» d'un loup terrible, qui sort du fond des forêts, les
» yeux étincelans, le poil hérissé, la gueule écumante,
» menaçant les troupeaux & le berger de la fureur de
» ses dents avides de carnage.

» Martin, le célèbre protecteur des habitans de la
» fertile Touraine; Geneviève, douce divinité des
» peuples qui boivent les eaux de la Seine & de la
» Marne; Denis qui porta sa tête entre ses bras à
» l'aspect des hommes & des immortels, tremblaient
» en voyant le superbe George traverser le vaste sein
» des airs. Sa tête est couverte d'un casque d'or orné
» des diamans qui pavaient autrefois les places pu-
» bliques de la Jérusalem céleste, quand elle apparut
» aux mortels pendant quarante révolutions journa-
» lières de l'astre de la lumière, & de sa sœur incons-
» tante qui prête une douce clarté aux sombres nuits.

» Sa main porte la lance épouvantable & sacrée
» dont le demi-dieu Michaël, exécuteur des ven-
» geances du Très-haut, terrassa dans les premiers
» jours du monde l'éternel ennemi du monde & du
» Créateur. Les plus belles plumes des anges qui

» assistent autour du trône, détachées de leurs dos » immortels, flottaient sur son casque, autour duquel » volent la terreur, la guerre homicide, la vengeance » impitoyable, & la mort qui termine toutes les » calamités des malheureux mortels. Il ressemblait » à une comète qui, dans sa course rapide, franchit » les orbites des astres étonnés, laissant loin derrière » elle des traits d'une lumière pâle & terrible, qui » annoncent aux faibles humains la chute des rois » & des nations.

» Il s'arrête sur les rives de la Charente, & le bruit » de ses armes immortelles retentit jusqu'à la sphère » de Jupiter & de Saturne. Il fit deux pas, & il arriva » jusqu'aux lieux où le fils du magnanime Édouard » attendait le fils de l'intrépide Philippe de Valois. »

Le Florentin continua sur ce ton pendant plus d'un quart d'heure. Les paroles sortaient de sa bouche, comme dit Homère, plus serrées & plus abondantes que les neiges qui tombent pendant l'hiver; cependant ses paroles n'étaient pas froides; elles ressemblaient plutôt aux rapides étincelles qui s'échappent d'une forge enflammée, quand les cyclopes frappent les foudres de Jupiter sur l'enclume retentissante.

Ses deux antagonistes furent enfin obligés de le faire taire, en lui avouant qu'il était plus aisé qu'ils ne l'avaient cru, de prodiguer les images gigantesques, & d'appeler le ciel, la terre & les enfers à son secours; mais ils soutinrent que c'étoit le comble de l'art, de mêler le tendre & le touchant au sublime.

Y a-t-il rien, par exemple, dit l'Oxfordien, de

plus moral, & en même temps de plus voluptueux, que de voir Jupiter qui couche avec sa femme sur le mont Ida?

Milord Chesterfield prit alors la parole: Messieurs, dit-il, je vous demande pardon de me mêler de la querelle; peut-être chez les Grecs c'étoit une chose très-intéressante qu'un dieu qui couche avec son épouse sur une montagne; mais je ne vois pas ce qu'on peut trouver là de bien fin & de bien attachant. Je conviendrai avec vous que le fichu qu'il a plu aux commentateurs & aux imitateurs d'appeler *la ceinture de Vénus*, est une image charmante; mais je n'ai jamais compris que ce fût un soporatif, ni comment Junon imaginait de recevoir les caresses du maître des dieux pour le faire dormir. Voilà un plaisant dieu de s'endormir pour si peu de chose! je vous jure que quand j'étais jeune, je ne m'assoupissais pas si aisément. J'ignore s'il est noble, agréable, intéressant, spirituel & décent, de faire dire par Junon à Jupiter: « Si vous voulez absolument me caresser, allons-» nous-en au ciel dans votre appartement, qui est » l'ouvrage de Vulcain, & dont la porte ferme si bien » qu'aucun des dieux n'y peut entrer. »

Je n'entends pas non plus comment le Sommeil, que Junon prie d'endormir Jupiter, peut être un dieu si éveillé. Il arrive en un moment des îles de Lemnos & d'Imbros au mont Ida; il est beau de partir de deux îles à-la-fois: de-là il monte sur un sapin, il court aussitôt aux vaisseaux des Grecs; il cherche Neptune; il le trouve; il le conjure de donner la

victoire ce jour-là à l'armée des Grecs, & il retourne à Lemnos d'un vol rapide. Je n'ai rien vu de si frétillant que ce Sommeil.

Enfin, s'il faut absolument coucher avec quelqu'un dans une poëme épique, j'avoue que j'aime cent fois mieux les rendez-vous d'Alcine avec Roger, & d'Armide avec Renaud.

Venez, mon cher Florentin, me lire ces deux chants admirables de l'Arioste & du Tasse.

Le Florentin ne se fit pas prier. Milord Chesterfield fut enchanté. L'Écossais pendant ce temps-là relisait Fingal; le professeur d'Oxford relisait Homère, & tout le monde étoit content.

On conclut enfin qu'heureux est celui qui, dégagé de tous les préjugés, est sensible au mérite des anciens & des modernes, apprécie leurs beautés, connaît leurs fautes, & les pardonne.

A N E.

Ajoutons quelque chose à l'article *Ane* de l'Encyclopédie, concernant l'âne de Lucien, qui devint d'or entre les mains d'Apulée. Le plus plaisant de l'aventure est pourtant dans Lucien; & ce plaisant est qu'une dame devint amoureuse de ce monsieur lorsqu'il était âne, & n'en voulut plus lorsqu'il ne fut qu'homme. Ces métamorphoses étoient fort communes dans toute l'antiquité. L'ane de Silène avait parlé, & les savans ont cru qu'il s'étoit expliqué en arabe : c'etait probablement un homme changé en

âne par le pouvoir de Bacchus : car on fait que Bacchus était arabe.

Virgile parle de la métamorphose de Mœris en loup comme d'une chose très-ordinaire.

Sæpè lupum fieri Mœrim , & secondere silvis.
Mœris devenu loup, se cacha dans les bois.

Cette doctrine des métamorphoses étoit-elle dérivée des vieilles fables d'Égypte, qui débitèrent que les dieux s'étoient changés en animaux dans la guerre contre les géans ?

Les Grecs, grands imitateurs & grands enchérisseurs sur les fables orientales, métamorphosèrent presque tous les dieux en hommes ou en bêtes, pour les faire mieux réussir dans leurs desseins amoureux.

Si les dieux se changeaient en taureaux, en chevaux, en cignes, en colombes, pourquoi n'aurait-on pas trouvé le secret de faire la même opération sur les hommes ?

Plusieurs commentateurs, en oubliant le respect qu'ils devaient aux saintes Écritures, ont cité l'exemple de Nabuchodonosor changé en bœuf; mais c'étoit un miracle, une vengeance divine, une chose entièrement hors de la sphère de la nature, qu'on ne devait pas examiner avec des yeux profanes, & qui ne peut être l'objet de nos recherches.

D'autres savans, non moins indiscrets peut-être, se sont prévalus de ce qui est rapporté dans l'*Évangile de l'enfance*. Une jeune fille en Égypte étant entrée

entrée dans la chambre de quelques femmes, y vit un mulet couvert d'une houſſe de ſoie, ayant à ſon cou un pendant d'ébène. Ces femmes lui donnaient des baiſers, & lui préſentaient à manger en répandant des larmes. Ce mulet était le propre frère de ces femmes. Des magiciennes lui avaient ôté la figure humaine, & le maître de la nature la lui rendit bientôt.

Quoique cet évangile ſoit apocryphe, la vénération pour le ſeul nom qu'il porte, nous empêche de détailler cette aventure. Elle doit ſervir ſeulement à faire voir combien les métamorphoſes étaient à la mode dans preſque toute la terre. Les chrétiens qui composèrent cet évangile, étaient ſans doute de bonne foi. Ils ne voulaient point compoſer un roman. Ils rapportaient avec ſimplicité ce qu'ils avaient entendu dire. L'Egliſe, qui rejeta dans la ſuite cet évangile avec quarante-neuf autres, n'accuſa pas les auteurs d'impiété & de prévarication; ces auteurs obſcurs parlaient à la populace ſelon les préjugés de leur temps. La Chine était peut-être le ſeul pays exempt de ces ſuperſtitions.

L'aventure des compagnons d'Ulyſſe, changés en bêtes par Circé, étoit beaucoup plus ancienne que le dogme de la métempſycoſe annoncé en Grèce & en Italie par Pythagore.

Sur quoi ſe fondent les gens qui prétendent qu'il n'y a point d'erreur univerſelle qui ne ſoit l'abus de quelque vérité? Ils diſent qu'on n'a vu des charlatans que parce qu'on a vu de vrais médecins, & qu'on n'a

cru aux faux prodiges qu'à cauſe des véritables (1).

Mais avait-on des témoignages certains que des hommes étaient devenus loups, bœufs ou chevaux, ou ânes? Cette erreur univerſelle n'avoit donc pour principe que l'amour du merveilleux, & l'inclination naturelle pour la ſuperſtition.

Il ſuffit d'une opinion erronée pour remplir l'univers de fables. Un docteur indien voit que les bêtes ont du ſentiment & de la mémoire, il conclut qu'elles ont une ame. Les hommes en ont une auſſi. Que devient l'ame de l'homme après ſa mort? que devient l'ame de la bête? il faut bien qu'elles logent quelque part. Elles s'en vont dans le premier corps venu qui commence à ſe former. L'ame d'un brachmane loge dans le corps d'un éléphant, l'ame d'un âne ſe loge dans le corps d'un petit brachmane. Voilà le dogme de la métempſycoſe qui s'établit ſur un ſimple raiſonnement.

Mais il y a loin de là au dogme de la métamorphoſe. Ce n'eſt plus une ame ſans logis qui cherche un gîte; c'eſt un corps qui eſt changé en un autre corps, ſon ame demeurant toujours la même. Or, certainement nous n'avons dans la nature aucun exemple d'un pareil tour de gobelets.

Cherchons donc quelle peut être l'origine d'une opinion ſi extravagante & ſi générale. Sera-t-il arrivé qu'un père ayant dit à ſon fils plongé dans de ſales débauches & dans l'ignorance: « Tu es un cochon,

(1) Voyez les remarques ſur les penſées de Paſcal, vol. de *Philoſophie*.

» un cheval, une âne »; enſuite l'ayant mis en pénitence avec un bonnet d'âne ſur la tête, une ſervante du voiſinage aura dit que ce jeune homme a été changé en âne en punition de ſes fautes? ſes voiſines l'auront redit à d'autres voiſines, & de bouche en bouche ces hiſtoires, accompagnées de mille circonſtances, auront fait le tour du monde. Une équivoque aura trompé toute la terre.

Avouons donc encore ici, avec Boileau, que l'équivoque a été la mère de la plupart de nos ſottiſes.

Joignez à cela le pouvoir de la magie, reconnu inconteſtable chez toutes les nations; & vous ne ſerez plus étonné de rien.

Encore un mot ſur les ânes. On dit qu'ils ſont guerriers en Méſopotamie, & que Mervan, le vingt-unième calife, fut ſurnommé l'*âne* pour ſa valeur.

Le patriarche Photius rapporte, dans l'extrait de la vie d'Iſidore, qu'Amonius avait un âne qui ſe connaiſſait très-bien en poéſie, & qui abandonnait ſon ratelier pour aller entendre des vers.

La fable de Midas vaut mieux que le conte de Photius.

De l'âne d'or de Machiavel.

On connaît peu l'âne de Machiavel. Les dictionnaires qui en parlent, diſent que c'eſt un ouvrage de ſa jeuneſſe; il paraît pourtant qu'il était dans l'âge mûr, puiſqu'il parle des malheurs qu'il a eſſuyés autrefois & très-long-temps. L'ouvrage eſt une ſatyre de ſes contemporains. L'auteur voit beaucoup de

florantins, dont l'un eſt changé en chat, l'autre en dragon, celui-ci en chien qui aboie à la lune, cet autre en renard qui ne s'eſt pas laiſſé prendre. Chaque caractère eſt peint ſous le nom d'un animal. Les factions des Médicis & de leurs ennemis y ſont figurées ſans doute; & qui auroit la clef de cette apocalypſe comique, ſaurait l'hiſtoire ſecrète du pape Léon X & des troubles de Florence. Ce poëme eſt plein de morale & de philoſophie. Il finit par de très-bonnes réflexions d'un gros cochon, qui parle à-peu-près ainſi à l'homme.

Animaux à deux pieds, ſans vêtemens, ſans armes,
Point d'ongle, un mauvais cuir, ni plume, ni toiſon,
Vous pleurez en naiſſant, & vous avez raiſon;
Vous prévoyez vos maux; ils méritent vos larmes.
Les perroquets & vous ont le don de parler.
La nature vous fit des mains induſtrieuſes;
Mais vous fit-elle, hélas! des ames vertueuſes!
Et quel homme en ce point nous pourrait égaler?
L'homme eſt plus vil que nous, plus méchant, plus ſauvage:
Poltrons ou furieux, dans le crime plongés,
Vous éprouvez toujours ou la crainte ou la rage.
Vous tremblez de mourir, & vous vous égorgez.
Jamais de porc à porc on ne vit d'injuſtices.
Notre bauge eſt pour nous le temple de la paix.
Ami, que le bon Dieu me préſerve à jamais
De redevenir homme & d'avoir tous tes vices.

Ceci eſt l'original de la Satyre de l'homme que fit Boileau, & de la fable des compagnons d'Ulyſſe, écrite par la Fontaine. Mais il eſt très-vraiſemblable que ni la Fontaine, ni Boileau n'avaient entendu parler de l'âne de Machiavel.

De l'âne de Vérone.

Il faut être vrai, & ne point tromper son lecteur. Je ne sais pas bien positivement si l'âne de Vérone subsiste encore dans toute sa splendeur, parce que je ne l'ai pas vu : mais les voyageurs qui l'ont vu, il y a quarante ou cinquante ans, s'accordent à dire que ses reliques étaient renfermées dans le ventre d'un âne artificiel fait exprès ; qu'il était sous la garde de quarante moines du couvent de Notre-Dame des Orgues à Vérone, & qu'on le portait en procession deux fois l'an. C'était une des plus anciennes reliques de la ville. La tradition disait que cet âne, ayant porté (1) notre Seigneur dans son entrée à Jérusalem, n'avait plus voulu vivre en cette ville ; qu'il avait marché sur la mer aussi endurcie que sa corne ; qu'il avait pris son chemin par Chypre, Rhode, Candie, Malthe, & la Sicile ; que de-là il était venu séjourner à Aquilée ; & qu'enfin il s'établit à Vérone, où il vécut très-long-temps.

Ce qui donna lieu à cette fable, c'est que la plupart des ânes ont une espèce de croix noire sur le dos. Il y eut apparemment quelque vieil âne aux environs de Vérone, chez qui la populace remarqua une plus belle croix qu'à ses confrères : une bonne femme ne manqua pas de dire que c'était celui qui avait servi de monture à l'entrée dans Jérusalem ; on fit de magnifiques funérailles à l'âne. La fête de Vérone s'établit ; elle passa de Vérone dans les autres pays ; elle fut sur-

(1) Voyez Mission, tome I, pages 101 & 102.

tout célébrée en France ; on chanta la profe de l'âne à la meffe.

Orientis partibus
Adventavit afinus
Pulcher, & fortiffimus.

Une fille repréfentant la fainte Vierge allant en Egypte, montait fur un âne, &c, tenant un enfant entre fes bras, conduifait une longue proceffion. Le prêtre, à la fin de la meffe (1), au lieu de dire : *Ite ; miffa eft*, fe mettait à braire trois fois de toute fa force, & le peuple répondait en chœur.

Nous avons des livres fur la fête de l'âne & fur celle des fous ; ils peuvent fervir à l'hiftoire univerfelle de l'efprit humain.

ANGE.

SECTION PREMIÈRE.

Anges des Indiens, des Perfes, &c.

L'AUTEUR de l'article *Ange* dans l'Encyclopédie, dit que « toutes les religions ont admis l'exiftence des » anges, quoique la raifon naturelle ne le démontre » pas ».

Nous n'avons point d'autre raifon que la naturelle. Ce qui eft furnaturel eft au-deffus de la raifon. Il fallait dire (fi je ne me trompe) que plufieurs religions, & non pas *toutes*, ont reconnu des anges. Celle de Numa, celle du fabifme, celle des druïdes, celle de la Chine,

(1) Voyez du Cange, & l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*

celle des Scythes, celle des anciens Phéniciens & des anciens Égyptiens, n'admirent point les anges.

Nous entendons par ce mot, des miniſtres de Dieu, des députés, des êtres mitoyens entre Dieu & les hommes, envoyés pour nous ſignifier ſes ordres.

Aujourd'hui, en 1772, il y a juſte quatre mille huit cent ſoixante & dix-huit ans que les brachmanes ſe vantent d'avoir par écrit leur première loi ſacrée, intitulée le Shaſta, quinze cents ans avant leur ſeconde loi, nommée Veidam, qui ſignifie *la parole de Dieu.* Le Shaſta contient cinq chapitres. Le premier, *de Dieu & de ſes attributs ;* le ſecond, *de la création des anges ;* le troiſième, *de la chute des anges ;* le quatrième, *de leur punition ;* le cinquième, *de leur pardon, & de la création de l'homme.*

Il eſt utile de remarquer d'abord la manière dont ce livre parle de Dieu.

Premier chapitre du Shaſta.

» DIEU eſt un; il a créé tout; c'eſt une ſphère
» parfaite ſans commencement ni fin. Dieu conduit
» toute la création par une providence générale réſul-
» tante d'un principe déterminé. Tu ne rechercheras
» point à découvrir l'eſſence & la nature de l'Éternel,
» ni par quelles lois il gouverne; une telle entrepriſe
» eſt vaine & criminelle; c'eſt aſſez que jour & nuit
» tu contemples dans ſes ouvrages ſa ſageſſe, ſon
» pouvoir & ſa bonté ».

Après avoir payé à ce début du Shaſta le tribut

d'admiration que nous lui devons, voyons la création des anges.

Second chapitre du Shasta.

« L'ÉTERNEL, absorbé dans la contemplation » de sa propre existence, résolut, dans la plénitude » des temps, de communiquer sa gloire & son essence » à des êtres capables de sentir & de partager sa béa- » titude, comme de servir à sa gloire. L'éternel vou- » lut, & ils furent. Il les forma en partie de son es- » sence, capables de perfection & d'imperfection, » selon leur volonté.

» L'Eternel créa d'abord Birma, Vitsnou & Sib; » ensuite Mozazor, & toute la multitude des anges. » l'Éternel donna la prééminence à Birma, à Vitsnou » & à Sib. Birma fut le prince de l'armée angélique; » Vitsnou & Sib furent ses coadjuteurs. L'Éternel di- » visa l'armée angélique en plusieurs bandes, & leur » donna à chacune un chef. Ils adorèrent l'Éternel, » rangés autour de son trône, chacun dans le degré » assigné. L'harmonie fut dans les cieux. Mozazor, » chef de la première bande, entonna le cantique de » louange & d'adoration au Créateur, & la chanson » d'obéissance à Birma sa première créature; & l'É- » ternel se réjouit dans sa nouvelle création ».

Chapitre III. De la chute d'une partie des anges.

« DEPUIS la création de l'armée céleste, la joie & » l'harmonie environnèrent le trône de l'Éternel dans » l'espace de mille ans, multipliés par mille ans; & » auraient duré jusqu'à ce que le temps ne fût plus,

» si l'envie n'avait pas saisi Mozazor & d'autres prin-
» ces des bandes angéliques. Parmi eux était Raabon,
» le premier en dignité après Mozazor. Immémorans
» du bonheur de leur création & de leur devoir,
» ils rejetèrent le pouvoir de perfection, & exercèrent
» le pouvoir d'imperfection. Ils firent le mal à l'as-
» pect de l'Éternel; ils lui désobéirent, & refusèrent
» de se soumettre au lieutenant de Dieu, & à ses
» associés Vitsnou & Sib; & ils dirent : Nous vou-
» lons gouverner; &, sans craindre la puissance & la
» colère de leur créateur, ils répandirent leurs prin-
» cipes séditieux dans l'armée céleste. Ils séduisirent
» les anges, & entraînèrent une grande multitude
» dans la rebellion; & elle s'éloigna du trône de
» l'Éternel; & la tristesse saisit les esprits angéliques
» fidèles, & la douleur fut connue pour la première
» fois dans le ciel ».

Chapitre IV. Châtiment des anges coupables.

« L'ÉTERNEL, dont la toute-science, la prescience
» & l'influence, s'étend sur toutes choses, excepté sur
» l'action des êtres qu'il a créés libres, vit avec
» douleur & colère la défection de Mozazor, de
» Raabon, & des autres chefs des anges.

» Miséricordieux dans son courroux, il envoya
» Birma, Vitsnou & Sib, pour leur reprocher leur
» crime, & pour les porter à renter dans leur devoir;
» mais confirmés dans leur esprit d'indépendance, ils
» persistèrent dans la révolte. L'Éternel alors com-
» manda à Sib de marcher contre eux, armé de la

» toute-puiſſance, & de les précipiter du lieu *éminent*
» dans le lieu de ténèbres, dans l'*Ondera*, pour y
» être punis pendant mille ans, multipliés par mille
» ans ».

Précis du cinquième chapitre.

Au bout de mille ans, Birma, Vitſnou & Sib, ſollicitèrent la clémence de l'Eternnl en faveur des délinquans. L'Éternel daigna les délivrer de la priſon de l'*Ondera*, & les mettre dans un état de probation pendant un grand nombre de révolutions du ſoleil. Il y eut encore des rebellions contre Dieu dans ce temps de pénitence.

Ce fut dans un de ces périodes que Dieu créa la terre; les anges pénitens y ſubirent pluſieurs métempſycoſes; une des dernières fut leur changement en vaches. C'eſt de-là que les vaches devinrent ſacrées dans l'Inde. Et enfin ils furent métamorphoſés en hommes. De ſorte que le ſyſtême des Indiens ſur les anges eſt préciſément celui du jéſuite Bougeant, qui prétend que les corps des bêtes ſont habités par des anges pécheurs. Ce que les brachmanes avaient inventé ſérieuſement, Bougeant l'imagina plus de quatre mille ans après par plaiſanterie; ſi pourtant ce badinage n'était pas en lui un reſte de ſuperſtition mêlé avec l'eſprit ſyſtématique; ce qui eſt arrivé aſſez ſouvent.

Telle eſt l'hiſtoire des anges chez les anciens brachmanes, qu'ils enſeignent encore depuis environ cinquante ſiècles. Nos marchands qui ont trafiqué dans l'Inde n'en ont jamais été inſtruits; nos miſſionnaires

ne l'ont pas été davantage ; & les brames, qui n'ont jamais été édifiés, ni de leur ſcience, ni de leurs mœurs, ne leur ont point communiqué leurs ſecrets. Il a fallu qu'un anglais nommé M. Holwell ait habité trente ans à Bénarès ſur le Gange, ancienne école des brachmanes ; qu'il ait appris l'ancienne langue ſacrée du *Hanſcrit*, & qu'il ait lu les anciens livres de la religion indienne, pour enrichir enfin notre Europe de ces connaiſſances ſingulières : comme M. Sale avait demeuré long-temps en Arabie pour nous donner une traduction fidelle de l'Alcoran, & des lumières ſur l'ancien ſabiſme, auquel a ſuccédé la religion muſulmane ; de même encore que M. Hyde a recherché, pendant vingt années en Perſe, tout ce qui concerne la religion des mages.

Des anges des Perſes.

Les Perſes avaient trente & un anges. Le premier de tous, & qui eſt ſervi par quatre autres anges, s'appelle Bahaman ; il a l'inſpection de tous les animaux, excepté de l'homme, ſur qui Dieu s'eſt réſervé une juriſdiction immédiate.

Dieu préſide au jour où le ſoleil entre dans le bélier, & ce jour eſt un jour de ſabbat ; ce qui prouve que la fête du ſabbat était obſervée chez les Perſes dans les temps les plus anciens.

Le ſecond ange préſide au huitième jour, & s'appelle Débadur.

Le troiſième eſt Kur, dont on a fait depuis probablement Cyrus ; & c'eſt l'ange du ſoleil.

Le quatrième s'appelle Ma, & il préfide à la lune. Ainfi chaque ange a fon diftrict. C'eft chez les Perfes que la doctrine de l'ange gardien & du mauvais ange fut d'abord reconnue. On croit que Raphaël était l'ange-gardien de l'empire perfan.

Des anges chez les Hébreux.

Les Hébreux ne connurent jamais la chute des anges jufqu'aux premiers temps de l'ère chrétienne. Il faut alors que cette doctrine fecrète des anciens brachmanes fût parvenue jufqu'à eux : car ce fut dans ce temps qu'on fabriqua le livre attribué à Énoch, touchant les anges pécheurs chaffés du ciel.

Énoch devait être un auteur fort ancien, puifqu'il vivait, felon les Juifs, dans la feptième génération avant le déluge : mais puifque Seth, plus ancien encore que lui, avait laiffé des livres aux Hébreux, ils pouvaient fe vanter d'en avoir auffi d'Enoch. Voici donc ce qu'Énoch écrivit felon eux.

« Le nombre des hommes s'étant prodigieufement » accru, ils eurent de très-belles filles ; les anges, les » brillans, Egregori, en devinrent amoureux, & » furent entraînés dans beaucoup d'erreurs. Ils s'ani- » mèrent entre eux, ils fe dirent : Choififfons-nous » des femmes parmi les filles des hommes de la terre. » Semiaxas leur prince dit : Je crains que vous n'ofiez » pas accomplir un tel deffein ; & que je ne demeure » feul chargé du crime. Tous répondirent : Faifons » ferment d'exécuter notre deffein ; & dévouons-nous » à l'anathême, fi nous y manquons. Ils s'unirent donc

» par serment, & firent des imprécations. Ils étaient » au nombre de deux cents. Il partirent ensemble du » temps de Jared, & allèrent sur la montagne appelée » *Hermonim* à cause de leur serment. Voici les noms » des principaux : *Semiaxas*, *Atarculph*, *Araciel*, » *Chobabiel*, *Hosampsich*, *Zaciel*, *Parmar*, *Thausael*, » *Samiel*, *Tiriel*, *Sumiel*.

» Eux & les autres prirent des femmes l'an onze » cent soixante & dix de la création du monde. De » ce commerce naquirent trois genres d'hommes, les » géans, Nephilim, &c. »

L'auteur de ce fragment écrit de ce style qui semble appartenir aux premiers temps; c'est la même naïveté. Il ne manque pas de nommer les personnages; il n'oublie pas les dates; point de réflexions, point de maximes; c'est l'ancienne manière orientale.

On voit que cette histoire est fondée sur le sixième chapitre de la Genèse : « Or, en ce temps, il y avait » des géans sur la terre; car les enfans de Dieu ayant » eu commerce avec les filles des hommes, elles en- » fantèrent les puissances du siècle ».

Le livre d'Enoch & la Genèse sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, & sur la race des géans qui en naquit; mais ni cet Enoch, ni aucun livre de l'ancien Testament ne parle de la guerre des anges contre Dieu, ni de leur défaite, ni de leur chute dans l'enfer, ni de leur haine contre le genre humain.

Presque tous les commentateurs de l'ancien Testament disent unanimement qu'avant la captivité de

Babylone les Juifs ne furent le nom d'aucun ange. Celui qui apparut à Manué, père de Samſon, ne voulut point dire le ſien.

Lorſque les trois anges apparurent à Abraham, & qu'il fit cuire un veau entier pour les régaler, ils ne lui apprirent point leurs noms. L'un d'eux lui dit : » Je viendrai vous voir, ſi Dieu me donne vie, l'année » prochaine, & Sara votre femme aura un fils. »

Dom Calmet trouve un très-grand rapport entre cette hiſtoire & la fable qu'Ovide raconte dans ſes *Faſtes*, de Jupiter, de Neptune & de Mercure, qui ayant ſoupé chez le vieillard Irié, & le voyant affligé de ne pouvoir faire des enfans, piſsèrent ſur le cuir du veau qu'Irié leur avoit ſervi, & ordonnèrent à Irié d'enfouir ſous terre & d'y laiſſer pendant neuf mois ce cuir arroſé de l'urine céleſte. Au bout de neuf mois Irié découvrit ſon cuir, il y trouva un enfant qu'on appela Orion, & qui eſt actuellement dans le ciel. Calmet dit même que les termes dont ſe ſervirent les anges avec Abraham, peuvent ſe traduire ainſi : » Il naîtra un fils de votre veau ».

Quoi qu'il en ſoit, les anges ne dirent point leur nom à Abraham; ils ne le dirent pas même à Moïſe; & nous ne voyons le nom de Raphaël que dans Tobie du temps de la captivité. Tous les autres noms d'anges ſont pris évidemment des Chaldéens & des Perſes. Raphaël, Gabriel, Uriel, &c. ſont perſans & babyloniens. Il n'y a pas juſqu'au nom d'Iſraël qui ne ſoit chaldéen. Le ſavant juif Philon le dit expreſſément dans le récit de ſa députation vers Caligula.

Nous ne répéterons point ici ce qu'on a dit ailleurs des anges.

Savoir ſi les Grecs & les Romains admirent des anges?

Ils avoient aſſez de dieux & de demi-dieux pour ſe paſſer d'autres êtres ſubalternes. Mercure faiſait les commiſſions de Jupiter, Iris celles de Junon; cependant ils admirent encore des génies, des démons. La doctrine des anges-gardiens fut miſe en vers par Héſiode, contemporain d'Homère. Voici comme il s'explique dans le poëme *des travaux & des jours.*

Dans les temps bienheureux de Saturne & de Rhée,
Le mal fut inconnu, la fatigue ignorée;
Les dieux prodiguaient tout: les humains ſatisfaits,
Ne ſe diſputant rien, forcés de vivre en paix,
N'avaient point corrompu leurs mœurs inaltérables.
La mort, l'affreuſe mort, ſi terrible aux coupables,
N'était qu'un doux paſſage, en ce ſéjour mortel,
Des plaiſirs de la terre aux délices du ciel.
Les hommes de ces temps ſont nos heureux génies,
Nos démons fortunés, les ſoutiens de nos vies;
Ils veillent près de nous, ils voudraient de nos cœurs
Ecarter, s'il ſe peut, le crime & les douleurs, &c.

Plus on fouille dans l'antiquité, plus on voit combien les nations modernes ont puiſé tour-à-tour dans ces mines aujourd'hui preſque abandonnées. Les Grecs, qui ont ſi long-temps paſſé pour inventeurs, avaient imité l'Egypte, qui avait copié les Chaldéens, qui devaient preſque tout aux Indiens. La doctrine des anges-gardiens, qu'Héſiode avait ſi bien chantée, fut enſuite ſophiſtiquée dans les écoles; c'eſt tout ce

qu'elles purent faire. Chaque homme eut son bon & son mauvais génie, comme chacun eut son étoile.

Est genius natale comes qui temperat astrum.

Socrate, comme on sait, avait un bon ange; mais il faut que ce soit le mauvais qui l'ait conduit. Ce ne peut être qu'un très-mauvais ange qui engage un philosophe à courir de maison en maison pour dire aux gens, par demande & par réponse, que le père & la mère, le précepteur & le petit garçon, sont des ignorans & des imbécilles. L'ange-gardien a bien de la peine à garantir alors son protégé de la ciguë.

On ne connait de Marcus Brutus que son mauvais ange qui lui apparut avant la bataille de Philippe.

SECTION II.

La doctrine des anges est une des plus anciennes du monde, elle a précédé celle de l'immortalité de l'ame: cela n'est pas étrange. Il faut de la philosophie pour croire immortelle l'ame de l'homme mortel: il ne faut que de l'imagination & de la faiblesse pour inventer des êtres supérieurs à nous, qui nous protégent ou qui nous persécutent. Cependant il ne paraît pas que les anciens Egyptiens eussent aucune notion de ces êtres célestes, revêtus d'un corps éthéré, & ministres des ordres d'un Dieu. Les anciens Babyloniens furent les premiers qui admirent cette théologie. Les livres hébreux emploient les anges dès le premier livre de la Genèse; mais la Genèse ne fut écrite que lorsque les Chaldéens étaient une nation déja puissante; & ce ne fut

fut même que dans la captivité à Babylone, plus de mille ans après Moïse, que les Juifs apprirent les noms de Gabriel, de Raphaël, Michaël, Uriel, &c. qu'on donnait aux anges. C'est une chose très-singulière, que les religions judaïque & chrétienne étant fondées sur la chute d'Adam, cette chute étant fondée sur la tentation du mauvais ange, du diable, cependant il ne soit pas dit un seul mot dans le Pentateuque de l'existence des mauvais anges, encore moins de leur punition & de leur demeure dans l'enfer.

La raison de cette omission est évidente, c'est que les mauvais anges ne leur furent connus que dans la captivité à Babylone; c'est alors qu'il commence à être question d'Asmodée, que Raphaël alla enchaîner dans la haute Égypte; c'est alors que les Juifs entendent parler de Satan. Ce mot *Satan* était chaldéen, & le livre de Job, habitant de Chaldée, est le premier qui en fasse mention.

Les anciens Perses disaient que Satan était un génie qui avait fait la guerre aux Dives & aux Péris, c'est-à-dire aux fées.

Ainsi, selon les règles ordinaires de la probabilité, il serait permis à ceux qui ne se serviraient que de leur raison, de penser que c'est dans cette théologie qu'on a enfin pris l'idée chez les Juifs & les chrétiens, que les mauvais anges avaient été chassés du ciel, & que leur prince avait tenté Ève sous la figure d'un serpent.

On a prétendu qu'Isaïe (dans son chapitre XIV), avait cette allégorie en vue quand il dit: *Quomodò*

cecidisti de cœlo, Lucifer, qui manè oriebaris? « Comment as-tu tombé du ciel, astre de lumière, » qui te levais au matin? »

C'est même ce verset latin, traduit d'Isaïe, qui a procuré au diable le nom de *Lucifer*. On n'a pas songé que *Lucifer* signifie celui qui répand la lumière. On a encore moins réfléchi aux paroles d'Isaïe. Il parle du roi de Babylone détrôné, &, par une figure commune, il lui dit : Comment es-tu tombé des cieux, astre éclatant?

Il n'y a pas d'apparence qu'Isaïe ait voulu établir par ce trait de rhétorique la doctrine des anges précipités dans l'enfer : aussi ce ne fut guère que dans le temps de la primitive Église chrétienne, que les pères & les rabbins s'efforcèrent d'encourager cette doctrine, pour sauver ce qu'il y avait d'incroyable dans l'histoire d'un serpent qui séduisit la mère des hommes, & qui, condamné pour cette mauvaise action à marcher sur le ventre, a depuis été l'ennemi de l'homme, qui tâche toujours de l'écraser, tandis que celui-ci tâche toujours de le mordre. Des substances célestes précipitées dans l'abyme, qui en sortent pour persécuter le genre humain, ont paru quelque chose de plus sublime.

On ne peut prouver par aucun raisonnement que ces puissances célestes & infernales existent; mais aussi on ne saurait prouver qu'elles n'existent pas. Il n'y a certainement aucune contradiction à reconnaître des substances bienfaisantes & malignes, qui ne soient ni de la nature de Dieu ni de la nature des hommes;

mais il ne ſuffit pas qu'une choſe ſoit poſſible pour la croire.

Les anges qui préſidaient aux nations chez les Babyloniens & chez les Juifs, ſont préciſément ce qu'étaient les dieux d'Homère, des êtres céleſtes ſubordonnés à un être ſuprême. L'imagination qui a produit les uns a probablement produit les autres. Le nombre des dieux inférieurs s'accrut avec la religion d'Homère. Le nombre des anges s'augmenta chez les chrétiens avec le temps.

Les auteurs connus ſous le nom de *Denis l'aréopagite*, & de *Grégoire I*, fixèrent le nombre des anges à neuf chœurs dans trois hiérarchies : la première, des *ſéraphins*, des *chérubins* & des *trônes* ; la ſeconde, des *dominations*, des *vertus* & des *puiſſances ;* la troiſième des *principautés*, des *archanges*, & enfin des *anges*, qui donnent la dénomination à tout le reſte. Il n'eſt guère permis qu'à un pape de règler ainſi les rangs dans le ciel.

SECTION III.

ANGE, en grec *envoyé ;* on n'en ſera guère plus inſtruit quand on ſaura que les Perſes avaient des *Péris*, les Hébreux des *Malakim*, les Grecs leurs *Demonoi.*

Mais ce qui nous inſtruira peut-être davantage, ce ſera qu'une des premières idées des hommes a toujours été de placer des êtres intermédiaires entre la divinité & nous ; ce ſont ces démons, ces génies que l'antiquité inventa ; l'homme fit toujours les dieux à ſon image. On voyait les princes ſignifier leurs ordres

par des meſſagers : donc la Divinité envoie auſſi ſes couriers; Mercure, Iris, étaient des couriers, des meſſagers.

Les Hébreux, ce ſeul peuple conduit par la Divinité même, ne donnèrent point d'abord de noms aux anges que Dieu daignait enfin leur envoyer; ils empruntèrent les noms que leur donnaient les Chaldéens, quand la nation juive fut captive dans la Babylonie; Michel & Gabriel ſont nommés pour la première fois par Daniel, eſclave chez ces peuples. Le juif Tobie, qui vivait à Ninive, connut l'ange Raphaël qui voyagea avec ſon fils pour l'aider à retirer de l'argent que lui devait le juif Gabaël.

Dans les lois des juifs, c'eſt-à-dire dans le Lévitique & le Deutéronome, il n'eſt pas fait la moindre mention de l'exiſtence des anges, à plus forte raiſon de leur culte; auſſi les ſaducéens ne croyaient-ils point aux anges.

Mais dans les hiſtoires des Juifs il en eſt beaucoup parlé. Ces anges étaient corporels; ils avaient des ailes au dos, comme les gentils feignirent que Mercure en avait aux talons; quelquefois ils cachaient leurs ailes ſous leurs vêtemens. Comment n'auraient-ils pas eu de corps, puiſqu'ils buvaient & mangeaient, & que les habitans de Sodome voulurent commettre le péché de la pédéraſtie avec les anges qui allèrent chez Loth?

L'ancienne tradition juive, ſelon Ben Maimon, admet dix degrés, dix ordres d'anges. 1. Les *chaios acodesh*, purs, ſaints. 2. Les *ofamin*, rapides. 3. Les *oralim*, les forts. 4. Les *chaſmalin*, les flammes.

5. Les *feraphim*, étincelles. 6. Les *malakim*, anges, meſſagers, députés. 7. Les *eloim*, les dieux ou juges. 8. Les *ben*, *eloim* enfans des dieux. 9. *Cherubim*, images. 10. *Ychim*, les animés.

L'hiſtoire de la chute des anges ne ſe trouve point dans les livres de Moïſe; le premier témoignage qu'on en rapporte eſt celui du prophète Iſaïe, qui apoſtrophant le roi de Babylone, s'écrie: Qu'eſt devenu l'exacteur des tributs? les ſapins & les cèdres ſe réjouiſſent de ſa chute; comment es-tu tombé du ciel, ô Hellel, étoile du matin? On a traduit cet *Hellel* par le mot latin *Lucifer*; & enſuite par un ſens allégorique on a donné le nom de *Lucifer* au prince des anges qui firent la guerre dans le ciel; & enfin ce nom qui ſignifie *phoſphore* & *aurore*, eſt devenu le nom du diable.

La religion chrétienne eſt fondée ſur la chute des anges. Ceux qui ſe révoltèrent furent précipités des ſphères qu'ils habitaient dans l'enfer au centre de la terre, & devinrent diables. Un diable tenta Eve, ſous la figure d'un ſerpent, & damna le genre-humain. Jéſus vint racheter le genre-humain, & triompher du diable qui nous tente encore. Cependant cette tradition fondamentale ne ſe trouve que dans le livre apocryphe d'Énoch, & encore y eſt-elle d'une manière toute différente de la tradition reçue.

S. Auguſtin, dans ſa cent-neuvième lettre, ne fait nulle difficulté d'attribuer des corps déliés & agiles aux bons & aux mauvais anges. Le pape Grégoire I a réduit à neuf chœurs, à neuf hiérarchies ou ordres, les dix chœurs des anges reconnus par les Juifs.

Les Juifs avaient dans leur temple deux chérubins ayant chacun deux têtes, l'une de bœuf & l'autre d'aigle, avec six ailes. Nous les peignons aujourd'hui sous l'image d'une tête volante, ayant deux petites ailes au-dessous des oreilles. Nous peignons les anges & les archanges sous la figure de jeunes gens ayant deux ailes au dos. A l'égard des trônes & des dominations on ne s'est pas encore avisé de les peindre.

S. Thomas, à la question CVIII, article 2, dit que les trônes sont aussi près de Dieu que les chérubins & les séraphins, parce que c'est sur eux que Dieu est assis. Scot a compté mille millions d'anges. L'ancienne mythologie des bons & des mauvais génies ayant passé de l'Orient en Grèce & à Rome, nous consacrâmes cette opinion, en admettant pour chaque homme un bon & un mauvais ange, dont l'un l'assiste, & l'autre lui nuit depuis sa naissance jusqu'à sa mort; mais on ne sait pas encore si ces bons & mauvais anges passent continuellement de leur poste à un autre, ou s'ils sont relevés par d'autres. Consultez sur cet article la Somme de S. Thomas.

On ne sait pas précisément où les anges se tiennent, si c'est dans l'air, dans le vide, dans les planètes; Dieu n'a pas voulu que nous en fussions instruits.

ANNALES.

Que de peuples ont subsisté long-temps & subsistent encore sans annales! Il n'y en avait dans l'Amérique entière, c'est-à-dire, dans la moitié de notre globe, qu'au Mexique & au Pérou, encore n'étaient-elles

pas fort anciennes. Et des cordelettes nouées ne font pas des livres qui puiffent entrer dans de grands détails.

Les trois-quarts de l'Afrique n'eurent jamais d'annales; & encore aujourd'hui chez les nations les plus favantes, chez celles même qui ont le plus ufé & abufé de l'art d'écrire, on peut compter toujours, du moins jufqu'à préfent, quatre-vingt-dix-neuf parties du genre-humain fur cent qui ne favent pas ce qui s'eft paffé chez elles au-delà de quatre générations, & qui à peine connaiffent le nom d'un bifaïeul. Prefque tous les habitans des bourgs & des villages font dans ce cas; très-peu de familles ont des titres de leurs poffeffions. Lorfqu'il s'élève des procès fur les limites d'un champ ou d'un pré, le juge décide fuivant le rapport des vieillards : le titre eft la poffeffion. Quelques grands événemens fe tranfmettent des pères aux enfans & s'altèrent entièrement en paffant de bouche en bouche; ils n'ont point d'autres annales.

Voyez tous les villages de notre Europe fi policée, fi éclairée, fi remplie de bibliothèques immenfes, & qui femble gémir aujourd'hui fous l'amas énorme des livres. Deux hommes tout au plus par village, l'un portant l'autre, favent lire & écrire. La fociété n'y perd rien. Tous les travaux s'exécutent : on bâtit, on plante, on sème, on recueille, comme on faifait dans les temps les plus reculés. Le laboureur n'a pas feulement le loifir de regretter qu'on ne lui ait pas appris à confumer quelques heures de la journée

dans la lecture. Cela prouve que le genre humain n'avait pas besoin de monumens historiques pour cultiver les arts véritablement nécessaires à la vie.

Il ne faut pas s'étonner que tant de peuplades manquent d'annales, mais que trois ou quatre nations en aient conservé qui remontent à cinq mille ans ou environ, après tant de révolutions qui ont bouleversé la terre. Il ne reste pas une ligne des anciennes annales égyptiennes, chaldéennes, persanes, ni de celles des Latins & des Étrusques. Les seules annales un peu antiques sont les indiennes, les chinoises, les hébraïques (1).

Nous ne pouvons appeler *annales* des morceaux d'histoire vagues & décousus, sans aucune date, sans suite, sans liaison, sans ordre ; ce sont des énigmes proposées par l'antiquité à la postérité qui n'y entend rien.

Nous n'osons assurer que Sanchoniathon, qui vivait, dit-on, avant le temps où l'on place Moïse (2), ait composé des annales. Il aura probablement borné

(1) Voyez *Histoire*.

(2) On a dit que si Sanchoniathon avait vécu du temps de Moïse, ou après lui, l'évêque de Césarée, Eusèbe, qui cite plusieurs de ses fragmens, aurait indubitablement cité ceux où il eût été fait mention de Moïse & des prodiges épouvantables qui avoient étonné la nature. Sanchoniathon n'aurait pas manqué d'en parler ; Eusèbe aurait fait valoir son témoignage ; il aurait prouvé l'existence de Moïse par l'aveu authentique d'un savant contemporain, d'un homme qui écrivait dans un pays où les Juifs se signalaient tous les jours par des miracles. Eusèbe ne cite jamais Sanchoniathon sur les actions de Moïse. Donc Sanchoniathon avait écrit auparavant. On le présume, mais avec la défiance que tout homme doit avoir de son opinion, excepté quand il ose assurer que deux & deux font quatre.

ſes recherches à ſa coſmogonie, comme fit depuis Héſiode en Grèce. Nous ne propoſons cette opinion que comme un doute, car nous n'écrivons que pour nous inſtruire, & non pour enſeigner.

Mais ce qui mérite la plus grande attention, c'eſt que Sanchoniathon cite les livres de l'égyptien Thot, qui vivait, dit-il, huit cents ans avant lui. Or, Sanchoniathon écrivait probablement dans le ſiècle où l'on place l'aventure de Joſeph en Égypre.

Nous mettrons communément l'époque de la promotion du juif Joſeph au premier miniſtère d'Egypte à l'an 2300 de la création.

Si les livres de Thot furent écrits huit cents ans auparavant, ils furent donc écrits l'an 1500 de la création. Leur date était donc de cent cinquante-ſix ans avant le déluge. Ils auraient donc été gravés ſur la pierre, & ſe ſeraient conſervés dans l'inondation univerſelle.

Une autre difficulté, c'eſt que Sanchoniathon ne parle point du déluge, & qu'on n'a jamais cité aucun auteur égyptien qui en eût parlé. Mais ces difficultés s'évanouiſſent devant la Genèſe inſpirée par l'Eſprit ſaint.

Nous ne prétendons point nous enfoncer ici dans le chaos que quatre-vingts auteurs ont voulu débrouiller en inventant des chronologies différentes; nous nous en tenons toujours à l'ancien Teſtament. Nous demandons ſeulement ſi du temps de Thot on écrivait en hiéroglyphes ou en caractères alphabétiques?

Si on avait déjà quitté la pierre & la brique pour du vélin ou quelque autre matière ?

Si Thot écrivit des annales ou seulement une cosmogonie ?

S'il y avait déjà quelques pyramides bâties du temps de Thot ?

Si la basse-Egypte était déjà habitée ?

Si on avait pratiqué des canaux pour recevoir les eaux du Nil ?

Si les Chaldéens avaient déjà enseigné les arts aux Egyptiens, & si les Chaldéens les avaient reçus des brachmanes ?

Il y a des gens qui ont résolu toutes ces questions. Sur quoi un homme d'esprit & de bon sens disait un jour d'un grave docteur : « Il faut que cet homme-là » soit un grand ignorant, car il répond à tout ce qu'on » lui demande ».

ANNATES.

A cet article du Dictionnaire encyclopédique, savamment traité, comme le sont tous les objets de jurisprudence dans ce grand & important ouvrage, on peut ajouter que l'époque de l'établissement des annates étant incertaine, c'est une preuve que l'exaction des annates n'est qu'une usurpation, une coutume tortionnaire. Tout ce qui n'est pas fondé sur une loi authentique est un abus. Tout abus doit être réformé, à moins que la réforme ne soit plus dangereuse que l'abus même. L'usurpation commence par se mettre peu-à-peu en possession; l'équité, l'intérêt public

jettent des cris, & réclament. La politique vient, qui ajuste comme elle peut l'usurpation avec l'équité; & l'abus reste.

A l'exemple des papes, dans plusieurs diocèses, les évêques, les chapitres & les archidiacres établirent des annates sur les cures. Cette exaction se nomme *droit de déport* en Normandie. La politique n'ayant aucun intérêt à maintenir ce pillage, il fut aboli en plusieurs endroits; il subsiste en d'autres, tant le culte de l'argent est le premier culte.

En 1409, au concile de Pise, le pape Alexandre V renonça expressément aux annates; Charles VII les condamna par un édit du mois d'avril 1418: le concile de Basle les déclara simoniaques; & la pragmatique-sanction les abolit de nouveau.

François I, suivant un traité particulier qu'il avait fait avec Léon X, qui ne fut point inséré dans le concordat, permit au pape de lever ce tribut, qui lui produisit chaque année, sous le règne de ce prince, cent mille écus de ce temps-là, suivant le calcul qu'en fit alors Jacques Capelle, avocat-général au parlement de Paris.

Les parlemens, les universités, le clergé, la nation entière, réclamaient contre cette exaction; & Henri II, cédant enfin aux cris de son peuple, renouvela la loi de Charles VII, par un édit du 3 septembre 1551.

La défense de payer l'annate fut encore réitérée par Charles IX, aux états d'Orléans, en 1560. « Par » avis de notre conseil, & suivant les décrets des » saints conciles, anciennes ordonnances de nos

» prédécesseurs rois, & arrêts de nos cours de parle-
» mens; ordonnons que tout transport d'or & d'argent
» hors de notre royaume, & paiement de denier, sous
» couleur d'*annates*, vacant & autrement, cesseront,
» à peine de quadruple contre les contrevenans. »

Cette loi, promulguée dans l'assemblée générale de la nation, semblait devoir être irrévocable ; mais deux ans après, le même prince, subjugué par la cour de Rome alors puissante, rétablit ce que la nation entière & lui-même avait abrogé.

Henri IV, qui ne craignait aucun danger, mais qui craignait Rome, confirma les annates par un édit du 22 janvier 1596.

Trois célèbres jurisconsultes, Dumoulin, Lannoy & Duaren, ont fortement écrit contre les annates qu'ils appellent *une véritable simonie*. Si, à défaut de les payer, le pape refuse des bulles, Duaren conseille à l'Église gallicane d'imiter celle d'Espagne, qui, dans le douzième concile de Tolède, chargea l'archevêque de cette ville de donner, sur le refus du pape, des provisions aux prélats nommés par le roi.

C'est une maxime des plus certaines du droit français, consacrée par l'article 14 de nos libertés (1), que l'évêque de Rome n'a aucun droit sur le temporel des bénéfices, qu'il ne jouit des annates que par la permission du roi. Mais cette permission ne doit-elle pas avoir un terme ? à quoi nous servent nos lumières, si vous conservons toujours nos abus ?

(1) Voyez *Liberté* ; mot très impropre pour signifier des droits naturels & imprescriptibles.

Le calcul des ſommes qu'on a payées & que l'on paie encore au pape eſt effrayant. Le procureur-général Jean de Saint-Romain a remarqué que du temps de Pie II, vingt-deux évêchés ayant vaqué en France pendant trois années, il fallut porter à Rome cent vingt mille écus; que ſoixante & une abbayes ayant auſſi vaqué, on avoit payé pareille ſomme à la cour de Rome; que vers le même temps on avait encore payé à cette cour, pour les proviſions des prieurés, doyennés, & des autres dignités ſans croſſe, cent mille écus; que pour chaque curé, il y avait eu au moins une grace expectative qui était vendue vingt-cinq écus; outre une infinité de diſpenſes dont le calcul montait à deux millions d'écus. Le procureur-général de Saint-Romain vivait du temps de Louis XI. Jugez à combien ces ſommes monteraient aujourd'hui. Jugez combien les autres Etats ont donné. Jugez ſi la république romaine, au temps de Lucullus, a plus tiré d'or & d'argent des nations vaincues par ſon épée, que les papes, les pères de ces mêmes nations, n'en ont tiré par leur plume.

Suppoſons que le procureur-général de Saint-Romain ſe ſoit trompé de moitié, ce qui eſt bien difficile, ne reſte-t-il pas encore une ſomme aſſez conſidérable pour qu'on ſoit en droit de compter avec la chambre apoſtolique, & de lui demander une reſtitution, attendu que tant d'argent n'a rien d'apoſtolique?

ANNEAU DE SATURNE.

Ce phénomène étonnant, mais pas plus étonnant que les autres, ce corps ſolide & lumineux qui entoure la planète de Saturne, qui l'éclaire & qui en eſt éclairé, ſoit par la faible réflexion des rayons ſolaires, ſoit par quelque cauſe inconnue, était autrefois une mer, à ce que prétend un rêveur qui ſe diſait philoſophe (1). Cette mer, ſelon lui, s'eſt endurcie : elle eſt devenue terre ou rocher; elle gravitait jadis vers deux centres, & ne gravite plus aujourd'hui que vers un ſeul.

Comme vous y allez, mon rêveur ! comme vous métamorphoſez l'eau en rocher ! Ovide n'était rien auprès de vous. Quel merveilleux pouvoir vous avez ſur la nature ! cette imagination ne dément pas vos autres idées. O démangeaiſon de dire des choſes nouvelles ! ô fureur des ſyſtèmes ! ô folies de l'eſprit humain ! Si on a parlé dans le grand dictionnaire encyclopédique de cette rêverie, c'eſt ſans doute pour en faire ſentir l'énorme ridicule; ſans quoi les autres nations feraient en droit de dire? Voilà l'uſage que font les Français des découvertes des autres peuples ! Huyghens découvrit l'anneau de Saturne, il en calcula les apparences. Hook & Flanſtead les ont calculées comme lui. Un français a découvert que ce corps ſolide avait été un océan circulaire, & ce français n'eſt pas Cirano de Bergerac.

(1) Maupertuis.

ANTIQUITÉ.

SECTION PREMIÈRE.

Avez-vous quelquefois vu dans un village Pierre Aoudri, & sa femme Péronelle, vouloir précéder leurs voisins à la procession? « Nos grands-pères, » disent-ils, sonnaient les cloches avant que ceux qui » nous coudoyent aujourd'hui fussent seulement pro- » priétaires d'une étable. »

La vanité de Pierre Aoudri, de sa femme & de ses voisins n'en fait pas davantage. Les esprits s'échauffent: la querelle est importante; il s'agit de l'honneur. Il faut des preuves. Un savant qui chante au lutrin, découvre un vieux pot de fer rouillé, marqué d'un *A*, première lettre du nom du chaudronnier qui fit ce pot. Pierre Aoudri se persuade que c'était un casque de ses ancêtres. Ainsi César descendait d'un héros & de la déesse Vénus. Telle est l'histoire des nations; telle est, à peu de chose près, la connaissance de la première antiquité.

Les savans d'Arménie *démontrent* que le paradis terrestre était chez eux. De profonds suédois *démontrent* qu'il était vers le lac Vener qui en est visiblement un reste. Des Espagnols *démontrent* aussi qu'il était en Castille; tandis que les Japonais, les Chinois, les Tartares, les Indiens, les Africains, les Américains, sont assez malheureux pour ne savoir pas seulement qu'il y eut jadis un paradis terrestre à la source du Phison, du Gehon, du Tigre & de l'Euphrate, ou bien à la source du Guadalquivir, de la Guadiana, du Duero & de l'Ebre; car de *Phison* on

fait aiſément Phætis; & de *Phætis* on fait le Bætis qui eſt le Guadalquivir. Le *Gehon* eſt viſiblement la Guadiana, qui commence par un *G*. L'*Eb e*, qui eſt en Catalogne, eſt inconteſtablement l'Euphrate, dont *E* eſt la lettre initiale.

Mais un écoſſais ſurvient qui *démontre* à ſon tour que le jardin d'Eden était à Edimbourg, qui en a retenu le nom; & il eſt à croire que dans quelques ſiècles cette opinion fera fortune.

Tout le globe a été brûlé autrefois, dit un homme verſé dans l'hiſtoire ancienne & moderne; car j'ai lu dans un journal qu'on a trouvé en Allemagne des charbons tout noirs à cent pieds de profondeur, entre des montagnes couvertes de bois. Et on ſoupçonne même qu'il y avait des charbonniers en cet endroit.

L'aventure de Phaëton fait aſſez voir que tout a bouilli juſqu'au fond de la mer. Le ſoufre du mont Véſuve prouve invinciblement que les bords du Rhin, du Danube, du Gange, du Nil, & du grand fleuve Jaune, ne ſont que du ſoufre, du nitre & de l'huile de gaïac, qui n'attendent que le moment de l'exploſion pour réduire la terre en cendres, comme elle l'a déjà été. Le ſable ſur lequel nous marchons eſt une preuve évidente que l'univers a été vitrifié, & que notre globe n'eſt réellement qu'une boule de verre, ainſi que nos idées.

Mais ſi le feu a changé notre globe, l'eau a produit de plus belles révolutions. Car vous voyez bien que la mer, dont les marées montent juſqu'à huit pieds dans

dans nos climats (1), a produit les montagnes qui ont ſeize à dix-ſept mille pieds de hauteur. Cela eſt ſi vrai que des ſavans qui n'ont jamais été en Suiſſe, y ont trouvé un gros vaiſſeau, avec tous ſes agrès, pétrifié ſur le mont Saint-Gothard (2), ou au fond d'un précipice, on ne ſait pas bien où; mais il eſt certain qu'il était là. Donc originairement les hommes étaient poiſſons, *quod erat demonſtrandum.*

Pour deſcendre à une antiquité moins antique, parlons des temps où la plupart des nations barbares quittèrent leurs pays pour en aller chercher d'autres qui ne valaient guère mieux. Il eſt vrai, s'il eſt quelque choſe de vrai dans l'hiſtoire ancienne, qu'il y eut des brigands gaulois qui allèrent piller Rome du temps de Camille. D'autres brigands des Gaules avoient paſſé, dit-on, par l'Illirie, pour aller louer leurs ſervices de meurtriers à d'autres meurtriers vers la Thrace; ils échangèrent leur ſang contre du pain, & s'établirent enſuite en Galatie. Mais quels étaient ces Gaulois? était-ce des Bérichons & des Angevins? Ce furent ſans doute des Gaulois que les Romains appelaient *Ciſalpins*, & que nous nommons *Tranſalpins*, des montagnards affamés, voiſins des Alpes & de l'Apennin. Les Gaulois de la Seine & de la Marne ne ſavaient pas alors ſi Rome exiſtait, & ne pouvaient s'aviſer de paſſer le mont Cénis, comme fit depuis Annibal, pour aller voler les garderobes des ſénateurs romains, qui avaient alors pour tous

(1) Voyez les articles MER & MONTAGNES.
(2) Voyez Telliamed, & tous les ſyſtèmes forgés ſur cette belle découverte.

meubles une robe d'un mauvais drap gris, orné d'une bande couleur de sang de bœuf; deux petits pommeaux d'ivoire, ou plutôt d'os de chien, aux bras d'une chaise de bois; & dans leur cuisine un morceau de lard rance.

Les Gaulois qui mouraient de faim, ne trouvant pas de quoi manger à Rome, s'en allèrent donc chercher fortune plus loin, ainsi que les Romains en usèrent depuis, quand ils ravagèrent tant de pays l'un après l'autre, ainsi que firent ensuite les peuples du Nord, quand ils détruisirent l'empire romain.

Et par qui encore est-on très-faiblement instruit de ces émigrations? c'est par quelques lignes que les Romains ont écrites au hasard; car pour les Celtes, Welches ou Gaulois, ces hommes qu'on veut faire passer pour éloquens, ne savaient alors, eux & leurs bardes (1), ni lire, ni écrire.

Mais inférer de-là que les Gaulois ou Celtes, conquis depuis par quelques légions de César, & ensuite par une horde de Goths, & puis par une horde de Bourguignons, & enfin par une horde de Sicambres, sous un Clodivic, avaient auparavant subjugué la terre entière, & donné leurs noms & leurs lois à l'Asie, cela me paraît bien fort; la chose n'est pas mathématiquement impossible; & si elle est démontrée, je me rends; il seroit fort incivil de refuser aux Welches ce qu'on accorde aux Tartares.

(1) Bardes, *bardi; recitantes carmina bardi*, c'étaient les poètes, les philosophes des Welches.

SECTION II.

De l'antiquité des usages.

Qui étaient les plus fous & les plus anciennement fous, de nous, ou des Egyptiens, ou des Syriens, ou des autres peuples? Que signifiait notre gui de chêne? Qui le premier a consacré un chat? c'est apparemment celui qui était le plus incommodé des souris. Quelle nation a dansé la première sous des rameaux d'arbres à l'honneur des dieux? Qui la première a fait des processions, & mis des fous avec des grelots à la tête de ces processions? Qui promena un Priape par les rues, & en plaça aux portes en guise de marteaux? Quel arabe imagina de pendre le caleçon de sa femme à la fenêtre le lendemain de ses noces?

Toutes les nations ont dansé autrefois à la nouvelle lune: s'étaient-elles donné le mot? non, pas plus que pour se réjouir à la naissance de son fils, & pour pleurer ou faire semblant de pleurer à la mort de son père. Chaque homme est fort aise de revoir la lune après l'avoir perdue pendant quelques nuits. Il est cent usages qui sont si naturels à tous les hommes, qu'on ne peut dire que ce sont les Basques qui les ont enseignés aux Phrygiens, ni les Phrygiens aux Basques.

On s'est servi de l'eau & du feu dans les temples; cette coutume s'introduit d'elle-même. Un prêtre ne veut pas toujours avoir les mains sales. Il faut du feu pour cuire les viandes immolées, & pour brûler

quelques brins de bois résineux, quelques aromates qui combattent l'odeur de la boucherie sacerdotale.

Mais les cérémonies mystérieuses dont il est si difficile d'avoir l'intelligence, les usages que la nature n'enseigne point, en quel lieu, quand, où, pourquoi les a-t-on inventés? qui les a communiqués aux autres peuples? Il n'est pas vraisemblable qu'il soit tombé en même temps dans la tête d'un arabe & d'un égyptien de couper à son fils un bout du prépuce, ni qu'un chinois & un persan aient imaginé à la fois de châtrer des petits garçons.

Deux pères n'auront pas eu en même temps, dans différentes contrées, l'idée d'égorger leur fils pour plaire à Dieu. Il faut certainement que des nations aient communiqué à d'autres leurs folies sérieuses ou ridicules ou barbares.

C'est dans cette antiquité qu'on aime à fouiller pour découvrir, si on peut, le premier insensé & le premier scélérat qui ont perverti le genre humain.

Mais comment savoir si Jehud en Phénicie fut l'inventeur des sacrifices de sang humain, en immolant son fils?

Comment s'assurer que Lycaon mangea le premier de la chair humaine, quand on ne sait pas qui s'avisa le premier de manger des poules?

On recherche l'origine des anciennes fêtes. La plus antique & la plus belle est celle des empereurs de la Chine, qui labourent & qui sèment avec les premiers mandarins (1). La seconde est celle des thesmophories

(1) Voyez AGRICULTURE.

d'Athènes. Célébrer à la fois l'agriculture & la juſtice, montrer aux hommes combien l'une & l'autre ſont néceſſaires, joindre le frein des lois à l'art qui eſt la ſource de toutes les richeſſes, rien n'eſt plus ſage, plus pieux & plus utile.

Il y a de vieilles fêtes allégoriques qu'on retrouve par-tout comme celles du renouvellement des ſaiſons. Il n'eſt pas néceſſaire qu'une nation ſoit venue de loin enſeigner à une autre qu'on peut donner des marques de joie & d'amitié à ſes voiſins le jour de l'an. Cette coutume était celle de tous les peuples. Les ſaturnales des Romains ſont plus connues que celles des Allobroges & des Pictes, parce qu'il nous eſt reſté beaucoup d'écrits & de monumens romains, & que nous n'en avons aucun des autres peuples de l'Europe occidentale.

La fête de Saturne étoit celle du temps; il avait quatre ailes: le temps va vîte. Ses deux viſages figuraient évidemment l'année finie & l'année commencée. Les Grecs diſaient qu'il avait dévoré ſon père, & qu'il dévorait ſes enfans : il n'y a point d'allégorie plus ſenſible; le temps dévore le paſſé & le préſent, & dévorera l'avenir.

Pourquoi chercher de vaines & triſtes explications d'une fête univerſelle, ſi gaie & ſi connue ? A bien examiner l'antiquité, je ne vois pas une fête annuelle triſte; ou du moins ſi elles commencent par des lamentations, elles finiſſent par danſer, rire & boire. Si on pleure Adoni ou Adonaï, que nous nommons Adonis, il reſſuſcite bientôt, & on ſe réjouit. Il en

eſt de même aux fêtes d'Iſis, & d'Oſiris, & d'Horus. Les Grecs en font autant pour Cérès & pour Proſerpine. On célébrait avec gaîté la mort du ſerpent Pithon. Jour de fête & jour de joie était la même choſe. Cette joie n'était que trop emportée aux fêtes de Bacchus.

Je ne vois pas une ſeule commémoration générale d'un événement malheureux. Les inſtituteurs des fêtes n'auraient pas eu le ſens commun s'ils avaient établi dans Athènes la célébration de la bataille perdue à Chéronée ; & à Rome, celle de la bataille de Cannes.

On perpétuait le ſouvenir de ce qui pouvait encourager les hommes, & non de ce qui pouvait leur inſpirer la lâcheté du déſeſpoir. Cela eſt ſi vrai qu'on imaginait des fables pour avoir le plaiſir d'inſtituer des fêtes. Caſtor & Pollux n'avaient pas combattu pour les Romains auprès du lac Régile ; mais des prêtres le diſaient au bout de trois ou quatre cents ans, & tout le peuple danſait. Hercule n'avait point délivré la Grèce d'une hydre à ſept têtes, mais on chantait Hercule & ſon hydre.

SECTION III.

Fêtes instituées ſur des chimères.

Je ne ſais s'il y eut dans toute l'antiquité une ſeule fête fondée ſur un fait avéré. On a remarqué ailleurs à quel point ſont ridicules les ſcoliaſtes qui vous diſent magiſtralement ; voilà une ancienne hymne à

l'honneur d'Apollon qui visita Claros; donc Apollon est venu à Claros. On a bâti une chapelle à Persée, donc il a délivré Andromède. Pauvres gens ! dites plutôt : Donc il n'y a point eu d'Andromède.

Et que deviendra donc la savante antiquité qui a précédé les olympiades ? Elle deviendra ce qu'elle est, un temps inconnu, un temps perdu, un temps d'allégories & de mensonges, un temps méprisé par les sages, & profondément discuté par les sots qui se plaisent à nager dans le *vide* comme les atomes d'Épicure.

Il y avait par-tout des jours de pénitence, des jours d'expiation dans les temples; mais ces jours ne s'appelètent jamais d'un mot qui répondît à celui de fêtes. Toute fête était consacrée au divertissement; & cela est si vrai que les prêtres égyptiens jeûnaient la veille pour manger mieux le lendemain, coutume que nos moines ont conservée. Il y eut sans doute des cérémonies lugubres; on ne dansait pas le *branle* des Grecs en enterrant ou en portant au bûcher son fils & sa fille : c'était une cérémonie publique, mais certainement ce n'était pas une fête.

SECTION IV.

De l'antiquité des fêtes, qu'on prétend avoir toutes été lugubres.

DES gens ingénieux & profonds, des creuseurs d'antiquités, qui sauraient comment la terre était faite il y a cent mille ans, si le génie pouvoit le savoir, ont prétendu que les hommes, réduits à un très-petit

nombre dans notre continent & dans l'autre, encore effrayés des révolutions innombrables que ce triste globe avait essuyées, perpétuèrent le souvenir de leurs malheurs par des commémorations funestes & lugubres. « Toute fête, disent-ils, fut un jour d'horreur, » institué pour faire souvenir les hommes que leurs » pères avoient été détruits par les feux échappés des » volcans, par des rochers tombés des montagnes » par l'irruption des mers, par les dents & les griffes » des bêtes sauvages, par la famine, la peste & les » guerres. »

Nous ne sommes donc pas faits comme les hommes l'étaient alors. On ne s'est tant jamais réjoui à Londres qu'après la peste & l'incendie de la ville entière sous Charles II. Nous fîmes des chansons lorsque les massacres de la Saint-Barthelemi duraient encore. On a conservé des pasquinades faites le lendemain de l'assassinat de Coligni; on imprima dans Paris: *Passio domini nostri Gaspardi Colignii secundùm Bartholomæum.*

Il est arrivé mille fois que le sultan qui règne à Constantinople, a fait danser ses châtrés & ses odalisques dans des sallons teints du sang de ses frères & de ses visirs.

Que fait-on dans Paris le jour qu'on apprend la perte d'une bataille & la mort de cent braves officiers? on court à l'opéra & à la comédie.

Que faisoit on quand la maréchale d'Ancre était immolée dans la Grève à la barbarie de ses persécuteurs; quand le maréchal de Marillac était traîné au supplice dans une charrette, en vertu d'un papier

ſigné par des valets en robe dans l'antichambre du cardinal de Richelieu ; quand un lieutenant-général des armées, un étranger qui avait verſé ſon ſang pour l'État, condamné par les cris de ſes ennemis acharnés, allait ſur l'échafaud dans un tombereau d'ordure avec un bâillon à la bouche ; quand un jeune homme de dix-neuf ans, plein de candeur, de courage & de modeſtie, mais très-imprudent, était conduit au plus affreux des ſupplices ? on chantait des vaudevilles.

Tel eſt l'homme, ou du moins l'homme des bords de la Seine. Tel il fut dans tous les temps, par la ſeule raiſon que les lapins ont toujours eu du poil, & les alouettes des plumes.

SECTION V.

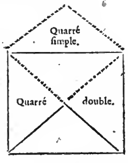
De l'origine des arts.

QUOI ! nous voudrions ſavoir quelle était préciſément la théologie de Thot, de Zerduſt, de Sanchoniathon, des premiers brachmanes, & nous ignorons qui a inventé la navette ! Le premier tiſſerand, le premier maçon, le premier forgeron, ont été, ſans doute, de grands génies ; mais on n'en a tenu aucun compte. Pourquoi ? c'eſt qu'aucun d'eux n'inventa un art perfectionné. Celui qui creuſa un chêne pour traverſer un fleuve, ne fit point de galères ; ceux qui arrangèrent des pierres brutes avec des traverſes de bois, n'imaginèrent point les pyramides : tout ſe fait par degrés, & la gloire n'eſt à perſonne.

Tout ſe fit à tâtons jusqu'à ce que des philoſophes,

à l'aide de la géométrie, apprirent aux hommes à procéder avec justesse & sûreté.

Il fallut que Pythagore, au retour de ses voyages, montrât aux ouvriers la manière de faire un équerre, qui fut parfaitement juste (1). Il prit trois règles, une de trois pieds, une de quatre, une de cinq, & il en fit un triangle rectangle. De plus, il se trouvait que le côté 5 fournissait un quarré qui était juste le double des quarrés produits par les côtés 4 & 3; méthode importante pour tous les ouvrages réguliers. C'est ce fameux théorème qu'il avoit rapporté de l'Inde, & que nous avons dit ailleurs (2) avoir été connu longtemps auparavant à la Chine, suivant le rapport de l'empereur Cam-hi. Il y avait long temps qu'avant Platon, les Grecs avaient su doubler le quarré par cette seule figure géométrique.



Archytas & Érathostènes inventèrent une méthode pour doubler un cube, ce qui était impraticable à la

(1) Vitruve, liv. IX. (2) *Essais sur les Mœurs, etc.* tome I.

géométrie ordinaire, & ce qui aurait honoré Archimède.

Cet Archimède trouva la manière de fupputer au jufte combien on avait mêlé d'alliage à de l'or; & on travaillait en or depuis des fiècles avant qu'on pût découvrir la fraude des ouvriers. La friponnerie exifta long-temps avant les mathématiques. Les pyramides conftruites d'équerre, & correfpondant jufte aux quatre points cardinaux, font voir affez que la géométrie était connue en Égypte de temps immémorial; & cependant il eft prouvé que l'Égypte eft un pays tout nouveau.

Sans la philofophie nous ne ferions guère au-deffus des animaux qui fe creufent des habitations, qui en élèvent, & qui s'y préparent leur nourriture, qui prennent foin de leurs petits dans leurs demeures & qui ont par-deffus nous le bonheur de naître vêtus.

Vitruve, qui avait voyagé en Gaule & en Efpagne, dit qu'encore de fon temps les maifons étaient bâties d'une efpèce de torchis, couvertes de chaume ou de bardeau de chêne, & que les peuples n'avaient pas l'ufage des tuiles. Quel était le temps de Vitruve? celui d'Augufte. Les arts avaient pénétré à peine chez les Efpagnols qui avaient des mines d'or & d'argent, & chez les Gaulois qui avaient combattu dix ans contre Céfar.

Le même Vitruve nous apprend que, dans l'opulente & ingénieufe Marfeille, qui commerçait avec tant de nations, les toits n'étaient que de terre graffe pêtrie avec de la paille.

Il nous inſtruit que les Phrygiens ſe creuſaient des habitations dans la terre. Ils fichaient des perches autour de la foſſe, & les aſſemblaient en pointe; puis ils élevaient de la terre tout autour. Les Hurons & les Algonquins ſont mieux logés. Cela ne donne pas une grande idée de cette Troye bâtie par les dieux, & du magnifique palais de Priam.

Apparet domus intùs, & atria longa pateſcunt :
Apparent Priami & veterum penetralia regûm.

Mais auſſi le peuple n'eſt pas logé comme les rois : on voit des huttes près du Vatican & de Verſailles.

De plus, l'induſtrie tombe & ſe relève chez les peuples par mille révolutions.

Et campos ubi Troja fuit.

Nous avons nos arts; l'antiquité eut les ſiens. Nous ne ſaurions faire aujourd'hui un trirême; mais nous conſtruiſons des vaiſſeaux de cent pièces de canon.

Nous ne pouvons élever des obéliſques de cent pieds de haut d'une ſeule pièce; mais nos méridiennes ſont plus juſtes.

Le biſſus nous eſt inconnu; les étoffes de Lyon valent bien le biſſus.

Le capitole était admirable; l'égliſe de Saint-Pierre eſt beaucoup plus grande & plus belle.

Le Louvre eſt un chef-d'œuvre en comparaiſon du palais de Perſepolis, dont la ſituation & les ruines n'atteſtent qu'un vaſte monument d'une riche barbarie.

La musique de Rameau vaut probablement celle de Thimothée; & il n'est point de tableau présenté dans Paris, au sallon d'Apollon, qui ne l'emporte sur les peintures qu'on a déterrées dans Herculanum (1).

ANTI-TRINITAIRES.

Ce sont des hérétiques qui pourraient ne pas passer pour chrétiens. Cependant ils reconnaissent Jésus comme sauveur & médiateur; mais ils osent soutenir que rien n'est plus contraire à la droite raison que ce qu'on enseigne parmi les chrétiens touchant la *trinité* des personnes dans une seule essence divine, dont la seconde est engendrée par la première, & la troisième procède des deux autres;

Que cette doctrine inintelligible ne se trouve dans aucun endroit de l'Écriture;

Qu'on ne peut produire aucun passage qui l'autorise, & auquel on ne puisse, sans s'écarter en aucune façon de l'esprit du texte, donner un sens plus clair, plus naturel, plus conforme aux nôtions communes & aux verités primitives & immuables;

Que soutenir, comme font leurs adversaires, qu'il y a plusieurs *personnes* distinctes dans l'essence divine, & que ce n'est pas l'Éternel qui est le seul vrai Dieu, mais qu'il y faut joindre le Fils & le Saint-Esprit, c'est introduire dans l'Eglise de Jésus-Christ l'erreur la plus grossière & la plus dangereuse, puisque c'est favoriser ouvertement le polythéisme;

Qu'il implique contradiction de dire qu'il n'y a

(1) Voyez ANCIENS ET MODERNES.

qu'un Dieu, & que néanmoins il y a trois *perſonnes*, chacune deſquelles eſt véritablement Dieu;

Que cette diſtinction, un en eſſence, & trois en perſonnes, n'a jamais été dans l'Écriture;

Qu'elle eſt manifeſtement fauſſe, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a pas moins d'*eſſences* que de *perſonnes*, & de *perſonnes* que d'*eſſences*;

Que les trois perſonnes de la Trinité ſont, ou trois ſubſtances différentes, ou des accidens de l'eſſence divine, ou cette eſſence même ſans diſtinction;

Que, dans le premier cas, on fait trois dieux;

Que, dans le ſecond, on fait Dieu compoſé d'accidens, on adore des accidens, & on métamorphoſe des accidens en des perſonnes;

Que, dans le troiſième, c'eſt inutilement & ſans fondement qu'on diviſe un ſujet indiviſible, & qu'on diſtingue en *trois* ce qui n'eſt point diſtingué en ſoi;

Que ſi on dit que les trois *perſonnalités* ne ſont ni des ſubſtances différentes dans l'eſſence divine, ni des accidens de cette eſſence, on aura de la peine à ſe perſuader qu'elles ſoient quelque choſe;

Qu'il ne faut pas croire que les *trinitaires* les plus rigides & les plus décidés aient eux-mêmes quelque idée claire de la manière dont les trois *hypoſtaſes* ſubſiſtent en Dieu, ſans diviſer ſa ſubſtance, & par conſéquent ſans la multiplier;

Que Saint-Auguſtin lui-même, après avoir avancé ſur ce ſujet mille raiſonnemens auſſi faux que ténébreux, a été forcé d'avouer qu'on ne pouvait rien dire ſur cela d'intelligible.

Ils rapportent enſuite le paſſage de ce père qui, en effet, eſt très ſingulier. « Quand on demande, dit-il, » ce que c'eſt que les *trois*, le langage des hommes » ſe trouve court, & l'on manque de termes pour » les exprimer : on a pourtant dit *trois perſonnes*, » non pas pour dire quelque choſe, mais parce qu'il » faut parler & ne pas demeurer muet ». *Dictum eſt tres perſonæ, non ut aliquid diceretur, ſed ne taceretur.* De Trinit. Aug. V, chap. IX.

Que les théologiens modernes n'ont pas mieux éclairci cette matière ;

Que quand on leur demande ce qu'ils entendent par ce mot de *perſonne*, ils ne l'expliquent qu'en diſant que c'eſt une certaine diſtinction incompréhenſible, qui fait que l'on diſtingue dans une nature unique en nombre, un Père, un Fils & un Saint-Eſprit ;

Que l'explication qu'ils donnent des termes *d'engendrer* & de *procéder* n'eſt pas plus ſatisfaiſante, puiſqu'elle ſe réduit à dire que ces termes marquent certaines relations incompréhenſibles qui ſont entre les trois perſonnes de la Trinité ;

Que l'on peut recueillir de-là que l'état de la queſtion entre les orthodoxes & eux, conſiſte à ſavoir s'il y a en Dieu trois diſtinctions dont on n'a aucune idée, & entre leſquelles il y a certaines relations dont on n'a point d'idées non plus.

De tout cela ils concluent qu'il ſerait plus ſage de s'en tenir à l'autorité des apôtres qui n'ont jamais parlé de la Trinité, & de bannir à jamais de la religion

tous les termes qui ne sont pas dans l'Écriture, comme ceux de *Trinité*, de *personne*, d'*essence*, d'*hypostase*, d'*union hypostatique* & *personnelle*, d'*incarnation*, *de génération*, de *procession*, & tant d'autres semblables qui, étant absolument vides de sens, puisqu'ils n'ont dans la nature aucun être réel représentatif, ne peuvent exciter dans l'entendement que des notions fausses, vagues, obscures & incomplètes.

(*Tiré en grande partie de l'article* Unitaires, *de l'Encyclopédie.*)

Ajoutons à cet article ce que dit dom Calmet dans sa dissertation sur le passage de l'épître de Jean l'évangéliste. « Il y en a trois qui donnent témoignage en » terre, l'esprit, l'eau & le sang; & ces trois sont un. » Il y en a trois qui donnent témoignage au ciel, le » Père, le Verbe & l'Esprit; & ces trois sont un ». Dom Calmet avoue que ces deux passages ne sont dans aucune bible ancienne, & il serait en effet bien étrange que Saint Jean eût parlé de la Trinité dans une lettre, & n'en eût pas dit un seul mot dans son évangile. On ne voit nulle trace de ce dogme ni dans les évangiles canoniques, ni dans les apocryphes. Toutes ces raisons & beaucoup d'autres pourraient excuser les anti-trinitaires, si les conciles n'avaient pas décidé. Mais comme les hérétiques ne font nul cas des conciles, on ne sait plus comment s'y prendre pour les confondre. Bornons-nous à croire & à souhaiter qu'ils croient (1).

(1) Voyez TRINITÉ.

ANTHROPOMORPHITES.

ANTHROPOMORPHITES.

C'EST, dit-on, une petite secte du quatrième siècle de notre ère vulgaire, mais c'est plutôt la secte de tous les peuples qui eurent des peintres & des sculpteurs. Dès qu'on sut un peu dessiner ou tailler une figure, on fit l'image de la Divinité.

Si les Égyptiens consacraient des chats & des boucs, ils sculptaient Isis & Osiris; on sculpta Bel à Babylone, Hercule à Tyr, Brama dans l'Inde.

Les Musulmans ne peignirent point Dieu en homme. Les Guèbres n'eurent point d'image du grand Être. Les Arabes sabéens ne donnèrent point la figure humaine aux étoiles; les Juifs ne la donnèrent point à Dieu dans leur temple. Aucun de ces peuples ne cultivait l'art du dessin; & si Salomon mit des figures d'animaux dans son temple, il est vraisemblable qu'il les fit sculpter à Tyr; mais tous les Juifs ont parlé de Dieu comme d'un homme.

Quoiqu'ils n'eussent point de simulacres, ils semblèrent faire de Dieu un homme dans toutes les occasions. Il descend dans le jardin, il s'y promène tous les jours à midi, il parle à ses créatures, il parle au serpent, il se fait entendre à Moïse dans le buisson, il ne se fait voir à lui que par derrière sur la montagne; il lui parle pourtant face à face comme un ami à un ami.

Dans l'Alcoran même, Dieu est toujours regardé comme un roi. On lui donne, au chapitre XII, un trône qui est au-dessus des eaux. Il a fait écrire ce Koran par un secrétaire, comme les rois font écrire leurs ordres. Il a envoyé ce Koran à Mahomet par

l'ange Gabriel, comme les rois ſignifient leurs ordres par les grands officiers de la couronne. En un mot, quoique Dieu ſoit déclaré dans l'Alcoran *non engendreur & non engendré*, il y a toujours un petit coin d'anthropomorphiſme.

On a toujours peint Dieu avec une grande barbe dans l'Égliſe grecque & dans la latine (1).

ANTHROPOPHAGES.

SECTION PREMIÈRE

NOUS avons parlé de l'amour (2). Il eſt dur de paſſer de gens qui ſe baiſent à gens qui ſe mangent. Il n'eſt que trop vrai qu'il y a eu des anthropophages; nous en avons trouvé en Amérique, il y en a peut-être encore; & les cyclopes n'étaient pas les ſeuls dans l'antiquité qui ſe nourriſſaient quelquefois de chair humaine. Juvénal rapporte que chez les Égyptiens, ce peuple ſi ſage, ſi renommé pour les lois, ce peuple ſi pieux qui adorait des crocodiles & des oignons, les Tintirites mangèrent un de leurs ennemis tombé entre leurs mains; il ne fait pas ce conte ſur un ouï-dire, ce crime fut commis preſque ſous ſes yeux; il était alors en Égypte, & à peu de diſtance de Tintire. Il cite à cette occaſion les Gaſcons & les Sagontins qui ſe nourrirent autrefois de la chair de leurs compatriotes.

En 1725, on amena quatre ſauvages du Miſſiſſipi à Fontainebleau, j'eus l'honneur de les entretenir;

(1) Voyez à l'article *Emblème* les vers d'Orphée et de Xenophanes.
(2) Voyez l'article *Amour*.

il y avait parmi eux une dame du pays, à qui je demandai si elle avait mangé des hommes; elle me répondit très-naïvement qu'elle en avait mangé. Je parus un peu scandalisé; elle s'excusa en disant qu'il valait mieux manger son ennemi mort que de le laisser dévorer aux bêtes, & que les vainqueurs méritaient d'avoir la préférence. Nous tuons en bataille rangée ou non rangée nos voisins; & pour la plus vile récompense, nous travaillons à la cuisine des corbeaux & des vers. C'est là qu'est l'horreur, c'est là qu'est le crime; qu'importe quand on est tué d'être mangé par un soldat, ou par un corbeau & un chien?

Nous respectons plus les morts que les vivans. Il aurait fallu respecter les uns & les autres. Les nations qu'on nomme policées ont eu raison de ne pas mettre leurs ennemis vaincus à la broche; car s'il était permis de manger ses voisins, on mangerait bientôt ses compatriotes: ce qui serait un grand inconvénient pour les vertus sociales. Mais les nations policées ne l'ont pas toujours été: toutes ont été long-temps sauvages; & dans le nombre infini de révolutions que ce globe a éprouvées, le genre humain a été tantôt nombreux, tantôt très-rare. Il est arrivé aux hommes ce qui arrive aujourd'hui aux éléphans, aux lions, aux tigres, dont l'espèce a beaucoup diminué. Dans les temps où une contrée était peu peuplée d'hommes, ils avaient peu d'arts, ils étaient chasseurs. L'habitude de se nourrir de ce qu'ils avaient tué, fit aisément qu'ils traitèrent leurs ennemis comme leurs cerfs & leurs sangliers. C'est la superstition qui a fait immoler

des victimes humaines, c'eſt la néceſſité qui les a fait manger.

Quel eſt le plus grand crime, ou de s'aſſembler pieuſement pour plonger un couteau dans le cœur d'une jeune fille ornée de bandelettes, à l'honneur de la Divinité, ou de manger un vilain homme qu'on a tué à ſon corps défendant?

Cependant nous avons beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons ſacrifiés, que de filles & de garçons mangés; preſque toutes les nations connues ont ſacrifié des garçons & des filles. Les Juifs en immolaient. Cela s'appelait l'anathême; c'était un véritable ſacrifice; & il eſt ordonné, au vingt-unième chapitre du Lévitique, de ne point épargner les ames vivantes qu'on aura vouées; mais il ne leur eſt preſcrit en aucun endroit d'en manger; on les en menace ſeulement: Moïſe, comme nous avons vu, dit aux Juifs que, s'ils n'obſervent pas ſes cérémonies, non-ſeulement ils auront la gale, mais que les mères mangeront leurs enfans. Il eſt vrai que, du temps d'Ézéchiel, les Juifs devaient être dans l'uſage de manger de la chair humaine, car il leur prédit, au chapitre XXXIX (1), que Dieu leur fera manger non-ſeulement les chevaux de leurs ennemis, mais encore les cavaliers & les autres guerriers. Et en effet, pourquoi les Juifs n'auraient-ils pas été anthropophages? C'eût été la ſeule choſe qui eût manqué au peuple de Dieu pour être le plus abominable peuple de la terre.

(1) Voyez la note (1), ſection II.

SECTION II.

On lit dans l'*Esprit sur les mœurs & l'esprit des nations*, tome III, ce passage singulier :

« Herrera nous assure que les Mexicains mangeaient » les victimes humaines immolées. La plupart des » premiers voyageurs & des missionnaires disent tous » que les Brasiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les » Hurons, & quelques autres peuplades, mangeaient » les captifs faits à la guerre, & ils ne regardent pas » ce fait comme un usage de quelques particuliers, » mais comme un usage de nation. Tant d'auteurs » anciens & modernes ont parlé d'antropophages, » qu'il est difficile de les nier........ Des peuples » chasseurs, tels qu'étaient les Brasiliens & les Ca- » nadiens, des insulaires comme les Caraïbes, n'ayant » pas toujours une substance assurée, ont pu devenir » quelquefois anthropophages. La famine & la ven- » geance les ont accoutumés à cette nourriture ; & » quand nous voyons, dans les siècles les plus civilisés, » le peuple de Paris dévorer les restes sanglans du » maréchal d'Ancre, & le peuple de la Haye manger » le cœur du grand pensionnaire de Witt, nous ne » devons pas être surpris qu'une horreur chez nous » passagère, ait duré chez les sauvages.

» Les plus anciens livres que nous ayions, ne nous » permettent pas de douter que la faim n'ait poussé » les hommes à cet excès. Le prophète Ezéchiel : » suivant quelques commentateurs (1), promet aux

(1) Ezéchiel, ch. XXXIX.

» Hébreux, de la part de Dieu (1), que, s'ils se » défendent bien contre le roi de Perse, ils auront à » manger *de la chair de cheval & de la chair de ca-* » *valier.*

(1) Voici les raisons de ceux qui ont soutenu qu'Ezéchiel, en cet endroit, s'adresse aux Hébreux de son temps, aussi bien qu'aux autres animaux carnassiers; car assurément les Juifs d'aujourd'hui ne le font pas, & c'est plutôt l'inquisition qui a été carnassière envers eux. Ils disent qu'une partie de cette apostrophe regarde les bêtes sauvages, & que l'autre est pour les Juifs. La première partie est ainsi conçue :

« Dis à tout ce qui court, à tous les oiseaux, à toutes les bêtes » des champs, assemblez-vous, hâtez-vous, courez à la victime » que je vous immole, afin que vous mangiez la chair & que vous » buviez le sang. Vous mangerez la chair des forts, vous boirez le » sang des princes de la terre, & des béliers, & des agneaux, & des » boucs, & des taureaux, & des volailles, & de tous les gras. »

Ceci ne peut regarder que les oiseaux de proie & les bêtes féroces. Mais la seconde partie a paru adressée aux Hébreux mêmes. « Vous » vous rassasierez sur ma table du cheval & du fort cavalier, & de » tous les guerriers, dit le Seigneur, & je mettrai ma gloire dans » les nations, &c. »

Il est très certain que les rois de Babylone avaient des Scythes dans leurs armées. Ces Scythes buvaient du sang dans les crânes de leurs ennemis vaincus, & mangeaient leurs chevaux, & quelquefois de la chair humaine. Il se peut très-bien que le prophète ait fait allusion à cette coutume barbare, & qu'il ait menacé les Scythes d'être traités comme ils traitaient leurs ennemis.

Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est le mot de *table*. « Vous mangerez à ma table le cheval & le cavalier. » Il n'y a pas d'apparence qu'on ait adressé ce discours aux animaux; & qu'on leur ait parlé de se mettre à table. Ce serait le seul endroit de l'Ecriture où l'on aurait employé une figure si étonnante. Le sens commun nous apprend qu'on ne doit point donner à un mot une acception qui ne lui a jamais été donnée dans aucun livre. C'est une raison très-puissante pour justifier les écrivains qui ont cru les animaux désignés par les versets 17 & 18, & les Juifs désignés par les versets 19 & 20. De plus, ces mots: « je mettrai » ma gloire dans les nations », ne peuvent s'adresser qu'aux Juifs, & non pas aux oiseaux; cela paraît décisif. Nous ne portons point notre jugement sur cette dispute; mais nous remarquons avec douleur qu'il n'y a jamais eu de plus horribles atrocités sur la terre, que dans la Syrie, pendant douze cents années presque consécutives.

» Marco Paolo ou Marc Paul dit que, de son
» temps, dans une partie de la Tartarie, les magi-
» ciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient
» le droit de manger la chair des criminels condamnés
» à mort. Tout cela soulève le cœur; mais le tableau
» du genre humain doit souvent produire cet effet.

» Comment des peuples toujours séparés les uns
» des autres ont-ils pu se réunir dans une si horrible
» coutume? faut-il croire qu'elle n'est pas absolu-
» ment aussi opposée à la nature humaine qu'elle
» le paraît? Il est sûr qu'elle est rare, mais il est sûr
» qu'elle a existé. On ne voit pas que ni les Tar-
» tares ni les Juifs aient mangé souvent leurs sem-
» blables. La faim & le désespoir contraignirent aux
» siéges de Sancerre & de Paris, pendant nos guerres
» de religion, des mères à se nourrir de la chair de
» leurs enfans. Le charitable las Casas, évêque de
» Chiapa, dit que cette horreur n'a été commise en
» Amérique que par quelques peuples chez lesquels
» il n'a pas voyagé. Dampierre assure qu'il na jamais
» rencontré d'anthropophages, & il n'y a peut-être
» pas aujourd'hui de peuplades où cette horrible
» coutume soit en usage. »

Améric Vespuce dit, dans une de ses lettres, que les Brasiliens furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient point leurs prisonniers de guerre depuis long-temps.

Les Gascons & les Espagnols avaient commis autrefois cette barbarie, à ce que rapporte Juvénal dans sa quinzième satyre. Lui-même fut témoin, en

Égypte, d'une pareille abomination sous le consulat de Junius; une querelle survint entre les habitans de Tintire & ceux d'Ombo: on se battit, & un Ombien étant tombé entre les mains des Tintiriens, ils le firent cuire, & le mangèrent jusqu'aux os. Mais il ne dit pas que ce fût un usage reçu; au contraire, il en parle comme d'une fureur peu commune.

Le jésuite Charlevoix, que j'ai fort connu, & qui était un homme très-véridique, fait assez entendre, dans son *Histoire du Canada*, pays où il a vécu trente années, que tous les peuples de l'Amérique septentrionale étaient anthropophages, puisqu'il remarque, comme une chose fort extraordinaire, que les Acadiens ne mangeaient point d'hommes en 1711.

Le jésuite Brebeuf raconte qu'en 1640, le premier iroquois qui fut converti, étant malheureusement ivre d'eau-de-vie, fut pris par les Hurons, ennemis alors des Iroquois. Le prisonnier, baptisé par le père Brebeuf sous le nom de Joseph, fut condamné à la mort. On lui fit souffrir mille tourmens, qu'il soutint toujours en chantant, selon la coutume du pays. On finit par lui couper un pied, une main & la tête, après quoi les Hurons mirent tous ses membres dans la chaudière, chacun en mangea, & on en offrit un morceau au père Brebeuf (1).

Charlevoix parle, dans un autre endroit, de vingt-deux hurons mangés par les Iroquois. On ne peut

(1) Voyez la lettre de Brebœuf, & l'histoire de Charlevoix, tome I, page 327 & suivantes.

donc douter que la nature humaine ne ſoit parvenue dans plus d'un pays à ce dernier degré d'horreur ; & il faut bien que cette exécrable coutume ſoit de la plus haute antiquité, puiſque nous voyons dans la ſainte Ecriture, que les Juifs ſont menacés de manger leurs enfans, s'ils n'obéiſſent pas à leurs lois. Il eſt dit aux Juifs (1) : « Que non-ſeulement ils auront la gale, » que leurs femmes s'abandonneront à d'autres, mais » qu'ils mangeront leurs filles & leurs fils dans l'an- » goiſſe & la dévaſtation ; qu'ils ſe diſputeront leurs » enfans pour s'en nourrir ; que le mari ne voudra » pas donner à ſa femme un morceau de ſon fils, parce » qu'il dira qu'il n'en a pas trop pour lui. »

Il eſt vrai que de très-hardis critiques prétendent que le Deutéronome ne fut compoſé qu'après le ſiége mis devant Samarie par Benadad ; ſiége pendant lequel il eſt dit, au quatrième livre des Rois, que les mères mangèrent leurs enfans. Mais ces critiques, en ne regardant le Deutéronome que comme un livre écrit après ce ſiége de Samarie, ne font que confirmer cette épouvantable aventure. D'autres prétendent qu'elle ne peut être arrivée comme elle eſt rapportée dans le quatrième livre des Rois. Il y eſt dit (2) que le roi d'Iſraël, en paſſant par le mur ou ſur le mur de Samarie, une femme lui dit : Sauvez-moi, ſeigneur roi » ; il lui répondit : « Ton Dieu ne te ſauvera pas ; com- » ment pourrais-je te ſauver ? ſerait-ce de l'aire ou du » preſſoir » ? & le roi ajouta : « Que veux-tu » ? & elle

(1) Deutéronome, chap. XXVIII, v. 53.

(2) Chap. VI, v. 26 & ſuivans.

répondit: « O roi, voici une femme qui m'a dit, donnez-moi votre fils, nous le mangerons aujourd'hui, » & demain nous mangerons le mien. Nous avons » donc fait cuire mon fils, & nous l'avons mangé; » je lui ai dit aujourd'hui, donnez-moi votre fils afin » que nous le mangions, & elle a caché son fils. »

Ces censeurs prétendent qu'il n'est pas vraisemblable que le roi Benadad assiégeant Samarie, le roi Joram ait passé tranquillement par le mur ou sur le mur, pour y juger des causes entre des Samaritains. Il est encore moins vraisemblable que deux femmes ne se soient pas contentées d'un enfant pour deux jours. Il y avait là de quoi les nourrir quatre jours au moins: mais de quelque manière qu'ils raisonnent, on doit croire que les pères & les mères mangèrent leurs enfans au siége de Samarie, comme il est prédit expressément dans le Deutéronome.

La même chose arriva au siége de Jérusalem par Nabuchodonosor (1); elle est encore prédite par Ézéchiel (2).

Jérémie s'écrie dans ses lamentations (3): « Quoi » donc! les femmes mangeront-elles leurs petits enfans » qui ne sont pas plus grands que la main »? Et dans un autre endroit (4): Les mères compatissantes ont » cuit leurs enfans de leurs mains & les ont mangés ». On peut encore citer ces paroles de Baruch; « l'homme » a mangé la chair de son fils & de sa fille. »

(1) Liv. IV des Rois, ch. XXV, v. 3.
(2) Ezéchiel, ch. IV, v. 10.
(3) Lament. ch. II, v. 20.
(4) Ch. IV, v. 10.

Cette horreur eſt répétée ſi ſouvent, qu'il faut bien qu'elle ſoit vraie (1); enfin on connaît l'hiſtoire rapportée dans Joſephe, de cette femme qui ſe nourrit de la chair de ſon fils lorſque Titus aſſiégeait Jéruſalem.

Le livre attribué à Énoch, cité par S. Jude, dit que les géans nés du commerce des anges & des filles des hommes, furent les premiers anthropophages.

Dans la huitième homélie attribuée à S. Clément, S. Pierre, qu'on fait parler, dit que les enfans de ces mêmes géans s'abreuvèrent de ſang humain, & mangèrent la chair de leurs ſemblables. Il en réſulta, ajoute l'auteur, des maladies juſqu'alors inconnues; des monſtres de toute eſpèce naquirent ſur la terre; & ce fut alors que Dieu ſe réſolut à noyer le genre humain. Tout cela fait voir combien l'opinion régnante de l'exiſtence des anthropophages était univerſelle.

Ce qu'on fait dire à S. Pierre, dans l'homélie de S. Clément, a un rapport ſenſible à la fable de Licaon, qui eſt une des plus anciennes de la Grèce, & qu'on retrouve dans le premier livre des *Métamorphoſes d'Ovide.*

La *Relation des Indes & de la Chine*, faite au huitième ſiècle, par deux arabes, & traduite par l'abbé Renaudot, n'eſt pas un livre qu'on doive croire ſans examen; il s'en faut beaucoup: mais il ne faut pas rejeter tout ce que ces deux voyageurs diſent, ſur-tout lorſque leur rapport eſt confirmé par d'autres auteurs

(1) Liv. VII, chap. VIII.

qui ont mérité quelque créance. Ils assurent que dans la mer des Indes, il y a des îles peuplées de nègres qui mangeaient des hommes. Ils appellent ces îles, Ramni. Le géographe de Nubie les nomme Rammi, ainsi que la *Bibliothèque orientale d'Herbelot.*

Marc Paul, qui n'avait point lu la relation de ces deux Arabes, dit la même chose quatre cents ans après eux. L'archevêque Navarette, qui a voyagé depuis dans ces mers, confirme ce témoignage : *Los europeos que cogen, es constante que vivos se los van comiendo.*

Texeira prétend que les Javans se nourrissaient de chair humaine, & qu'ils n'avaient quitté cette abominable coutume que deux cents ans avant lui. Il ajoute qu'ils n'avaient connu des mœurs plus douces qu'en embrassant le mahométisme.

On a dit la même chose de la nation de Pégu, des Cafres, & de plusieurs peuples de l'Afrique. Marc Paul, que nous venons déja de citer, dit que chez quelques hordes tartares, quand un criminel avait été condamné à mort, on en faisait un repas : *Hanno costoro un bestiale e orribile costume, che quando alcuno e giudicato a morte, lo tolgono e cuocono e mangian'selo.*

Ce qui est plus extraordinaire & plus incroyable, c'est que les deux arabes attribuent aux Chinois mêmes ce que Marc Paul avance de quelques tartares, « qu'en général les Chinois mangent tous ceux qui ont » été tués. » Cette horreur est si éloignée des mœurs chinoises, qu'on ne peût la croire. Le père Parennin

l'a réfutée en disant qu'elle ne mérite pas de réfutation.

Cependant il faut bien observer que le huitième siècle, temps auquel ces arabes écrivirent leur voyage, était un des siècles les plus funestes pour les Chinois. Deux cent mille Tartares passèrent la grande muraille, pillèrent Pékin, & répandirent par tout la désolation la plus horrible. Il est très-vraisemblable qu'il y eut alors une grande famine. La Chine était aussi peuplée qu'aujourd'hui. Il se peut que dans le petit peuple, quelques misérables aient mangé des corps morts. Quel intérêt auraient eu ces Arabes à inventer une fable si dégoûtante? Ils auront pris peut-être, comme presque tous les voyageurs, un exemple particulier pour une coutume du pays.

Sans aller chercher des exemples si loin, en voici un dans notre patrie, dans la province même où j'écris. Il est attesté par notre vainqueur, par notre maître Jules César (1). Il assiégeait Alexie dans l'Auxois; les assiégés, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & manquant de vivres, assemblèrent un grand conseil, où l'un des chefs, nommé Critognat, proposa de manger tous les enfans l'un après l'autre, pour soutenir les forces des combattans. Son avis passa à la pluralité des voix. Ce n'est pas tout; Critognat, dans sa harangue, dit que leurs ancêtres avaient déjà eu recours à une telle nourriture dans la guerre contre les Teutons & les Cimbres.

Finissons par le témoignage de Montaigne. Il parle

(1) Bell. Gall. Lib. VII.

de ce que lui ont dit les compagnons de Villegagnon, qui revenaient du Brésil, & de ce qu'il a vu en France. Il certifie que les Brasiliens mangeaient leurs ennemis tués à la guerre; mais lisez ce qu'il ajoute (1). « Où » est plus de barbarie à manger un homme mort qu'à » le faire rôtir par le menu, & le faire meurtrir aux » chiens & pourceaux, comme nous avons vu de » fraîche mémoire, non entre ennemis anciens, » mais entre voisins & concitoyens; &, qui pis est, » sous prétexte de piété & de religion »? Quelles cérémonies pour un philosophe tel que Montaigne! Si Anacréon & Tibulle étaient nés iroquois, ils auraient donc mangé des hommes?..... Hélas!

SECTION III.

Eh bien, voilà deux Anglais qui ont fait le voyage du tour du monde. Ils ont découvert que la nouvelle Hollande est une île plus grande que l'Europe, & que les hommes s'y mangent encore les uns les autres, ainsi que dans la nouvelle Zélande. D'où provient cette race, supposé qu'elle existe? Descend-elle des anciens Egyptiens, des anciens peuples de l'Ethiopie, des Africains, des Indiens, ou des vautours, ou des loups? Quelle distance des Marc-Aurèle, des Epictète, aux anthropophages de la nouvelle Zélande! cependant ce sont les mêmes organes, les mêmes hommes. J'ai déja parlé de cette propriété de la race humaine; il est bon d'en dire encore un mot.

Voici les propres paroles de S. Jérôme dans une de

(1) Liv. I, ch. XXX.

ſes lettres : *Quid loquar de cæteris nationibus, quùm ipſe adoleſcentulus in Galliâ viderim Scotos gentem britannicam humanis veſci carnibus, & quùm per ſilvas porcorum greges pecudumque reperiant, tamen paſtornm nates & fœminarum papillas ſolere abſcindere, & has ſolas ciborum delicias arbitrari!* « Que vous » dirai-je des autres nations, puiſque moi-même, » étant encore jeune, j'ai vu des Ecoſſais dans la » Gaule, qui, pouvant ſe nourrir de porc & d'autres » animaux dans les forêts, aimaient mieux couper » les feſſes des jeunes garçons, & les tetons des jeunes » filles! C'étaient pour eux les mets les plus friands. »

Peloutier, qui a recherché tout ce qui pouvait faire le plus d'honneur aux Celtes, n'a pas manqué de contredire S. Jérôme, & de lui ſoutenir qu'on s'était moqué de lui. Mais Jérôme parle très-ſérieuſement; il dit qu'il a vu. On peut diſputer avec reſpect contre un père de l'Egliſe ſur ce qu'il a entendu dire; mais ſur ce qu'il a vu de ſes yeux, cela eſt bien fort. Quoi qu'il en ſoit, le plus sûr eſt de ſe défier de tout, & de ce qu'on a vu ſoi-même.

Encore un mot ſur l'anthropophagie. On trouve dans un livre qui a eu aſſez de ſuccès chez les honnêtes gens, ces paroles ou à peu près :

« Du temps de Cromwell une chandelière de Dublin vendait d'excellentes chandelles faites avec de la graiſſe d'anglais. Au bout de quelque temps un de ſes chalans ſe plaignit de ce que ſa chandelle n'était plus ſi bonne. Monſieur, lui dit-elle, c'eſt que les anglais nous ont manqué.

Je demande qui était le plus coupable, ou ceux qui aſſaſſinaient des anglais, ou la pauvre femme qui faiſait de la chandelle avec leur ſuif? Je demande encore quel eſt le plus grand crime, ou de faire cuire un anglais pour ſon dîner, ou d'en faire des chandelles pour s'éclairer à ſouper? Le grand mal, ce me ſemble, eſt qu'on nous tue. Il importe peu qu'après notre mort nous ſervions de rôti ou de chandelle; un honnête homme même n'eſt pas fâché d'être utile après ſa mort.

APIS (1).

Le bœuf Apis était-il adoré à Memphis comme dieu, comme ſymbole ou comme bœuf? Il eſt à croire que les fanatiques voyaient en lui un dieu, les ſages un ſimple ſymbole, & que le ſot peuple adorait le bœuf. Cambyſe fit-il bien, quand il eut conquis l'Egypte, de tuer ce bœuf de ſa main? pourquoi non? il faiſait voir aux imbécilles qu'on pouvait mettre leur dieu à la broche, ſans que la nature s'armât pour venger ce ſacrilége. On a fort vanté les Egyptiens. Je ne connais guère de peuple plus miſérable; il faut qu'il y ait toujours eu dans leur caractère & dans leur gouvernement un vice radical qui en a toujours fait de vils eſclaves. Je conſens que dans les temps preſque inconnus ils aient conquis la terre; mais dans les temps de l'hiſtoire ils ont été ſubjugués par tous ceux qui ont voulu s'en donner la peine, par les Aſſyriens, par les Grecs, par les Romains, par les Arabes, par les Mammelucs,

(1) Voyez BœUF.

par

par les Turcs, enfin par tout le monde, excepté par nos croisés, attendu queceux-ci étaient plus mal-avisés que les Egyptiens n'étaient lâches. Ce fut la milice des Mammelucs qui battit les Français. Il n'y a peut-être que deux choses passables dans cette nation; la première, que ceux qui adoraient un bœuf ne voulurent jamais contraindre ceux qui adoraient un singe à changer de religion; la seconde, qu'ils ont fait toujours éclore des poulets dans des fours.

On vante leurs pyramides, mais ce sont des monumens d'un peuple esclave. Il faut bien qu'on y ait fait travailler toute la nation, sans quoi on n'aurait pu venir à bout d'élever ces vilaines masses. A quoi servaient-elles? à conserver dans une petite chambre la momie de quelque prince ou de quelque gouverneur, ou de quelque intendant que son ame devait ranimer au bout de mille ans. Mais s'ils espéraient cette résurrection des corps, pourquoi leur ôter la cervelle avant de les embaumer? Les Egyptiens devaient-ils ressusciter sans cervelle?

APOCALYPSE.

SECTION PREMIÈRE.

Justin le martyr, qui écrivait vers l'an 270 de notre ère, est le premier qui ait parlé de l'Apocalypse; il l'attribue à l'apôtre Jean l'evangéliste. Dans son dialogue avec Triphon, ce juif lui demande s'il ne croit pas que Jérusalem doit être rétablie un jour. Justin lui répond qu'il le croit ainsi avec tous les chrétiens qui pensent juste. « Il y a eu, dit-il, parmi nous

» un certain perſonnage nommé Jean, l'un des douze » apôtres de Jéſus; il a prédit que les fidèles paſſeront » mille ans Jéruſalem. »

Ce fut une opinion long-temps reçue parmi les chrétiens que ce règne de mille ans. Cette période était en grand crédit chez les Gentils. Les ames des Egyptiens reprenaient leurs corps au bout de mille années; les ames du purgatoire, chez Virgile, étaient exercées pendant ce même eſpace de temps, *& mille per annos.* La nouvelle Jéruſalem de mille années devait avoir douze portes, en mémoire des douze apôtres; ſa forme devait être quarrée; ſa longueur, ſa largeur & ſa hauteur devaient être de douze mille ſtades, c'eſt-à-dire, cinq cents lieues, de façon que les maiſons devaient avoir auſſi cinq cents lieues de haut. Il eût été aſſez déſagréable de demeurer au dernier étage: mais enfin c'eſt ce que dit l'Apocalypſe au chapitre 21.

Si Juſtin eſt le premier qui attribua l'Apocalypſe à S. Jean: quelques perſonnes ont récuſé ſon témoignage, attendu que dans ce même dialogue avec le juif Triphon il dit que, ſelon le récit des apôtres, Jéſus-Chriſt, en deſcendant dans le Jourdain, fit bouillir les eaux de ce fleuve, & les enflamma; ce qui pourtant ne ſe trouve dans aucun écrit des apôtres.

Le même S. Juſtin cite avec confiance les oracles des ſibylles; de plus il prétend avoir vu les reſtes des petites maiſons où furent enfermés les ſoixante & douze interprètes dans le phare d'Égypte du temps d'Hérode. Le témoignage d'un homme qui a eu le malheur de

voir ces petites maiſons, ſemble indiquer que l'auteur devait y être renfermé.

S. Irénée, qui vient après, & qui croyait auſſi le règne de mille ans, dit qu'il a appris d'un vieillard que S. Jean avait fait l'Apocalypſe. Mais on a reproché à S. Irénée d'avoir écrit qu'il ne doit y avoir que quatre évangiles, parce qu'il n'y a que quatre parties du monde & quatre vents cardinaux, & qu'Ézéchiel n'a vu que quatre animaux. Il appelle ce raiſonnement une démonſtration. Il faut avouer que la manière dont Irénée démontre vaut bien celle dont Juſtin a vu.

Clément d'Alexandrie ne parle dans ſes *Electa* que d'une Apocalypſe de S. Pierre, dont on faiſait très-grand cas. Tertullien, l'un des grands partiſans du règne de mille ans, non-ſeulement aſſure que S. Jean a prédit cette réſurrection & ce règne de mille ans dans la ville de Jéruſalem; mais il prétend que cette Jéruſalem commençait déjà à ſe former dans l'air, que tous les chrétiens de la Paleſtine, & même les païens, l'avaient vue pendant quarante jours de ſuite à la fin de la nuit; mais malheureuſement la ville diſparaiſſait dès qu'il était jour.

Origène, dans ſa préface ſur l'évangile de S. Jean, & dans ſes homélies, cite les oracles de l'Apocalypſe, mais il cite également les oracles des ſibylles. Cependant S. Denys d'Alexandrie, qui écrivait vers le milieu du troiſième ſiècle, dit dans un de ſes fragmens, conſervés par Euſèbe, que preſque tous les docteurs rejettaient l'Apocalypſe comme un livre deſtitué de raiſon; que ce livre n'a point été compoſé par

S. Jean, mais par un nommé Cérinthe, lequel s'était servi d'un grand nom, pour donner plus de poids à ses rêveries.

Le concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypse parmi les livres canoniques. Il était bien singulier que Laodicée, qui était une Église à qui l'Apocalypse était adressée, rejetât un trésor destiné pour elle; & que l'évêque d'Ephèse, qui assistait au concile, rejetât aussi ce livre de S. Jean enterré dans Ephèse.

Il était visible à tous les yeux que S. Jean se remuait toujours dans sa fosse, & faisait continuellement hausser & baisser la terre. Cependant les mêmes personnages qui étaient sûrs que S. Jean n'était pas bien mort, étaient sûrs aussi qu'il n'avait pas fait l'Apocalypse. Mais ceux qui tenaient pour le règne de mille ans, furent inébranlables dans leur opinion. Sulpice Sévère, dans son *Histoire sacrée*, liv. IX, traite d'insensés & d'impies ceux qui ne recevaient pas l'Apocalypse. Enfin, après bien des oppositions de concile à concile, l'opinion de Sulpice Sévère a prévalu. La matière ayant été éclaircie, l'Église a décidé que l'Apocalypse est incontestablement de Saint Jean; ainsi il n'y a pas d'appel.

Chaque communion chrétienne s'est attribué les prophéties contenues dans ce livre; les Anglais y ont trouvé les révolutions de la Grande-Bretagne; les luthériens, les troubles d'Allemagne; les réformés de France; le règne de Charles IX & la régence de Catherine de Médicis; ils ont tous également raison.

Boſſuet & Newton ont commenté tous deux l'Apocalypſe ; mais à tout prendre, les déclamations éloquentes de l'un, & les ſublimes découvertes de l'autre, leur ont fait plus d'honneur que leurs commentaires.

SECTION II.

Ainsi deux grands hommes, mais d'une grandeur fort différente, ont commenté l'Apocalypſe dans le dix-ſeptième ſiècle : Newton, à qui une pareille étude ne convenait guère ; Boſſuet, à qui cette entrepriſe convenait davantage. L'un & l'autre donnèrent beaucoup de priſe à leurs ennemis par leur commentaire ; & comme on l'a déjà dit, le premier conſola la race humaine de la ſupériorité qu'il avait ſur elle, & l'autre réjouit ſes ennemis.

Les catholiques & les proteſtans ont tous expliqué l'Apocalypſe en leur faveur ; chacun y a trouvé tout juſte ce qui convenait à ſes intérêts. Ils ont ſurtout fait de merveilleux commentaires ſur la grande bête à ſept têtes & à dix cornes, ayant le poil d'un léopard, les pieds d'un ours, la gueule du lion, la force du dragon ; & il fallait, pour vendre & acheter, avoir le caractère & le nombre de la bête ; & ce nombre était *666*.

Boſſuet trouve que cette bête était évidemment l'empereur Dioclétien, en faiſant un acroſtiche de ſon nom. Grotius croyait que c'était Trajan. Un curé de Saint Sulpice, nommé la Chétardie, connu par d'étranges aventures, prouve que la bête était Julien. Jurieu prouve que la bête eſt le pape. Un

prédicant a démontré que c'eſt Louis XIV. Un bon catholique a démontré que c'eſt le roi d'Angleterre, Guillaume. Il n'eſt pas aiſé de les accorder tous.

Il y a eu de vives diſputes concernant les étoiles qui tombèrent du ciel ſur la terre, & touchant le ſoleil & la lune qui furent frappés à la fois de ténèbres dans leurs troiſièmes parties.

Il y a eu pluſieurs ſentimens ſur le livre que l'ange fit manger à l'auteur de l'Apocalypſe, lequel livre fut doux à la bouche & amer dans le ventre. Jurieu prétendait que les livres de ſes adverſaires étaient déſignés par-là, & on rétorquait ſon argument contre lui.

On s'eſt querellé ſur ce verſet : « J'entendis une » voix dans le ciel, comme la voix des grandes eaux, » & comme la voix d'un grand tonnerre; & cette voix » que j'entendis était comme des harpeurs harpans » ſur leurs harpes. » Il eſt clair qu'il valait mieux reſpecter l'Apocalypſe que la commenter.

Le Camus, évêque du Belley, fit imprimer au ſiècle précédent un gros livre contre les moines, qu'un moine défroqué abrégea; il fut intitulé *Apocalypſe*, parce qu'il y révélait les défauts & les dangers de la vie monacale; *Apocalypſe de Méliton*, parce que Méliton, évêque de Sardes au ſecond ſiècle, avait paſſé pour prophète. L'ouvrage de cet évêque n'a rien des obſcurités de l'Apocalypſe de S. Jean; jamais on ne parla plus clairement. L'évêque reſſemble à ce magiſtrat qui diſait à un procureur : *Vous êtes un fauſſaire, un fripon. Je ne ſais ſi je m'explique.*

L'évêque du Belley ſuppute dans ſon Apocalypſe ou révélation, qu'il y avait de ſon temps quatre-vingt-dix-huit ordres de moines rentés ou mendians, qui vivaient aux dépens des peuples ſans rendre le moindre ſervice, ſans s'occuper du plus léger travail. Il comptait ſix cent mille moines dans l'Europe. Le calcul eſt un peu enflé; mais il eſt certain que le nombre des moines était un peu trop grand.

Il aſſure que les moines ſont les ennemis des évêques, des curés & des magiſtrats.

Que parmi les priviléges accordés aux cordeliers, le ſixième privilége eſt la ſûreté d'être ſauvé, quelque crime horrible qu'on ait commis (1), pourvu qu'on qu'on aime l'ordre de S. François.

Que les moines reſſemblent aux ſinges (2): plus ils montent haut, plus on voit leur cul.

Que (3) le nom de *moine* eſt devenu ſi infame & ſi exécrable, qu'il eſt regardé par les moines mêmes comme une ſale injure & comme le plus violent outrage qu'on leur puiſſe faire.

Mon cher lecteur, qui que vous ſoyiez, ou miniſtre ou magiſtrat, conſidérez avec attention ce petit morceau du livre de notre évêque.

« Repréſentez-vous (4) le couvent de l'Eſcurial,
» ou du mont Caſſin, où les cénobites ont toutes ſortes
» de commodités, néceſſaires, utiles, délectables,
» ſuperflues, ſurabondantes, puiſqu'ils ont les cent
» cinquante mille, les quatre cent mille, les cinq
» cent mille écus de rente; & jugez ſi monſieur l'abbé

(1) Pag. 89. (2) Pag. 105. (3) Pag. 101. (4) Pag. 160 & 161.

» a de quoi laisser dormir la méridienne à ceux qui
» voudront.

» D'un autre côté, représentez-vous un artisan, un
» laboureur, qui n'a pour tout vaillant que ses bras,
» chargé d'une grosse famille, travaillant tous les jours
» en toute saison comme un esclave pour la nourrir
» du pain de douleur & de l'eau des larmes ; & puis,
» faites comparaison de la prééminence de l'une ou
» de l'autre condition en fait de pauvreté. »

Voilà un passage de l'*Apocalypse épiscopale*, qui n'a pas besoin de commentaire : il n'y manque qu'un ange qui vienne remplir sa coupe du vin des moines pour désaltérer les agriculteurs qui labourent, sèment & recueillent pour les monastères.

Mais ce prélat ne fit qu'une satyre au lieu de faire un livre utile. Sa dignité lui ordonnait de dire le bien comme le mal. Il fallait avouer que les bénédictins ont donné beaucoup de bons ouvrages, que les jésuites ont rendu de grands services aux belles-lettres. Il fallait bénir les frères de la charité, & ceux de la rédemption des captifs. Le premier devoir est d'être juste. Le Camus se livrait trop à son imagination. S. François de Sales lui conseilla de faire des romans de morale ; mais il abusa de ce conseil.

APOCRYPHES.

Du mot grec qui signifie caché.

On remarque très-bien, dans le Dictionnaire encyclopédique, que les divines Écritures pouvaient être à la fois sacrées & apocryphes ; sacrées, parce qu'elles

ſont indubitablement dictées par Dieu même ; apocryphes, parce qu'elles étaient cachées aux nations, & même au peuple juif.

Qu'elles fuſſent cachées aux nations avant la traduction grecque faite dans Alexandrie ſous les Ptolomées, c'eſt une vérité reconnue. Joſephe l'avoue (1) dans la réponſe qu'il fit à Appion, après la mort d'Appion ; & ſon aveu n'en a pas moins de poids, quoiqu'il prétende le fortifier par une fable. Il dit dans ſon hiſtoire (2) que les livres juifs étant tous divins, nul hiſtorien, nul poète étranger n'en avait jamais oſé parler. Et immédiatement après avoir aſſuré que jamais perſonne n'oſa s'exprimer ſur les lois juives, il ajoute que l'hiſtorien Théopompe ayant eu ſeulement le deſſein d'en inſérer quelque choſe dans ſon hiſtoire, Dieu le rendit fou pendant trente jours; qu'enſuite avant été averti dans un ſonge qu'il n'était fou que pour avoir voulu connaître les choſes divines, & les faire connaître aux profanes, il en demanda pardon à Dieu, qui le remit dans ſon bon ſens.

Joſephe, au même endroit, rapporte encore qu'un poète nommé Théodecte ayant dit un mot des Juifs, dans ſes tragédies, devint aveugle, & que Dieu ne lui rendit la vue qu'après qu'il eut fait pénitence.

Quant au peuple juif, il eſt certain qu'il y eut des temps où il ne put lire les divines Ecritures, puiſqu'il eſt dit dans le quatrième livre des Rois (3), & dans

(1) Liv. I, chap. IV.
(2) Liv. XII, chap II.
(3) Chap. XXII, v. 8.

le deuxième des Paralipomènes, que sous le rois Josias on ne les connaissait pas, & qu'on en trouva par hasard un seul exemplaire dans un coffre chez le grand-prêtre Helcias ou Helkia.

Les dix tribus qui furent dispersées par Salmanazar, n'ont jamais reparu; & leurs livres, si elles en avaient, ont été perdus avec elles. Les deux tribus qui furent esclaves à Babylone, & qui revinrent au bout de soixante & dix ans, n'avaient plus leurs livres; ou du moins ils étaient très-rares & très-défectueux, puisque Esdras fut obligé de les rétablir. Mais quoique ces livres fussent apocryphes pendant la captivité de Babylone, c'est-à-dire, cachés, inconnus au peuple, ils étaient toujours sacrés, ils portaient le sceau de la divinité; ils étaient, comme tout le monde en convient, le seul monument de vérité qui fût sur la terre.

Nous appelons aujourd'hui *apocryphes* les livres qui ne méritent aucune créance, tant les langues sont sujettes au changement. Les catholiques & les protestans s'accordent à traiter d'apocryphes en ce sens, & à rejeter,

La prière de Manassé, roi de Juda, qui se trouve dans le quatrième livre des Rois (1);

Le troisième & le quatrième livre des Machabées;

Le quatrième livre d'Esdras, quoiqu'ils soient incontestablement écrits par les Juifs; mais on nie que les auteurs aient été inspirés de Dieu, ainsi que les autres Juifs.

(1) Chap. XXXIV, v. 14.

Les autres livres juifs rejetés par les ſeuls proteſtans, & regardés par conſéquent comme non inſpirés par Dieu même, ſont :

La Sageſſe, quoiqu'elle ſoit écrite du même ſtyle que les Proverbes.

L'Eccléſiaſtique, quoique ce ſoit encore le même ſtyle.

Les deux premiers livres des Machabées, quoiqu'ils ſoient écrits par un juif, mais ils ne croient pas que ce juif ait été inſpiré de Dieu.

Tobie, quoique le fond en ſoit édifiant. Le judicieux & profond Calmet affirme qu'une partie de ce livre fut écrite par Tobie père, & l'autre par Tobie fils, & qu'un troiſième auteur ajouta la concluſion du dernier chapitre, laquelle dit que le jeune Tobie mourut à l'âge de 99 ans, & que ſes enfans l'*enterrèrent gaîment*.

Le même Calmet, à la fin de ſa préface, s'exprime ainſi (1) : « Ni cette hiſtoire en elle-même, ni la » manière dont elle eſt racontée, ne portent en au- » cune manière le caractère de fable ou de fiction. » S'il fallait rejeter toutes les hiſtoires de l'Ecriture où » il paraît du mervilleux & de l'extraordinaire (2), où » ſerait le livre ſacré que l'on pourrait conſerver? ... »

Judith, quoique Luther lui-même déclare que « ce » livre eſt beau, bon, ſaint, utile, & que c'eſt le » diſcours d'un ſaint poète & d'un prophète animé du » Saint-Eſprit qui nous inſtruit, &c. »

(1) Préface de Tobie.

(2) Luther, dans la préface allemande du livre de Judith.

Il eſt difficile, à la vérité, de ſavoir en quel temps ſe paſſa l'aventure de Judith, & où était ſituée la ville de Béthulie. On a diſputé auſſi beaucoup ſur le degré de ſainteté de l'action de Judith ; mais le livre ayant été déclaré canonique au concile de Trente, il n'y a plus à diſputer.

Baruch, quoiqu'il ſoit écrit du ſtyle de tous les autres prophètes.

Eſther. Les proteſtans n'en rejettent que quelques additions après le chapitre dix; mais ils admettent tout le reſte du livre, encore que l'on ne ſache pas qui était le roi Aſſuérus, perſonnage principal de cette hiſtoire.

Daniel. Les proteſtans en retranchent l'aventure de Suzanne & des petits enfans dans la fournaiſe ; mais ils conſervent le ſonge de Nabuchodonoſor & ſon habitation avec les bêtes.

De la vie de Moïſe, livre apocryphe de la plus haute antiquité.

L'ANCIEN livre qui contient la vie & la mort de Moïſe, paraît écrit du temps de la captivité de Babylone. Ce fut alors que les Juifs commencèrent à connaître les noms que les Chaldéens & les Perſes donnaient aux anges (1).

C'eſt-là qu'on voit les noms de Zinguiel, Samaël, Tſakon, Lakah, & beaucoup d'autres dont les Juifs n'avaient fait aucune mention.

Le livre de la mort de Moïſe paraît poſtérieur. Il

(1) Voyez ANGE.

eſt reconnu que les Juifs avaient pluſieurs vies de Moïſe très-anciennes, & d'autres livres indépendamment du Pentateuque. Il y était appelé *Moni*, & non pas Moïſe; & on prétend que *mo* ſignifiait de l'*eau*, & *ni* la particule *de*. On le nomma auſſi du nom général *Mek*; on lui donna ceux de *Joakim*, *Adamoſi*, *Thetmoſi*, & ſur-tout on a cru que c'était le même perſonnage que Manethon appelle *Ozarziph*.

Quelques-uns de ces vieux manuſcrits hébraïques furent tirés de la pouſſière des cabinets des Juifs vers l'an 1517. Le ſavant Gilbert Gaumin, qui poſſédait leur langue parfaitement, les traduiſit en latin vers l'an 1535. Ils furent imprimés enſuite & dédiés au cardinal de Bérule. Les exemplaires ſont devenus d'une rareté extrême.

Jamais le rabbiniſme, le goût du merveilleux, l'imagination orientale, ne ſe déployèrent avec plus d'excès.

Fragment de la vie de Moïſe.

Cent trente ans après l'établiſſement des Juifs en Egypte, & ſoixante ans après la mort du patriarche Joſeph, le pharaon eut un ſonge en dormant. Un vieillard tenait une balance; dans l'un des baſſins étaient tous les habitans de l'Egypte, dans l'autre était un petit enfant, & cet enfant peſait plus que tous les Egyptiens enſemble. Le pharaon appelle auſſitôt ſes shotim, ſes ſages. L'un des ſages lui dit: « O » roi! cet enfant eſt un juif qui fera un jour bien » du mal à votre royaume. Faites tuer tous les

» enfans des Juifs, vous ſauverez par-là votre em-
» pire, ſi pourtant on peut s'oppoſer aux ordres du
» deſtin. »

Ce conſeil plut à Pharaon; il fit venir les ſages-femmes, & leur ordonna d'étrangler tous les mâles dont les Juives accoucheraient.... Il y avait en Egypte un homme nommé Abraham, fils de Keath, mari de Jocabed ſœur de ſon frère. Cette Jocabed lui donna une fille nommée Marie, qui ſignifie *perſécutée*, parce que les Egyptiens deſcendans de Cham perſécutaient les Iſraélites deſcendans évidemment de Sem. Jocabed accoucha enſuite d'Aaron, qui ſignifie *condamné à mort*, parce que le pharaon avait condamné à mort tous les enfans juifs. Aaron & Marie furent préſervés par les anges du Seigneur, qui les nourrirent aux champs, & qui les rendirent à leurs parens quand ils furent dans l'adoleſcence.

Enfin Jocabed eut un troiſième enfant: ce fut Moïſe, qui par conſéquent avait quinze ans de moins que ſon frère. Il fut expoſé ſur le Nil. La fille du pharaon le rencontra en ſe baignant, le fit nourrir, & l'adopta pour ſon fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Trois ans après, ſon père le pharaon prit une nouvelle femme; il fit un grand feſtin, ſa femme était à ſa droite, ſa fille était à ſa gauche avec le petit Moïſe. L'enfant en ſe jouant lui prit ſa couronne & la mit ſur ſa tête. Balaam le magicien, eunuque du roi, ſe reſſouvint alors du ſonge de ſa majeſté. Voilà, dit-il, cet enfant qui doit un jour vous faire tant de

mal; l'esprit de Dieu est en lui. Ce qu'il vient de faire est une preuve qu'il a déjà un dessein formel de vous détrôner. Il faut le faire périr sur-le-champ. Cette idée plut beaucoup au pharaon.

On allait tuer le petit Moïse, lorsque Dieu envoya sur-le-champ son ange Gabriel, déguisé en officier du pharaon, & qui lui dit : Seigneur, il ne faut pas faire mourir un enfant innocent qui n'a pas encore l'âge de discrétion; il n'a mis votre couronne sur sa tête que parce qu'il manque de jugement. Il n'y a qu'à lui présenter un rubis & un charbon ardent; s'il choisit le charbon, il est clair que c'est un imbécile qui ne sera pas dangereux; mais s'il prend le rubis, c'est signe qu'il y entend finesse, & alors il faut le tuer.

Aussitôt on apporte un rubis & un charbon : Moïse ne manque pas de prendre le rubis; mais l'ange Gabriel, par un *léger tour de main*, glisse le charbon à la place de la pierre précieuse. Moïse mit le charbon dans sa bouche, & se brûla la langue si horriblement qu'il en resta bègue toute sa vie; & c'est la raison pour laquelle le législateur des Juifs ne put jamais articuler.

Moïse avait quinze ans & était favori du pharaon. Un hébreu vint se plaindre à lui de ce qu'un égyptien l'avait battu après avoir couché avec sa femme. Moïse tua l'égyptien. Le pharaon ordonna qu'on coupât la tête à Moïse. Le bourreau le frappa; mais Dieu changea sur-le-champ le col de Moïse en colonne de marbre, & envoya l'ange Michel, qui

en trois jours de temps conduisit Moïse hors des frontières.

Le jeune hébreu se réfugia auprès de Mécano, roi d'Ethiopie, qui était en guerre avec les Arabes. Mécano le fit son général d'armée, & après la mort de Mécano, Moïse fut élu roi & épousa la veuve. Mais Moïse, honteux d'épouser la femme de son seigneur, n'osa jouir d'elle, & mit une épée dans le lit entre lui & la reine. Il demeura quarante ans avec elle sans la toucher. La reine irritée convoqua enfin les états du royaume d'Ethiopie, se plaignit de ce que Moïse ne lui faisait rien, & conclut à le chasser, & à mettre sur le trône le fils du feu roi.

Moïse s'enfuit dans le pays de Madian, chez le prêtre Jéthro. Ce prêtre crut que sa fortune était faite, s'il remettait Moïse entre les mains du pharaon d'Egypte, & il commença par le faire mettre dans un cul de basse-fosse, où il fut réduit au pain & à l'eau. Moïse engraissa à vue d'œil dans son cachot. Jéthro en fut tout étonné. Il ne savait pas que sa fille Séphora était devenue amoureuse du prisonnier, & lui portait elle-même des perdrix & des cailles avec d'excellent vin. Il conclut que Dieu protégeait Moïse, & ne le livra point au pharaon.

Cependant le prêtre Jéthro voulut marier sa fille : il avait dans son jardin un arbre de saphir sur lequel était gravé le nom de *Jaho* ou *Jéhovah*. Il fit publier dans tout le pays qu'il donnerait sa fille à celui qui pourrait arracher l'arbre de saphir. Les amans de Séphora se présentèrent ; aucun d'eux ne put seulement faire

faire pencher l'arbre. Moïse, qui n'avait que soixante & dix-sept ans, l'arracha tout d'un coup sans effort. Il épousa Séphora dont il eut bientôt un beau garçon nommé Gerson.

Un jour en se promenant il rencontra Dieu (qui se nommait auparavant *Sadaï*, & qui alors s'appelait *Jéhovah*) dans un buisson, & Dieu lui ordonna d'aller faire des miracles à la cour du pharaon : il partit avec sa femme & son fils. Ils rencontrèrent, chemin faisant, un ange qu'on ne nomme pas, qui ordonna à Séphora de circoncire le petit Gerson avec un couteau de pierre. Dieu envoya Aaron sur la route ; mais Aaron trouva fort mauvais que son frère eût épousé une madianite ; il la traita de p.... & le petit Gerson de bâtard ; il les renvoya dans leur pays par le plus court.

Aaron & Moïse s'en allèrent donc tout seuls dans le palais du pharaon. La porte du palais était gardée par deux lions d'une grandeur énorme. Balaam, l'un des magiciens du roi, voyant venir les deux frères, lâcha sur eux les deux lions ; mais Moïse les toucha de sa verge, & les deux lions humblement prosternés léchèrent les pieds d'Aaron & de Moïse. Le roi tout étonné fit venir les deux pélerins devant tous ses magiciens. Ce fut à qui ferait le plus de miracles.

L'auteur raconte ici les dix plaies d'Égypte à-peu-près comme elles sont rapportées dans l'Exode. Il ajoute seulement que Moïse couvrit toute l'Égypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, & qu'il envoya chez tous les Égyptiens des lions, des loups,

des ours, des tigres, qui entraient dans toutes les maisons, quoique les portes fussent fermées aux verroux, & qui mangeaient tous les petits enfans.

Ce ne fut point, selon cet auteur, les Juifs qui s'enfuirent par la mer Rouge, ce fut le pharaon qui s'enfuit par ce chemin avec son armée; les Juifs coururent après lui, les eaux se séparèrent à droite & à gauche pour les voir combattre; tous les Égyptiens, excepté le roi, furent tués sur le sable. Alors ce roi voyant bien qu'il avait à faire à forte partie, demanda pardon à Dieu. Michaël & Gabriel furent envoyés vers lui; ils le transportèrent dans la ville de Ninive où il régna quatre cents ans.

De la mort de Moïse.

DIEU avait déclaré au peuple d'Israël qu'il ne sortirait point de l'Égypte à moins qu'il n'eût retrouvé le tombeau de Joseph. Moïse le retrouva, & le porta sur ses épaules en traversant la mer Rouge. Dieu lui dit qu'il se souviendroit de cette bonne action, & qu'il l'assisterait à la mort.

Quand Moïse eut passé six vingts ans, Dieu vint lui annoncer qu'il fallait mourir, & qu'il n'avait plus que trois heures à vivre. Le mauvais ange Samaël assistait à la conversation. Dès que la première heure fut passée, il se mit à rire de ce qu'il allait bientôt s'emparer de l'ame de Moïse, & Michaël se mit à pleurer. Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais : Moïse va mourir, mais nous avons Josué à sa place.

Quand les trois heures furent passées, Dieu commanda à Gabriel de prendre l'ame du mourant. Gabriel s'en excusa, Michaël aussi. Dieu refusé par ces deux anges, s'adresse à Zinguiel. Celui-ci ne voulut pas plus obéir que les autres: C'est moi, dit-il, qui ai été autrefois son précepteur; je ne tuerai pas mon disciple. Alors Dieu se fâchant, dit au mauvais ange Samaël: Eh bien, méchant, prends donc son ame. Samaël plein de joie tire son épée, & court sur Moïse. Le mourant se lève en colère, les yeux étincelans: Comment, coquin, lui dit Moïse, oserais-tu bien me tuer, moi qui étant enfant ai mis la couronne d'un pharaon sur ma tête; qui ai fait des miracles à l'âge de quatre-vingts ans; qui ai conduit hors d'Égypte soixante millions d'hommes; qui ai coupé la mer Rouge en deux; qui ai vaincu deux rois si grands, que du temps du déluge l'eau ne leur venait qu'à mi-jambe: va-t-en, maraud, sors de devant moi tout-à-l'heure.

Cette altercation dura encore quelques momens. Gabriel, pendant ce temps-là prépara un brancard pour transporter l'ame de Moïse; Michaël un manteau de pourpre; Zinguiel une soutane. Dieu lui mit les deux mains sur la poitrine & emporta son ame.

C'est à cette histoire que l'apôtre S. Jude fait allusion dans son épître, lorsqu'il dit que l'archange Michaël disputa le corps de Moïse au diable. Comme ce fait ne se trouve que dans le livre que je viens de citer, il est évident que S. Jude l'avait lu, & qu'il le regardait comme un livre canonique.

La feconde hiftoire de la mort de Moïfe eft encore une converfation avec Dieu. Elle n'eft pas moins plaifante & moins curieufe que l'autre. Voici quelques traits de ce dialogue.

Moïfe. Je vous prie, Seigneur, de me laiffer entrer dans la terre promife, au moins pour deux ou trois ans.

Dieu. Non: mon décret porte que tu n'y entreras pas.

Moïfe. Que du moins on m'y porte après ma mort.

Dieu. Non, ni mort ni vif.

Moïfe. Hélas! bon Dieu, vous êtes fi clément envers vos créatures, vous leur pardonnez deux ou trois fois; je n'ai fait qu'un péché, & vous ne me pardonnez pas!

Dieu. Tu ne fais ce que tu dis; tu as commis fix péchés...... Je me fouviens d'avoir juré ta mort ou la perte d'Ifraël; il faut qu'un de ces deux fermens s'accompliffe. Si tu veux vivre, Ifraël périra.

Moïfe. Seigneur, il y a là trop d'adreffe; vous tenez la corde par les deux bouts. Que Moïfe périffe plutôt qu'une feule ame d'Ifraël.

Après plufieurs difcours de la forte, l'écho de la montagne dit à Moïfe: Tu n'as plus que cinq heures à vivre. Au bout de cinq heures Dieu envoya chercher Gabriel, Zinguiel & Samaël. Dieu promit à Moïfe de l'enterrer, & emporta fon ame.

Quand on fait réflexion que prefque toute la terre a été infatuée de pareils contes, & qu'ils ont fait l'éducation du genre humain, on trouve les fables de Pylpay, de Lokman, d'Éfope, bien raifonnables.

Livres aprocryphes de la nouvelle loi.

CINQUANTE évangiles, tous assez différens les uns des autres, dont il ne nous reste que quatre entiers, celui de Jacques, celui de Nicodême, celui de l'enfance de Jésus & celui de la naissance de Marie. Nous n'avons des autres que des fragmens & de légères notices.

Le voyageur Tournefort, envoyé par Louis XIV en Asie, nous apprend que les Géorgiens ont conservé l'*évangile de l'enfance*, qui leur a été probablement communiqué par les Arméniens (Tournefort, lettre XIX).

Dans les commencemens, plusieurs de ces évangiles, aujourd'hui reconnus comme apocryphes, furent cités comme authentiques, & furent même les seuls cités. On trouve dans les Actes des apôtres ces mots que prononce S. Paul (1) : « Il faut se souvenir des » paroles du Seigneur Jésus, car lui-même a dit : il » vaut mieux donner que recevoir. »

S. Barnabé, ou plutôt S. Barnabas, fait parler ainsi Jésus-Christ dans son épître catholique (2) : « Résistons à toute iniquité, & ayons-la en haine.... » Ceux qui veulent me voir & parvenir à mon » royaume, doivent me suivre par les afflictions & » par les peines. »

S. Clément, dans sa seconde épître aux Corinthiens, met dans la bouche de Jésus-Christ ces paroles : « Si vous êtes assemblés dans mon sein, &

(1) Chap. XX, v. 25.

(2) N°s. 4 & 7.

» que vous ne ſuiviez pas mes commandemens (1);
» je vous rejetterai, & je vous dirai : Retirez-vous
» de moi, je ne vous connais pas; retirez-vous de
» moi, artiſans d'iniquité. »

Il attribue enſuite ces paroles à Jéſus-Chriſt :
« Gardez-vous chair chaſte, & le cachet immaculé,
» afin que vous receviez la vie éternelle (2). »

Dans les *Conſtitutions apoſtoliques*, qui ſont du ſecond ſiècle, on trouve ces mots : « Jéſus-Chriſt a
» dit : Soyez des agens-de-change honnêtes. »

Il y a beaucoup de citations pareilles, dont aucune n'eſt tirée des quatre Évangiles reconnus dans l'Égliſe pour les ſeuls canoniques. Elles ſont pour la plupart tirées de l'évangile ſelon les Hébreux, évangile traduit par S. Jérôme, & qui eſt aujourd'hui regardé comme apocryphe.

S. Clément le romain dit, dans ſa ſeconde épître :
« Le Seigneur étant interrogé quand viendroit ſon
» règne, répondit : Quand deux feront un, quand
» ce qui eſt dehors ſera dedans, quand le mâle ſera
» femelle, & quand il n'y aura ni femelle ni mâle. »

Ces paroles ſont tirées de l'évangile ſelon les Égyptiens, & le texte eſt rapporté tout entier par S. Clément d'Alexandrie. Mais à quoi penſait l'auteur de l'évangile égyptien, & S. Clément lui-même ? les paroles qu'il cite ſont injurieuſes à Jéſus-Chriſt; elles font entendre qu'il ne croyait pas que ſon règne advînt. Dire qu'une choſe arrivera « quand deux feront un,
» quand le mâle ſera femelle », c'eſt dire qu'elle

(1) N°. 4. (2) N°. 8.

n'arrivera jamais. C'eſt comme nous diſons : « La » ſemaine des trois jeudis, les calendes grecques : » un tel paſſage eſt bien plus rabbinique qu'évangélique.

Il y eut auſſi des *Actes des apôtres* apocryphes ; S. Épiphane les cite (1). C'eſt dans ces actes qu'il eſt rapporté que S. Paul était fils d'un père & d'une mère idolâtres, & qu'il ſe fit juif pour épouſer la fille de Gamaliel, & qu'ayant été refuſé, ou ne l'ayant pas trouvée vierge, il prit le parti des diſciples de Jéſus. C'eſt un blaſphême contre S. Paul.

Des autres livres apocryphes du premier & du ſecond ſiècle.

I.

Livre d'Énoch, ſeptième homme après Adam, lequel fait mention de la guerre des anges rebelles ſous leur capitaine Semexia contre les anges fidèles conduits par Michaël. L'objet de la guerre était de jouir des filles des hommes, comme il eſt dit à l'article *Ange* (2).

I I.

Les Actes de Ste. Thècle & de S. Paul, écrits par un diſciple nommé Jean, attaché à S. Paul. C'eſt dans cette hiſtoire que Thècle s'échappe des mains de ſes perſécuteurs pour aller trouver S. Paul, déguiſée en homme. C'eſt là qu'elle baptiſe un lion ; mais cette aventure fut retranchée depuis. C'eſt là

(1) Chap. XXX, paragraphe 16.

(2) Il y a encore un autre livre d'Énoch chez les chrétiens d'Éthiopie, que Peireſc, conſeiller au parlement de Provence, fit venir à très-grands frais ; il eſt d'un autre impoſteur. Faut-il qu'il y en ait auſſi en Éthiopie ?

qu'on trouve le portrait de Paul, *ſtaturâ brevi, calvaſtrum, cruribus curvis, ſurſum, ſuperciliis junctis, naſo aquilino, plenum gratiâ Dei.*

Quoique cette hiſtoire ait été recommandée par S. Grégoire de Nazianze, par S. Ambroiſe, par S. Jean Chryſoſtôme, &c. elle n'a eu aucune conſidération chez les autres docteurs de l'Égliſe.

III.

La Prédication de Pierre. Cet écrit eſt auſſi appelé *l'Évangile, la revélation de Pierre.* Saint Clément d'Alexandrie en parle avec beaucoup d'éloge; mais on s'apperçut bientôt qu'il était d'un fauſſaire qui avait pris le nom de cet apôtre.

IV.

Les Actes de Pierre, ouvrage non moins ſuppoſé.

V.

Le Teſtament des douze patriarches. On doute ſi ce livre eſt d'un juif ou d'un chrétien. Il eſt très-vraiſemblable pourtant qu'il eſt d'un chrétien des premiers temps; car il eſt dit, dans le *Teſtament de Lévi*, qu'à la fin de la ſeptième ſemaine, il viendra des prêtres adonnés à l'idolâtrie, *bellatores, avari, ſcribæ iniqui, impudici, puerorum corruptores & pecorum*; qu'alors il y aura un nouveau ſacerdoce; que les cieux s'ouvriront; que la gloire du très-haut, & l'eſprit d'intelligence & de ſanctification s'élevera ſur ce nouveau prêtre. Ce qui ſemble prophétiſer Jéſus-Chriſt.

VI.

La lettre d'Abgare, prétendu roi d'Édeſſe, à

Jésus-Christ, & la réponse de Jésus-Christ au roi Abgare. On croit qu'en effet il y avoit, du temps de Tibère, un Toparque d'Édesse, qui avait passé du service des Perses à celui des Romains ; mais son commerce épistolaire a été regardé par tous les bons critiques comme une chimère.

VII.

Les Actes de Pilate, les lettres de Pilate à Tibère sur la mort de Jésus-Christ. La vie de Procula, femme de Pilate.

VIII.

Les Actes de Pierre & de Paul, où l'on voit l'histoire de la querelle de S. Pierre avec Simon le magicien : Abdias, Marcel & Egésippe, ont tous trois écrit cette histoire. S. Pierre dispute d'abord avec Simon à qui ressuscitera un parent de l'empereur Néron, qui venait de mourir ; Simon le ressuscite à moitié, & S. Pierre achève la résurrection. Simon vole ensuite dans l'air, S. Pierre le fait tomber, & le magicien se casse les jambes. L'empereur Néron, irrité de la mort de son magicien, fait crucifier S. Pierre la tête en bas, & fait couper la tête à S. Paul qui était du parti de S. Pierre.

IX.

Les Gestes du bienheureux Paul, apôtre & docteur des nations. Dans ce livre, on fair demeurer S. Paul à Rome deux ans après la mort de S. Pierre. L'auteur dit que quand on eut coupé la tête à Paul, il en sortit du lait au lieu de sang, & que Lucina, femme dévote,

le fit enterrer à vingt milles de Rome, ſur le chemin d'Oſtie, dans ſa maiſon de campagne.

X.

Les Geſtes du bienheureux apôtre André. L'auteur raconte que S. André alla prêcher dans la ville des Mirmidons, & qu'il y baptiſa tous les citoyens. Un jeune homme nommé Soſtrate, de la ville d'Amazée, qui eſt du moins plus connue que celle des Mirmidons, vint dire au bienheureux André : « Je ſuis ſi » beau que ma mère a conçu pour moi de la paſſion ; » j'ai eu horreur pour ce crime exécrable, & j'ai pris » la fuite ; ma mère en fureur m'accuſe auprès du » proconſul de la province de l'avoir voulu violer. » Je ne puis rien répondre, car j'aimerais mieux » mourir que d'accuſer ma mère ». Comme il parlait ainſi, les gardes du proconſul vinrent ſe ſaiſir de lui. S. André accompagna l'enfant devant le juge, & plaida ſa cauſe ; la mère ne ſe déconcerta point ; elle accuſa S. André lui-même d'avoir engagé l'enfant à ce crime. Le proconſul auſſitôt ordonne qu'on jette S. André dans la rivière ; mais l'apôtre ayant prié Dieu, il ſe fit un grand tremblement de terre, & la mère mourut d'un coup de tonnerre.

Après pluſieurs aventures de ce genre, l'auteur fait crucifier S. André à Patras.

X I.

Les Geſtes de S. Jacques le majeur. L'auteur le fait condamner à la mort par le pontife Abiathar à Jéruſalem, & il baptiſe le greffier avant d'être crucifié.

XII.

Des Gestes de S. Jean l'évangéliste. L'auteur raconte qu'à Éphèse, dont S. Jean était évêque, Drusilla, convertie par lui, ne voulut plus de la compagnie de son mari Andronic, & se retira dans un tombeau. Un jeune homme nommé Callimaque, amoureux d'elle, la pressa quelquefois dans ce tombeau même de condescendre à sa passion. Drusilla, pressée par son mari & par son amant, souhaita la mort & l'obtint. Callimaque, informé de sa perte, fut encore plus furieux d'amour ; il gagna par argent un domestique d'Andronic, qui avait les clefs du tombeau ; il y court ; il dépouille sa maîtresse de son linceuil, il s'écrie : « Ce que tu n'as pas voulu m'accorder vivante, tu me » l'accorderas morte ». Et dans l'excès horrible de sa démence, il assouvit ses desirs sur ce corps inanimé. Un serpent sort à l'instant du tombeau ; le jeune homme tombe évanoui, le serpent le tue ; il en fait autant du domestique complice, & se roule sur son corps. S. Jean arrive avec le mari ; ils sont étonnés de trouver Callimaque en vie. S. Jean ordonne au serpent de s'en aller, le serpent obéit. Il demande au jeune homme comment il est ressuscité. Callimaque répond qu'un ange lui était apparu & lui avait dit ; « Il fallait que tu mourusses pour revivre chrétien ». Il demanda aussitôt le baptême, & pria S. Jean de ressusciter Drusilla. L'apôtre ayant sur-le-champ opéré ce miracle, Callimaque & Drusilla le supplièrent de vouloir bien aussi ressusciter le domestique. Celui-ci, qui était un païen obstiné, ayant été rendu

à la vie, déclara qu'il aimait mieux remourir que d'être chrétien ; & en effet il remourut incontinent. Sur quoi S. Jean dit qu'un mauvais arbre porte toujours de mauvais fruits.

Ariſtodème, grand-prêtre d'Éphèſe, quoique frappé d'un tel prodige, ne voulut pas ſe convertir : il dit à S. Jean : « Permettez que je vous empoiſonne, » &, ſi vous n'en mourez pas, je me convertirai ». L'apôtre accepte la propoſition ; mais il voulut qu'auparavant Ariſtodème empoiſonnât deux éphéſiens condamnés à mort. Ariſtodème auſſitôt leur préſenta le poiſon ; ils expirèrent ſur-le-champ. S. Jean prit le même poiſon, qui ne lui fit aucun mal. Il reſſuſcita les deux morts ; & le grand-prêtre ſe convertit.

S. Jean ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix-ſept ans, Jéſus-Chriſt lui apparut, & lui dit : « Il eſt » temps que tu viennes à mon feſtin avec tes frères ». Et bientôt après l'apôtre s'endormit en paix.

XIII.

L'hiſtoire des bienheureux Jacques le mineur, Simon & Jude frères. Ces apôtres vont en Perſe, y exécutent des choſes auſſi incroyables que celles que l'auteur rapporte de S. André.

XIV.

Les Geſtes de S. Matthieu, apôtre & évangéliſte. S. Mathieu va en Éthiopie dans la grande ville de Nadaver ; il y reſſuſcite le fils de la reine Candace, & y fonde des égliſes chrétiennes.

XV.

Les Geſtes du bienheureux Barthelemi dans l'Inde. Barthelemi va d'abord dans le temple d'Aſtarot. Cette déeſſe rendait des oracles, & guériſſait toutes les maladies; Barthelemi la fait taire, & rend malades tous ceux qu'elle avait guéris. Le roi Polimius diſpute avec lui; le démon déclare devant le roi qu'il eſt vaincu. S. Barthelemi ſacre le roi Polimius évêque des Indes.

XVI.

Les Geſtes du bienheureux Thomas, apôtre de l'Inde. St. Thomas entre dans l'Inde par un autre chemin, & y fait beaucoup plus de miracles que S. Barthelemi; il eſt enfin martyriſé, & apparaît à Xiphoro & à Suſani.

XVII.

Les Geſtes du bienheureux Philippe. Il alla prêcher en Scythie. On voulut le forcer de ſacrifier à Mars; mais il fit ſortir un dragon de l'autel, qui dévora les enfans des prêtres; il mourut à Hiérapolis, à l'âge de quatre-vingt-ſept ans. On ne ſait quelle eſt cette ville; il y en avait pluſieurs de ce nom. Toutes ces hiſtoires paſſent pour être écrites par Abdias, évêque de Babylone, & ſont traduites par Jules africain.

XVIII.

A cet abus des ſaintes Écritures, on en a joint un moins révoltant, & qui ne manque point de reſpect au chriſtianiſme comme ceux qu'on vient de mettre ſous les yeux du lecteur. Ce ſont les liturgies

attribuées à S. Jacques, à S. Pierre, à S. Marc, dont le savant Tillemont a fait voir la fausseté.

XIX.

Fabricius met parmi les écrits apocryphes l'*Homélie* attribuée à S. Augustin, *sur la manière dont se forma le Symbole :* mais il ne prétend pas sans doute que le *Symbole* que nous appelons *des apôtres*, en soit moins sacré & moins véritable. Il est dit dans cette homélie, dans Rufin, & ensuite dans Isidore, que dix jours après l'ascension, les apôtres étant renfermés ensemble de peur des Juifs, Pierre dit : *Je crois en Dieu le père tout-puissant ;* André, *Et en Jésus-Christ, son fils ;* Jacques ; *Qui a été conçu du Saint-Esprit :* & qu'ainsi, chaque apôtre ayant prononcé un article, le Symbole fut entièrement achevé.

Cette histoire n'étant point dans les *Actes des apôtres*, on est dispensé de la croire ; mais on n'est pas dispensé de croire au Symbole dont les apôtres ont enseigné la substance. La vérité ne doit point souffrir des faux ornemens qu'on a voulu lui donner.

XX.

Les Constitutions apostoliques. On met aujourd'hui dans le rang des apocryphes les *Constitutions des saints apôtres*, qui passaient autrefois pour être rédigées par S. Clément le romain. La seule lecture de quelques chapitres suffit pour faire voir que les apôtres n'ont eu aucune part à cet ouvrage.

Dans le chapitre IX, on ordonne aux femmes de ne se laver qu'à la neuvième heure. . . . .

Au premier chapitre du ſecond livre, on veut que les évêques ſoient ſavans : mais du temps des apôtres il n'y avait point d'hiérarchie, point d'évêques attachés à une ſeule égliſe. Ils allaient inſtruire de ville en ville, de bourgade en bourgade; ils s'appelaient *apôtres*, & non pas *évêques*, & ſur-tout ils ne ſe piquaient pas d'être ſavans.

Au chapitre II de ce ſecond livre, il eſt dit qu'un évêque ne doit avoir qu'*une femme qui ait grand ſoin de ſa maiſon;* ce qui ne ſert qu'à prouver qu'à la fin du premier, & au commencement du ſecond ſiècle, lorſque la hiérarchie commença à s'établir, les prêtres étaient mariés.

Dans preſque tout le livre, les évêques ſont regardés comme les juges des fidèles ; & l'on ſait aſſez que les apôtres n'avaient aucune juriſdiction.

Il eſt dit au chapitre XXI, qu'il faut écouter les deux partis; ce qui ſuppoſe une juriſdiction établie.

Il eſt dit au chapitre XXVI : *L'évêque eſt votre prince, votre roi, votre empereur, votre Dieu en terre.* Ces expreſſions ſont bien fortes pour l'humilité des apôtres.

Au chapitre XXVIII : Il faut, dans les feſtins des agapes, donner au diacre le double de ce qu'on donne à une vieille ; au prêtre le double de ce qu'on donne au diacre, parce qu'ils ſont les conſeillers de l'évêque & la couronne de l'Égliſe. Le lecteur aura une portion en l'honneur des prophètes, auſſi bien que le chantre & le portier. Les laïques qui voudront avoir quelque choſe, doivent s'adreſſer à l'évêque par le diacre.

Jamais les apôtres ne se sont servis d'aucun terme qui répondit à *laïque*, & qui marquât la différence entre les profanes & les prêtres.

Au chapitre XXXIV : « Il faut révérer l'évêque » comme un roi, l'honorer comme le maître, lui » donner vos fruits, les ouvrages de vos mains, vos » prémices, vos décimes, vos épargnes, les présens » qu'on vous a faits, votre froment, votre vin, votre » huile, votre laine, & tout ce que vous avez ». Cet article est fort.

Au chapitre LVII : « Que l'Église soit longue, » qu'elle regarde l'Orient, qu'elle ressemble à un vaisseau; que le trône de l'évêque soit au milieu; que » le lecteur lise les livres de Moïse, de Josué, des » Juges, des Rois, des Paralipomènes, de Job, &c. »

Au chapitre XVII du livre III : « Le baptême est » donné pour la mort de Jésus, l'huile pour le Saint-» Esprit. Quand on nous plonge dans la cuve, nous » mourons; quand nous en sortons, nous ressusci-» tons. *Le père est le Dieu de tout*, Christ est fils » unique de Dieu, fils aimé, & seigneur de gloire. Le » saint Souffle est *Paraclet* envoyé de Christ, docteur » enseignant, & prédicateur de Christ. »

Cette doctrine serait aujourd'hui exprimée en termes plus canoniques.

Au chapitre VII du livre V, on cite des vers des sibylles sur l'avénement de Jésus, & sur sa résurrection. C'est la première fois que les chrétiens supposèrent des vers des sibylles; ce qui continua pendant plus de trois cents années.

Au

Au chapitre XXVIII du livre VI, la pédéraftie & l'accouplement avec les bêtes font défendus aux fidèles.

Au chapitre XXIX, il eft dit « qu'un mari & une » femme font purs en fortant du lit, quoiqu'ils ne fe » lavent point. »

Au chapitre V du livre VIII, on trouve ces mots : « *Dieu tout-puiffant*, donne à l'évêque par ton Chrift » la participation du Saint-Efprit. »

Au chapitre IV. « Recommandez-vous au feul Dieu » par Jéfus-Chrift, » ce qui n'exprime pas affez la divinité de notre Seigneur.

Au chapitre XII, eft la conftitution de Jacques, frère de Zébédée.

Au chapitre XV. Le diacre doit prononcer tout haut : « Inclinez-vous devant Dieu par le Chrift. » Ces expreffions ne font pas aujourd'hui affez correctes.

XXI.

Les canons apoftoliques. Le fixième canon ordonne qu'aucun évêque ni prêtre ne fe fépare de fa femme fous prétexte de religion; que s'il s'en fépare, il foit excommunié ; que s'il perfévère, il foit chaffé.

Le VIIe, qu'aucun prêtre ne fe mêle jamais d'affaires féculières.

Le XIXe, que celui qui a époufé les deux fœurs, ne foit point admis dans le clergé.

Les XXIe & XXIIe, que les eunuques foient admis à la prêtrife, excepté ceux qui fe font coupé à eux-mêmes les génitoires. Cependant Origène fut prêtre malgré cette loi.

Le LV[e], si un évêque ou un prêtre, ou un diacre, ou un clerc, mange de la chair où il y ait encore du sang, qu'il soit déposé.

Il est assez évident que ces canons ne peuvent avoir été promulgués par les apôtres.

XXII.

Les reconnaissances de S. Clément à Jacques, frère du Seigneur, en dix livres, traduites du grec en latin, par Rufin. Ce livre commence par un doute sur l'immortalité de l'ame: *Utrùmne sit mihi aliqua vita post mortem; an nihil omninò posteà sim futurus* (1)? S. Clément, agité par ce doute, & voulant savoir si le monde était éternel, ou s'il avait été créé; s'il y avait un Tartare & un Phlégéton, un Ixion & un Tantale, &c. &c. voulut aller en Egypte apprendre la négromancie; mais ayant entendu parler de S. Barnabé qui prêchait le christianisme, il alla le trouver dans l'Orient, dans le temps que Barnabé célébrait une fête juive. Ensuite il rencontra S. Pierre à Césarée avec Simon le magicien & Zachée. Ils disputèrent ensemble, & S. Pierre leur raconta tout ce qui s'était passé depuis la mort de Jésus. Clément se fit chrétien, mais Simon demeura magicien.

Simon devint amoureux d'une femme qu'on appelait la Lune; & en attendant qu'il l'épousât, il proposa à S. Pierre, à Zachée, à Lazare, à Nicodème, à Dosithée, & à plusieurs autres, de se mettre au rang de ses disciples. Dosithée lui répondit d'abord par un

(1) N°. XVII, & dans l'ex

grand coup de bâton ; mais le bâton ayant passé au travers du corps de Simon, comme au travers de la fumée, Dosithée l'adora & devint son lieutenant ; après quoi Simon épousa sa maîtresse, & assura qu'elle était la Lune elle-même descendue du ciel pour se marier avec lui.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin les reconnaissances de S Clément. Il faut seulement remarquer qu'au livre IX il est parlé des Chinois sous le nom de Seres, comme des plus justes & des plus sages de tous les hommes ; après eux viennent les brachmanes auxquels l'auteur rend la justice que toute l'antiquité leur a rendue. L'auteur les cite comme des modèles de sobriété, de douceur & de justice.

XXIII.

La lettre de S. Pierre à S. Jacques, & la lettre de S. Clément au même S. Jacques, frère du Seigneur, gouvernant la sainte église des Hébreux à Jérusalem, & toutes les églises. La lettre de S. Pierre ne contient rien de curieux, mais celle de S. Clément est très-remarquable ; il prétend que S. Pierre le déclara évêque de Rome avant sa mort, & son coadjuteur ; qu'il lui imposa les mains, & qu'il le fit asseoir dans sa chaire épiscopale, en présence de tous les fidèles. « Ne manquez pas, lui dit-il, d'écrire à mon frère Jacques » dès que je serai mort. »

Cette lettre semble prouver qu'on ne croyait pas alors que S. Pierre eût été supplicié, puisque cette lettre attribuée à S. Clément aurait probablement fait

mention du ſupplice de S. Pierre. Elle prouve encore qu'on ne comptait pas Clet & Anaclet parmi les évêques de Rome.

XXIV.

Homélies de S. Clément, au nombre de dix neuf. Il raconte, dans ſa première homélie, ce qu'il avait déja dit dans les *reconnaiſſances*, qu'il était allé chercher S. Pierre avec S. Barnabé à Céſarée, pour ſavoir ſi l'ame eſt immortelle, & ſi le monde eſt éternel.

On lit, dans la ſeconde homélie, numéro 38, un paſſage bien plus extraordinaire ; c'eſt S. Pierre lui-même qui parle de l'ancien Teſtament, & voici comme il s'exprime :

« La loi écrite contient certaines choſes fauſſes » contre la loi de Dieu, créateur du ciel & de la terre : » c'eſt ce que le diable a fait pour une juſte raiſon ; » & cela eſt arrivé auſſi par le jugement de Dieu, afin » de découvrir ceux qui écouteraient avec plaiſir ce » qui eſt écrit contre lui, &c. &c.

Dans la ſixième homélie, S. Clément rencontre Appion, le même qui avait écrit contre les Juifs du temps de Tibère ; il dit à Appion, qu'il eſt amoureux d'une égyptienne, & le prie d'écrire une lettre en ſon nom à ſa prétendue maîtreſſe, pour lui perſuader, par l'exemple de tous les dieux, qu'il faut faire l'amour. Appion écrit la lettre, & S. Clément fait la réponſe au nom de l'égyptienne ; après quoi il diſpute ſur la nature des dieux.

XXV.

Deux Épîtres de S. Clément aux Corinthiens. Il ne paraît pas juste d'avoir rangé ces épîtres parmi les apocryphes. Ce qui a pu engager quelques savans à ne les pas reconnaître, c'est qu'il y est parlé *du phénix d'Arabie qui vit cinq cents ans, & qui se brûle en Égypte dans la ville d'Héliopolis.* Mais il se peut très-bien faire que S. Clément ait cru cette fable que tant d'autres croyaient, & qu'il ait écrit des lettres aux Corinthiens.

On convient qu'il y avait alors une grande dispute entre l'Eglise de Corinthe & celle de Rome. L'Eglise de Corinthe, qui se disait fondée la première, se gouvernait en commun; il n'y avait presque point de distinction entre les prêtres & les séculiers, encore moins entre les prêtres & l'évêque; tous avaient également voix délibérative; du moins plusieurs savans le prétendent. S. Clément dit aux Corinthiens, dans sa première épître : « Vous qui avez jeté les premiers » fondemens de la sédition, soyez soumis aux prêtres ; » corrigez-vous par la pénitence, & fléchissez les » genoux de votre cœur; apprenez à obéir. » Il n'est point du tout étonnant qu'un évêque de Rome ait employé ces expressions.

C'est dans la seconde épître qu'on trouve encore cette réponse de Jésus-Christ que nous avons déja rapportée, sur ce qu'on lui demandait quand viendrait son royaume des cieux. « Ce sera, dit-il, quand » deux seront un, quand ce qui est dehors sera dedans,

» quand le mâle sera femelle, & quand il n'y aura ni
» mâle ni femelle. »

XXVI.

Lettre de S. Ignace, le martyr, à la Vierge Marie, & la réponse de la Vierge à S. Ignace.

A MARIE QUI A PORTÉ CHRIST,
son dévot Ignace.

« Vous deviez me consoler, moi néophyte & disciple de votre Jean. J'ai entendu plusieurs choses admirables de votre Jésus, & j'en ai été stupéfait. Je desire de tout mon cœur d'en être instruit par vous qui avez toujours vécu avec lui en familiarité, & qui avez su tous ses secrets. Portez-vous bien, & confortez les néophytes qui sont avec moi de vous & par vous. *Amen.*

RÉPONSE DE LA SAINTE VIERGE.
à Ignace, son disciple chéri.
L'humble servante de Jésus-Christ.

« Toutes les choses que vous avez apprises de Jean sont vraies; croyez-les, persistez-y, gardez votre vœu de christianisme, conformez-lui vos mœurs & votre vie. Je viendrai vous voir avec Jean, vous & ceux qui sont avec vous. Soyez ferme dans la foi, agissez en homme; que la sévérité de la persécution ne vous trouble pas: mais que votre esprit se fortifie, & s'exalte en Dieu votre sauveur. *Amen.* »

On prétend que ces lettres sont de l'an 116 de notre

ère vulgaire; mais elles n'en font pas moins fausses & moins absurdes: ce serait même une insulte à notre sainte religion, si elles n'avaient pas été écrites dans un esprit de simplicité qui peut faire tout pardonner.

XXVII.

Fragmens des Apôtres. On y trouve ce passage: « Paul, homme de petite taille, au nez aquilin, au » visage angélique, instruit dans le ciel, a dit à Plan- » tilla la romaine avant de mourir: Adieu, Plantilla, » petite plante de salut éternel, connais ta noblesse, » tu es plus blanche que la neige, tu es enregistrée » parmi les soldats de Christ, tu es héritière du » royaume céleste. » Cela ne méritait pas d'être réfuté.

XXVIII.

Onze Apocalypses, qui sont attribuées aux patriarches & prophètes, à S. Pierre, à Cérinthe, à S. Thomas, à S. Etienne protomartyr, deux à S. Jean, différentes de la canonique, & trois à S. Paul. Toutes ces apocalypses ont été éclipsées par celle de S. Jean.

XXIX.

Les visions, les préceptes & les similitudes d'Hermas. Hermas paraît être de la fin du premier siècle. Ceux qui traitent son livre d'apocryphe, sont obligés de rendre justice à sa morale. Il commence par dire que son père nourricier avait vendu une fille à Rome. Hermas reconnut cette fille après plusieurs années, & l'aima, dit-il, comme sa sœur: il la vit un jour

ſe baigner dans le Tibre ; il lui tendit la main, & la tira du fleuve ; & il diſait dans ſon cœur : « Que je » ſerais heureux ſi j'avais une femme ſemblable à elle » pour la beauté & pour les mœurs ! »

Auſſitôt le ciel s'ouvrit, & il vit tout d'un coup cette même femme, qui lui fit une révérence du haut du ciel, & lui dit : « Bon jour, Hermas. » Cette femme était l'Egliſe chrétienne. Elle lui donna beaucoup de bons conſeils.

Un an après, l'eſprit le tranſporta au même endroit où il avait vu cette belle femme, qui pourtant était une vieille ; mais ſa vieilleſſe était fraîche, & elle n'était vieille que parce qu'elle avait été créée dès le commencement du monde, & que le monde avait été fait pour elle.

Le livre des *préceptes* contient moins d'allégories ; mais celui des *ſimilitudes* en contient beaucoup.

Un jour que je jeûnais, dit Hermas, & que j'étais aſſis ſur une colline, rendant graces à Dieu de tout ce qu'il avait fait pour moi, un berger vint s'aſſeoir à mes côtés, & me dit : Pourquoi êtes-vous venu ici de ſi bon matin ? C'eſt que je ſuis en ſtation, lui répondis-je. Qu'eſt-ce qu'une ſtation, me dit le berger. C'eſt un jeûne. Et qu'eſt-ce que ce jeûne ? C'eſt ma coutume. « Allez, me répliqua le berger, vous ne » ſavez ce que c'eſt que jeûner, cela ne fait aucun » profit à Dieu ; je vous apprendrai ce que c'eſt que » le vrai jeûne agréable à la divinité (1). Votre jeûne » n'a rien de commun avec la juſtice & la vertu.

(1) *Similit.* 5ᵉ, liv. III.

» Servez Dieu d'un cœur pur, gardez ses comman-
» demens; n'admettez dans votre cœur aucun desir
» coupable. Si vous avez toujours la crainte de Dieu
» devant les yeux, si vous vous abstenez de tout mal,
» ce sera là le vrai jeûne, le grand jeûne dont Dieu
» vous saura gré. »

Cette piété philosophique & sublime est un des plus singuliers monumens du premier siècle. Mais ce qui est assez étrange, c'est qu'à la fin des *similitudes* le berger lui donne des filles très-affables, *valdè affabiles*, chastes & industrieuses pour avoir soin de sa maison; & lui déclare qu'il ne peut accomplir les commandemens de Dieu sans ces filles qui figurent visiblement les vertus.

Ne poussons pas plus loin cette liste; elle serait immense si on voulait entrer dans tous les détails. Finissons par les sibylles.

XXX.

Les sibylles. Ce qu'il y eut de plus apocryphe dans la primitive Eglise, c'est la prodigieuse quantité de vers attribués aux anciennes sibylles en faveur des mystères de la religion chrétienne (1). Diodore de Sicile n'en reconnaissait qu'une, qui fut prise dans Thèbes par les Epigones, & qui fut placée à Delphes avant la guerre de Troye. De cette sibylle, c'est-à-dire de cette prophétesse, on en fit bientôt dix. Celle de Cume avait le plus grand crédit chez les Romains, & la sibylle Erythrée chez les Grecs.

(1) Diodore, liv. IV.

Comme tous les oracles se rendaient en vers, toutes les sibylles ne manquèrent pas d'en faire; & pour donner plus d'autorité à ces vers, on les fit quelquefois en acrostiches. Plusieurs chrétiens qui n'avaient pas un zèle selon la science, non-seulement détournèrent le sens des anciens vers qu'on supposait écrits par les sibylles; mais ils en firent eux-mêmes, & qui pis est, en acrostiches. Ils ne songèrent pas que cet artifice pénible de l'acrostiche ne ressemble point du tout à l'inspiration & à l'enthousiasme d'une prophétesse. Ils voulurent soutenir la meilleure des causes par la fraude la plus mal-adroite. Ils firent donc de mauvais vers grecs, dont les lettres initiales signifiaient en grec, *Jésus, Christ, Fils, Sauveur;* & ces vers disaient « qu'avec cinq pains & deux poissons il nourrirait cinq » mille hommes au désert, & qu'en ramassant les morceaux qui resteront, il remplirait douze paniers. »

Le règne de mille ans, & la nouvelle Jérusalem céleste, que Justin avait vue dans les airs pendant quarante nuits, ne manquèrent pas d'être prédits par les sibylles.

Lactance, au quatrième siècle, recueillit presque tous les vers attribués aux sibylles, & les regarda comme des preuves convaincantes. Cette opinion fut tellement autorisée, & se maintint si long-temps, que nous chantons encore des hymnes dans lesquels le témoignage des sibylles est joint aux prédictions de David.

Solvet sæclum in favillâ,
Teste David cum sibyllâ.

Ne poussons pas plus loin la liste de ces erreurs

ou de ces fraudes : on pourrait en rapporter plus de cent, tant le monde fut toujours composé de trompeurs & de gens qui aimèrent à se tromper ; mais ne recherchons point une erudition si dangereuse. Une grande vérité approfondie vaut mieux que la découverte de mille mensonges.

Toutes ces erreurs, toute la foule des livres apocryphes, n'ont pu nuire à la religion chrétienne, parce qu'elle est fondée, comme on sait, sur des vérités inébranlables. Ces vérités sont appuyées par une Eglise militante & triomphante, à laquelle Dieu a donné le pouvoir d'enseigner & de réprimer. Elle unit dans plusieurs pays l'autorité spirituelle & la temporelle. La prudence, la force, la richesse, sont ses attributs ; & quoiqu'elle soit divisée, quoique ses divisions l'aient ensanglantée, on la peut comparer à la république romaine, toujours agitée de discordes civiles, mais toujours victorieuse.

APOINTÉ, DÉSAPOINTÉ.

Soit que ce mot vienne du latin *punctum*, ce qui est très-vraisemblable ; soit qu'il vienne de l'ancienne barbarie, qui se plaisait fort aux *oins*, *soin*, *coin*, *loin*, *foin*, *hardouin*, *albouin*, *grouin*, *poing*, &c. il est certain que cette expression, bannie aujourd'hui mal-à-propos du langage, est très-nécessaire. Le naïf Amiot & l'énergique Montaigne s'en servent souvent. Il n'est pas même possible jusqu'à présent d'en employer une autre. Je lui *apointai* l'hôtel des Ursins ; à sept heures du soir je m'y rendis ; je fus *désapointé*.

Comment expliquerez-vous en un ſeul mot le manque de parole de celui qui devait venir à l'hôtel des Urſins à ſept heures du ſoir, & l'embarras de celui qui eſt venu, qui ne trouve perſonne ? A-t-il été trompé dans ſon attente ? Cela eſt d'une longueur inſupportable, & n'exprime pas préciſément la choſe. Il a été *déſapointé*; il n'y a que ce mot. Servez-vous-en donc, vous qui voulez qu'on vous entende vîte; vous ſavez que les circonlocutions ſont la marque d'une langue pauvre. Il ne faut pas dire : « vous me devez cinq pièces de » douze ſols, » quand vous pouvez dire : « vous me » devez un écu. »

Les Anglais ont pris de nous ces mots *apointé, déſapointé*, ainſi que beaucoup d'autres expreſſions très-énergiques; ils ſe ſont enrichis de nos dépouilles, & nous n'oſons reprendre notre bien.

APOINTER, APOINTEMENT.

Terme du palais.

Ce ſont procès par écrit. On *apointe* une cauſe; c'eſt-à-dire que les juges ordonnent que les parties produiſent par écrit les faits & les raiſons. Le Dictionnaire de Trévoux, fait en partie par les jéſuites, s'exprime ainſi : « Quand les juges veulent favoriſer » une mauvaiſe cauſe, ils ſont d'avis de l'apointer au » lieu de la juger. »

Ils eſpéraient qu'on apointerait leur cauſe dans l'affaire de leur banqueroute, qui leur procura leur expulſion. L'avocat qui plaida contre eux trouva heureuſement leur explication du mot *apointer*; il en fit

part aux juges dans une de ſes oraiſons. Le parlement, plein de reconnaiſſance, n'apointa pas leur affaire; il fut jugé à l'audience que tous les jéſuites, à commencer par le père général, reſtitueraient l'argent de la banqueroute, avec dépens, dommages & intérêts. Il fut jugé depuis qu'ils étaient de trop dans le royaume; & cet arrêt, qui était pourtant un *apointé*, eut ſon exécution avec grand applaudiſſement du public.

APOSTAT.

C'EST encore une queſtion parmi les ſavans, ſi l'empereur Julien était en effet apoſtat, & s'il avait jamais été chrétien véritablement.

Il n'était pas âgé de ſix ans, lorſque l'empereur Conſtance, plus barbare encore que Conſtantin, fit égorger ſon père & ſon frère, & ſept de ſes couſins germains. A peine échappa-t-il à ce carnage avec ſon frère Gallus; mais il fut toujours traité très-durement par Conſtance. Sa vie fut long-temps menacée; il vit bientôt aſſaſſiner, par les ordres du tyran, le frère qui lui reſtait. Les ſultans turcs les plus barbares n'ont jamais ſurpaſſé, je l'avoue à regret, ni les cruautés, ni les fourberies de la famille conſtantine. L'étude fut la ſeule conſolation de Julien dès ſa plus tendre jeuneſſe. Il voyait en ſecret les plus illuſtres philoſophes qui étaient de l'ancienne religion de Rome. Il eſt bien probable qu'il ne ſuivit celle de ſon oncle Conſtance que pour éviter l'aſſaſſinat. Julien fut obligé de cacher ſon eſprit, comme avait fait Brutus ſous Tarquin. Il devait être d'autant moins chrétien que ſon oncle

l'avait forcé à être moine, & à faire les fonctions de lecteur dans l'églife. On eft rarement de la religion de fon perfécuteur, fur-tout quand il veut dominer fur la confcience.

Une autre probabilité, c'eft que dans aucun de fes ouvrages il ne dit qu'il ait eté chrétien. Il n'en demande jamais pardon aux pontifes de l'ancienne religion. Il leur parle dans fes lettres comme s'il avait toujours été attaché au culte du Sénat. Il n'eft pas même avéré qu'il ait pratiqué les cérémonies du taurobole, qu'on pouvait regarder comme une efpèce d'expiation, ni qu'il eût voulu laver avec du fang de taureau ce qu'il appelait fi malheureufement *la tache de fon baptême.* C'était une dévotion païenne qui d'ailleurs ne prouverait pas plus que l'affociation aux myftères de Cérès. En un mot, ni fes amis ni fes ennemis ne rapportent aucun fait, aucun difcours qui puiffe prouver qu'il ait jamais cru au chriftianifme, & qu'il ait paffé de cette croyance fincère à celle des dieux de l'empire.

S'il eft ainfi, ceux qui ne le traitent point d'apoftat paraiffent très-excufables.

La faine critique s'etant perfectionnée, tout le monde avoue aujourd'hui que l'empereur Julien était un héros & un fage, un ftoïcien égal à Marc-Aurèle. On condamne fes erreurs, on convient de fes vertus. On penfe aujourd'hui comme Prudentius fon contemporain, auteur de l'hymne *Salvete, flores martyrum.* Il dit de Julien :

Ductor fortiffimus armis,
Conditor & legum celeberrimus; ore manuque

Consultor patriæ : sed non consultor habendæ
Relligionis ; amans tercentum millia divûm.
Perfidus ille Deo , sed non & perfidus orbi.

Fameux par ses vertus, par les lois, par la guerre,
Il méconnut son Dieu, mais il servit la terre.

Ses détracteurs sont réduits à lui donner des ridicules; mais il avait plus d'esprit que ceux qui le raillent. Un historien lui reproche, d'après S. Grégoire de Nazianze, «d'avoir porté une barbe trop grande.» Mais, mon ami, si la nature la lui donna longue, pourquoi voudrais-tu qu'il la portât courte? *Il branlait la tête.* Tiens mieux la tienne. *Sa démarche était précipitée.* Souviens-toi que l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, sifflé à la comédie, se moque de la démarche & de l'air du grand Corneille. Oserais-tu espérer de tourner le maréchal de Luxembourg en ridicule, parce qu'il marchait mal, & que sa taille était irrégulière? Il marchait très-bien à l'ennemi. Laissons l'ex-jésuite Patouillet, & l'ex-jésuite Nonotte, &c. appeler l'empereur Julien, *l'apostat.* Eh, gredins! son successeur chrétien l'appela *divus Julianus.*

Traitons cet empereur comme il nous a traités lui-même (1). Il disait en se trompant: « Nous ne devons pas les haïr, mais les plaindre; ils sont déjà » assez malheureux d'errer dans la chose la plus importante. »

Ayons pour lui la même compassion, puisque nous sommes sûrs que la vérité est de notre côté.

Il rendait exactement justice à ses sujets, rendons-

(1) Lettre LII de l'empereur Julien.

la donc à sa mémoire. Des Alexandrins s'emportent contre un évêque chrétien, méchant homme, il est vrai, élu par une brigue de scélérats. C'était le fils d'un maçon nommé George Biordos (1). Ses mœurs étaient plus basses que sa naissance; il joignait la perfidie la plus lâche à la férocité la plus brute, & la superstition à tous les vices; avare, calomniateur, persécuteur, imposteur, sanguinaire, séditieux, détesté de tous les partis; enfin les habitans le tuèrent à coups de bâton. Voyez la lettre que l'empereur Julien écrit aux Alexandrins sur cette émeute populaire. Voyez comme il leur parle en père & en juge.

« Quoi! au lieu de me réserver la connaissance de » vos outrages, vous vous êtes laissés emporter à la » colère, vous vous êtes livrés aux mêmes excès que » vous reprochez à vos ennemis! George méritait » d'être traité ainsi; mais ce n'était pas à vous d'être » ses exécuteurs. Vous avez des lois, il fallait demander justice, &c. »

On a osé flétrir Julien de l'infame nom d'*intolérant* & de *persécuteur*, lui qui voulait extirper la persécution & l'intolérance. Relisez sa lettre cinquante-deuxième, & respectez sa mémoire. N'est-il déja pas assez malheureux de n'avoir pas été catholique, & de brûler dans l'enfer avec la foule innombrable de ceux qui n'ont pas été catholiques, sans que nous l'insultions encore jusqu'au point de l'accuser d'intolérance?

(1) Biord, fils d'un maçon, a été évêque d'Anneci au 18e siècle. Comme il ressemblait beaucoup à George d'Alexandrie, M. de Voltaire, son diocésain, s'est amusé à joindre au nom de l'évêque le surnom de Biordos.

Des

Des globes de feu qu'on a prétendu être ſortis de terre, pour empêcher la réédification du temple de Jéruſalem, ſous l'empereur Julien.

Il eſt très-vraiſemblable que lorſque Julien réſolut de porter la guerre en Perſe, il eut beſoin d'argent; très-vraiſemblable encore que les Juifs lui en donnèrent pour obtenir la permiſſion de rebâtir leur temple détruit en partie par Titus, & dont il reſtait les fondemens, une muraille entière, & la tour Antonia. Mais eſt-il ſi vraiſemblable que des globes de feu s'élançaſſent ſur les ouvrages & ſur les ouvriers, & fiſſent diſcontinuer l'entrepriſe?

N'y a-t-il pas une contradiction palpable dans ce que les hiſtoriens racontent?

1°. Comment ſe peut-il faire que les Juifs commençaſſent par détruire (comme on le dit) les fondemens du temple, qu'ils voulaient & qu'ils devaient rebâtir à la même place? Le temple devait être néceſſairement ſur la montagne Moria. C'était là que Salomon l'avait élevé; c'était là qu'Hérode l'avait rebâti avec beaucoup plus de ſolidité & de magnificence, après avoir préalablement élevé un beau théâtre dans Jéruſalem, & un temple à Auguſte dans Céſarée. Les fondations de ce temple agrandi par Hérode, avaient juſqu'à vingt-cinq pieds de longueur, au rapport de Joſephe. Serait-il poſſible que les Juifs euſſent été aſſez inſenſés, du temps de Julien, pour vouloir déranger ces pierres qui étaient ſi bien préparées à recevoir le reſte de l'edifice, & ſur leſquelles

on a vu depuis les mahométans bâtir leur mosquée (1)? Quel homme fut jamais assez fou, assez stupide pour se priver ainsi à grands frais, & avec une peine extrême, du plus grand avantage qu'il pût rencontrer sous ses yeux & sous ses mains? Rien n'est plus incroyable.

2°. Comment des éruptions de flammes seraient-elles sorties du sein de ces pierres? Il se pourrait qu'il fût arrivé un tremblement de terre dans le voisinage? ils sont fréquens en Syrie; mais que de larges quartiers de pierres aient vomi des tourbillons de feu! ne faut-il pas placer ce conte parmi tous ceux de l'antiquité?

3°. Si ce prodige, ou si un tremblement de terre, qui n'est pas un prodige, était effectivement arrivé, l'empereur Julien n'en aurait-il pas parlé dans la lettre où il dit qu'il a eu intention de rebâtir ce temple? N'aurait-on pas triomphé de son témoignage? N'est-il pas au contraire infiniment probable qu'il changea d'avis? Cette lettre ne contient-elle pas ces mots: « Que diront les Juifs de leur temple qui a » été détruit trois fois, & qui n'est point encore » rebâti? Ce n'est point un reproche que je leur fais,

(1) Omar ayant pris Jérusalem, y fit bâtir une mosquée sur les fondemens mêmes du temple d'Hérode & de Salomon; & ce nouveau temple fut consacré au même Dieu que Salomon avait adoré avant qu'il fût idolâtre, au Dieu d'Abraham & de Jacob, que Jésus-Christ avait adoré quand il fut à Jérusalem, & que les Musulmans reconnaissent. Ce temple subsiste encore: il ne fut jamais entièrement démoli; mais il n'est permis ni aux Juifs ni aux chrétiens d'y entrer; ils n'y entreront que quand les Turcs en seront chassés.

» puisque j'ai voulu moi-même relever ses ruines ; » je n'en parle que pour montrer l'extravagance de » leurs prophètes qui trompaient de vieilles femmes » imbécilles ». *Quid de templo suo dicent, quod, quùm tertio sit eversum, nondùm ad hodiernam usque diem instauratur? Hæc ego, non ut illis exprobrarem, in medium adduxi, utpotè qui templum illud tanto intervallo à ruinis excitare voluerim; sed ideò commemoravi, ut ostenderem delirasse prophetas istos quibus cum stolidis aniculis negotium erat.*

N'est-il pas évident que l'empereur ayant fait attention aux prophéties juives, que le temple serait rebâti plus beau que jamais, & que toutes les nations y viendraient adorer, crut devoir révoquer la permission de relever cet édifice ? La probabilité historique serait donc, par les propres paroles de l'empereur, qu'ayant malheureusement en horreur les livres juifs, ainsi que les nôtres, il avait enfin voulu faire mentir les prophètes juifs.

L'abbé de la Blétrie, historien de l'empereur Julien, n'entend pas comment le temple de Jérusalem fut détruit trois fois. Il dit (1) qu'apparemment Julien compte pour une troisième destruction la catastrophe arrivée sous son règne. Voilà une plaisante destruction que des pierres d'un ancien fondement qu'on n'a pu remuer ! Comment cet écrivain n'a-t-il pas vu que le temple bâti par Salomon, reconstruit par Zorobabel, détruit entièrement par Hérode, rebâti par Hérode même avec tant de magnificence, ruiné enfin

(1) Page 399.

par Titus, fait manifestement trois temples détruits? Le compte est juste. Il n'y a pas là de quoi calomnier Julien (1).

L'abbé de la Blétrie le calomnie assez en disant qu'il n'avait que (2) *des vertus apparentes & des vices réels ;* mais Julien n'était ni hypocrite, ni avare, ni fourbe, ni menteur, ni ingrat, ni lâche, ni ivrogne, ni débauché, ni paresseux, ni vindicatif. Quels étaient donc ses vices ?

4°. Voici enfin l'arme redoutable dont on se sert pour persuader que des globes de feu sortirent des pierres. Ammien Marcellin, auteur païen & non suspect, l'a dit. Je le veux; mais cet Ammien a dit aussi que lorsque l'empereur voulut sacrifier dix bœufs à ses dieux pour sa première victoire remportée contre les Perses, il en tomba neuf par terre avant d'être présentés à l'autel. Il raconte cent prédictions, cent prodiges. Faudra-t-il l'en croire ? faudra-t-il croire tous les miracles ridicules que Tite-Live rapporte?

Et qui vous a dit qu'on n'a point falsifié le texte d'Ammien Marcellin? serait-ce la première fois qu'on aurait usé de cette supercherie ?

Je m'étonne que vous n'ayiez pas fait mention des petites croix de feu que tous les ouvriers apperçurent sur leurs corps quand ils allèrent se coucher. Ce trait aurait figuré parfaitement avec vos globes.

Le fait est que le temple des Juifs ne fut point

(1) Julien pouvait même compter quatre destructions du temple, puisque Antiochus Eupator en fit abattre tous les murs.

(2) Préface de la Blétrie.

rebâti, & ne le sera point, à ce qu'on présume. Tenons nous-en là, & ne cherchons point des prodiges inutiles. *Globi flammarum*, des globes de feu ne sortent ni de la pierre, ni de la terre. Ammien & ceux qui l'ont cité n'étaient pas physiciens. Que l'abbé de la Blétrie regarde seulement le feu de la Saint-Jean; il verra que la flamme monte toujours en pointe, ou en onde, & qu'elle ne se forme jamais en globe. Cela seul suffit pour détruire la sottise dont il se rend le défenseur avec une critique peu judicieuse, & une hauteur révoltante.

Au reste, la chose importe fort peu. Il n'y a rien là qui intéresse la foi & les mœurs, & nous ne cherchons ici que la vérité historique.

APOTRES.

Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.

APRÈS l'article *Apôtre* de l'Encyclopédie, lequel est aussi savant qu'orthodoxe, il reste bien peu de chose à dire; mais on demande souvent: Les apôtres étaient-ils mariés? ont-ils eu des enfans? que sont devenus ces enfans? où les apôtres ont-ils vécu? où ont-ils écrit? où sont-ils morts? ont-ils eu un district? ont-ils exercé un ministère civil? avaient-ils une jurisdiction sur les fidèles? étaient-ils évêques? y avait-il une hiérarchie, des rites, des cérémonies?

I.

Les apôtres étaient-ils mariés?

IL existe une lettre attribuée à S. Ignace le martyr,

dans laquelle sont ces paroles décisives : « Je me souviens de votre sainteté comme d'Elie, de Jérémie, » de Jean-Baptiste, des disciples choisis, Timothée, » Titus, Evodius, Clément, qui ont vécu dans la » chasteté ; mais je ne blâme point les autres bien- » heureux qui ont été liés par le mariage ; & je souhaite » d'être trouvé digne de Dieu, en suivant leurs » vestiges dans son règne, à l'exemple d'Abraham, » d'Isaac, de Jacob, de Joseph, d'Isaïe, des autres » prophètes tels que Pierre & Paul, & des autres » apôtres qui ont été mariés. »

Quelques savans ont prétendu que le nom de S. Paul est interpolé dans cette lettre fameuse ; cependant Turrien, & tous ceux qui ont vu les lettres de S. Ignace en latin dans la bibliothèque du Vatican, avouent que le nom de S. Paul s'y trouve (1). Et Baronius ne nie pas que ce passage ne soit dans quelques manuscrits grecs : *Non negamus in quibusdam græcis codicibus* ; mais il prétend que ces mots ont été ajoutés par des grecs modernes.

Il y avait dans l'ancienne bibliothèque d'Oxford un manuscrit des lettres de S. Ignace en grec, où ces mots se trouvoient. J'ignore s'il n'a pas été brûlé avec beaucoup d'autres livres à la prise d'Oxford (2) par Cromwel. Il en reste encore un latin dans la même bibliothèque ; les mots *Pauli & apostolorum* y sont effacés, mais de façon qu'on peut lire aisément les anciens caractères.

(1) 3e. Baronius, anno 57.
(2) Voyez Cotelier, tome II, page 242.

Il eſt certain que ce paſſage exiſte dans pluſieurs éditions de ces lettres. Cette diſpute ſur le mariage de S. Paul eſt peut-être aſſez frivole. Qu'importe qu'il ait été marié ou non, ſi les autres apôtres l'ont été ? Il n'y a qu'à lire ſa première épître aux Corinthiens (1), pour prouver qu'il pouvait être marié comme les autres : « N'avons-nous pas droit de manger & » de boire chez vous ? n'avons-nous pas droit d'y » amener notre femme, notre ſœur, comme les autres » apôtres & les frères du Seigneur, & Céphas ? Se- » rions-nous donc les ſeuls, Barnabé & moi, qui » n'aurions pas ce pouvoir ? Qui va jamais à la guerre » à ſes dépens (2) » ?

Il eſt clair, par ce paſſage, que tous les apôtres étaient mariés auſſi bien que S. Pierre. Et S. Clément d'Alexandrie déclare (3) poſitivement que S. Paul avoit une femme.

La diſcipline romaine a changé, mais cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu un autre uſage dans les premiers temps (4).

I I.

Des enfans des apôtres.

On a très-peu de notions ſur leurs familles. S. Clément d'Alexandrie dit (5) que Pierre eut des enfans; que Philippe eut des filles, & qu'il les maria.

(1) Chap IX, verſ. 5 & 6.

(2) Qui ? les anciens Romains qui n'avaient point de paie, les Grecs, les Tartares deſtructeurs de tant d'empires, les Arabes, tous les peuples conquérans.

(3) Stromat. liv. III.

(4) Voyez *Constitutions apostoliques* au mot *Apocryphe.*

(5) Stromat. liv. VII, & Euſèbe, liv. III, chap. XXX.

Les actes des apôtres (1) spécifient S. Philippe dont les quatre filles prophétisaient. On croit qu'il y en eut une de mariée, & que c'est Sainte Hermione.

Eusèbe rapporte (4) que Nicolas, choisi par les apôtres pour coopérer au saint ministère avec Saint Etienne, avait une fort belle femme dont il était jaloux. Les apôtres lui ayant reproché sa jalousie, il s'en corrigea, leur amena sa femme, & leur dit : *Je suis prêt à la céder; que celui qui la voudra l'épouse.* Les apôtres n'acceptèrent point sa proposition. Il eut de sa femme un fils & des filles.

Cléophas, selon Eusèbe & S. Epiphane, était frère de S. Joseph, & père de S. Jacques le mineur & de S. Jude, qu'il avait eu de Marie, sœur de la Sainte Vierge. Ainsi S. Jude l'apôtre était cousin germain de Jésus-Christ.

Égésippe, cité par Eusèbe, dit que deux petits-fils de S. Jude furent déférés à l'empereur Domitien (3), comme descendans de David, & ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. Domitien craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même; ils exposèrent leur généalogie; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune; ils répondirent qu'ils possédaient trente-neuf arpens de terre, lesquels payaient tribut, & qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de Jésus-Christ; ils dirent que ce serait à la fin du

(1) Act. chap. XXI.

(2) Eusèbe, liv. III, chap. XXIX.

(3) *Idem*, liv. III, chap. XX.

monde. Après quoi Domitien les laiſſa aller en paix ; ce qui prouverait qu'il n'était pas perſécuteur.

Voilà, ſi je ne me trompe, tout ce qu'on ſait des enfans des apôtres.

I I I.

Où les apôtres ont-ils vécu ? où ſont-ils morts ?

Selon Euſèbe (1), Jacques, ſurnommé *le juſte*, frère de Jéſus-Chriſt, fut d'abord placé le premier *ſur le trône épiſcopal* de la ville de Jéruſalem ; ce ſont ſes propres mots. Ainſi, ſelon lui, le premier évêché fut celui de Jéruſalem, ſuppoſé que les Juifs connuſſent le nom d'evêque. Il paraiſſait en effet bien vraiſemblable que le frère de Jéſus fût le premier après lui, & que la ville même où s'était opéré le miracle de notre ſalut, fût la métropole du monde chrétien. A l'égard du *trône épiſcopal*, c'eſt un terme dont Euſèbe ſe ſert par anticipation. On ſait aſſez qu'alors il n'y avait ni trône, ni ſiége.

Euſèbe ajoute, d'après S. Clément, que les autres apôtres ne conteſtèrent point à S. Jacques l'honneur de cette dignité. Ils l'élurent immédiatement après l'Aſcenſion. « Le Seigneur, dit-il, après ſa réſurrec-» tion avait donné à Jacques, ſurnommé le juſte, à » Jean, & à Pierre, le don de la ſcience » ; paroles bien remarquables. Euſèbe nomme Jacques le premier, Jean le ſecond ; Pierre ne vient ici que le dernier : il ſemble juſte que le frère & le diſciple bien-aimé de Jéſus paſſent avant celui qui l'a renié.

(1) Euſèbe, liv. III.

L'Eglife grecque toute entière, & tous les réformateurs demandent où eft la primauté de Pierre ? Les catholiques romains répondent : S'il n'eft pas nommé le premier chez les pères de l'Eglife, il l'eft dans les Actes des apôtres. Les Grecs & les autres répliquent qu'il n'a pas été le premier évêque, & la difpute fubfiftera autant que ces Eglifes.

S. Jacques, ce premier évêque de Jérufalem, frère du Seigneur, continua toujours à obferver la loi mofaïque. Il était récabite, ne fe faifant jamais rafer, marchant pieds nuds, allant fe profterner dans le temple des Juifs deux fois par jour, & furnommé par les Juifs *Oblia*, qui fignifie *le jufte.* Enfin ils s'en rapportèrent à lui pour favoir qui était Jéfus-Chrift (1); mais ayant répondu que Jéfus était « le fils » de l'homme affis à la droite de Dieu, & qu'il vien- » drait dans les nuées », il fut affommé à coups de bâton. C'eft de S. Jacques le mineur que nous venons de parler.

S. Jacques le majeur était fon oncle, frère de Saint Jean l'évangélifte, fils de Zébédée & de Salomé (2). On prétend qu'Agrippa, roi des Juifs, lui fit couper la tête à Jérufalem.

Saint Jean refta dans l'Afie, & gouverna l'Eglife d'Ephèfe où il fut, dit-on, enterré (3).

S. André, frère de S. Pierre, quitta l'école de Saint Jean-Baptifte pour celle de Jéfus-Chrift. On n'eft pas d'accord s'il prêcha chez les Tartares, ou dans Argos:

(1) Eusèbe, Epiphane, Jérôme, Clément d'Alexandrie.

(2) Eusèbe, liv. III.

(3) *Idem*, liv. III.

mais pour trancher la difficulté on a dit que c'était dans l'Epire. Perſonne ne ſait où il fut martyriſé, ni même s'il le fut. Les actes de ſon martyre ſont plus que ſuſpects aux ſavans, les peintres l'ont toujours repréſenté ſur une croix en ſautoir, à laquelle on a donné ſon nom; c'eſt un uſage qui a prévalu ſans qu'on en connaiſſe la ſource.

S. Pierre prêcha aux Juifs diſperſés dans le Pont, la Bithynie, la Cappadoce, dans Antioche, à Babylone. Les Actes des apôtres ne parlent point de ſon voyage à Rome. S. Paul même ne fait aucune mention de lui dans les lettres qu'il écrit de cette capitale. Saint Juſtin eſt le premier auteur accrédité qui ait parlé de ce voyage, ſur lequel les ſavans ne s'accordent pas. S. Irénée, après S. Juſtin, dit expreſſément que Saint Pierre & S. Paul vinrent à Rome, & qu'ils donnèrent le gouvernement à S. Lin. C'eſt encore là une nouvelle difficulté. S'ils établirent S. Lin pour inſpecteur de la ſociété chrétienne naiſſante à Rome, on infère qu'ils ne la conduiſirent pas, & qu'ils ne reſtèrent point dans cette ville.

La critique a jeté ſur cette matière une foule d'incertitudes. L'opinion que S. Pierre vint à Rome ſous Néron, & qu'il y occupa la chaire pontificale vingt-cinq ans, eſt inſoutenable, puiſque Néron ne régna que treize années. La chaiſe de bois qui eſt enchâſſée dans l'égliſe à Rome, ne peut guère avoir appartenu à S. Pierre; le bois ne dure pas ſi long-temps; & il n'eſt pas vraiſemblable que S. Pierre ait enſeigné dans ce fauteuil comme dans une école toute formée,

puisqu'il est avéré que les Juifs de Rome étaient les ennemis violens des disciples de Jésus-Christ.

La plus forte difficulté, peut-être, est que S. Paul, dans son épître écrite de Rome aux Colossiens (1), dit positivement qu'il n'a été sécondé que par Aristarque, Marc, & un autre qui portoit le nom de Jésus. Cette objection a paru insoluble aux plus savans hommes.

Dans sa lettre aux Galatès, il dit (2) *qu'il obligea Jacques, Céphas, & Jean, qui étaient colonnes*, à reconnaître aussi pour colonnes lui & Barnabé. S'il place Jacques avant Céphas, Céphas n'était donc pas le chef. Heureusement ces disputes n'entament pas le fond de notre sainte religion. Que S. Pierre ait été à Rome, ou non, Jésus-Christ n'en est pas moins fils de Dieu & de la vierge *Marie*, & n'en est pas moins ressuscité; il n'en a pas moins recommandé l'humilité & la pauvreté, qu'on néglige, il est vrai, mais sur lesquelles on ne dispute pas.

Nicéphore Caliste, auteur du quatorzième siècle, dit que « Pierre était menu, grand & droit, le visage » long & pâle, la barbe & les cheveux épars, courts » & crépus, les yeux noirs, le nez long, plutôt camus » que pointu ». C'est ainsi que dom Calmet traduit ce passage (3).

S. Barthelemi, mot corrompu de *Bar-Ptolomaios* (4),

(1) Chap IV, verf. 10 & 11.

(2) Chap. II, verf. 9.

(3) Voyez son *Dictionnaire de la Bible*.

(4) Nom grec & hébreu, ce qui est singulier, & qui a fait croire que tout fut écrit par des juifs hellénistes loin de Jérusalem.

fils de Ptolomée. Les Actes des apôtres nous apprennent qu'il était de Galilée. Eusèbe prétend qu'il alla prècher dans l'Inde, dans l'Arabie heureuse, dans la Perse, & dans l'Abyssinie. On croit que c'était le même que Nathanaël. On lui attribue un évangile; mais tout ce qu'on a dit de sa vie & de sa mort est très-incertain. On a prétendu qu'Astiage, frère de Polémon roi d'Arménie, le fit écorcher vif; mais cette histoire est regardée comme fabuleuse par tous les bons critiques.

S. Philippe. Si l'on en croit les légendes apocryphes, il vécut quatre-vingt-sept ans, & mourut paisiblement sous Trajan.

S. Thomas-Didyme. Origène, cité par Eusèbe, dit qu'il alla prêcher aux Mèdes, aux Perses, aux Caramaniens, aux Bactriens, & aux mages, comme si les mages avaient été un peuple. On ajoute qu'il baptisa un des mages qui étaient venus à Bethléem. Les manichéens prétendaient qu'un homme ayant donné un soufflet à S. Thomas, fut dévoré par un lion. Des auteurs portugais assurent qu'il fut martyrisé à Méliapour, dans la presqu'île de l'Inde. L'Église grecque croit qu'il prêcha dans l'Inde, & que de-là on porta son corps à Édesse. Ce qui fait croire encore à quelques moines qu'il alla dans l'Inde, c'est qu'on y trouva, vers la côte d'Ormus, à la fin du quinzième siècle, quelques familles nestoriennes établies par un marchand de Mozoul nommé Thomas. La légende porte qu'il bâtit un palais magnifique pour un roi de l'Inde, appelé Gondafer; mais les savans rejettent toutes ces histoires.

S. Mathias. On ne ſait de lui aucune particularité. Sa vie n'a été écrite qu'au douzième ſiècle, par un moine de l'abbaye de Saint-Mathias de Trèves, qui diſait la tenir d'un juif qui la lui avait traduite de l'hébreu en latin.

S. Matthieu. Si l'on en croit Rufin, Socrate, Abdias, il prêcha & mourut en Éthiopie. Héracléon le fait vivre long-temps & mourir d'une mort naturelle; mais Abdias dit qu'Hirtacus, roi d'Éthiopie, frère d'Eglipus, voulant épouſer ſa nièce Iphigénie, & n'en pouvant obtenir la permiſſion de Saint Matthieu, lui fit trancher la tête, & mit le feu à la maiſon d'Iphigénie. Celui à qui nous devons l'évangile le plus circonſtancié que nous ayions, méritait un meilleur hiſtorien qu'Abdias.

S. Simon Cananéen, qu'on fête communément avec S. Jude. On ignore ſa vie. Les Grecs modernes diſent qu'il alla prêcher dans la Lybie, & de-là en Angleterre. D'autres le font martyriſer en Perſe.

S. Thadée ou Lébée, le même que S. Jude, que les Juifs appellent, dans S. Matthieu (1), *frère de Jéſus-Chriſt*, & qui, ſelon Euſèbe, était ſon couſin-germain. Toutes ces relations, la plupart incertaines & vagues, ne nous éclairent point ſur la vie des apôtres: mais s'il y a peu pour notre curioſité, il reſte aſſez pour notre inſtruction.

Des quatre évangiles choiſis parmi les cinquante-quatre qui furent compoſés par les premiers chrétiens, il y en a deux qui ne ſont point faits par des apôtres.

(1) Matth. chap. XIII, verſ. 55.

S. Paul n'était pas un des douze apôtres, & cependant ce fut lui qui contribua le plus à l'établissement du christianisme. C'était le seul homme de lettres qui fût parmi eux. Il avait étudié dans l'école de Gamaliel. Festus même, gouverneur de Judée, lui reproche qu'il est trop savant; & ne pouvant comprendre les sublimités de sa doctrine, il lui dit(1): Tu es fou, Paul; tes grandes études t'ont conduit à la folie. *Insanis, Paule; multæ te litteræ ad insaniam convertunt.*

Il se qualifie *envoyé*, dans sa première épître aux Corinthiens (2). « Ne suis-je pas libre? ne suis-je pas » apôtre? n'ai-je pas vu notre Seigneur? n'êtes-vous » pas mon ouvrage en notre Seigneur? Quand je ne » serais pas apôtre à l'égard des autres, je le suis à » votre égard . . . . Sont-ils ministres du Christ? » Quand on devrait m'accuser d'impudence, je le » suis encore plus ».

Il se peut en effet qu'il eût vu Jésus, lorsqu'il étudiait à Jérusalem sous Gamaliel. On peut dire cependant que ce n'était point une raison qui autorisât son apostolat. Il n'avait point été au rang des disciples de Jésus; au contraire, il les avait persécutés; il avait été complice de la mort de S. Étienne. Il est étonnant qu'il ne justifie pas plutôt son apostolat volontaire par le miracle que fit depuis Jésus-Christ en sa faveur, par la lumière céleste qui lui apparut en plein midi, qui le renversa de cheval, & par son enlèvement au troisième ciel.

(1) Act. chap. XXVI.

(2) I. aux Corinth. chap. IX.

S. Epiphane cite des *Actes des apôtres* (1) qu'on croit composés par les chrétiens nommés *ébionites* ou *pauvres*, & qui furent rejetés par l'Eglise; actes très-anciens, à la vérité, mais pleins d'outrages contre S. Paul.

C'est là qu'il est dit que S. Paul était né à Tarsis de parens idolâtres, *utroque parente gentili procreatus;* & qu'étant venu à Jérusalem, où il resta quelque temps, il voulut épouser la fille de Gamaliel; que dans ce dessein il se rendit prosélyte juif, & se fit circoncire; mais que n'ayant pas obtenu cette vierge (ou ne l'ayant pas trouvé vierge), la colère le fit écrire contre la circoncision, le sabbat, & toute la loi.

Quumque Hierosolymam accessisset, & ibidem aliquandiù mansisset, pontificis filiam ducere in animum induxisse, & eam ob rem proselytum factum, atque circumcisum esse; posteà quòd virginem eam non accepisset, succensuise, & adversùs circumcisionem, ac sabbathum, totamque legem, scripsisse.

Ces paroles injurieuses font voir que ces premiers chrétiens, sous le nom de *pauvres*, étaient attachés encore au sabbat & à la circoncision, se prévalant de la circoncision de Jésus-Christ, & de son observance du sabbat; qu'ils étaient ennemis de S. Paul; qu'ils le regardaient comme un intrus qui voulait tout renverser. En un mot ils étaient hérétiques; & en conséquence ils s'efforçaient de répandre la diffamation sur leurs ennemis, emportement trop ordinaire à l'esprit de parti & de superstition.

(1) Héréfies, liv. XXX, §. 6.

Aussi

Aussi S. Paul les traite-t-il de faux apôtres, d'ouvriers trompeurs, & les accable d'injures (1); il les appelle *chiens* dans sa lettre aux habitans de Philippes (2).

S. Jérôme prétend (3) qu'il était né à Giscala, bourg de Galilée, & non à Tarsis. D'autres lui contestent sa qualité de citoyen romain, parce qu'il n'y avait alors de citoyen romain, ni à Tarsis, ni à Galgala; & que Tarsis ne fut colonie romaine qu'environ cent ans après. Mais il en faut croire les Actes des apôtres, qui sont inspirés par le Saint-Esprit, & qui doivent l'emporter sur le témoignage de S. Jérôme, tout savant qu'il était.

Tout est intéressant de S. Pierre & de S Paul. Si Nicéphore nous a donné le portrait de l'un, les *Actes de Sainte Thècle*, qui, bien que non canoniques, sont du premier siècle, nous ont fourni le portrait de l'autre. Il était, disent ces Actes, de petite taille, chauve, les cuisses tortues, la jambe grosse, le nez aquilin, les fourcils joints, plein de la grace du Seigneur, *Staturâ brevi, &c.*

Au reste, ces *Actes* de S. Paul & de Sainte Thècle furent composés, selon Tertullien, par un asiatique, disciple de Paul lui-même, qui les mit d'abord sous le nom de l'apôtre, & qui en fut repris, & même déposé, c'est-à-dire, exclus de l'assemblée; car la hiérarchie n'étant pas encore établie, il n'y avait pas de déposition proprement dite.

(1) II aux Corinth. chap. XI, v. 13.
(2) Chap. III, v. 2.
(3) Saint Jérôme, épître à Philémon.

IV.

Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples ?

Il paraît qu'ils étaient tous égaux. L'égalité était le grand principe des esséniens, des récabites, des thérapeutes, des disciples de Jean, & sur-tout de Jésus-Christ qui la recommande plus d'une fois.

S. Barnabé, qui n'était pas un des douze apôtres, donne sa voix avec eux. S. Paul, qui était encore moins apôtre choisi du vivant de Jésus, non-seulement est égal à eux, mais il a une sorte d'ascendant; il tance rudement S. Pierre.

On ne voit parmi eux aucun supérieur quand ils sont assemblés. Personne ne préside, pas même tour-à-tour. Ils ne s'appellent point d'abord évêques. S. Pierre ne donne le nom d'*évêque*, ou l'épithète équivalente, qu'à Jésus-Christ qu'il appelle *le surveillant des ames* (1). Ce nom de *surveillant*, d'*évêque*, est donné ensuite indifféremment aux anciens, que nous appelons *prêtres*; mais nulle cérémonie, nulle dignité, nulle marque distinctive de prééminence.

Les anciens ou vieillards sont chargés de distribuer les aumônes. Les plus jeunes sont élus à la pluralité des voix (2), pour *avoir soin des tables*, & ils sont au nombre de sept; ce qui constate évidemment des repas de communauté (3).

(1) Épître I, chap. II.
(2) Actes, chap. VI, vers. 2.
(3) Voyez *Eglise*.

De jurifdiction, de puiffance, de commandement, on n'en voit pas la moindre trace.

Il eft vrai qu'Ananiah & Saphira font mis à mort pour n'avoir pas donné tout leur argent à S. Pierre; pour en avoir retenu une petite partie dans la vue de fubvenir à leurs befoins preffans; pour ne l'avoir pas avoué; pour avoir corrompu, par un petit menfonge, la fainteté de leurs largeffes: mais ce n'eft pas S. Pierre qui les condamne. Il eft vrai qu'il devine la faute d'Ananiah; il la lui reproche, il lui dit (1): *Vous avez menti au Saint-Efprit*; & Ananiah tombe mort. Enfuite Saphira vient, & Pierre, au lieu de l'avertir, l'interroge, ce qui femble une action de juge. Il la fait tomber dans le piége en lui difant: *Femme, dites-moi combien vous avez vendu votre champ?* La femme répond comme fon mari. Il eft étonnant qu'en arrivant fur le lieu, elle n'ait pas fu la mort de fon époux; que perfonne ne l'en ait avertie; qu'elle n'ait pas vu dans l'affemblée l'effroi & le tumulte qu'une telle mort devait caufer, & fur-tout la crainte mortelle que la juftice n'accourût pour informer de cette mort comme d'un meurtre. Il eft étrange que cette femme n'ait pas rempli la maifon de fes cris, & qu'on l'ait interrogée paifiblement comme dans un tribunal févère, où les huiffiers contiennent tout le monde dans le filence. Il eft encore plus étonnant que S. Pierre lui ait dit: « Femme, vois-tu les pieds » de ceux qui ont porté ton mari en terre? ils vont » t'y porter ». Et dans l'inftant la fentence eft

(1) Actes, chap. V.

exécutée. Rien ne reſſemble plus à l'audience criminelle d'un juge deſpotique.

Mais il faut conſidérer que S. Pierre n'eſt ici que l'organe de Jéſus-Chriſt & du Saint-Eſprit; que c'eſt à eux qu'Ananiah & ſa femme ont menti, & que ce ſont eux qui les puniſſent par une mort ſubite; que c'eſt même un miracle fait pour effrayer tous ceux qui, en donnant leur bien à l'Égliſe, & qui, en diſant qu'ils ont tout donné, retiendront quelque choſe pour des uſages profanes. Le judicieux dom Calmet fait voir combien les pères & les commentateurs diffèrent ſur le ſalut de ces deux premiers chrétiens, dont le péché conſiſtait dans une ſimple réticence, mais coupable.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les apôtres n'avaient aucune juriſdiction, aucune puiſſance, aucune autorité que celle de la perſuaſion, qui eſt la première de toutes, & ſur laquelle toutes les autres ſont fondées.

D'ailleurs il paraît par cette hiſtoire même que les chrétiens vivaient en commun.

Quand ils étaient enſemble deux ou trois, Jéſus-Chriſt était au milieu d'eux. Ils pouvaient tous recevoir également l'Eſprit. Jéſus était leur veritable, leur ſeul ſupérieur; il leur avait dit (1): « N'appelez » perſonne ſur la terre votre père, car vous n'avez » qu'un père qui eſt dans le ciel. Ne deſirez point » qu'on vous appelle maîtres, parce que vous n'avez » qu'un ſeul maître, & que vous êtes tous frères;

(1) Matth. chap. XXIII.

» ni qu'on vous appelle docteurs, car votre seul » docteur est Jésus (1). »

Il n'y avait, du temps des apôtres, aucun rite, point de liturgie, point d'heures marquées pour s'assembler, nulle cérémonie. Les disciples baptisaient les catéchumènes; on leur soufflait dans la bouche pour y faire entrer l'Esprit saint avec le souffle (2), ainsi que Jésus-Christ avait soufflé sur les apôtres, ainsi qu'on souffle encore aujourd'hui, en plusieurs églises, dans la bouche d'un enfant quand on lui administre le baptême. Tels furent les commencemens du christianisme. Tout se faisait par inspiration, par enthousiasme, comme chez les thérapeutes & chez les judaïtes, s'il est permis de comparer un moment des sociétés judaïques, devenues réprouvées, à des sociétés conduites par Jésus-Christ même du haut du ciel, où il était assis à la droite de son père.

Le temps amena des changemens nécessaires; l'Église s'étant étendue, fortifiée, enrichie, eut besoin de nouvelles lois.

APPARENCE.

Toutes les apparences sont-elles trompeuses? Nos sens ne nous ont-ils été donnés que pour nous faire une illusion continuelle? Tout est-il erreur? Vivons-nous dans un songe, entourés d'ombres chimériques? Vous voyez le soleil se coucher à l'horizon, quand il est déja dessous. Il n'est pas encore levé, & vous le voyez paraître. Cette tour quarrée vous semble

(1) Voyez *Église*. (2) Jean, ch. XX, v. 22.

ronde. Ce bâton enfoncé dans l'eau vous ſemble courbe.

Vous regardez votre image dans un miroir. Il vous la repréſente derrière lui. Elle n'eſt ni derrière, ni devant. Cette glace, qui au toucher & à la vue eſt ſi liſſe & ſi unie, n'eſt qu'un amas inégal d'aſpérités & de cavités. La peau la plus fine & la plus blanche n'eſt qu'un réſeau hériſſé, dont les ouvertures ſont incomparablement plus larges que le tiſſu, & qui renferment un nombre infini de petits crins. Des liqueurs paſſent ſans ceſſe ſous ce reſeau, & il en ſort des exhalaiſons continuelles, qui couvrent toute cette ſurface. Ce que vous appelez *grand* eſt très-petit pour un éléphant, & ce que vous appelez *petit* eſt un monde pour des inſectes.

Le même mouvement qui ſerait rapide pour une tortue, ſerait très-lent aux yeux d'un aigle. Ce rocher qui eſt impénétrable au fer de nos inſtrumens, eſt un crible percé de plus de trous qu'il n'a de matière, & de mille avenues d'une largeur prodigieuſe, qui conduiſent à ſon centre, où logent des multitudes d'animaux qui peuvent ſe croire les maîtres de l'univers.

Rien n'eſt ni comme il vous paraît, ni à la place où vous croyez qu'il ſoit.

Pluſieurs philoſophes, fatigués d'être toujours trompés par les corps, ont prononcé de dépit que les corps n'exiſtent pas, & qu'il n'y a de réel que notre eſprit. Ils pouvaient tout auſſi bien conclure que, toutes les apparences étant fauſſes, & la nature

de l'ame étant inconnue comme la matière, il n'y avait en effet ni esprit ni corps.

C'est peut-être ce désespoir de rien connaître, qui a fait dire à certains philosophes chinois, que le néant est le principe & la fin de toutes choses.

Cette philosophie destructive des êtres était fort connue du temps de Molière. Le docteur Marphurius représente toute cette école, quand il enseigne à Sganarelle « qu'il ne faut pas dire, je suis » venu; mais, il me semble que je suis venu; & il » peut vous le sembler, sans que la chose soit véri- » table. »

Mais à présent une scène de comédie n'est pas une raison, quoiqu'elle vaille quelquefois mieux; & il y a souvent autant de plaisir à rechercher la vérité qu'à se moquer de la philosophie.

Vous ne voyez pas le réseau, les cavités, les cordes, les inégalités, les exhalaisons de cette peau blanche & fine que vous idolâtrez. Des animaux mille fois plus petits qu'un ciron, discernent tous ces objets qui vous échappent. Ils s'y logent, ils s'y nourrissent, ils s'y promènent comme dans un vaste pays. Et ceux qui sont sur le bras droit, ignorent qu'il y ait des gens de leur espèce sur le bras gauche. Si vous aviez le malheur de voir ce qu'ils voient, cette peau charmante vous ferait horreur.

L'harmonie d'un concert que vous entendez avec délice, doit faire sur certains petits animaux l'effet d'un tonnerre épouvantable, & peut-être les tuer. Vous ne voyez, vous ne touchez, vous n'entendez,

vous ne sentez les choses que de la manière dont vous devez les sentir.

Tout est proportionné. Les lois de l'optique, qui vous font voir dans l'eau l'objet où il n'est pas, & qui brisent une ligne droite, tiennent aux mêmes lois qui vous font paraître le soleil sous un diamètre de deux pieds, quoiqu'il soit un million de fois plus gros que la terre. Pour le voir dans sa dimension véritable, il faudrait avoir un œil qui en rassemblât les rayons sous un angle aussi grand que son disque; ce qui est impossible. Vos sens vous assistent donc beaucoup plus qu'ils ne vous trompent.

Le mouvement, le temps, la dureté, la mollesse, les dimensions, l'éloignement, l'approximation, la force, la faiblesse, les apparences, de quelque genre quelles soient, tout est relatif. Et qui a fait ces relations?

APPARITION.

Ce n'est point du tout une chose rare qu'une personne vivement émue voie ce qui n'est point. Une femme en 1726, accusée à Londres d'être complice du meurtre de son mari, niait le fait; on lui présente l'habit du mort qu'on secoue devant elle; son imagination épouvantée lui fait voir son mari même; elle se jette à ses pieds, & veut les embrasser. Elle dit aux jurés qu'elle avoit vu son mari.

Il ne faut pas s'étonner que Théodoric ait vu dans la tête d'un poisson qu'on lui servait, celle de Simmaque qu'il avait assassiné, ou fait exécuter injustement; (c'est la même chose).

Charles IX, après la Saint-Barthelemi, voyait des morts & du ſang non pas en ſonge, mais dans les convulſions d'un eſprit troublé, qui cherchait en vain le ſommeil. Son médecin & ſa nourrice l'atteſtèrent. Des viſions fantaſtiques ſont très-fréquentes dans les fièvres chaudes. Ce n'eſt point s'imaginer voir, c'eſt voir en effet. Le fantôme exiſte pour celui qui en a la perception. Si le don de la raiſon, accordé à la machine humaine, ne venait pas corriger ces illuſions, toutes les imaginations échauffées feraient dans un tranſport preſque continuel, & il ſerait impoſſible de les guérir.

C'eſt ſur-tout dans cet état mitoyen entre la veille & le ſommeil, qu'un cerveau enflammé voit des objets imaginaires, & entend des ſons que perſonne ne prononce. La frayeur, l'amour, la douleur, les remords, ſont les peintres qui tracent les tableaux dans les imaginations bouleverſées. L'œil qui eſt ébranlé pendant la nuit par un coup vers le petit cantus, & qui voit jaillir des étincelles, n'eſt qu'une très-faible image des inflammations de notre cerveau.

Aucun théologien ne doute qu'à ces cauſes naturelles, la volonté du maître de la nature n'ait joint quelquefois ſa divine influence. L'ancien & le nouveau Teſtament en ſont d'aſſez évidens témoignages. La Providence daigna employer ces apparitions, ces viſions en faveur du peuple juif, qui était alors ſon peuple chéri.

Il ſe peut que dans la ſuite des temps, quelques ames, pieuſes à la vérité, mais trompées par leur

enthousiasme, aient cru recevoir d'une communication intime avec Dieu ce qu'elles ne tenaient que de leur imagination enflammée. C'est alors qu'on a besoin du conseil d'un honnête homme, & sur-tout d'un bon médecin.

Les histoires des apparitions sont innombrables. On prétend que ce fut sur la foi d'une apparition que S. Théodore, au commencement du quatrième siècle, alla mettre le feu au temple d'Amasée, & le réduisit en cendre. Il est bien vraisemblable que Dieu ne lui avait pas ordonné cette action, qui en elle-même est si criminelle, dans laquelle plusieurs citoyens périrent, & qui exposait tous les chrétiens à une juste vengeance.

Que Sainte Potamienne ait apparu à S. Basilide, Dieu peut l'avoir permis; il n'en a rien résulté qui troublât l'État. On ne niera pas que Jésus-Christ ait pu apparaître à S. Victor: mais que S. Benoît ait vu l'ame de S. Germain de Capoue portée au ciel par des anges, & que deux moines aient vu celle de S. Benoît marcher sur un tapis étendu depuis le ciel jusqu'au mont Cassin, cela est plus difficile à croire.

On peut douter de même, sans offenser notre auguste religion, que S. Eucher fût mené par un ange en enfer, où il vit l'ame de Charles Martel; & qu'un saint ermite d'Italie ait vu des diables qui enchaînaient l'ame de Dagobert dans une barque, & lui donnaient cent coups de fouet: car après tout il ne serait pas aisé d'expliquer nettement comment une ame marche sur un tapis, comment on l'enchaîne dans un bateau, & comment on la fouette.

Mais il ſe peut très-bien faire que des cervelles allumées aient eu de ſemblables viſions; on en a mille exemples de ſiècle en ſiècle. Il faut être bien éclairé pour diſtinguer dans ce nombre prodigieux de viſions celles qui viennent de Dieu même, & celles qui ſont produites par la ſeule imagination.

L'illuſtre Boſſuet rapporte, dans l'*Oraiſon funèbre de la princeſſe palatine*, deux viſions qui agirent puiſſamment ſur cette princeſſe, & qui déterminèrent toute la conduite de ſes dernières années. Il faut croire ces viſions céleſtes, puiſqu'elles ſont regardées comme telles par le diſert & ſavant évêque de Meaux, qui pénétra toutes les profondeurs de la théologie, & qui même entreprit de lever le voile dont l'Apocalypſe eſt couverte.

Il dit donc que la princeſſe palatine, après avoir prêté cent mille francs à la reine de Pologne, ſa ſœur (1), vendu le duché de Rételois un million, marié avantageuſement ſes filles, étant heureuſe ſelon le monde, mais doutant malheureuſement des vérités de la religion catholique, fut rappelée à la conviction & à l'amour de ces vérités ineffables par deux viſions. La première fut un rêve dans lequel un aveuglé-né lui dit qu'il n'avait aucune idée de la lumière, & qu'il fallait en croire les autres ſur les choſes qu'on ne peut concevoir. La ſeconde fut un violent ébranlement des méninges & des fibres du cerveau dans un accès de fièvre. Elle vit une poule qui courait après un de ſes pouſſins qu'un chien tenait dans ſa gueule. La

(1) *Oraisons funebres*, pages 310 & ſuivantes, édition de 17[illegible].

princeſſe palatine arrache le petit poulet au chien; une voix lui crie : « Rendez-lui ſon poulet; ſi vous le privez » de ſon manger, il fera mauvaiſe garde. Non, » *s'écria la princeſſe*, je ne le rendrai jamais. »

Ce poulet, c'était l'ame d'Anne de Gonzague, princeſſe palatine; la poule était l'égliſe; le chien était le diable. Anne de Gonzague, qui ne devait jamais rendre le poulet au chien, était la grace efficace.

Boſſuet prêchait cette oraiſon funèbre aux religieuſes carmélites du faubourg Saint-Jacques à Paris, devant toute la maiſon de Condé; il leur dit ces paroles remarquables : « Écoutez & prenez garde ſur-tout de ne » pas écouter avec mépris l'ordre des avertiſſemens » divins & la conduite de la grace. »

Les lecteurs doivent donc lire cette hiſtoire avec le même reſpect que les auditeurs l'écoutèrent. Ces effets extraordinaires de la Providence ſont comme les miracles des Saints qu'on canoniſe. Ces miracles doivent être atteſtés par des témoins irréprochables. Eh! quel dépoſant plus légal pourrions-nous avoir des apparitions & des viſions de la princeſſe palatine, que celui qui employa ſa vie à diſtinguer toujours la vérité de l'apparence? Il combattit avec vigueur contre les religieuſes de Port-royal ſur le formulaire; contre Paul Ferri ſur le catéchiſme; contre le miniſtre Claude ſur les variations de l'Égliſe; contre le docteur Dupin ſur la Chine; contre le père Simon, ſur l'intelligence du texte ſacré; contre le cardinal Sfrondate, ſur la prédeſtination; contre le pape, ſur les droits de l'Égliſe gallicane; contre l'archevêque de Cambrai,

ſur l'amour pur & déſintéreſſé. Il ne ſe laiſſait ſéduire ni par les noms, ni par les titres, ni par la réputation, ni par la dialectique de ſes adverſaires. Il a rapporté ce fait; il l'a donc cru. Croyons-le comme lui, malgré les railleries qu'on en a faites. Adorons les ſecrets de la Providence; mais défions-nous des écarts de l'imagination, que Mallebranche appelait *la folle du logis*. Car les deux viſions accordées à la princeſſe palatine ne ſont pas données à tout le monde.

Jéſus-Chriſt apparut à Sainte Catherine de Sienne, il l'épouſa; il lui donna un anneau. Cette apparition myſtique eſt reſpectable, puiſqu'elle eſt atteſtée par Raimond de Capoue, général des dominicains, qui la confeſſait, & même par le pape Urbain VI. Mais elle eſt rejetée par le ſavant Fleuri, auteur de l'*Hiſtoire eccléſiaſtique.* Et une fille qui ſe vanteroit aujourd'hui d'avoir contracté un tel mariage, pourrait avoir une place aux petites-maiſons pour préſent de noce.

L'apparition de la mère Angélique, abbeſſe du Port-royal, à ſœur Dorothée, eſt rapportée par un homme d'un très-grand poids dans le parti qu'on nommé *janſéniſte;* c'eſt le ſieur Dufoſſé, auteur des *Mémoires de Pontis.* La mère Angélique, long-temps après ſa mort, vint s'aſſeoir dans l'égliſe de Port-royal à ſon ancienne place, avec ſa croſſe à la main. Elle commanda qu'on fît venir ſœur Dorothée, à qui elle dit de terribles ſecrets. Mais le témoignage de ce Dufoſſé ne vaut pas celui de Raimond de Capoue & du pape Urbain VI, leſquels pourtant n'ont pas été recevables.

Celui qui vient d'écrire ce petit morceau a lu ensuite les quatre volumes de l'abbé Langlet sur les apparitions, & ne croit pas devoir en rien prendre. Il est convaincu de toutes les apparitions avérées par l'Église; mais il a quelques doutes sur les autres jusqu'à ce qu'elles soient authentiquement reconnues. Les cordeliers & les jacobins, les jansénistes & les molinistes, ont eu leurs apparitions & leurs miracles. *Iliacos intrà muros peccatur & extrà* (1).

APROPOS, L'APROPOS.

L'APROPOS est comme l'avenir, l'atour, l'ados, & plusieurs termes pareils, qui ne composent plus aujourd'hui qu'un seul mot, & qui en faisaient deux autrefois.

Si vous dites : A propos, j'oubliais de vous parler de cette affaire, alors ce sont deux mots, & *à* devient une préposition. Mais si vous dites : Voilà un *apropos* heureux, un *apropos* bien adroit, apropos n'est plus qu'un seul mot.

La Motte a dit dans une de ses odes :

> Le sage, le prompt apropos,
> Dieu qu'à tort oublia la fable.

Tous les heureux succès en tout genre sont fondés sur les choses dites ou faites à propos.

Arnaud de Bresse, Jean Hus, & Jérôme de Prague, ne vinrent pas assez à propos, ils furent tous trois brûlés; les peuples n'étaient pas encore assez éclairés :

(1) Voyez *Vision* & *Vampires*.

l'invention de l'imprimerie n'avait point encore mis ſous les yeux de tout le monde les abus dont on ſe plaignait. Mais quand les hommes commencèrent à lire ; quand la populace, qui voulait bien ne pas aller en purgatoire, mais qui ne voulait pas payer trop cher des indulgences, commença à ouvrir les yeux, les réformateurs du ſeizième ſiècle vinrent très *à propos* & réuſſirent.

Un des meilleurs *apropos* dont l'hiſtoire ait fait mention, eſt celui de Pierre Danez au concile de Trente. Un homme qui n'auroit pas eu l'eſprit préſent, n'aurait rien répondu au froid jeu de mot de l'évêque italien : *Ce coq chante bien, iſte gallus benè cantat* (1), Danez répondit par cette terrible réplique : *Plût à Dieu que Pierre ſe repentît au chant du coq !*

La plupart des recueils de bons mots ſont remplis de réponſes très-froides. Celle du marquis Mafei, ambaſſadeur de Sicile auprès du pape Clément XI, n'eſt ni froide, ni injurieuſe, ni piquante, mais c'eſt un bel apropos. Le pape ſe plaignit avec larmes de ce qu'on avait ouvert, malgré lui, les égliſes de Sicile qu'il avait interdites : *Pleurez, ſaint père*, lui dit-il, *quand on les fermera.*

Les Italiens appellent une choſe dite hors de propos, un *ſpropoſito*. Ce mot manque à notre langue.

C'eſt une grande leçon dans Plutarque que ces paroles : *Tu tiens ſans propos beaucoup de bons propos.* Ce défaut ſe trouve dans beaucoup de nos tragédies,

(1) Les dames qui pourront lire ce morceau, ſauront que *Gallus* ſignifie *Gaulois* & *Coq*.

où les héros débitent des maximes bonnes en elles-mêmes, qui deviennent fausses dans l'endroit où elles sont placées.

L'apropos fait tout dans les grandes affaires, dans les révolutions des États. On a déja dit que Cromwell sous Elisabeth ou sous Charles II, le cardinal de Retz quand Louis XIV gouverna par lui-même, auraient été des hommes très-ordinaires.

César, né du temps de Scipion l'africain, n'aurait pas subjugué la république romaine; & si Mahomet revenait aujourd'hui, il serait tout au plus chérif de la Mecque. Mais si Archimède & Virgile renaissaient, l'un serait encore le meilleur mathématicien, l'autre le meilleur poète de son pays.

ARABES.

Et par occasion du livre de Job.

Si quelqu'un veut connaître à fond les antiquités arabes, il est à présumer qu'il n'en sera pas plus instruit que de celles de l'Auvergne & du Poitou. Il est pourtant certain que les Arabes étaient quelque chose long-temps avant Mahomet. Les Juifs eux-mêmes disent que Moïse épousa une fille arabe; & son beau-père Jéthro paraît un homme de fort bon sens.

Mecka ou la Mecque passa, & non sans vraisemblance, pour une des plus anciennes villes du monde; & ce qui prouve son ancienneté, c'est qu'il est impossible qu'une autre cause que la superstition seule ait fait bâtir une ville en cet endroit; elle est dans un

désert

désert de sable, l'eau y est saumâtre, on y meurt de faim & de soif. Le pays, à quelques milles vers l'orient, est le plus délicieux de la terre, le plus arrosé, le plus fertile. C'était là qu'il fallait bâtir, & non à la Mecque. Mais il suffit d'un charlatan, d'un fripon, d'un faux prophète qui aura débité ses rêveries, pour faire de la Mecque un lieu sacré, & le rendez-vous des nations voisines. C'est ainsi que le temple de Jupiter Ammon était bâti au milieu des sables, &c. &c.

L'Arabie s'étend du désert de Jérusalem jusqu'à Aden ou Éden, vers le quinzième degré, en tirant droit du nord-est au sud-est. C'est un pays immense, environ trois fois plus grand comme l'Allemagne. Il est très-vraisemblable que ses déserts de sable ont été apportés par les eaux de la mer, & que ses golphes maritimes ont été des terres fertiles autrefois.

Ce qui semble deposer en faveur de l'antiquité de cette nation, c'est qu'aucun historien ne dit qu'elle ait été subjuguée; elle ne le fut pas même par Alexandre, ni par aucun roi de Syrie, ni par les Romains. Les Arabes au contraire ont subjugué cenr peuples, depuis l'Inde jusqu'à la Garonne; & ayant ensuite perdu leurs conquêtes, ils se sont retirés dans leur pays sans s'être mêlés avec d'autres peuples.

N'ayant jamais été ni asservis, ni mélangés, il est plus que probable qu'ils ont conservé leurs mœurs & leur langage; aussi l'arabe est-il en quelque façon la langue-mère de toute l'Asie jusqu'à l'Inde, & jusqu'au pays habité par les Scythes, supposé qu'il y ait en effet des langues-mères; mais il n'y a que des langues

dominantes. Leur génie n'a point changé, ils font encore des *mille & une nuits*, comme ils en faisoient du temps qu'ils imaginaient un *Bach* ou *Bacchus*, qui traversait la mer Rouge avec trois millions d'hommes, de femmes & d'enfans; qui arrêtait le soleil & la lune, qui faisait jaillir des fontaines de vin avec une baguette, laquelle il changeait en serpent quant il voulait.

Une nation ainsi isolée, & dont le sang est sans mélange, ne peut changer de caractère. Les Arabes qui habitent les déserts ont toujours été un peu voleurs. Ceux qui habitent les villes ont toujours aimé les fables, la poésie & l'astronomie.

Il est dit dans la *préface historique de l'Alcoran*, que lorsqu'ils avaient un bon poète dans une de leurs tribus, les autres tribus ne manquaient pas d'envoyer des députés pour féliciter celle à qui Dieu avait fait la grace de lui donner un poète.

Les tribus s'assemblaient tous les ans par représentans dans une place nommée Ocad, où l'on récitait des vers à-peu-près comme on fait aujourd'hui à Rome, dans le jardin de l'académie des Arcades; & cette coutume dura jusqu'à Mahomet. De son temps, chacun affichait ses vers à la porte du temple de la Mecque.

Labid, fils de Rabia, passait pour l'Homère des Mecquois; mais ayant vu le second chapitre de l'Alcoran que Mahomet avait affiché, il se jetta à ses genoux, & lui dit: « O Mohammed, fils d'Abdallah, fils de Motaleb, fils d'Achem! vous êtes un » plus grand poète que moi; vous êtes sans doute le » prophète de Dieu. »

Autant les Arabes du désert étaient voleurs, autant ceux de Maden, de Naïde, de Sanaa étaient généreux. Un ami était déshonoré dans ces pays quand il avait refusé des secours à un ami.

Dans leur recueil de vers intitulé *Tograid*, il est rapporté qu'un jour, dans la cour du temple de la Mecque, trois arabes disputaient sur la générosité & l'amitié, & ne pouvaient convenir qui méritait la préférence de ceux qui donnaient alors les plus grands exemples de ces vertus. Les uns tenaient pour Abdallah, fils de Giafar, oncle de Mahomet; les autres pour Kaïs, fils de Saad; & d'autres pour Arabad, de la tribu d'As. Après avoir bien disputé, ils convinrent d'envoyer un ami d'Abdallah vers lui, un ami de Kaïs vers Kaïs, & un ami d'Arabad vers Arabad, pour les éprouver tous trois, & venir ensuite faire leur rapport à l'assemblée.

L'ami d'Abdallah courut donc à lui & lui dit: Fils de l'oncle de Mahomet, je suis en voyage & je manque de tout. Abdallah était monté sur son chameau chargé d'or & de soie, il en descendit au plus vîte, lui donna son chameau, & s'en retourna à pied dans la maison.

Le second alla s'adresser à son ami Kaïs, fils de Saad. Kaïs dormait encore; un de ses domestiques demande au voyageur ce qu'il desire. Le voyageur répond qu'il est l'ami de Kaïs, & qu'il a besoin de secours. Le domestique lui dit: Je ne veux pas éveiller mon maître; mais voilà sept mille pièces d'or, c'est tout ce que nous avons à présent dans la maison; prenez encore un chameau dans l'écurie avec un esclave, je crois

que cela vous ſuffira juſqu'à ce que vous ſoyez arrivé chez vous. Lorſque Kaïs fut éveillé, il gronda beaucoup le domeſtique de n'avoir pas donné davantage.

Le troiſième alla trouver ſon ami Arabad, de la tribu d'As. Arabad était aveugle, & il ſortait de ſa maiſon appuyé ſur deux eſclaves, pour aller prier Dieu au temple de la Mecque; dès qu'il eut entendu la voix de l'ami, il lui dit: je n'ai de bien que mes deux eſclaves, je vous prie de les prendre & de les vendre; j'irai au temple, comme je pourrai, avec mon bâton.

Les trois diſputeurs étant revenus à l'aſſemblée, racontèrent fidèlement ce qui leur était arrivé. On donna beaucoup de louanges à Abdallah, fils de Giafar; à Kaïs, fils de Saad; & à Arabad, de la tribu d'As; mais la préférence fut pour Arabad.

Les Arabes ont pluſieurs contes de cette eſpèce. Nos nations occidentales n'en ont point; nos romans ne ſont pas dans ce goût. Nous en avons pluſieurs qui ne roulent que ſur des friponneries, comme ceux de *Boccace*, *Guſman d'Alfarache*, *Gilblas*, &c.

De l'arabe Job.

Il eſt clair que du moins les Arabes avaient des idées nobles & élevées. Les hommes les plus ſavans dans les langues orientales penſent que le livre de Job, qui eſt de la plus haute antiquité, fut compoſé par un arabe de l'Idumée. La preuve la plus claire & la plus indubitable, c'eſt que le traducteur hébreu a laiſſé dans ſa traduction plus de cent mots arabes qu'apparemment il n'entendait pas.

Job, le héros de la pièce, ne peut avoir été un hébreu; car il dit, dans le quarante-deuxième chapitre, qu'ayant recouvré son premier état, il partagea ses biens également à ses fils & à ses filles; ce qui est directement contraire à la loi hébraïque.

Il est très-vraisemblable que si ce livre avait été composé après le temps où l'on place l'époque de Moïse, l'auteur qui parle de tant de choses, & qui n'épargne pas les exemples, aurait parlé de quelqu'un des étonnans prodiges opérés par Moïse, & connus sans doute de toutes les nations de l'Asie.

Dès le premier chapitre, Satan paraît devant Dieu; & lui demande la permission d'affliger Job; on ne connaît point Satan dans le Pentateuque; c'était un mot chaldéen. Nouvelle preuve que l'auteur arabe était voisin de la Chaldée.

On a cru qu'il pouvait être juif, parce qu'au douzième chapitre le traducteur hébreu a mis Jéhova à la place d'El, ou de Bel, ou de Sadaï. Mais quel est l'homme un peu instruit qui ne sache que le mot de Jéhova était commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Égyptiens, & à tous les peuples des contrées voisines?

Une preuve plus forte encore, & à laquelle on ne peut rien répliquer, c'est la connaissance de l'astronomie qui éclate dans le livre de Job. Il est parlé des constellations que nous nommons (1) l'Arcture, l'Orion, les Hyades, & même de celles *du midi qui sont cachées*. Or, les Hébreux n'avaient aucune connaissance de la sphère, n'avaient pas même de terme pour

(1) Chap. IX, v. 9.

exprimer l'astronomie; & les Arabes ont toujours été renommés pour cette science, ainsi que les Chaldéens.

Il paraît donc très bien prouvé que le livre de Job ne peut être d'un juif, & est antérieur à tous les livres juifs. Philon & Josephe sont trop avisés pour le compter dans le canon hébreu: c'est incontestablement une parabole, une allégorie arabe.

Ce n'est pas tout; on y puise des connaissances des usages de l'ancien monde, & sur-tout de l'Arabie (1). Il y est question du commerce des Indes, commerce que les Arabes firent dans tous les temps, & dont les Juifs n'entendirent seulement pas parler.

On y voit que l'art d'écrire était très-cultivé, & qu'on faisoit déjà de gros livres (2).

On ne peut dissimuler que le commentateur Calmet, tout profond qu'il est, manque à toutes les règles de la logique, en prétendant que Job annonce l'immortalité de l'ame & la résurrection du corps, quand il dit: « Je sais que Dieu, qui est vivant, aura pitié de » moi, que je me releverai un jour de mon fumier, » que ma peau reviendra, que je reverrai Dieu dans » ma chair. Pourquoi donc dites-vous à présent: persécutons-le, cherchons des paroles contre lui? Je » serai puissant à mon tour, craignez mon épée, craignez que je ne me venge, sachez qu'il y a une justice. »

Peut on entendre par ces paroles autre chose que l'espérance de la guérison? L'immortalité de l'ame, & la résurrection des corps au dernier jour, sont des vérités si indubitablement annoncées dans le nouveau

(1) Chap. XXVIII, v. 16, &c. (2) Chap. XXXI.

Teſtament, ſi clairement prouvées par les Pères & par les conciles, qu'il n'eſt pas beſoin d'en attribuer la première connaiſſance à un arabe. Ces grands myſtères ne ſont expliqués dans aucun endroit du Pentateuque hébreu; comment le ſeraient-ils dans ce ſeul verſet de Job, & encore d'une manière ſi obſcure? Calmet n'a pas plus de raiſon de voir l'immortalité de l'ame & la réſurrection dans les diſcours de Job, que d'y voir la vérole dans la maladie dont il eſt attaqué. Ni la logique, ni la phyſique ne ſont d'accord avec ce commentateur.

Au reſte, ce livre allégorique de Job étant manifeſtement arabe, il eſt permis de dire qu'il n'y a ni méthode, ni juſteſſe, ni préciſion : mais c'eſt peut-être le monument le plus précieux & le plus ancien des livres qui aient été écrits en-deçà de l'Euphrate.

ARANDA.

Droits royaux, juriſprudence, inquiſition.

QUOIQUE les noms propres ne ſoient pas l'objet de nos queſtions encyclopédiques, notre ſociété littéraire a cru devoir faire une exception en faveur du comte d'Aranda, préſident du conſeil ſuprême en Eſpagne, & capitaine-général de la Caſtille nouvelle, qui a commencé à couper les têtes de l'hydre de l'inquiſition.

Il était bien juſte qu'un eſpagnol délivrât la terre de ce monſtre, puiſqu'un eſpagnol l'avait fait naître. Ce fut un ſaint, à la vérité, ce fut Saint-Dominique

l'encuiraſſé (1), qui étant illuminé d'en-haut, & croyant fermement que l'Égliſe catholique, apoſtolique & romaine, ne pouvait ſe ſoutenir que par des moines & des bourreaux, jeta les fondemens de l'inquiſition au treizième ſiècle, & lui ſoumit les rois, les miniſtres & les magiſtrats : mais il arrive quelquefois qu'un grand homme eſt plus qu'un ſaint dans les choſes purement civiles, & qui concernent directement la majeſté des couronnes, la dignité du conſeil des rois, les droits de la magiſtrature, la ſûreté des citoyens.

La conſcience, le for intérieur (comme l'appelle l'univerſité de Salamanque) eſt d'une autre eſpèce ; elle n'a rien de commun avec les lois de l'État. Les inquiſiteurs, les théologiens, doivent prier Dieu pour les peuples; & les miniſtres, les magiſtrats établis par les rois ſur les peuples, doivent juger.

(1) Dominique fondateur de l'ordre de Saint Jacques Clément, & inventeur de l'inquiſition, eſt différent du Dominique ſurnommé l'encuiraſſé, parce qu'il s'était endurci la peau à force de ſe donner la diſcipline. On voit, par la note ci-après, qui eſt de M. de Voltaire, qu'il connaiſſait très-bien la différence de ces deux ſaints. Mais le fondateur de l'inquiſition ne mérite-t-il pas bien auſſi l'épithète d'encuiraſſé ? *Illi robur et æs triplex circa pectus erat.*

Il faudrait rechercher ſi du temps de Saint Dominique on faiſait porter le *san benito* aux pécheurs, & ſi ce *san benito* n'était pas une chemiſe bénite qu'on leur donnait en échange de leur argent qu'on leur prenait. Mais étant retiré au milieu des neiges, au pied du mont Crapak, qui ſépare la Pologne de la Hongrie, nous n'avons qu'une bibliothèque médiocre.

La diſette des livres, dont nous gémiſſons vers ce mont Crapak où nous ſommes, nous empêche auſſi d'examiner ſi Saint Dominique aſſiſta en qualité d'inquiſiteur à la bataille de Muret, ou en qualité de prédicateur, ou en celle d'officier volontaire, & ſi le titre d'encuiraſſé lui fut donné auſſi bien qu'à l'hermite Dominique : je crois qu'il était à la bataille de Muret, mais qu'il ne porta point d'arme.

Un ſoldat bigame ayant été arrêté pour ce délit par l'auditeur de la guerre, au commencement de l'année 1770, & le ſaint Office ayant prétendu que c'était à lui ſeul qu'il appartenait de juger ce ſoldat, le roi d'Eſpagne a décidé que cette cauſe devait uniquement reſſortir au tribunal du comte d'Aranda, capitaine général, par un arrêt ſolemnel du 5 février de la même année.

L'arrêt porte que le très-révérend archevêque de Pharſal, ville qui appartient aux Turcs, inquiſiteur général des Eſpagnols, doit obſerver les lois du royaume, reſpecter les juriſdictions royales, ſe tenir dans ſes bornes, & ne ſe point mêler d'empriſonner les ſujets du roi.

On ne peut pas tout faire à-la-fois; Hercule ne put nettoyer en un jour les écuries du roi Augias. Les écuries d'Eſpagne étaient pleines des plus puantes immondices depuis plus de cinq cents ans; c'était grand dommage de voir de ſi beaux chevaux, fiers, ſi légers, ſi courageux, ſi brillans, n'avoir pour palefreniers que des moines qui leur appeſantiſſaient la bouche par un vilain mors, & qui les faiſaient croupir dans la fange.

Le comte d'Aranda, qui eſt un excellent écuyer, commence à mettre la cavalerie eſpagnole ſur un autre pied, & les écuries d'Augias ſeront bientôt de la plus grande propreté.

Ce pourrait être ici l'occaſion de dire un petit mot des premiers beaux jours de l'inquiſition, parce qu'il eſt d'uſage dans les dictionnaires, quand on parle de la mort des gens, de faire mention de leur naiſſance

& de leurs dignités ; mais on en trouvera le détail à l'article *Inquisition* (1), aussi bien que la patente curieuse donnée par S. Dominique (2).

Observons seulement que le comte d'Aranda a mérité la reconnaissance de l'Europe entière, en rognant les griffes & en limant les dents du monstre.

Bénissons le comte d'Aranda.

ARARAT.

Déluge.

MONTAGNE d'Arménie, sur laquelle s'arrêta l'arche. On a long-temps agité la question sur l'universalité du déluge, s'il inonda toute la terre sans exception, ou seulement toute la terre alors connue. Ceux qui ont cru qu'il ne s'agissait que des peuplades qui existaient alors, se sont fondés sur l'inutilité de noyer des terres non peuplées ; & cette raison a paru assez plausible. Nous nous en tenons au texte de l'Écriture, sans prétendre l'expliquer. Mais nous prendrons plus de liberté avec Bérose, ancien auteur chaldéen, dont on retrouve des fragmens conservés par Abidène,

(1) Consultez, si vous voulez, sur la jurisprudence de l'inquisition, le révérend père Yvonet, le docteur Chucalon, & sur-tout magister Grillandus : beau nom pour un inquisiteur !

Et vous, rois de l'Europe, princes souverains, républiques, souvenez-vous à jamais que les moines inquisiteurs se sont intitulés *inquisiteurs par la grace de Dieu.*

(2) Ce témoignage de la toute-puissance de Saint Dominique se trouve dans Louis de Paramo, l'un des plus grands théologiens d'Espagne. Elle est citée dans le *Manuel de l'inquisition*, ouvrage d'un théologien français, qui est d'une autre espèce. Il écrit à la manière de Pascal.

cités dans Eusèbe, & rapportés mot à mot par George le fincelle.

On voit, par ces fragmens, que les Orientaux qui bordent le Pont-Euxin, faifaient anciennement de l'Arménie la demeure des dieux. Et c'eft en quoi les Grecs les imitèrent. Ils placèrent les dieux fur le mont Olympe. Les hommes tranfportent toujours les chofes humaines aux chofes divines. Les princes bâtiffaient leurs citadelles fur des montagnes; donc les dieux y avaient auffi leurs demeures; elles devenaient donc facrées. Les brouillards dérobent aux yeux le fommet du mont Ararat; donc les dieux fe cachaient dans ces brouillards, & ils daignaient quelquefois apparaître aux mortels dans le beau temps.

Un dieu de ce pays, qu'on croit être Saturne, apparut un jour à Xixutre, dixième roi de la Chaldée, fuivant la fupputation d'Africain, d'Abidène, & d'Apollodore. Ce dieu lui dit: « Le quinze du mois » d'Oéfi*, le genre humain fera détruit par le déluge: » enfermez bien tous vos écrits dans Sipara, la ville » du foleil, afin que la mémoire des chofes ne fe » perde pas. Bâtiffez un vaiffeau; entrez-y avec vos » parens & vos amis; faites-y entrer des oifeaux, » des quadrupèdes; mettez-y des provifions; & » quand on vous demandera: où voulez-vous aller » avec votre vaiffeau? répondez: vers les dieux, » pour les prier de favorifer le genre humain. »

Xixutre bâtit fon vaiffeau, qui était large de deux ftades, & long de cinq; c'eft-à-dire que fa largeur était de deux cent cinquante pas géométriques, &

ſa longueur de ſix cent vingt-cinq. Ce vaiſſeau, qui devait aller ſur la mer Noire, était mauvais voilier. Le déluge vint. Lorſque le déluge eut ceſſé, Xixutre lâcha quelques-uns de ſes oiſeaux, qui ne trouvant point à manger, revinrent au vaiſſeau. Quelques jours après, il lâcha encore ſes oiſeaux, qui revinrent avec de la boue aux pattes. Enfin ils ne revinrent plus. Xixutre en fit autant : il ſortit de ſon vaiſſeau, qui était perché ſur une montagne d'Arménie ; & on ne le vit plus ; les dieux l'enlevèrent.

Dans cette fable il y a probablement quelque choſe d'hiſtorique. Le Pont-Euxin franchit ſes bornes, & inonda quelques terrains. Le roi de Chaldée courut réparer le déſordre. Nous avons dans Rabelais des contes non moins ridicules, fondés ſur quelques vérités. Les anciens hiſtoriens ſont pour la plupart des Rabelais ſérieux.

Quant à la montagne d'Ararat, on a prétendu qu'elle était une des montagnes de la Phrygie, & qu'elle s'appelait d'un nom qui répond à celui d'*arche*, parce qu'elle était enfermée par trois rivières.

Il y a trente opinions ſur cette montagne. Comment démêler le vrai ? Celle que les moines arméniens appellent aujourd'hui *Ararat* était, ſelon eux, une des bornes du paradis terreſtre, paradis dont il reſte peu de traces. C'eſt un amas de rochers & de précipices couverts d'une neige éternelle. Tournefort y alla chercher des plantes par ordre de Louis XIV ; il dit « que » tous les environs en ſont horribles, & la montagne » encore plus ; qu'il trouva des neiges de quatre pieds

» d'épaisseur, & toutes cristallisées ; que de tous les » côtés il y a des précipices taillés à-plomb. »

Le voyageur Jean Struis prétend y avoir été aussi. Il monta, si on l'en croit, jusqu'au sommet, pour guérir un hermite affligé d'une descente (1). « Son » hermitage, dit-il, était si éloigné de terre, que nous » n'y arrivâmes qu'au bout de sept jours ; & chaque » jours nous faisions cinq lieues ». Si dans ce voyage il avait toujours monté, ce mont Ararat serait haut de trente-cinq lieues. Du temps de la guerre des géans, en mettant quelques Ararats l'un sur l'autre, on aurait été à la lune fort commodément. Jean Struis assure encore que l'hermite qu'il guérit lui fit présent d'une croix faite du bois de l'arche de Noé ; Tournefort n'a pas eu tant d'avantage.

ARBRE A PAIN.

L'ARBRE à pain croît dans les îles Philippines, & principalement dans celles de Gaam & de Ténian, comme le coco croît dans l'Inde. Ces deux arbres seuls, s'ils pouvaient se multiplier dans les autres climats, serviraient à nourrir & à désaltérer le genre humain.

L'arbre à pain est plus gros & plus élevé que nos pommiers ordinaires ; les feuilles sont noires, le fruit est jaune, & de la dimension de la plus grosse pomme de calville ; son écorce est épaisse & dure, le dedans est une espèce de pâte blanche & tendre qui a le goût des meilleurs petits pains au lait, mais il faut le manger frais ; il ne se garde que vingt-quatre heures,

(1) *Voyage de Jean Struis*, in-4°, page 208.

après quoi il se sèche, s'aigrit & devient désagréable, mais en récompense ces arbres en sont chargés huit mois de l'année. Les naturels du pays n'ont point d'autre nourriture ; ils sont tous grands, robustes, bien faits, d'un embonpoint médiocre, d'une santé vigoureuse, telle que la doit procurer l'usage unique d'un aliment salubre ; & c'est à des nègres que la nature a fait ce présent.

Le voyageur Dampierre fut le premier qui en parla. Il reste encore quelques officiers qui ont mangé de ce pain quand l'amiral Anson y a relâché, & qui l'ont trouvé d'un goût supérieur. Si cet arbre était transplanté comme l'a été l'arbre à café, il pourrait tenir lieu en grande partie de l'invention de Triptolème, qui coûte tant de soins & de peines multipliées. Il faut travailler une année entière avant que le blé puisse être changé en pain, & quelquefois tous ces travaux sont inutiles.

Le blé n'est pas assurément la nourriture de la plus grande partie du monde. Le maïs, la cassave nourrissent toute l'Amérique. Nous avons des provinces entières où les paysans ne mangent que du pain de châtaignes, plus nourrissant & d'un meilleur goût que celui de seigle ou d'orge dont tant de gens s'alimentent, & qui vaut beaucoup mieux que le pain de munition qu'on donne au soldat. Toute l'Afrique australe ignore le pain. L'immense archipel des Indes, Siam, le Laos, le Pégu, la Cochinchine, le Tunquin, une partie de la Chine, le Japon, les côtes de Malabar & de Coromandel, les bords du Gange

fourniſſent un riz dont la culture eſt beaucoup plus aiſée que celle du froment, & qui le fait négliger. Le blé eſt abſolument inconnu dans l'eſpace de quinze cents lieues ſur les côtes de la mer Glaciale. Cette nourriture, à laquelle nous ſommes accoutumés, eſt parmi nous ſi précieuſe, que la crainte ſeule de la voir manquer, cauſe des ſéditions chez les peuples les plus ſoumis. Le commerce du blé eſt par-tout un des grands objets du gouvernement; c'eſt une partie de notre être, & cependant on prodigue quelquefois ridiculement cette denrée eſſentielle.

Les amidoniers emploient la meilleure farine pour couvrir la tête de nos jeunes gens & de nos femmes.

Le dictionnaire encyclopédique remarque, avec très-grande raiſon, que le pain béni, dont on ne mange preſque point, & dont la plus grande partie eſt perdue, monte en France à quatre millions de livres par an. Ainſi, de ce ſeul article, l'Angleterre eſt au bout de l'année plus riche de quatre millions que la France.

Les miſſionnaires ont éprouvé quelquefois de grandes angoiſſes dans des pays où l'on ne trouve ni pain ni vin. Les habitans leur diſaient par interprètes: vous voulez nous baptiſer avec quelques gouttes d'eau, dans un climat brûlant où nous ſommes obligés de nous plonger tous les jours dans les fleuves. Vous voulez nous confeſſer, & vous n'entendez pas notre langue; vous voulez nous communier, & vous manquez des deux ingrédiens néceſſaires, le pain & le vin: il eſt donc évident que votre religion univerſelle n'a

pu être faite pour nous. Les miſſionnaires répondaient très-juſtement que la bonne volonté ſuffit, qu'on les plongerait dans l'eau ſans aucun ſcrupule, qu'on ferait venir du pain & du vin de Goa; & quant à la langue, que les miſſionnaires l'apprendraient dans quelques années.

ARBRE A SUIF.

On nomme dans l'Amérique *candel berri-tree*, ou *bai-berri-tree*, ou *l'arbre à ſuif*, une eſpèce de bruyère dont la baie donne une graiſſe propre à faire des chandelles. Elle croît en abondance dans un terrain bas & bien humecté; il paraît qu'elle ſe plaît ſur les rivages maritimes. Cet arbuſte eſt couvert de baies d'où ſemble ſuinter une ſubſtance blanche & farineuſe; on les cueille à la fin de l'automne lorſqu'elles ſont mûres; on les jette dans une chaudière qu'on remplit d'eau bouillante; la graiſſe ſe fond, & s'éleve au-deſſus de l'eau: on met dans un vaſe à part cette graiſſe refroidie, qui reſſemble à du ſuif ou à de la cire; ſa couleur eſt communément d'un verd ſale. On la purifie, & alors elle devient d'un aſſez beau verd. Ce ſuif eſt plus cher que le ſuif ordinaire, & coûte moins que la cire. Pour en former des chandelles, on le mêle ſouvent avec du ſuif commun; alors elles ne ſont pas ſi ſujettes à couler. Les pauvres ſe ſervent volontiers de ce ſuif végétal qu'ils recueillent eux-mêmes, au lieu qu'il faudrait acheter l'autre.

On en fait auſſi du ſavon & des ſavonnettes d'une odeur aſſez agréable.

Les

Les médecins & les chirurgiens en font uſage pour les plaies.

Un négociant de Philadelphie envoya de ce ſuif dans les pays catholiques de l'Amérique, dans l'eſpoir d'en débiter beaucoup pour des cierges ; mais les prêtres refusèrent de s'en ſervir.

Dans la Caroline on en a fait auſſi une ſorte de cire à cacheter.

On indique enfin la racine du même arbuſte comme un remède contre les fluxions des gencives, remède uſité chez les ſauvages.

A l'égard du cirier ou de l'arbre à cire, il eſt aſſez connu. Que de plantes utiles à tout le genre humain la nature a prodiguées aux Indes orientales & occidentales! le quinquina ſeul valait mieux que les mines du Pérou, qui n'ont ſervi qu'à mettre la cherté dans l'Europe.

A R C.

Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.

Il convient de mettre le lecteur au fait de la véritable hiſtoire de *Jeanne d'Arc*, ſurnommée *la Pucelle.* Les particularités de ſon aventure ſont très-peu connues, & pourront faire plaiſir aux lecteurs. Les voici.

Paul Jove dit que le courage des Français fut animé par cette fille, & ſe garde bien de la croire inſpirée. Ni Robert Gaguin, ni Paul Emile, ni Polydore Virgile, ni Genebrar, ni Philippe de Bergame, ni Papire Maſſon, ni même Mariana, ne diſent qu'elle était envoyée de Dieu ; & quand Mariana le jéſuite

l'aurait dit, en vérité cela ne m'en imposerait pas.

Mézerai conte *que le prince de la milice céleste lui apparut;* j'en suis fâché pour Mézerai, & j'en demande pardon au prince de la milice céleste.

La plupart de nos historiens, qui se copient tous les uns les autres, supposent que la Pucelle fit des prédictions, & qu'elles s'accomplirent. On lui fait dire qu'*elle chassera les Anglais hors du royaume,* & ils y étaient encore cinq ans après sa mort. On lui fait écrire une longue lettre au roi d'Angleterre, & assurément elle ne savait ni lire ni écrire; on ne donnait pas cette éducation à une servante d'hôtellerie dans le Barois; & son procès porte qu'elle ne savait pas signer son nom.

Mais, dit-on, elle a trouvé une épée rouillée dont la lame portait cinq fleurs de lys d'or gravées; & cette épée était cachée dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois à Tours. Voilà certes un grand miracle!

La pauvre Jeanne d'Arc ayant été prise par les Anglais, en dépit de ses prédictions & de ses miracles, soutint d'abord dans son interrogatoire que Sainte-Catherine & Sainte-Marguerite l'avaient honorée de beaucoup de révélations. Je m'étonne qu'elle n'ait rien dit de ses conversations avec le prince de la milice céleste. Apparemment que ces deux saintes aimaient plus à parler que S. Michel. Ses juges la crurent sorcière, elle se crut inspirée; & c'est-là le cas de dire:

Ma foi, juge & plaideurs, il faudrait tout lier.

Une grande preuve que les capitaines de Charles VII

employaient le merveilleux pour encourager les ſoldats dans l'état déplorable où la France était réduite, c'eſt que Saintrailles avait ſon berger, comme le comte de Dunois avait ſa bergère. Ce berger faiſait ſes prédictions d'un côté, tandis que la bergère les faiſait de l'autre.

Mais malheureuſement la prophéteſſe du comte de Dunois fut priſe au ſiége de Compiègne par un bâtard de Vendôme, & le prophète de Saintrailles fut pris par Talbot. Le brave Talbot n'eut garde de faire brûler le berger. Ce Talbot était un de ces vrais Anglais qui dédaignent les ſuperſtitions, & qui n'ont pas le fanatiſme de punir les fanatiques.

Voilà, ce me ſemble, ce que les hiſtoriens auraient dû obſerver, & ce qu'ils ont négligé.

La Pucelle fut amenée à Jean de Luxembourg comte de Ligny. On l'enferma dans la forteresſe de Beaulieu, enſuite dans celle de Beaurevoir, & de-là dans celle du Crotoy en Picardie.

D'abord Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, qui était du parti du roi d'Angleterre contre ſon roi légitime, revendique la Pucelle comme une ſorcière arrêtée ſur les limites de ſon diocèſe. Il veut la juger en qualité de ſorcière : il appuyait ſon prétendu droit d'un inſigne menſonge. Jeanne avait été priſe ſur le territoire de l'évêché de Noyon : & ni l'évêque de Beauvais, ni l'évêque de Noyon, n'avaient aſſurément le droit de condamner perſonne, & encore moins de livrer à la mort une ſujette du duc de Lorraine, & une guerrière à la ſolde du roi de France.

Il y avait alors, qui le croirait! un vicaire-général de l'inquisition en France, nommé *frère Martin.* C'était bien là un des plus horribles effets de la subversion totale de ce malheureux pays. Frère Martin réclama la prisonnière comme *sentant l'hérésie, odorantem hæresim.* Il somma le duc de Bourgogne & le comte de Ligny, « par le droit de son office, & de l'autorité à » lui commise par le S. Siege, de livrer Jeanne à la » sainte inquisition. »

La sorbonne se hâta de seconder frère Martin: elle écrivit au duc de Bourgogne & à Jean de Luxembourg: « Vous avez employé votre noble puissance à » appréhender icelle femme qui se dit la Pucelle, au » moyen de laquelle l'honneur de Dieu a été sans » mesure offensé, la foi excessivement blessée, & » l'Eglise trop fort déshonorée; car par son occasion, » idolâtrie, erreurs, mauvaise doctrine, & autres » maux inestimables se sont ensuivis en ce royaume.... » mais peu de chose serait avoir telle prinse, si ne » s'ensuivait ce qu'il appartient pour satisfaire l'of- » fense par elle perpétree contre notre doux Créateur » & sa foi, & la sainte Eglise, avec ses autres mé- » faits innumérables........ & si, serait intolérable » offense contre la majesté divine s'il arrivait qu'icelle » femme fût délivrée (1). »

Enfin la Pucelle fut adjugée à Pierre Cauchon, qu'on appelait l'indigne évêque, l'indigne français, & l'indigne homme. Jean de Luxembourg vendit la

(1) C'est une traduction du latin de la sorbonne, faite long-temps après.

Pucelle à Cauchon & aux Anglais pour dix mille livres, & le duc de Bedfort les paya. La ſorbonne, l'évêque & frère Martin, préſentèrent alors une nouvelle requête à ce duc de Bedfort, régent de France, « en » l'honneur de notre Seigneur & Sauveur Jéſus-» Chriſt, pour qu'icelle Jeanne fût brièvement miſe » ès mains de la juſtice de l'Égliſe ». Jeanne fut conduite à Rouen. L'archevêché était alors vacant, & le chapitre permit à l'évêque de Beauvais de *beſogner* dans la ville (c'eſt le terme dont on ſe ſervit). Il choiſit pour ſes aſſeſſeurs neuf docteurs de ſorbonne avec trente-cinq autres aſſiſtans, abbés ou moines. Le vicaire de l'inquiſition, Martin, préſidait avec Cauchon; & comme il n'était que vicaire, il n'eut que la ſeconde place.

Jeanne ſubit quatorze interrogatoires; ils ſont ſinguliers. Elle dit qu'elle a vu Sainte Catherine & Sainte Marguerite à Poitiers. Le docteur Beaupère lui demanda à quoi elle a reconnu les deux ſaintes? Elle répond que c'eſt à leur manière de faire la révérence. Beaupère lui demande ſi elles ſont bien jaſeuſes? Allez, dit-elle, le voir ſur le regiſtre. Beaupère lui demande ſi quand elle a vu S. Michel, il était tout nu? elle répond: Penſez vous que notre Seigneur n'eût de quoi le vêtir?

Les curieux obſerveront ici ſoigneuſement que Jeanne avait été long-temps dirigée avec quelques autres dévotes de la populace par un fripon nommé Richard, qui faiſoit des miracles, & qui apprenait à ces filles à en faire. Il donna un jour la communion trois

fois de ſuite à Jeanne, à l'honneur de la Trinité. C'était alors l'uſage dans les grandes affaires & dans les grands pèrils. Les chevaliers faiſaient dire trois meſſes, & communiaient trois fois quand ils allaient en bonne fortune, ou quand ils s'allaient battre en duel. C'eſt ce qu'on a remarqué du bon chevalier Bayard.

Les faiſeuſes de miracles, compagnes de Jeanne (1), & ſoumiſes à frère Richard, ſe nommaient Pierrone & Catherine. Pierrone affirmait qu'elle avait vu que Dieu apparaiſſait à elle en humanité comme ami fait à ami; Dieu était long vêtu de robe blanche avec huque vermeil deſſous, &c.

Voilà juſqu'à préſent le ridicule; voici l'horrible.

Un des juges de Jeanne, docteur en théologie & prêtre, nommé Nicolas l'Oiſeleur, vient la confeſſer dans la priſon. Il abuſe du ſacrement juſqu'au point de cacher derrière un morceau de ſerge deux prêtres qui tranſcrivirent la confeſſion de Jeanne d'Arc. Ainſi les juges employèrent le ſacrilège pour être homicides. Et une malheureuſe idiote, qui avait eu aſſez de courage pour rendre de très-grands ſervices au roi & à la patrie, fut condamnée à être brûlée par quarante-quatre prêtres français, qui l'immolaient à la faction de l'Angleterre.

On ſait aſſez comment on eut la baſſeſſe artificieuſe de mettre auprès d'elle un habit d'homme pour la tenter de reprendre cet habit, & avec quelle abſurde barbarie on prétexta cette prétendue tranſgreſſion pour la condamner aux flammes, comme ſi c'était dans une

(1) *Mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne*, t. I.

fille guerrière un crime digne du feu, de mettre une culote au lieu d'une jupe. Tout cela déchire le cœur & fait frémir le sens commun. On ne conçoit pas comment nous osons, après les horreurs sans nombre dont nous avons été coupables, appeler aucun peuple du nom de *barbare*.

La plupart de nos historiens, plus amateurs des prétendus embellissemens de l'histoire que de la vérité, disent que Jeanne alla au supplice avec intrépidité; mais, comme le portent les chroniques du temps, & comme l'avoue l'historien Villaret, elle reçut son arrêt avec des cris & avec des larmes, faiblesse pardonnable à son sexe, & peut-être au nôtre, & très-compatible avec le courage que cette fille avait déployé dans les dangers de la guerre; car on peut être hardi dans les combats, & sensible sur l'échafaud.

Je dois ajouter ici que plusieurs personnes ont cru, sans aucun examen, que la Pucelle d'Orléans n'avait point été brûlée à Rouen, quoique nous ayions le procès-verbal de son exécution. Elles ont été trompées par la relation que nous avons encore d'une aventurière qui prit le nom de la *Pucelle*, trompa les frères de Jeanne d'Arc; &, à la faveur de cette imposture, épousa en Lorraine un gentilhomme de la maison des Armoises. Il y eut deux autres friponnes qui se firent aussi passer pour la Pucelle d'Orléans. Toutes les trois prétendirent qu'on n'avait point brûlé Jeanne, & qu'on lui avait substitué une autre femme. De tels contes ne peuvent être admis que par ceux qui veulent être trompés.

ARDEUR.

Le Dictionnaire encyclopédique n'ayant parlé que des ardeurs d'urine & de l'ardeur d'un cheval, il paraît expédient de citer aussi d'autres ardeurs ; celle du feu, celle de l'amour. Nos poètes français, italiens, espagnols, parlent beaucoup des ardeurs des amans : l'opéra n'a presque jamais été sans ardeurs *parfaites*. Elles sont moins *parfaites* dans les tragédies ; mais il y a toujours beaucoup d'ardeurs.

Le dictionnaire de Trévoux dit qu'ardeur en général signifie une *passion amoureuse*. Il cite pour exemple ce vers :

> C'est de tes jeunes yeux que mon ardeur est née.

Et on ne pouvait guère en rapporter un plus mauvais. Remarquons ici que ce dictionnaire est fécond en citations de vers détestables. Il tire tous ses exemples de je ne sais quel nouveau chois de vers, parmi lesquels il serait très-difficile d'en trouver un bon. Il donne pour exemple de l'emploi du mort d'*ardeur* ces deux vers de Corneille :

> Une première ardeur est toujours la plus forte ;
> Le temps ne l'éteint point, la mort seule l'emporte.

Et celui-ci de Racine :

> Rien ne peut modérer mes ardeurs insensées.

Si les compilateurs de ce dictionnaire avaient eu du goût, ils auraient donné pour exemple du mot *ardeur* bien placé cet excellent morceau de Mithridate :

> J'ai su, par une longue & pénible industrie,
> Des plus mortels venins prévenir la furie.

Ah ! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,
Et repouſſant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laiſſer remplir d'ardeurs empoiſonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !

C'eſt ainſi qu'on peut donner une nouvelle énergie à une expreſſion ordinaire & foible. Mais pour ceux qui ne parlent d'*ardeur* que pour rimer avec *cœur*, & qui parlent de leur vive ardeur, ou de leur tendre ardeur, & qui joignent encore à cela les *alarmes* ou les *charmes* qui leur ont coûte tant de *larmes*, & qui, lorſque toutes ces platitudes ſont arrangées en douze ſyllabes, croient avoir fait des vers, & qui, après avoir écrit quinze cents lignes remplies de ces termes oiſeux en tout genre, croient en avoir fait une tragédie, il faut les renvoyer au nouveau choix de vers, ou au recueil en douze volumes des meilleures pièces de théâtre, parmi leſquelles on n'en trouve pas une ſeule qu'on puiſſe lire.

ARGENT.

MOT dont on ſe ſert pour exprimer de l'or. Monſieur, voudriez-vous me prêter cent louis d'or ? Monſieur, je le voudrais de tout mon cœur ; mais je n'ai point d'argent, je ne ſuis pas en argent comptant : l'Italien vous dirait : *Signore non ho di danari.* Je n'ai point de deniers.

Harpagon demande à maître Jacques : Me feras-tu bonne chère ? Oui, ſi vous me donnez beaucoup d'argent.

On demande tous les jours quel eſt le pays de l'Europe le plus riche en argent ? on entend par-là

quel eſt le peuple qui poſsède le plus de métaux repréſentatifs des objets de commerce. On demande, par la même raiſon, quel eſt le plus pauvre? & alors trente nations ſe préſentent à l'envie; le Veſtphalien, le Limouſin, le Baſque, l'habitant du Tirol, celui du Valais, le Griſon, l'Iſtrien, l'Écoſſais & l'Irlandais du nord, le Suiſſe d'un petit canton, & ſur-tout le ſujet du pape.

Pour deviner qui en a davantage, on balance aujourd'hui entre la France, l'Eſpagne, & la Hollande qui n'en avait point en 1600.

Autrefois, dans le treizième, quatorzième & quinzième ſiècle, c'était la province de la daterie qui avait ſans contredit le plus d'argent comptant; auſſi faiſoit-elle le plus grand commerce. *Combien vendez-vous cela?* diſait-on à un marchand. Il répondait: *Autant que les gens ſont ſots.*

Toute l'Europe envoyait alors ſon argent à la cour romaine, qui rendait en échange des grains bénis, des agnus, des indulgences plénières ou non plénières, des diſpenſes, des confirmations, des exemptions, des bénédictions, & même des excommunications contre ceux qui n'étoient pas aſſez bien en cour de Rome, & à qui les payeurs en voulaient.

Les Vénitiens ne vendaient rien de tout cela; mais ils faiſaient le commerce de tout l'Occident par Alexandrie; on n'avait que par eux du poivre & de la canelle. L'argent qui n'allait pas à la daterie, venait à eux, un peu aux Toſcans & aux Génois. Tous les autres royaumes étaient ſi pauvres en argent

comptant, que Charles VIII fut obligé d'emprunter les pierreries de la ducheſſe de Savoie, & de les mettre en gage pour aller conquérir Naples, qu'il perdit bientôt : les Vénitiens ſoudoyèrent des armées plus fortes que la ſienne. Un noble Vénitien avait plus d'or dans ſon côffre, & plus de vaiſſelle d'argent ſur ſa table, que l'empereur Maximilien ſurnommé *Pochi danari*.

Les choſes changèrent quand les Portugais allèrent trafiquer aux Indes en conquérans, & que les Eſpagnols eurent ſubjugué le Mexique & le Pérou avec ſix ou ſept cents hommes. On ſait qu'alors le commerce de Veniſe, celui des autres villes d'Italie, tout tomba. Philippe II, maître de l'Eſpagne, du Portugal, des Pays-Bas, des deux Siciles, du Milanais, de quinze cents lieues de côtes dans l'Aſie, & des mines d'or & d'argent dans l'Amérique, fut le ſeul riche, & par conſéquent le ſeul puiſſant en Europe. Les eſpions qu'il avait gagnés en France, baiſaient à genoux les doublons catholiques ; & le petit nombre d'angelots & de carolus qui circulaient en France, n'avaient pas un grand crédit. On prétend que l'Amérique & l'Aſie lui valurent à peu près dix millions de ducats de revenu. Il eût en effet acheté l'Europe avec ſon argent, ſans le fer de Henri IV & les flottes de la reine Eliſabeth.

Le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Argent*, cite l'*Eſprit des lois*, dans lequel il eſt dit : « J'ai oui » déplorer pluſieurs fois l'aveuglement du conſeil de » François Ier, qui rebuta Chriſtophe Colomb qui

» lui proposait les Indes; en vérité, on fit peut-être » par imprudence une chose bien sage. »

Nous voyons, par l'énorme puissance de Philippe, que le conseil prétendu de François Ier n'aurait pas fait *une chose si sage.* Mais contentons-nous de remarquer que François Ier n'était pas né quand on prétend qu'il refusa les offres de Christophe Colomb; ce génois aborda en Amérique en 1492, & François Ier naquit en 1494, & ne parvint au trône qu'en 1515.

Comparons ici le revenu de Henri III, de Henri IV & de la reine Elisabeth, avec celui de Philippe II; le subside ordinaire d'Elisabeth n'était que de cent mille livres sterling; & avec l'extraordinaire, il fut, année commune, d'environ quatre cent mille; mais il fallait qu'elle employât ce surplus à se défendre de Philippe II. Sans une extrême économie elle était perdue, & l'Angleterre avec elle.

Le revenu de Henri III se montait, à la vérité, à trente millions de livres de son temps; cette somme était à la seule somme que Philippe II retirait des Indes, comme trois à dix; mais il n'entrait pas le tiers de cet argent dans les coffres de Henri III, très-prodigue, très-volé, & par conséquent très-pauvre: il se trouve que Philippe était, d'un seul article, dix fois plus riche que lui.

Pour Henri IV, ce n'est pas la peine de comparer ses trésors avec ceux de Philippe II. Jusqu'à la paix de Vervins, il n'avait que ce qu'il pouvait emprunter ou gagner à la pointe de son épée, & il vécut en

chevalier errant, jusqu'au temps qu'il devint le premier roi de l'Europe.

L'Angleterre avait toujours été si pauvre, que le roi Edouard III fut le premier qui fit battre de la monnaie d'or.

On veut savoir ce que devient l'or & l'argent qui affluent continuellement du Mexique & du Pérou en Espagne? Il entre dans les poches des Français, des Anglais, des Hollandais, qui font le commerce de Cadix sous des noms espagnols, & qui envoient en Amérique les productions de leurs manufactures. Une grande partie de cet argent s'en va aux Indes orientales payer des épiceries, du coton, du salpêtre, du sucre-candi, du thé, des toiles, des diamans, & des magots.

On demande ensuite ce que deviennent tous ces trésors des Indes; je réponds que Sha Thamas-Kouli-kan, ou Sha Nadir, a emporté tout celui du grand mogol avec ses pierreries. Vous voulez savoir où sont ces pierreries, cet or, cet argent que Sha Nadir a emportés en Perse? une partie a été enfouie dans la terre pendant les guerres civiles; des brigands se sont servis de l'autre pour se faire des partis. Car, comme dit fort bien César, « avec de l'argent on a des soldats; » & avec des soldats on vole de l'argent. »

Votre curiosité n'est point encore satisfaite; vous êtes embarrassé de savoir où sont les trésors de Sésostris, de Crésus, de Cyrus, de Nabuchodonosor, & sur-tout de Salomon qui avait, dit-on, vingt milliars & plus de nos livres de compte, à lui tout seul, dans sa cassette?

Je vous dirai que tout cela s'eſt répandu par le monde. Soyez sûr que du temps de Cyrus, les Gaules, la Germanie, le Danemarck, la Pologne, la Ruſſie, n'avaient pas un écu. Les choſes ſe ſont miſes au niveau avec le temps, ſans ce qui s'eſt perdu en dorure, ce qui reſte enfoui à Notre-Dame de Lorette, & autres lieux, & ce qui a été englouti dans l'*avare* mer.

Comment faiſaient les Romains ſous leur grand Romulus, fils de Mars & d'une religieuſe, & ſous le dévot Numa Pompilius? Ils avaient un Jupiter de bois de chêne mal taillé, des huttes pour palais, une poignée de foin au bout d'un bâton pour étendard, & pas une pièce d'argent de douze ſous dans leur poche. Nos cochers ont des montres d'or que les ſept rois de Rome, les Camilles, les Manlius, les Fabius, n'auraient pu payer.

Si par haſard la femme d'un receveur-général des finances ſe faiſait lire ce chapitre à ſa toilette par le bel eſprit de la maiſon, elle aurait un étrange mépris pour les Romains des trois premiers ſiècles, & ne voudrait pas laiſſer entrer dans ſon antichambre un Manlius, un Curius, un Fabius, qui viendraient à pied, & qui n'auraient pas de quoi faire ſa partie de jeu.

Leur argent comptant était du cuivre. Il ſervait à la fois d'armes & de monnaie. On ſe battait & on comptait avec du cuivre. Trois ou quatre livres de cuivre de douze onces payaient un bœuf. On achetait le néceſſaire au marché comme on l'achète aujourd'hui; & les hommes avaient, comme de tout temps,

la nourriture, le vêtement, & le couvert. Les Romains, plus pauvres que leurs voisins, les subjuguèrent, & augmentèrent toujours leur territoire dans l'espace de près de cinq cents années, avant de frapper de la monnaie d'argent.

Les soldats de Gustave-Adolphe n'avaient en Suède que de la monnaie de cuivre pour leur solde, avant qu'il fît des conquêtes hors de son pays.

Pourvu qu'on ait un gage d'échange pour les choses nécessaires à la vie, le commerce se fait toujours. Il n'importe que ce gage d'échange soit de coquilles ou de papier. L'or & l'argent à la longue n'ont prévalu par-tout que parce qu'ils sont plus rares.

C'est en Asie que commencèrent les premières fabriques de la monnaie de ces deux métaux, parce que l'Asie fut le berceau de tous les arts.

Il n'est point question de monnaie dans la guerre de Troye; on y pèse l'or & l'argent. Agamemnon pouvoit avoir un trésorier, mais point de cour des monnaies.

Ce qui a fait soupçonner à plusieurs savans téméraires que le Pentateuque n'avait été écrit que dans le temps où les Hébreux commencèrent à se procurer quelques monnaies de leurs voisins, c'est que dans plus d'un passage il est parlé de sicles. On y dit qu'Abraham qui était étranger, & qui n'avait pas un pouce de terre dans le pays de Canaan, y acheta un champ & une caverne pour enterrer sa femme, quatre cents sicles d'argent monnayé de bon aloi (1):

(1) Genèse, chap. XXIII, vers. 16.

Quadringtos ſiclos argenti probatæ monetæ publicæ. Le judicieux dom Calmet évalue cette ſomme à quatre cent quarante-huit livres ſix ſous neuf deniers, ſelon les anciens calculs imaginés aſſez au haſard, quand le marc d'argent était à vingt-ſix livres de compte le marc. Mais comme le marc d'argent eſt augmenté de moitié, la ſomme vaudrait huit cent quatre-vingt-ſeize livres.

Or comme en ce temps-là il n'y avait point de monnaie marquée au coin, qui répondît au mot *pecunia*, cela ferait une petite difficulté dont il eſt aiſé de ſe tirer (1).

Une autre difficulté, c'eſt que dans un endroit il eſt dit qu'Abraham acheta ce champ en Hébron, & dans un autre en Sichem (2). Conſultez ſur cela le vénérable Bède, Raban Maure, & Emmanuel Sa.

Nous pourrions parler ici des richeſſes que laiſſa David à Salomon, en argent monnoyé. Les uns les font monter à vingt-un, vingt-deux milliards tournois, les autres à vingt-cinq. Il n'y a point de gardes du tréſor royal, ni de tefterdar du grand-turc, qui

(1) Ces hardis ſavans qui, ſur ce prétexte & ſur pluſieurs autres, attribuent le Pentateuque à d'autres qu'à Moïſe, ſe fondent encore ſur les témoignages de Saint Théodoret, de Mazius, &c. Ils diſent: ſi Saint Théodoret & Mazius affirment que le livre de Joſué n'a pas été écrit par Joſué, & n'en eſt pas moins admirable, ne pouvons-nous pas croire auſſi que le Pentateuque eſt très-admirable ſans être de Moïſe? Voyez ſur cela le premier livre de l'*Hiſtoire critique du vieux Teſtament*, par le révérend père Simon de l'oratoire. Mais quoi qu'en aient dit tant de ſavans, il eſt clair qu'il faut s'en tenir au ſentiment de la ſainte Egliſe apoſtolique & romaine, la ſeule infaillible.

(2) Actes, chap. VII, v. 16.

puiſſe

puisse supputer au juste le trésor du roi Salomon. Mais les jeunes bacheliers d'Oxford & de sorbonne font ce compte tout courant.

Je ne parlerai point des innombrables aventures qui sont arrivées à l'argent depuis qu'il a été frappé, marqué, évalué, altéré, prodigué, resserré, volé, ayant dans toutes ces transmigrations demeuré constamment l'amour du genre humain. On l'aime au point que, chez tous les princes chrétiens, il y a encore une vieille loi qui subsiste, c'est de ne point laisser sortir d'or & d'argent de leurs royaumes. Cette loi suppose de deux choses l'une, ou que ces princes règnent sur des fous à lier qui se défont de leurs espèces en pays étranger pour leur plaisir, ou qu'il ne faut pas payer ses dettes à un étranger. Il est clair pourtant que personne n'est assez insensé pour donner son argent sans raison, & que quand on doit à l'étranger il faut payer soit en lettres-de-change, soit en denrées, soit en espèces sonnantes. Aussi cette loi n'est pas exécutée depuis qu'on a commencé à ouvrir les yeux; & il n'y a pas long-temps qu'ils sont ouverts.

Il y aurait beaucoup de choses à dire sur l'argent monnayé, comme sur l'augmentation injuste & ridicule des espèces, qui fait perdre tout d'un coup des sommes considérables à un Etat, sur la refonte ou la remarque, avec une augmentation de valeur idéale, qui invite tous vos voisins, tous vos ennemis à remarquer votre monnaie & à gagner à vos dépens; enfin sur vingt autres tours d'adresse inventés pour se ruiner. Plusieurs livres nouveaux sont pleins de

réflexions judicieuſes ſur cet article. Il eſt plus aiſé d'écrire ſur l'argent que d'en avoir ; & ceux qui en gagnent ſe moquent beaucoup de ceux qui ne ſavent qu'en parler.

En général l'art du gouvernement conſiſte à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens, pour le donner à une autre partie.

On demande s'il eſt poſſible de ruiner radicalement un royaume, dont en général la terre eſt fertile ; on répond que la choſe n'eſt pas praticable, attendu que depuis la guerre de 1689, juſqu'à la fin de 1769, où nous écrivons, on a fait preſque ſans diſcontinuation tout ce qu'on a pu pour ruiner la France ſans reſſource, & qu'on n'a jamais pu en venir à bout. C'eſt un bon corps qui a eu la fièvre pendant quatre-vingts ans avec des redoublemens, & qui a été entre les mains des charlatans, mais qui vivra.

Si vous voulez lire un morceau curieux & bien fait ſur l'argent de différens pays ; adreſſez-vous à l'article *Monnoie*, de M. le chevalier de Jaucourt, dans l'Encyclopédie ; on ne peut en parler plus ſavamment, & avec plus d'impartialité. Il eſt beau d'approfondir un ſujet qu'on mépriſe.

ARIANISME.

TOUTES les grandes diſputes théologiques pendant douze cents ans ont été grecques. Qu'auraient dit Homère, Sophocle, Démoſthènes, Archimède, s'ils avaient été témoins de ces ſubtils ergotiſmes qui ont coûté tant de ſang ?

Arius a l'honneur encore aujourd'hui de passer pour avoir inventé son opinion, comme Calvin passe pour être fondateur du calvinisme. La vanité d'être chef de secte est la seconde de toutes les vanités de ce monde; car celle des conquérans est, dit-on, la première. Cependant ni Calvin, ni Arius, n'ont certainement pas la triste gloire de l'invention.

On se querellait depuis long-temps sur la Trinité; lorsqu'Arius se mêla de la querelle dans la disputeuse ville d'Alexandrie, où Euclide n'avait pu parvenir à rendre les esprits tranquilles & justes. Il n'y eut jamais de peuple plus frivole que les Alexandrins; les Parisiens mêmes n'en approchent pas.

Il fallait bien qu'on disputât déja vivement sur la Trinité, puisque le patriarche auteur de la Chronique d'Alexandrie, conservée à Oxford, assure qu'il y avait deux mille prêtres qui soutenaient le parti qu'Arius embrassa.

Mettons ici, pour la commodité du lecteur, ce qu'on dit d'Arius, dans un petit livre qu'on peut n'avoir pas sous la main (1).

Voici une question incompréhensible qui a exercé depuis plus de seize cents ans la curiosité, la subtilité sophistique, l'aigreur, l'esprit de cabale, la fureur de dominer, la rage de persécuter, le fanatisme aveugle & sanguinaire, la crédulité barbare, qui a produit plus d'horreurs que l'ambition des princes, qui pourtant en a produit beaucoup. Jésus est-il verbe? S'il

(1) La *Raison par alphabet*, réunie dans cette édition aux *Questions sur l'Encyclopédie*.

eſt verbe, eſt-il émané de Dieu dans le temps, ou avant le temps? s'il eſt émané de Dieu, eſt-il coéternel & conſubſtantiel avec lui, ou eſt-il d'une ſubſtance ſemblable? eſt il diſtinct de lui, ou ne l'eſt il pas? eſt il fait, ou engendré? Peut-il engendrer à ſon tour? a-t-il la paternité ou la vertu productive ſans paternité? Le Saint-Eſprit eſt-il fait ou engendré, ou produit, ou procédant du père, ou procédant du fils, ou procédant de tous les deux? Peut-il engendrer, peut-il produire? ſon hypoſtaſe eſt-elle conſubſtantielle avec l'hypoſtaſe du père & du fils? & comment, ayant préciſément la même nature, la même eſſence que le père & le fils, peut-il ne pas faire les mêmes choſes que ces deux perſonnes qui ſont lui-même?

Ces queſtions ſi au-deſſus de la raiſon avaient certainement beſoin d'être décidées par une Égliſe infaillible.

On ſophiſtiquait, on ergotait, on ſe haïſſait, on s'excommuniait chez les chrétiens pour quelques-uns de ces dogmes inacceſſibles à l'eſprit humain avant les temps d'Arius & d'Athanaſe. Les Grecs égyptiens étaient d'habiles gens, ils coupaient un cheveu en quatre, mais cette fois-ci ils ne le coupèrent qu'en trois. Alexandros, évêque d'Alexandrie, s'aviſe de prêcher que Dieu étant néceſſairement individuel, ſimple, une monade dans toute la rigueur du mot, cette monade eſt trine.

Le prêtre Arious, que nous nommons Arius, eſt tout ſcandaliſé de la monade d'Alexandros; il explique la choſe differemment; il ergote en partie comme le

prêtre Sabellious, qui avait ergoté comme le phrygien Praxeas, grand ergoteur. Alexandros assemble vîte un petit concile de gens de son opinion, & excommunie son prêtre. Eusébios, évêque de Nicomédie, prend le parti d'Arious : voilà toute l'Église en feu.

L'empereur Constantin était un scélérat, je l'avoue, un parricide qui avait étouffé sa femme dans un bain, égorgé son fils, assassiné son beau-père, son beau-frère & son neveu, je ne le nie pas; un homme bouffi d'orgueil, & plongé dans les plaisirs, je l'accorde; un détestable tyran, ainsi que ses enfans, *transeat :* mais il avait du bon sens. On ne parvient point à l'empire, on ne subjugue pas tous ses rivaux sans avoir raisonné juste.

Quand il vit la guerre civile des cervelles scolastiques allumée, il envoya le célèbre évêque Ozius avec des lettres déhortatoires aux deux parties belligérantes (1). « Vous êtes de grands fous, *leur dit-il expressément dans sa lettre*, de vous quereller pour des » choses que vous n'entendez pas. Il est indigne de la

(1) Un professeur de l'université de Paris, nommé le Beau, qui a écrit l'*Histoire du bas-empire*, se garde bien de rapporter la lettre de Constantin telle qu'elle est, & telle que la rapporte le savant auteur du dictionnaire des hérésies « Ce bon prince, dit il, animé » d'une tendresse paternelle, finissait en ces termes : Rendez-moi des » jours serins & des nuits tranquilles. » Il rapporte les complimens de Constantin aux évêques, mais il devait aussi rapporter le reproche. L'épithète de *bon prince* convient à Titus, à Trajan, à Marc-Antonin, à Marc-Aurèle, & même à Julien le philosophe, qui ne versa jamais que le sang des ennemis de l'empire en prodiguant le sien, & non pas à Constantin, le plus ambitieux des hommes, le plus vain, le plus voluptueux, & en même temps le plus perfide & le plus sanguinaire. Ce n'est pas écrire l'histoire, c'est la défigurer.

» gravité de vos ministères de faire tant de bruit
» sur un sujet si mince. »

Constantin n'entendait pas par *mince sujet* ce qui regarde la Divinité, mais la manière incompréhensible dont on s'efforçait d'expliquer la nature de la Divinité. Le patriarche arabe qui a écrit *l'Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, fait parler à peu près ainsi Ozius en présentant la lettre de l'empereur:

« Mes frères, le christianisme commence à peine à » jouir de la paix, & vous allez le plonger dans une » discorde éternelle. L'empereur n'a que trop raison » de vous dire que vous vous *querellez pour un sujet* » *fort mince*. Certainement, si l'objet de la dispute » était essentiel, Jésus-Christ, que nous reconnaissons tous pour notre législateur, en aurait parlé; » Dieu n'aurait pas envoyé son fils sur la terre pour » ne nous pas apprendre notre catéchisme. Tout ce » qu'il ne nous a pas dit expressément est l'ouvrage » des hommes, & l'erreur est leur partage. Jésus vous » a commandé de vous aimer, & vous commencez » par lui désobéir en vous haïssant, en excitant la discorde dans l'empire. L'orgueil seul fait naître les » disputes, & Jésus votre maître vous a ordonné d'être » humbles. Personne de vous ne peut savoir si Jésus » est fait ou engendré. Et que vous importe sa nature, » pourvu que la vôtre soit d'être justes & raisonnables? Qu'a de commun une vaine science de mots » avec la morale qui doit conduire vos actions? Vous » chargez la doctrine de mystères, vous qui n'êtes faits » que pour affermir la religion par la vertu. Voulez-

» vous que la religion chrétienne ne soit qu'un amas » de sophismes ? est-ce pour cela que le Christ est » venu ? Cessez de disputer ; adorez, édifiez, humiliez-vous, nourrissez les pauvres, appaisez les » querelles de familles au lieu de scandaliser l'empire entier par vos discordes. »

Ozius parlait à des opiniâtres. On assembla le concile de Nicée, & il y eut une guerre civile spirituelle dans l'empire romain. Cette guerre en amena d'autres, & de siècle en siècle on s'est persécuté mutuellement jusqu'à nos jours.

Ce qu'il y eut de triste, c'est que la persécution commença dès que le concile fut terminé ; mais lorsque Constantin en avait fait l'ouverture, il ne savait encore quel parti prendre, ni sur qui il ferait tomber la persécution. Il n'était point chrétien (1), quoiqu'il fût à la tête des chrétiens : le baptême seul constituait alors le christianisme, & il n'était point baptisé ; il venait même de faire rebâtir à Rome le temple de la Concorde. Il lui était sans doute fort indifférent qu'Alexandre d'Alexandrie, ou Eusèbe de Nicomédie, & le prêtre Arius eussent raison ou tort ; il est assez évident, par la lettre ci-dessus rapportée, qu'il avait un profond mépris pour cette dispute.

Mais il arriva ce qu'on voit, & ce qu'on verra à jamais dans toutes les cours. Les ennemis de ceux qu'on nomma depuis Ariens, accusèrent Eusèbe de Nicomédie d'avoir pris autrefois le parti de Licinius contre l'empereur : *J'en ai des preuves*, dit Constantin

(1) Voyez l'article *Vision de Constantin*.

dans sa lettre à l'Église de Nicomédie, *par les prêtres & les diacres de sa suite que j'ai pris, &c.*

Ainsi donc dès le premier grand concile, l'intrigue, la cabale, la persécution, sont établies avec le dogme, sans pouvoir en affaiblir la sainteté. Constantin donna les chapelles de ceux qui ne croyaient pas la consubstantialité à ceux qui la croyaient, confisqua les biens des dissidens à son profit, & se servit de son pouvoir despotique pour exiler Arius & ses partisans, qui alors n'étaient pas les plus forts. On a dit même que de son autorité privée il condamna à mort quiconque ne brûlerait pas les ouvrages d'Arius : mais ce fait n'est pas vrai. Constantin, tout prodigue qu'il était du sang des hommes, ne poussa pas la cruauté jusqu'à cet excès de démence absurde de faire assassiner par ses bourreaux celui qui garderait un livre hérétique, pendant qu'il laissait vivre l'hérésiarque.

Tout change bientôt à la cour; plusieurs évêques inconsubstantiels, des eunuques, des femmes parlèrent pour Arius, & obtinrent la révocation de la lettre de cachet. C'est ce que nous avons vu arriver plusieurs fois dans nos cours modernes en pareille occasion.

Le célèbre Eusèbe, évêque de Césarée, connu par ses ouvrages qui ne sont pas écrits avec un grand discernement, accusait fortement Eustate, évêque d'Antioche, d'être sabellien; & Eustate accusait Eusèbe d'être arien. On assembla un concile à Antioche; Eusèbe gagna sa cause; on déposa Eustate; on offrit le siege d'Antioche à Eusèbe, qui n'en voulut point; les deux partis s'armèrent l'un contre l'autre; ce fut

le prélude des guerres de controverse. Constantin, qui avait exilé Arius pour ne pas croire le Fils consubstantiel, exila Eustate pour le croire : de telles révolutions sont communes.

S. Athanase était alors évêque d'Alexandrie ; il ne voulut point recevoir dans la ville Arius que l'empereur y avait envoyé, disant « qu'Arius était excom- » munié, qu'un excommunié ne devait plus avoir ni » maison, ni patrie ; qu'il ne pouvait ni manger, ni » coucher nulle part, & qu'il vaut mieux obeir à » Dieu qu'aux hommes. » Aussitôt nouveau concile à Tyr, & nouvelles lettres-de-cachet. Athanase est déposé par les pères de Tyr, exilé à Trèves par l'empereur. Ainsi Arius, & Athanase son plus grand ennemi, sont condamnés tour-à-tour par un homme qui n'était pas encore chrétien.

Les deux factions employèrent également l'artifice, la fraude, la calomnie, selon l'ancien & l'éternel usage. Constantin les laissa disputer & cabaler, il avait d'autres occupations. Ce fut dans ce temps-là que ce *bon prince* fit assassiner son fils, sa femme, son neveu, le jeune Licinius, l'espérance de l'empire, qui n'avait pas encore douze ans.

Le parti d'Arius fut toujours victorieux sous Constantin. Le parti opposé n'a pas rougi d'écrire qu'un jour Saint Macaire, l'un des plus ardens sectateurs d'Athanase, sachant qu'Arius s'acheminait pour entrer dans la cathédrale de Constantinople, suivi de plusieurs de ses confrères, pria Dieu si ardemment de confondre cet héréfiarque, que Dieu ne put résister

à la prière de Macaire; que sur-le-champ tous les boyaux d'Arius lui sortirent par le fondement; ce qui est impossible: mais enfin Arius mourut.

Constantin le suivit une année après, en 337 de l'ère vulgaire. On prétend qu'il mourut de la lèpre. L'empereur Julien, dans ses *Césars*, dit que le baptême que reçut cet empereur quelques heures avant sa mort ne guérit personne de cette maladie.

Comme ses enfans régnèrent après lui, la flatterie des peuples romains, devenus esclaves depuis long-temps, fut portée à un tel excès, que ceux de l'ancienne religion en firent un dieu, & ceux de la nouvelle en firent un saint. On célébra long-temps sa fête avec celle de sa mère.

Après sa mort, les troubles occasionnés par le seul mot *consubstantiel* agitèrent l'empire avec violence. Constance, fils & successeur de Constantin, imita toutes les cruautés de son père, & tint des conciles comme lui; ces conciles s'anathématisèrent réciproquement. Athanase courut l'Europe & l'Asie pour soutenir son parti. Les eusébiens l'accablèrent. Les exils, les prisons, les tumultes, les meurtres, les assassinats, signalèrent la fin du règne de Constance. L'empereur Julien, fatal ennemi de l'Église, fit ce qu'il put pour rendre la paix à l'Église, & n'en put venir à bout. Jovien, & après lui Valentinien, donnèrent une liberté entière de conscience: mais les deux partis ne la prirent que pour une liberté d'exercer leur haine & leur fureur.

Théodose se déclara pour le concile de Nicée: mais

l'impératrice Justine, qui régnait en Italie, en Illyrie, en Afrique, comme tutrice du jeune Valentinien, proscrivit le grand concile de Nicée; & bientôt les Goths, les Vandales, les Bourguignons, qui se repandirent dans tant de provinces, y trouvant l'arianisme établi, l'embrassèrent pour gouverner les peuples conquis par la propre religion de ces peuples mêmes.

Mais la foi nicéenne ayant été reçue chez les Gaulois, Clovis leur vainqueur suivit leur communion, par la même raison que les autres barbares avaient professé la foi arienne.

Le grand Théodoric en Italie entretint la paix entre les deux partis; & enfin la formule nicéenne prévalut dans l'Occident & dans l'Orient.

L'arianisme reparut vers le milieu du seizième siècle, à la faveur de toutes les disputes de religion qui partageaient alors l'Europe; mais il reparut armé d'une force nouvelle, & d'une plus grande incrédulité. Quarante gentilshommes de Vicence formèrent une académie, dans laquelle on n'etablit que les seuls dogmes qui parurent necessaires pour être chrétiens. Jésus fut reconnu pour verbe, pour sauveur, & pour juge: mais on nia sa divinité, sa consubstantialité, & jusqu'à la Trinité.

Les principaux de ces dogmatiseurs furent Lélius Socin, Okin, Pazuta, Gentilis. Servet se joignit à eux. On connaît sa malheureuse dispute avec Calvin; ils eurent quelque temps ensemble un commerce d'injures par lettres. Servet fut assez imprudent pour passer par Genève, dans un voyage qu'il faisait en

Allemagne. Calvin fut affez lâche pour le faire arrêter, & affez barbare pour le faire condamner à être brûlé à petit feu, c'eft-à-dire, au même fupplice auquel Calvin avait à peine échappé en France. Prefque tous les théologiens d'alors étaient tour-à-tour perfécuteurs & perfécutés, bourreaux ou victimes.

Le même Calvin follicita dans Genève la mort de Gentilis. Il trouva cinq avocats qui fignèrent que Gentilis méritait de mourir dans les flammes. De telles horreurs font dignes de cet abominable fiècle. Gentilis fut mis en prifon, & allait être brûlé comme Servet: mais il fut plus avifé que cet efpagnol; il fe rétracta, donna les louanges les plus ridicules à Calvin, & fut fauvé. Mais fon malheur voulut enfuite que n'ayant pas affez ménagé un bailli du canton de Berne, il fût arrêté comme arien. Des témoins dépofèrent qu'il avait dit que les mots de *trinité*, d'*effence*, d'*hypoftafe*, ne fe trouvaient pas dans l'écriture fainte; & fur cette dépofition, les juges, qui ne favaient pas plus que lui ce que c'eft qu'une hypoftafe, le condamnèrent fans raifonner, à perdre la tête.

Fauftus Socin, neveu de Lélius Socin, & fes compagnons, furent plus heureux en Allemagne; ils pénétrèrent en Siléfie & en Pologne; ils y fondèrent des églifes, ils écrivirent, ils prêchèrent, ils réuffirent: mais à la longue, comme leur religion était dépouillée de prefque tous les myftères, & plutôt une fecte philofophique paifible qu'une fecte militante, ils furent abandonnés; les jéfuites, qui avaient plus de crédit qu'eux, les pourfuivirent, & les difperfèrent.

Ce qui reste de cette secte en Pologne, en Allemagne, en Hollande, se tient caché & tranquille. La secte a reparu en Angleterre avec plus de force & d'éclat. Le grand Newton & Locke l'embrassèrent; Samuel Clarke, célèbre curé de Saint-James, auteur d'un si bon livre sur l'existence de Dieu, se déclara hautement arien, & ses disciples sont très-nombreux. Il n'allait jamais à sa paroisse le jour qu'on y récitait le *symbole* de S. Athanase. On pourra voir, dans le cours de cet ouvrage, les subtilités que tous ces opiniâtres, plus philosophes que chrétiens, opposent à la pureté de la foi catholique.

Quoiqu'il y eût un grand troupeau d'ariens à Londres parmi les théologiens, les grandes vérités mathématiques découvertes par Newton, & la sagesse métaphysique de Locke ont plus occupé les esprits. Les disputes sur la consubstantialité ont paru très-fades aux philosophes. Il est arrivé à Newton en Angleterre, la même chose qu'à Corneille en France; on oublia Pertharite, Théodore, & son recueil de vers, on ne pensa qu'à Cinna. Newton fut regardé comme l'interprète de Dieu dans le calcul des fluxions, dans les lois de la gravitation, dans la nature de la lumière. Il fut porté à sa mort par les pairs & le chancelier du royaume près des tombeaux des rois, & plus révéré qu'eux. Servet qui découvrit, dit-on, la circulation du sang, avait été brûlé à petit feu dans une petite ville des Allobroges, maîtrisée par un théologien de Picardie.

ARISTÉE.

Quoi! l'on voudra toujours tromper les hommes fur les chofes les plus indifférentes, comme fur les plus férieufes! Un prétendu Ariftée veut faire croire qu'il a fait traduire l'ancien Teftament en grec, pour l'ufage de Ptolomée Philadelphe, comme le duc de Montaufier a réellement fait commenter les meilleurs auteurs latins à l'ufage du dauphin qui n'en faifait aucun ufage.

Si on en croit cet Ariftee, Ptolomée brûlait d'envie de connoître les lois juives; & pour connoître ces lois que le moindre juif d'Alexandrie lui aurait traduites pour cent écus, il fe propofa d'envoyer une ambaffade folemnelle au grand-prêtre des juifs de Jérufalem, de délivrer fix vingt mille efclaves juifs que fon père Ptolomée Soter avait pris prifonniers en Judée, & de leur donner à chacun environ quarante écus de notre monnaie pour leur aider à faire le voyage agréablement; ce qui fait quatorze millions quatre cent mille de nos livres.

Ptolomée ne fe contenta pas de cette libéralité inouie. Comme il était fort dévot, fans doute, au judaïfme, il envoya au temple à Jérufalem une grande table d'or maffif, enrichie par-tout de pierres précieufes, & il eut foin de faire graver fur cette table la carte du Méandre, fleuve de Phrygie (1); le cours de cette rivière était marqué par des rubis & par des émeraudes. On fent combien cette carte du Méandre devait enchanter les Juifs. Cette table était chargée

(1) Il fe peut très-bien pourtant que ce ne fût pas un plan du cours du Méandre, mais ce qu'on appelait en grec un *méandre*, un lacis, un nœud de pierres précieufes. C'était toujours un fort beau préfent.

de deux immenſes vaſes d'or encore mieux travaillés; il donna trente autres vaſes d'or, & une infinité de vaſes d'argent. On n'a jamais payé ſi chèrement un livre; on aurait toute la bibliothèque du Vatican à bien meilleur marché.

Éléazar, prétendu grand-prêtre de Jéruſalem, lui envoya à ſon tour des ambaſſadeurs qui ne préſentèrent qu'une lettre en beau vélin écrite en caractères d'or. C'était agir en dignes juifs que de donner un morceau de parchemin pour environ trente millions.

Ptolomée fut ſi content du ſtyle d'Éléazar qu'il en verſa des larmes de joie.

Les ambaſſadeurs dînèrent avec le roi & les principaux prêtres d'Égypte. Quand il fallut bénir la table, les Égyptiens cédèrent cet honneur aux Juifs.

Avec ces ambaſſadeurs arrivèrent ſoixante & douze interprètes, ſix de chacune des douze tribus, tous ayant appris le grec en perfection dans Jéruſalem. C'eſt dommage, à la vérité, que de ces douze tribus il y en eût dix d'abſolument perdues, & diſparues de la face de la terre depuis tant de ſiècles; mais le grand-prêtre Éléazar les avait retrouvées exprès pour envoyer des traducteurs à Ptolomée.

Les ſoixante & douze interprètes furent enfermés dans l'île de Pharos; chacun d'eux fit ſa traduction à part en ſoixante & douze jours, & toutes les traductions ſe trouvèrent ſemblables mot pour mot: c'eſt ce qu'on appelle la *traduction des ſeptante*, qui devrait être nommée la *traduction des ſeptante-deux*.

Dès que le roi eut reçu ces livres, il les adora, tant

il était bon juif. Chaque interprète reçut trois talens d'or; & on envoya encore au grand sacrificateur pour son parchemin dix lits d'argent, une couronne d'or, des encensoirs, & des coupes d'or, un vase de trente talens d'argent, c'est-à-dire du poids d'environ soixante mille écus, avec dix robes de pourpre, & cent pièces de toile du plus beau lin.

Presque tout ce beau conte est fidèlement rapporté par l'historien Josephe, qui n'a jamais rien exagéré. S. Justin a enchéri sur Josephe; il dit que ce fut au roi Hérode que Ptolomée s'adressa, & non pas au grand prêtre Éléazar. Il fait envoyer deux ambassadeurs de Ptolomée à Hérode, c'est beaucoup ajouter au merveilleux: car on sait qu'Hérode ne naquit que long-temps après le règne de Ptolomée Philadelphe.

Ce n'est pas la peine de remarquer ici la profusion d'anachronismes qui règne dans ces romans & dans tous leurs semblables, la foule des contradictions & les énormes bévues dans lesquelles l'auteur juif tombe à chaque phrase: cependant cette fable a passé pendant des siècles pour une vérité incontestable; & pour mieux exercer la crédulité de l'esprit humain, chaque auteur qui la citait, ajoutait ou retranchait à sa manière; de sorte qu'en croyant cette aventure il fallait la croire de cent manières différentes. Les uns rient de ces absurdités dont les nations ont été abreuvées, les autres gémissent de ces impostures; la multitude infinie des mensonges fait des Démocrites & des Héraclites.

FIN DU PREMIER VOLUME DES QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE.

TABLE

TABLE

Des articles contenus dans ce volume.

Préface de l'éditeur. . . page 5
Introduction aux Questions sur l'Encyclopédie, par des amateurs . . . 11
Questions sur l'Encyclopédie . . . 17
A. . . . ibid.
A B C, *ou* ALPHABET. . . . 23
ABBAYE. SECTION I. . . . 32
SECTION II. . . . 40
ABBÉ. . . . 44
ABEILLES. . . . 45
ABRAHAM, SECTION I. . . . 52
SECTION II. . . . 61
SECTION III. . . . 66
ABUS. . . . 75
ABUS DES MOTS. . . . 79
ACADÉMIE. . . . 83
ADAM, SECTION I. . . . 88
SECTION II. . . . 94
SECTION III. . . . 95
ADORER. *Culte de latrie. Chanson attribuée à Jesus-Christ. Danse sacrée. Cérémonies.* . . . 98
ADULTÈRE. . . . 105
Suite du chapitre sur l'adultère. . . . 116
AFFIRMATION PAR SERMENT. . . . 118

AGAR. . . . . page 120
AGE. 122
Calcul de la vie. 124
AGRICULTURE. 128
Des livres pseudonymes sur l'économie générale. 129
De l'exportation des grains. 132
De la grande & petite culture. 133
Des défrichemens. 134
De la grande protection due à l'agriculture. . 137
AIR. SECTION I. 141
Raisons de ceux qui nient l'air 143
SECTION II. *Vapeurs, exhalaisons.* . . 146
Que l'air ou la région des vapeurs n'apporte point la peste. 150
De la puissance des vapeurs. 151
ALCHIMISTE. 152
ALCORAN, OU PLUTOT LE CORAN. 154
Réglement de Mahomet sur les femmes. . . . 157
ALEXANDRE. 162
ALEXANDRIE. 170
ALGER. 174
ALMANACH. 178
ALOUETTE. 185
AMAZONES. 187
AME. SECTION I. 192
SECTION II. *Des doutes de Locke sur l'ame.* 200
SECTION III. *De l'ame des bêtes, & de quelques idées creuses.* 204
SECTION IV. *Sur l'ame & sur nos ignorances.* 210

AME. SECTION V. *Du paradoxe de Warburton sur l'immortalité de l'ame.* . . . . page 213
SECTION VI. *Du besoin de la révélation.* 216
SECTION VII. *Des ames des sots & des monstres.* 218
SECTION VIII. *De l'antiquité du dogme de l'immortalité de l'ame.* FRAGMENT. . 221
SECTION IX. 223
AMÉRIQUE. 234
AMITIÉ. 236
AMOUR. 238
AMOUR DE DIEU. 242
AMOUR-PROPRE. 246
AMOUR SOCRATIQUE. 248
AMPLIFICATION. 254
ANA, ANECDOTES. 266
Anecdote hasardée de du Haillan. 275
Anecdote sur Charles-Quint. 276
Autre anecdote plus hasardée. . . . . . ibid.
Anecdote sur Henri IV. 277
De l'abjuration de Henri IV. . . . . . . ibid.
Autre bévue sur Henri IV. 278
Bévue sur le maréchal d'Ancre. 279
Anecdote sur l'homme au masque de fer. . 281
Addition de l'Éditeur des Questions sur l'Encyclopédie, Londres, in-8°. 1771. 284
Anecdotes sur Nicolas Fouquet, surintendant des finances. 288
Petite anecdote. . . . . ibid.

Anecdote sur le testament attribué au cardinal de Richelieu. page 289
Autres anecdotes. 292
Anecdote ridicule sur Théodoric. 293
Anecdote sur le maréchal de Luxembourg. 294
Anecdote sur Louis XIV. 295
Lettre de M. de Voltaire sur plusieurs anecdotes. 296
Anecdote singulière sur le père Fouquet, ci-devant jésuite. 304
Autre anecdote sur un jésuite chinois. 306
ANATOMIE. 308
ANCIENS ET MODERNES. 311
Du chevalier Temple. 316
De Boileau & de Racine. 318
De quelques comparaisons entre des ouvrages célèbres, 325
D'un passage d'Homère 328
ANE. 335
De l'âne d'or de Machiavel. 339
De l'âne de Vérone. 341
ANGE. SECTION I. *Anges des Indiens, des Perses, &c.* 342
Premier chapitre du Shasta. 343
Second chapitre du Shasta. 344
Chapitre III. De la chute d'une partie des anges. ibid.
Chapitre IV. Châtiment des anges coupables. 345
Précis du cinquième chapitre. 346
Des anges des Perses. 347

ANGE. *Des anges chez les Hébreux.* . page. 348
Savoir si les Grecs & les Romains admirent des anges? 351
SECTION II. 352
SECTION III. 355
ANNALES. 358
ANNATES. 362
ANNEAU DE SATURNE. 366
ANTIQUITÉ. SECTION I. 367
SECTION II. *De l'antiquité des usages.* . 371
SECTION III. *Fêtes instituées sur des chimères.* 374
SECTION IV. *De l'antiquité des fêtes qu'on prétend avoir toutes été lugubres.* . 375
SECTION V. *De l'origine des arts.* . . 377
ANTI-TRINITAIRES. 381
ANTHROPOMORPHITES. 385
ANTHROPOPHAGES. SECTION I. . . . 386
SECTION II. 389
SECTION III. 398
APIS. 400
APOCALYPSE. SECTION I. 401
SECTION II. 405
APOCRYPHES. 408
De la vie de Moïse, livre apocryphe de la plus haute antiquité. 412
Fragment de la vie de Moïse. 413
De la mort de Moïse. 418
Livres aprocryphes de la nouvelle loi. 421
Des autres livres apocryphes du premier & du second siècle. 423



APOINTÉ, DÉSAPOINTÉ. . . . . page 443
APOINTER, APOINTEMENT. *Terme du palais.* 444
APOSTAT. 445
Des globes de feu qu'on a prétendu être sortis de terre pour empêcher la réédification du temple de Jérusalem, sous l'empereur Julien. . . . 449
APOTRES. *Leurs vies, leurs femmes, leurs enfans.* 453
Les apôtres étaient-ils mariés? . . . . . ibid.
Des enfans des apôtres. 455
Où les apôtres ont-ils vécu? où sont-ils morts? 457
Quelle était la discipline sous laquelle vivaient les apôtres & les premiers disciples? 466
APPARENCE. 369
APPARITION. 472
APROPOS, L'APROPOS. 478
ARABES. *Et par occasion du livre de Job.* . . 480
De l'arabe Job. 484
ARANDA. *Droits royaux, jurisprudence, inquisition.* 487
ARARAT. *Déluge.* 490
ARBRE A PAIN. 493
ARBRE A SUIF. 496
ARC. *Jeanne d'Arc, dite la Pucelle d'Orléans.* 497
ARDEUR. 504
ARGENT. 505
ARIANISME. 514
ARISTÉE. 526

Fin de la Table.

